

CENTIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA

SOCIÉTÉ DE L'ÉTUDE

1877-1977



A NEUCHÂTEL, LE 11 NOVEMBRE 1977

**CENTIÈME ANNIVERSAIRE
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'ÉTUDE
(1877-1977)**



Samuel de Perregaux – 1881

AMITIÉ

TRAVAIL

CENTIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA

SOCIÉTÉ DE L'ÉTUDE

1877-1977



A NEUCHÂTEL, LE 11 NOVEMBRE 1977

REMERCIEMENTS

Tous nos remerciements vont à ceux qui ont collaboré à la réalisation de cet ouvrage, par la rédaction de textes originaux ou la mise à disposition de souvenirs personnels. Cette rétrospective historico-culturelle aurait notamment été impossible sans le concours précieux d'Eric Berthoud, ancien Etudien, directeur de la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel, dépositaire de la majorité des archives d'*Etude*.

G. Attinger

Préface

Le centenaire d'*Etude*, que nous célébrons ici, tombe avec le cinquantième anniversaire de mon passage dans ses rangs. C'est une bonne occasion pour moi de jeter un rapide coup d'œil sur les deux étapes parcourues : 1877-1927-1977.

A quelques années près, notre société a l'âge de la Constitution fédérale. Cette coïncidence mérite qu'on la salue, car, si *Etude* a duré, c'est qu'à l'exemple de notre charte nationale, elle a su concilier la fidélité au projet de ses fondateurs avec l'adaptation nécessaire à ce qu'il faut bien appeler l'esprit du temps. Cette continuité, à travers les bouleversements que l'on a connus, témoigne dans l'un et l'autre cas d'une robuste vitalité.

Et pourtant, c'est peu dire qu'au cours des deux demi-siècles que je viens d'évoquer, les choses ont évolué. La carte de l'Europe, et plus encore celle de l'univers ne sont plus reconnaissables. Notre mode de vie, son niveau, le champ et la nature de nos activités auraient été difficiles à imaginer il y a seulement cinquante ans. Mais ce qui a le plus bougé sans doute c'est la conception même que nous nous faisons du monde et du rôle que nous avons à y jouer.

C'est précisément lorsque la conjoncture connaît des bouleversements aussi fondamentaux, lorsque tant de nos certitudes se trouvent ébranlées et que le baromètre politique laisse encore présager quelques bourrasques, qu'il faut à tout prix préserver notre image de marque.

Ce que reflète notre identité, à travers toutes nos différences de tempérament et d'engagement, c'est l'esprit d'estime réciproque et de franche camaraderie qui, voici bien des années, nous a conduits les uns vers les autres.

Autant, et peut-être davantage encore que les mouvements d'étudiants, les sociétés de gymnasiens sont une irremplaçable école d'amitié, d'émulation dans le travail et de civisme. *Etude* illustre bien cette triple vocation. La diversité des voies que nous avons suivies les uns et les autres, les options parfois divergentes que nous avons prises n'ont en effet pas entamé les liens que nous avons tissés

à l'âge où l'on croit avoir toute la vie devant soi et où l'idéalisme n'a pas encore été exposé au feu de la réalité.

Ces liens, demeurés les nôtres aujourd'hui, sont donc bien davantage que des souvenirs partagés. Nourris par tant d'expériences communes, ils nous permettent de donner un sens plus complet, c'est-à-dire un sens vécu aux sentiments qui nous ont rapprochés sur le seuil de la vie adulte.

C'est dans cet esprit que je reprendrais le mot d'Alfred de Vigny pour dire qu'avec le recul des années, *Etude* est belle comme « une idée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr ».

Pierre Graber
Conseiller fédéral

Introduction

Comment commémorer chaleureusement le centième anniversaire de la fondation d'*Etude* par huit gymnasiens le 11 novembre 1877 ?

Pourquoi pas un son et lumière promenant le nostalgique ou le badeau du Neubourg à la rue des Moulins, au Rocher, au N° 1 de l'Ecluse, à la rue de Bellevaux, à l'extrémité du Coq-d'Inde, au Pommier, à la poterne de l'escalier du château ? Le texte aurait été écrit par Biberon, la musique par Pinson. Le son stéréophonique aurait permis d'entendre, à gauche, Denis de Rougemont ou Pierre Graber, à droite, Gaston Clottu ou Fred Wyss encadrant le tableau final représentant en stéréoprojection les volées d'Etudiens photographiées sur l'escalier du portail sud de la Collégiale entre saint Pierre et saint Paul.

Quelle rétrospective pour nous, acteurs de ces happenings d'avant Belles-Lettres, vécus les mardis soir de notre fertile adolescence, du Gymnase, salle de 3^e littéraire, au local, par l'avenue du 1^{er}-Mars.

Pourtant, il nous a paru futile de matérialiser, grâce à la technique moderne, les rêves que nous gardons tous vivants, enfuis dans nos inconscients, pour essayer vainement d'en faire part, même incidemment, à l'homme d'aujourd'hui, en essayant, comme le dirait l'un de nos socio-idéologues (ou politico-théologien), « d'engendrer, développer, affirmer un processus de conscientisation au niveau de l'identité socio-culturelle du consommateur, travailleur, habitant, aliéné, de l'agréat locatif urbain ».

C'est la raison pour laquelle le Comité des Anciens Etudiens a préféré sélectionner parmi les innombrables contributions qui lui ont été spontanément adressées, dès que la nouvelle du prochain centenaire fut connue, celles qui lui ont paru le mieux répondre à ce besoin de réminiscence du passé qui semble la prémonition d'une magnifique fête du centenaire.

Que ceux qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour mener à bien cette aventure, soient remerciés ici. Ils nous permettent de nous unir pour crier une dernière fois, peut-être, vive *Etude* !

Elie Gueissaz (Menuet),
président des Anciens Etudiens

L'Etude, société gymnasiale fut fondée le 11 novembre 1877.

« Unir les élèves du Gymnase, en donnant de bons amis à ceux qui n'en auraient point; développer leurs facultés par des travaux littéraires faits en commun»; voilà en peu de mots le but que se sont proposé le 11 novembre 1877, les huit fondateurs de la société, en se retrouvant, tels les trois Suisses, sur la Roche de l'Ermitage.

Rendons hommage à ces huit pères de l'Etude (aujourd'hui Etude) et surtout à leur président, notre immortel et vénéré Babolet (Samuel de Perregaux), qui, de longues années durant, ont su répandre la devise d'Etude :

VIVAT – CRESCAT – FLOREAT



Les huit fondateurs: Samuel de Perregaux, président fondateur
Edmond Schmidt
Léon Petitpierre
Georges Sandoz
Robert Schmidt
Edouard Weber
Eugène Zuber
Raymond de Watteville

La Roche de l'Ermitage

De bien des points de notre ville, des quais par exemple, on aperçoit un grand rocher qui la domine, vers le nord, et l'on se dit que de là, la vue doit être admirable, mais que l'accès en est sans doute presque impossible.

Tout au contraire, rien n'est plus facile. En vous promenant, par telle ou telle voie lente, sinon par le rapide Pertuis-du-Sault, vous atteignez le joli petit vallon qui la termine, à la lisière des forêts de Chaumont, et bientôt, par d'agréables petits sentiers, vous voici au sommet de la Roche de l'Ermitage !...

La vue est idéale et vous y avez tout d'abord comme une sensation de vol d'oiseau ou d'ascension en ballon.

A vos pieds s'étend notre jolie petite ville, toute semée de jardins, d'allées d'arbres, de verdure ; puis le lac miroitant ; à droite, le Jura et ses forêts de sapins d'un vert sombre ; en face, là-bas, la chaîne merveilleuse des blanches Alpes idéales ?...

Une heure de contemplation vous y paraîtra une minute à peine. Vous êtes là parmi quelques arbustes et arbres qui vous prêtent leur ombre sans nuire à la vue — car l'on a sagement tenu à conserver à ce coin son pittoresque aspect naturel ; un air pur et bienfaiteur où se mêlent les parfums des fleurs sauvages et les vivifiantes senteurs des pins, circule autour de vous et régénère votre sang ; au pied du rocher, vous entrevoyez des ébauches de grottes qui ont dû abriter jadis tel religieux solitaire dans sa vie contemplative et mystique — d'où son nom — et votre vue charmée s'étend sur un horizon de verdure, d'eaux profondes, de douces prairies ou de glaciers étincelants... ! Et vous murmurez malgré vous ces vers du poète :

*... C'est ici le chemin béni
Qui mène à l'idéal à travers la nature
... Ainsi parle la Vague... Ainsi le Vent murmure...*

Gustave Rousselot, 17 juillet 1902



La Roche de l'Ermitage, 1902



La même vue du Crêt du Plan, 1902

*Règlement de la Société
l'Etude de Neuchâtel.*

Titre premier.

Dispositions générales.

*Art. 1. La société de l'Etude de
Neuchâtel a pour but d'unir les
jeunes gens par le lien d'une amitié
fraternelle, de développer leurs facultés
par des études littéraires et de les aider
dans leurs études.*

*Art. 2. Elle a pour devise Amitié,
Travail.*

*Art. III. Elle a pour couleurs Violet,
Blanc.*

Titre second.

De l'admission dans la société

Art. IV. Pour être admis dans la société il faut être âgé d'au moins 14 ans et être élève de ~~II~~ I^r latine, du gymnase littéraire ou scientifique.

Art. V. La personne qui désire devenir membre de la société, manifeste son intention par écrit au Président et par là devient candidat. Sa lettre de candidature devra être appuyée de la signature de 2 membres actifs.

Art. VI. L'admission d'un candidat ne pourra être mise aux voix qu'après la deuxième séance où il assistera et après qu'il aura présenté un travail écrit.

Art. VII. Le candidat ne pourra prolonger sa candidature au delà de trois séances ordinaires.

Art. VIII. La votation sur l'admission du candidat se fait à huis clos et au scrutin secret.

Art. IX. Le candidat devra pour être admis réunir au moins les deux tiers des suffrages des

membres présents.

Art X. Le candidat a le droit d'assister au
huis clos, sans décision contraire de la société.

Titre troisième

Contributions et travaux.

Art XI. En devenant membre, chaque
candidat est tenu de verser la somme de f.^s 5;
il recevra en échange un ruban et un règlement.

Art XII. La cotisation mensuelle est de 50 ct.
Le candidat payera la cotisation du mois dans lequel
il a présenté sa candidature.

Art XIII. Tout membre avant de quitter la
société est tenu de payer la part proportionnelle
des dettes qu'il a contribué à contracter.

Art XIV. Les travaux sont volontaires ou im-
posés par le président. Ce dernier cas ne se
présente que lorsque les travaux volontaires sont
défaut ou qu'ils ne seraient pas assez nombreux.

Titre quatrième

Pénalités.

Art. XV. Toute cotisation et entrée, devront être payées dans le mois, si non l'on sera passible d'une amende de 50 centimes.

Art. XVI. L'amende pour tout travail non fait pour la séance à laquelle il devait l'être, sera de 50 centimes.

Art. XVII. L'amende de 50 ¢ sera encore infligée aux absences non motivées et si elles se répètent trop souvent le membre fautif peut être exclus de la société.

Art. XVIII. Les rappels à l'ordre sont le premier de 10 ¢, le second de 20 ¢, le troisième de 50 ¢. Après ce troisième rappel, le président peut expulser pour la fin de la séance le membre qui se ferait encore reprendre et si le fait se répète, l'exclusion de la société sera prononcée.

Art. XIX. Les retards, au delà de 5 minutes après l'heure exacte des séances, seront de 20 cent.

Titre cinquième

Sortie de la Société.

Art XX. Toute démission de la société doit être annoncée par écrit au Président.

Art XXI. L'honorariat est un titre d'estime accordé par la société aux membres demissionnaires qu'elle en juge digne. Elle peut l'accorder aussi à des personnes étrangères à la société.

Art XXII. L'honorariat est accordé à la majorité des $\frac{3}{4}$ des membres présents.

Art XXIII. Les membres honoraires ont voix consultative, leur réadmission dans la société comme membres actifs devra être votée au scrutin secret et elle se fait dans candidatures.

Art XXIV. L'honorariat peut être retiré à la majorité des $\frac{3}{4}$ des suffrages.

Art XXV. Le membre qui se serait mal conduit envers la société pourra en être exclus.

Titre Sixième

Des séances.

Art XXVI. La société fixe elle-même le jour de ses séances ordinaires.

Art XXVII. On suivra autant que possible l'ordre suivant dans les séances.

1° Lecture du Procès-Verbal, 2° Réception des candidats, 3° Travaux, 4° Discussions.

Art XXVIII. La séance ne peut avoir lieu que si la majorité des membres de la société sont présents. Une discussion n'est valable qu'à cette condition.

Art XXIX. Une décision prise par la société ne peut être cassée qu'à la majorité des $\frac{3}{4}$ des membres.

Art XXX. Toute discussion politique et religieuse est formellement interdite.

Art XXXI. Il est formellement interdit de boire ^{de} fumer dans le local des séances.

Art XXXII. Le huit clos est prononcé par le Président à la demande d'un membre.

Titre septième.

Du comité

Art XXXIII. Le comité se compose du Président, du Vice-Président-caissier, du Secrétaire et du Secrétaire adjoint.

Art XXXIV. Le comité est rééligible au bout de 3 mois. Il dirige les affaires de la société et doit rendre un compte exact de son administration en sortant de charge.

Art XXXV. 1° Le Président est chargé de maintenir l'ordre dans les séances, de distribuer des travaux; il n'a pas la voix délibérative, mais a le droit de départager les suffrages en cas d'égalité et de voter au scrutin secret. Il est dépositaire des archives de la société et en est responsable.

2° Le Vice-Président-Caissier, remplace le président en cas d'absence; il tient un compte exact des finances de la société et doit être prêt à fournir à la première réquisition un compte-rendu exact.

3^o Le Secrétaire est chargé de la rédaction des procès-Verbaux.

4^o Le Secrétaire-adjoint le remplace en cas d'absence et convoque les membres.

Titre huitième.

Articles additionnels.

La société prendra des mesures de rigueur contre le membre qui fréquenterait en contumace les établissements publics de la localité, (café-brasserie etc).

La société ne peut être dissoute que sur la demande de tous les membres actifs et après avoir demandé l'avis des membres honoraires.

Le présent règlement ne peut être révisé que sur la demande de la majorité des membres actifs de la société.

Ainsi adopté dans la séance du
18 Novembre 1877.

Au nom de la société l'Etude de
Neuchâtel.

Le Comité

S. de Perregaux, président.

Ed. Schmidt, vice-président.

L. Petitpierre, secrétaire.

Ed. Weber, secrétaire adjoint.

1873-1886

(Extrait de l'ouvrage publié en 1974 pour le centenaire du Gymnase)

En 1873, on avait distingué le Gymnase de l'Académie en lui accordant une direction propre et en lui assignant des tâches bien déterminées, mais on avait laissé les deux institutions cohabiter dans ce qu'on appelait alors «le Gymnase» (entendez le bâtiment qu'on appelle aujourd'hui d'un nom déjà dépassé, «le collège latin»). Les deux écoles se partageaient le rez-de-chaussée, l'entresol et les locaux du premier étage que laissaient libres la Bibliothèque de la Ville et le Musée d'histoire naturelle.

Haut lieu neuchâtelois de la culture, «le Gymnase» a sans doute abrité l'époque la plus dynamique et la plus féconde de toute l'histoire intellectuelle du pays lorsque ses salles accueillirent, au milieu du XIX^e siècle tant de brillants esprits scientifiques, Louis Coulon, Edouard Desor, Frédéric DuBois de Montperreux, Auguste de Montmollin, géologues, géographes, naturalistes réunis autour des deux savants exceptionnels qu'étaient Arnold Guyot et Louis Agassiz.

Rédigeant une conférence pour les Anciens Bellettriens sur *La vie d'étudiant à Neuchâtel entre 1836 et 1840*, Louis Favre évoque avec émotion l'instant où les élèves pénétrèrent pour la première fois dans le bâtiment qu'on inaugurerait :

«... Quel changement lorsque, dans le Gymnase tout battant neuf et qui était considéré chez nous comme une des merveilles du monde, les garçons prirent possession des salles aux murs blancs, aux vitres claires, surpris de s'asseoir devant de magnifiques pupitres peints en noir, non encore entaillés, ciselés, perforés, lamentables comme ceux qu'ils venaient de quitter.»

Il ignorait bien sûr, au moment où il vivait les joies de cette inauguration, qu'un demi-siècle plus tard devenu le premier directeur du Gymnase cantonal, il écrirait à propos du même bâtiment :

«Notre Gymnase est inférieur à bien des écoles primaires et il provoque l'étonnement des élèves que nous envoient les cantons avancés de la Suisse.

» Nos salles ne sont en aucune façon ventilées et comme le plafond est bas et que leur capacité est peu considérable, l'air y est ordinairement infect.»

Voilà la merveille du monde bien décrépète ; quant aux tables, «soumises aux dégradations du temps et des élèves depuis quarante et un ans, elles sont dans un état si déplorable qu'il en est sur lesquelles on ne peut plus écrire tant elles sont creusées et entaillées. Les bancs qu'on a l'habitude de prêter pour les fêtes populaires ont été si souvent mouillés à la pluie ou tordus au soleil qu'ils n'ont

plus la stabilité et c'est sur ces sièges vacillants qu'il faut écrire, dessiner, assister à des enseignements sérieux.»

De telles récriminations, répétées inlassablement année après année, devaient amener finalement le Conseil d'Etat à chercher un nouveau toit pour ses écoles supérieures, cela d'autant plus que Louis Favre ne se faisait jamais faute de féliciter la municipalité de Neuchâtel, propriétaire du bâtiment, pour l'empressement qu'elle mettait en toute occasion à exécuter les réparations qu'on lui signalait. Face à cette diligence habilement soulignée par le directeur dans ses rapports annuels, l'immobilisme de l'Etat prenait des allures de négligence grave. On entretenait ainsi gentiment la vieille rivalité Ville-Etat dans le but évident d'en tirer le maximum d'avantages.

Cependant, le temps des sombres querelles était révolu et le souvenir de la grande tension de 1872 s'estompait. Voilà pourquoi la Ville et l'Etat s'entendirent sans difficultés pour édifier un nouveau bâtiment académique et en assurer l'entretien. On l'implanterait aux abords de la colline du Crêt, entre ce qui était déjà la rue Louis-Agassiz et la rue Paul-Louis-Coulon. L'avenue du Crêt bordait au nord ce terrain de 6000 mètres carrés mis gratuitement à la disposition de l'Etat par la Municipalité qui, de cette manière, rendait fort élégamment la politesse qu'on lui avait brûlée quinze ans plus tôt.

Jean-Pierre Jelmini

I^{er} QUART DE SIÈCLE

(1877-1902)



Premier travail de candidature

présenté le 3 décembre 1877
par Fernand Dubois

Quelle vocation choisir.

Le quel d'entre nous ne s'est pas déjà posé cette question: Que deviendrai-je, quelle sera ma vocation, comment pourrai-je le mieux profiter de mes études? Cette question est grave, même très grave, puisque de notre décision dépendra tout notre avenir. Heureusement, les professions ne manquent pas, il y en a pour tous les goûts, pour toutes les positions, pour toutes les aptitudes: L'un dira: Moi je veux devenir pasteur, voilà la vocation par excellence; j'aimerais avoir une cure de campagne, une jolie maison entourée d'un jardin, une gentille ménagère qui me recoiffe le soir sur les lèvres, quand je rentre le soir après ma tournée de visites, quelques jolis enfants, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, qui me sautent au cou toutes les fois qu'ils me voient, une petite église coquettement perchée sur la colline et des paroissiens assidus au culte; être aimé de tous et aimer tout le monde, quelle position délicieuse, comment pourrait-on mieux jouir de la vie tout en faisant son devoir! triste métier que celui là diront d'autres, toujours du latin et de l'hébreu, de l'hébreu et du latin et ça n'en finit pas; toutes les semaines

2)

il faut se creuser la tête pour faire un sermon, il faut développer en un discours d'une vingtaine de page un verset de la Bible. Que les pasteurs sont à plaindre, et je dirai même que dans certains pays coïste le proverbe « Malheureux comme un pas =
=teur.

Etudier la médecine, voilà une profession inté =
=ressante et lucrative. Quoi de plus instructif que
d'apprendre à connaître à fond le corps humain, cet =
=te machine admirable où chaque partie concourt
au bien être de l'ensemble en général. C'est sans dou =
=te la science destinée à faire le mieux son chemin
dans le monde. C'est un métier un peu rude parfois,
il est vrai, quand au milieu de la nuit par un
froid de 10 degrés, l'on vient sonner à votre porte, il
faut se lever en toute hâte, c'est une dame qui a
pris une attaque, ou un homme qui a glissé en ren =
=trant chez lui et s'est cassé la jambe. Mais c'est é =
=gal, on maugrée bien un peu au premier mou =
=vement à la vue de cette épaisse couche de neige, mais
ensuite on ne pense plus qu'au plaisir qu'on aura
à se remettre au lit après cette promenade nocturne.
Pas de soucis à avoir avec ce métier, car il y a

= ra toujours des malades et plus il y a de medecins plus il y a de malades, toujours de l'ouvrage et par consequent toujours du pain a la maison.

Je me moque bien de la medecine aiaa un troisie-
= me, quel beau plaisir de couper des jambes et des bras, en un mat dissequer son prochain tout vi-
= vant, et puis quel metier que celui de docteur, pas un moment de repos, pas un moment de tranquillite, point de liberte, travailler tout le jour, et la nuit souvent ne pas dormir!

Quant a moi, je deviens commercant, financier, je suis decide, c'est le vrai moyen de faire for-
= tune sans se donner trop de tracas. Je vais a l'etranger, j'ouvre une banque, les affaires vont bien, les ecus affluent dans mon coffre-fort, au bout de dix ans de travail je reviens dans mon pays, ma fortune est faite sans beaucoup de peine, je me bats une folie maison de cam-
= pagne aux environs de la ville, et ainsi sans fatigue je passe tranquillement le reste de mes jours entoure d'une nombreuse famille.

Hola, monsieur le financier interrompera un autre, vous y allez bien vite s'il vous plait, vos

4)
plans sont fort beaux, il est vrai, mais ils n'ont
= tent que dans votre pensée, et même en admettant
= tant que le succès répondit à vos efforts, je ne
vois pas bien l'agrément qu'il y a de passer dix
longues années de sa vie dans un bureau; occupé
à manier de l'argent, à compter, à escompter, à
soustraire, à diviser, à écrire des lettres dans touz
= tes les villes, à faire des placements.

Mais je suis un grand ami du progrès, j'étudie
les mathématiques, la géométrie, l'algèbre, après
avoir passé mes examens, je compte aller soit
en Asie, soit en Afrique, soit en Amérique pour
creuser des canaux, pour tracer des routes et
pour construire des chemins de fer, car tout
mon désir est de voir la civilisation se proz
= pager dans toutes les parties du monde, et
le moyen d'y parvenir le plus vite, c'est amu
= rément de construire des voies ferrées et de
creuser des canaux, car de cette manière les
produits de toute la terre seront transportés
très facilement.

Il est vrai dit un cinquième, il est beau
d'être ingénieur, mécanicien, et je serais décidé

5

de prendre cette vocation si je n'étais pas brouil-
=lé avec les mathématiques à un tel point que
je ne saurais multiplier $A+B$ par $A-B$. Je
ne puis donc songer à cette dernière profession,
aussi je vais étudier le droit, je deviens juriste,
avocat, diplomate, de cette manière j'espère réus-
=sir et j'aurai bien de la malchance si je n'ob-
=tiens pas une place d'ambassadeur dans quel-
=que grande ville, sûrement j'aurai un fau-
=teuil au conseil fédéral! Qui sait si je ne de-
=viendrais pas président de la république hel-
=vétique, car avec un peu d'habileté et de tra-
=vail je parviendrais encore assez facilement
à ce faite des honneurs, on en a vu de moins
intelligents que moi parvenir à la première
place de l'état..... Chimères et illusions que
toutes ces vocations, théologie, commerce, médi-
=cine, droit, et vous voulez faire votre chemin
dans la vie en étudiant cela? Mais j'ai trou-
=vé mieux, j'étudie les langues, la littérature,
je veux devenir pédagogue, je trouve qu'il n'y
a pas de vocation qui puisse lui être compa-
=rée. Quand j'aurai fini mes études, je brigue-

6

= rai une place dans le collège de ma ville natale et je vivrai paisiblement et sans souci du produit de mes leçons. Quelle vie idéale! A huit heures on doit être en classe et jusqu'à onze heures ou midi l'on enseigne à des élèves attentifs et dociles, la syntaxe, les grammaires latines et grecques, l'étymologie, (toutes choses fort intéressantes). Lorsqu'ils sont inattentifs ou indisciplinés, on a la faculté de leur tirer les oreilles et de les mettre aux arêts; c'est aussi la vocation où l'on a le plus de liberté, après les leçons, libre à moi de faire ce que je veux, en outre quatre fois par an des vacances qui vous permettent de faire un voyage dans le pays de Virgile et d'Homère et je peux même aller jusqu'en Palestine et aux pyramides d'Egypte. Oui décidément je crois que j'ai trouvé la perle des vocations. Enfin chacun son goût, quant à moi dira un autre, ma vocation, si on peut lui donner ce nom, est choisie depuis longtemps, je m'embarque pour l'Amérique et je me fais chasseur. Vous allez vous moquer de moi, Messieurs les pasteurs et les

27

juristes, mais vous ne m'ébranlerez pas dans mon choix, je suis décidé, dans trois ou quatre ans je pars pour le pays des Indiens afin de vivre de la vie du désert: Voilà la vocation où l'on jouit vraiment de la liberté, osez, messieurs les pédagogues comparer votre soit disante liberté avec la mienne, vous qui croyez avoir choisi la vocation qui convient le plus.

Quel bonheur l'on doit éprouver lorsqu'on est bien monté et bien armé, l'on est arrivé sur les confins du désert et que l'on s'élançe dans les savanes où l'on est délivré à tout jamais des chaînes de la civilisation. Le sens de l'aventure se révéler en moi des instincts aventureux. Y'a assez des cette existence décolorée et mesquinne à laquelle m'oblige l'étiquette européenne. Ces intérêts bas, ces jalousies, ces querelles continuelles de nos villes du vieux monde, me répugnent, j'aspire depuis longtemps à me lancer dans les Prairies, malgré les périls et les privations qui m'y attendent, plutôt que de vivre d'avantage au milieu de nos cités magnifiques où

8

tout se payer au poids de l'or, jusqu'au peu de liberté dont on y jouit et à l'air vicié qu'on y respire. Au désert seul on peut voir la nature dans toute sa majesté, telle que Dieu l'a faite, là se trouvent des endroits où l'homme n'a jamais posé le pied, qu'il n'a jamais souillés de sa main destructrice. Quel plaisir de galoper dans ces plaines sans fin, et de se reposer la nuit sur l'herbe de la prairie sans autre a-bri que la voûte étoilée des cieux. Je me réjouis d'être perdu dans ces déserts à plusieurs milliers de lieues de mon pays; je romprai volontiers tous les liens qui rattachent l'homme à son sol natal, je n'ai devant moi que l'avenir réservé aux mineurs des bois, c'est-à-dire, une lutte incessante, de chaque instant, sans trêve ni merci contre la nature et les hommes, mais je ne m'en plains pas, c'est justement cette lutte que demande mon caractère fougère et indépendant. Il est vrai que je risque ma vie à tout moment, je risque d'être misérablement tué à la lisière d'une forêt par une balle ou une flèche inconnue,

mais tout cela n'est égal, tout cela est em-
 = plement compensé par les délices de cette
 vie aventureuse, dont je n'ai encore qu'une
 faible idée, car le désert ne se révèle que peu
 à peu à celui qui le parcourt, il faut l'étu-
 = dier longtemps avant de comprendre tou-
 = tes les beautés qu'il recèle et d'éprouver les
 plaisirs pleins d'une épre saveur qu'il réser-
 = ve à ses adeptes seuls.....! Mais, je
 me laisse emporter par mon enthousiasme
 et mon imagination, d'ailleurs vous ne me
 comprenez pas et ne me comprendrez jamais.
 O vous hommes de société, admirateurs de
 la civilisation, je vois un sourire de pitié
 enev sur vos lèvres; mais n'ayez pas trop de
 mépris pour moi, car s'il m'est donné de
 revoir ma patrie, si je ne suis pas tué dans
 mes excursions lointaines, si, dans quelque
 quarante ans vous me renvoyez au pay, ri-
 = che en souvenirs et en expérience et jui-
 = sant d'une santé admirable, tandis que
 vous, vous serez accablés par la vieillesse
 et par mille infirmités préoces, peut-être

10
alors vous souvenez-vous de ce sourire et
vous repentez-vous amèrement de n'avoir
pas suivi mon exemple et de ne m'avoir pas
accompagné dans les hautes savanes américaines.

Travail d'entrée dans la société l'Etude
de Neuchâtel.

Lur le lundi 3 décembre 1877.

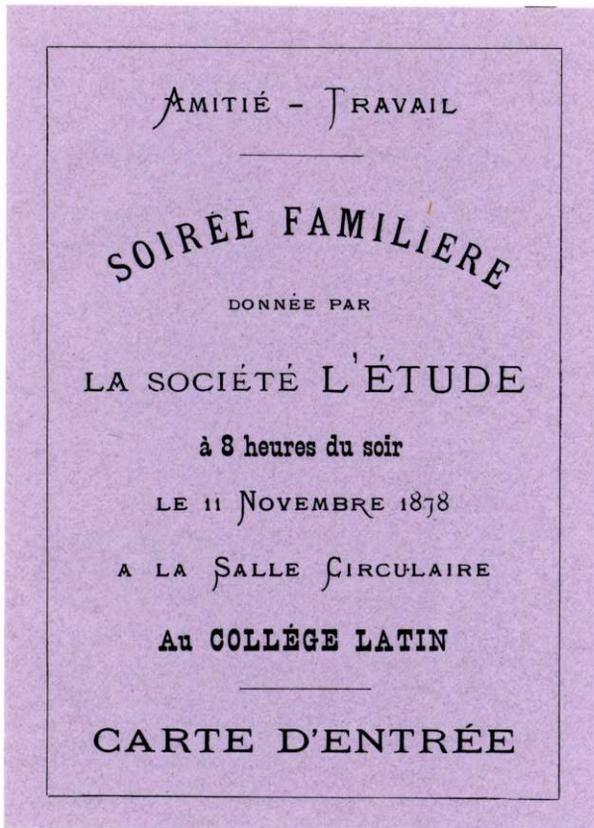
Fernand du Bois.

Vive l'Etude.



Premier anniversaire de l'Étude
Première soirée

le 11 novembre 1878





AMITIÉ - TRAVAIL

SOUVENIR

DE

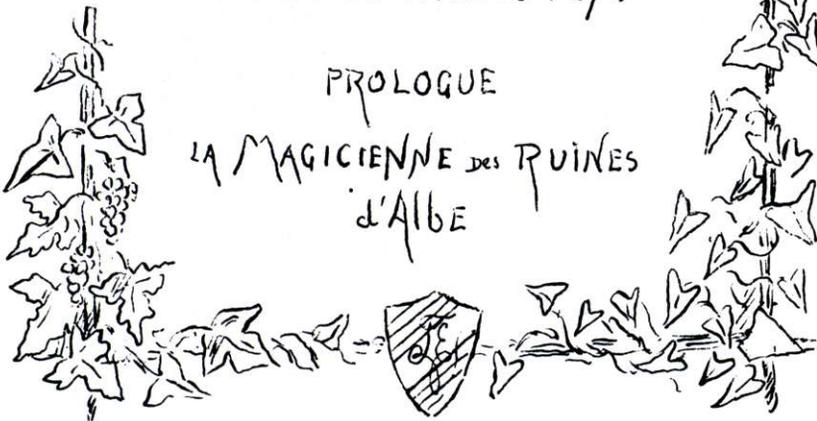
LA SOIRÉE DONNÉE
PAR LA SOCIÉTÉ

L'ÉTUDE

11 Novembre 1878

PROLOGUE

LA MAGICIENNE DES RUINES
D'ALBE



PROLOGUE :

Mes dames et Messieurs ! Depuis l'heure charmante
Où l'humable violette, éclose au bord du bois,
Timide s'entrouvrait, dans sa course changeante
Une année a passé Pour la première fois
Le soleil s'est levé sur son anniversaire ;
L'heure est donc solennelle ; à cette occasion
Se dit l'Étudiant, voyons, que vais-je faire ?
Trouvons-nous en secret chanter notre union ?
Si nous restons ici, notre ville natale
D'orgouisme contre nous bien vite s'emplira
Car de pareils méfaits souillent la capitale !
Eh quoi ! Destin cruel ! C'est ainsi qu'il faudra
Pour célébrer ce jour, aller dans un village
Où nous ne verrons point s'égarer avec nous
Parents, joyeux amis, compagnons de notre âge !

De si tristes pensées rempliraient de courroux
Tous nos cœurs affligés, si cet anniversaire
Devait passer sans bruit, sans fête, tristement !

Quand soudain du bonheur la douce messagère
Vint rassembler notre âme et nous dire : En avant,

- Fleurs du printemps aussi, d'aimables demoiselles
Comme encouragement, nous offrent le drapeau
Dont vous voyez briller les nuances si belles!

- Plus de crainte des lors, nous osons de nouveau
Et nous organisons une grande soirée.

Remercions d'abord tant de discrets amis
Qui donnèrent gaiement une pièce dorée
Pour le brillant cadeau, qu'hier nous a remis
Une charmante main, la plus belle du monde!
Mais pour fêter aussi notre premier printemps
Sa muse nous sourit gracieuse et féconde.

Puisse vivre l'Etude, encore bien des ans!
Qu'à nos freres de seize ans, sa couleur violette,
Longtemps de Neuchâtel égayant l'habitant
Soit un atout de plus pour la cité coquette!

Mais j'allais oublier de ma fin trop content,
Que dans ces vers je dois sagement vous décrire
Ce qui va tout à l'heure occuper votre esprit.

En premier lieu viendra, j'ai hâte de le dire
Un ami du progrès, qui sait tirer profit
Du fameux phonographe et veut mettre à la mode
À l'usage des coeurs, le nouveau instrument.
La chose est curieuse, et ma foi, très-commode!

Après lui vous verrez, il est venu pourtant
Un garçon de talent sur la scène paraître !
La Desfus l'honoraire à l'énorme instrument
Montrera son archet, du piano le maître
Auspitot répondra ; l'aue à son tour gaiement
Appliquera son nez sur la flûte sonore,
Mais le temps est trop court pour tout énumérer,
À quoi bon raconter ceux qui viendront encore ;
Vous les verrez bientôt .

De peur de m'égarer
Je me borne à noter en vers notre finale :
— "Mesdames et Messieurs et vous nos chers amis :
Nous vous invitons tous au nom de la "Ligale",
À venir applaudir chez les sages journaux !"

Georges Sandoz

Président

11 Novembre 1878.

NEUCHATEL

La Société l'Etude, composée d'élèves du Gymnase, a donné hier soir une séance littéraire qui a obtenu un succès complet : travaux en prose et en vers, déclamations, musique, comédie, rien n'y a manqué, et chacun s'est plu à constater chez ces jeunes gens un goût littéraire déjà exercé, une verve de bon aloi, un esprit de travail, de l'assurance devant le public et des talents qui promettent. Au nom des parents et amis qui remplissaient la salle circulaire, nous les remercions sincèrement de cette jolie soirée, qui est un heureux début.

Union libérale,
12 novembre 1878.

Lundi soir 11 novembre, jour anniversaire d'un an d'existence, la Société de jeunes gens, l'Etude, a donné une séance dans la salle circulaire du Gymnase. C'est peut-être un peu de hâte à se produire en public, mais ici on était pour ainsi dire en famille, ou plutôt entre amis. On a encouragé par des applaudissements les productions présentées, compositions, récitations, morceaux de musique. Il y a parmi ces jeunes gens des récitateurs de talent ; les compositions, qui dénotent d'ailleurs d'heureuses dispositions, auraient gagné à être mieux lues. Une petite comédie, fort bien jouée, a terminé gaiement la soirée.

Feuille d'avis,
14 novembre 1878.

Où l'on apprend comment Samuel de Perregaux
reçut sa casquette

Poème d'une mère à son fils

*Je te promets une casquette
Qui te fera beaucoup d'honneur
Brodée d'argent et violette
Selon le désir de ton cœur.*

*Que sa couleur si discrète
Te rappelle à chaque instant
D'imiter la violette
D'être modeste, bienfaisant.*

*Et surtout mon cher enfant
N'oublie pas je t'en conjure
Comme l'a fait maint étudiant
L'essentiel pour la parure.*

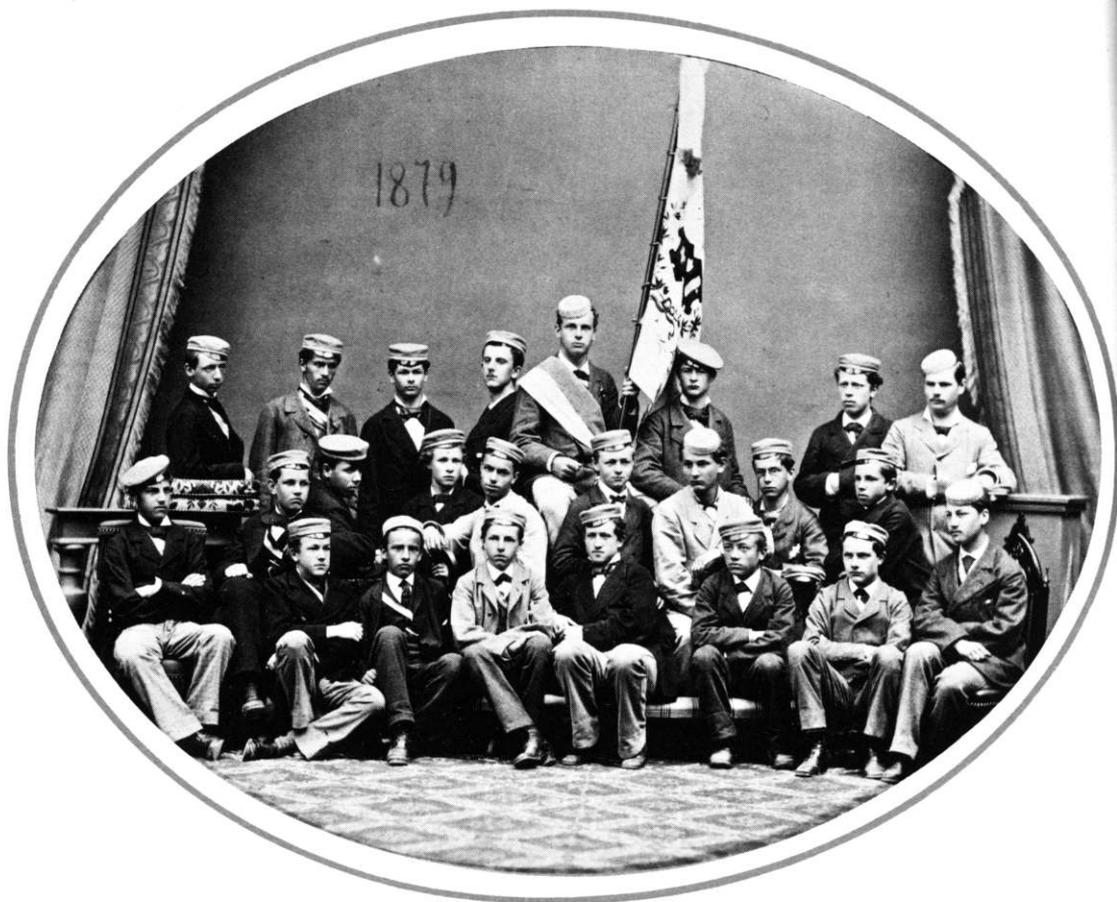
*Car ce serait une défaite
D'avoir un couvre-chef brillant
Pour orner une pauvre tête
Tout à fait vide au-dedans.*

*Aussi je compte que cette année
Tu meubleras ton cerveau
De belles et nobles pensées
De tout ce qui est grand et beau.*

*Alors ce sera avec joie
Que je travaillerai pour toi
Mélant et l'argent et la soie
Pour faire casquette digne d'un roi.*

Magdeleine de Perregaux
26 novembre 1879

Juin 1879



3^e rang : Léon Petitpierre, Adrien Richard, Eugène Zuber, Fritz Du Bois, Robert de Montmollin (prés.), Edouard Weber, Maurice Jaquet, Maurice Borel.

2^e rang : Paul Jacottet, Philippe de Pury, Etienne Porret, Otto de Dardel, Georges Sandoz (secr.), Albert Perrenoud (scadj.), Samuel de Perregaux (v.-prés.-cais.), Georges Desaulles, Jean Bonhôte, Robert Schmidt.

1^{er} rang : Henri d'Etienne, Paul Biolley, Franz van Vlotten, José Sacc, Samuel Savary, Gustave Attinger.



Étude!

Séance Générale

du 10 Novembre

1879.



Réflexions d'un écolier sur la Fermeture des Salles:

On ferme notre salle. Ah! maudite mesure!
Eh bien juste au moment où grandit le froid avec
Et qu'il ferait si beau au vu du soleil ardent!
On a dit quelque part qu'on était trop bruyant!
Serons-nous moins de bruit dans les murs du collège
Et pour nous réchauffer, irons-nous dans la neige!
Pour calmer notre ardeur, faut-il geler? D'ailleurs,
Les premiers malheureux, ce sont nos professeurs!
Que de peine à fermer! Puis à chaque rentrée
Le clef deux fois en vain est mise et retirée!
Hélas! Monsieur Borel! Monsieur Schwab! par ici!
Où donc ont-ils passé? Monsieur Schwab! le voici!
Mais non! C'était quelqu'un d'autre! Ah! voilà le concierge
Qui descend du grenier ou de la cave émerge,
Et voilà le collège entier en grand émoi.
Puis le concierge accourt, demande avec effroi
La cause du tumulte! Ouvrez-nous donc la porte!



Le professeur attend! La chose est un peu forte!
 Les élèves de rire et l'homme courroucé.
 Après avoir longtemps tempêté, menacé,
 Court chez le directeur: du tapage il l'informe
 Et dresse aux écoliers procès en bonne forme.
 Ainsi: perte de temps, tapage redoublé
 Et pour le directeur travail accumulé.
 Puis la nécessité qui des vertus est mère,
 Enseigne à l'écolier à se tirer d'affaire;
 Je ne sais trop comment, il a certain moyen
 Lui lui permet d'ouvrir une porte fort bien.
 Ne m'interrogez pas, car je ne suis qu'un âne,
 (Je parle sans détour) dans un art si profane.
 Un maître nous a dit: Nommez un surveillant!
 Sera-ce le plus sage ou bien le plus vaillant?
 Si c'était le premier, le fort extrait le sage,
 Et le vaillant nommé ferait double tapage.
 — Mais qui donc engendra ce grand amour du bruit?
 De l'éducation serait-ce là le fruit?
 — Nul de nous n'est méchant, mais chacun est espiegle
 Faquiner, de nos temps, c'est la commune règle.
 Mettez une défense et chacun l'enfreindra,
 Ou bien, donnez un ordre et nul n'obéira.
 — Pour réprimer ce mal avez-vous un système?
 — Pour ce mal, dites-vous? J'en suis atteint moi-même!
 Pourtant je me permets, quoique à ce mal soumis,
 De donner un conseil, à mes bruyants amis:
 Sans aucun surveillant que chacun se surveille
 Et, je vous le promets, vous irez à merveille.

Gustave Attinger.

Néuchâtel; novembre 1879. ~



Une Révolte.

AMITIÉ

Souvenir.

TRAVAIL

SOUVENIR

DE LA

3. Séance générale donnée par la

Société

l'Étude

Neuchâtel, 11 novemb. 1880

Prologue

dit à la Séance générale de l'Etude, le 11 g^{bre} 1880,
par Fritz Dubois

Mesdames et Messieurs! Charmant âge! Trois ans!

C'est celui que l'Etude atteint dans ces moments
Et que vous fêtez avec elle.

Peut-être aurions nous dû faire moins que ceci!

Mais, quelle jouissance aurions-nous loin d'ici,
Mesdames et Messieurs, laquelle?

Il fallait cette fête, il est juste que vous
Qui venez chaque année à pareil jour chez nous
Passiez ici cette soirée,

Et que nos jeunes mains, artistes par hasard,
Aient préparé pour vous, simplement & sans art
Cette salle un peu décorée.

Il nous fallait un choix de morceaux de bon goût,
Vers, récits, comédie et bref, un peu de tout
Comme vous disent les programmes.

Ce jour est arrivé, jour joyeux, jour charmant,
On nous sommes heureux de passer un moment,
Avec vous, Messieurs & Mesdames.

Charmant âge! Trois ans! Mais, vous savez déjà
Comment votre intérêt accrut et protégea

Et l'Étude qui venait d'éclorre.

De sympathiques mains - souvenir doux et beau -
 Nous firent gentiment le présent d'un drapeau,
Le notre drapeau bicoloré.

Et l'intérêt qu'on nous a porté, soyez d'accord,
 Fut le même toujours; il est sans doute encor
 Témoïn votre bel auditoire,

Qui nous rend ce moment plus joyeux et plus doux
 Quand il vient, sans froideur & gai, passer chez nous
Quelques instants, veuillez n^s croire!

Étant jeunes encor, nous manquons bien souvent.
 C'est pourquoi regardez d'un oeil bien indulgent
 Nos erreurs et nos défaillances.

Un mot pour vous Amis qui n^s avez aidé,
 Sour v^s qui n^s avez gentiment accordé
Une salle pour nos séances.

Mesdames et Messieurs! Bientôt vous entendrez
 Nos modestes travaux & que instant après
 Nos acteurs qui sont des novices.

Aussi, s'ils se trouvaient parfois interrompus,
 En étant indulgents, car ils font leurs débuts,
Vous leur rendriez grands services.

Après que vous aurez suivi l'Épave au long,
 Un écrivain charmant et modeste - ce blond -

Vous lira son travail en prose.

La Montre! ce récit - puis que ce n'en est qu'un -
Satisfera, j'espère, à chacune & chacun.

Jugez vous-mêmes de la chose.

En Wagon, v^s savez peut être ce que c'est,
Peut être l'avez-vous oui déjà, qui sait?

Au théâtre de notre ville.

En somme, nous devons n^s passer d'un wagon.

Car, notez qu'un wagon c'est si lourd et si long
Que c'est un meuble peu mobile.

De ceci, n^s passons au pauvre cabanon

Où deux petits enfants appellent de son nom
Mais en vain, leur grand-mère morte.

Son réveil cependant leur semble un peu douteux.

Enfin, q^qu'un les voit agenouillés les deux,
Quelqu'un passant devant la porte.

Une Révolte! Ici, vous pensez n'est-ce pas?

Que n^s v^s chanterons querelles ou combats

D^s q^ques pauvres hémistiches;

Attendez, v^s verrez s'il en est bien ainsi.

D'autres acteurs, pendant qu'on dira ce récit
Fixeront leurs cheveux postiches.

Ont-ils fini? Mais non. Oh! quel peuple lambin?

Qu'on dise en attendant ce Serrette & Perrin

Annoncé sur notre programme.

C'est un morceau mignon, de bon goût et joli.
Bonne Secrette'. Elle a toujours malgré l'oubli
De son Terrain, la paix de l'âme.

Cette histoire sera notre dernier récit.

Mais, n'avez-vous parlé que d'acteurs jusqu'ici.

Passons à nos autres artistes.

Le pian, de peur que n'avez-vous ne vous plaisions,
V'avez-vous dira qqe chose avec les violons,
Et Pan conduira nos flûtistes.

Mais! pardon, j'oubliais de vous dire en passant
Un mot sur ce morceau simple, mais amusant

Et joli: Permettez Madame.

Il faut parfois le dire avec un air badin.

Nos acteurs l'auront-ils? Hélas, c'est peu certain.

J'ai fini notre programme.

Maintenant il me reste encore à terminer.

Mais, avant que qq'un vienne vous déclamer

D'une voix alerte, assurée,

Sachez que nous faisons bien des vœux, tous nos vœux,

Pour que vous Chers amis, Mesdames et Messieurs,

Passiez gaiement cette soirée.

AMITIÉ

TRAVAIL

SOUVENIR

DE LA

IV^e Séance générale

donnée par la

Société ^{COOP}
_{COOP}

l'Etude

Neuchâtel, le 10 novemb.^e

1885

1885



Aux Demoiselles de Neuchâtel.



Où! Mesdemoiselles, c'est trop !!
Vos mains si larges et si bonnes
Nous comblent toujours! C'est le mot...
Santôt, vous tressez des couronnes
Pour récompenser nos travaux,
Et rendre plus belles nos fêtes.
Santôt - gentiment - vous nous faites,
Mesdemoiselles, des cadeaux,
Dans ses premiers moments, l'Étude
— Montez à soixante dix - sept —
Grâce à votre sollicitude,
Déjà brillait et grandissait;
Et votre bonté, - bienfaitrices -
Augmentait d'instant en instant,
Vous nous gaspiez tous nos caprices
Ou nous qui vous demandions tant.
Entre vous faisant une quête

Vous n'êtes plus aucun repos
 Avant que dans nos jours de fête,
 On vit flotter sur notre tête
 Le plus splendide des drapeaux.
 Vos largesses, Mesdemoiselles,
 Sont sans bornes, nous le savons.
 Ecoutez les preuves nouvelles
 Que de vos bontés nous avons :
 Notre écharpe s'était fanée,
 Elle avait d'année en année
 Depuis quatre ans que nous vivons,
 Perdu sa couleur fraîche et tendre.
 Alors, sans nous en souffler mot, —
 A ce sujet devons entendre,
 Mesdemoiselles, c'était trop !!

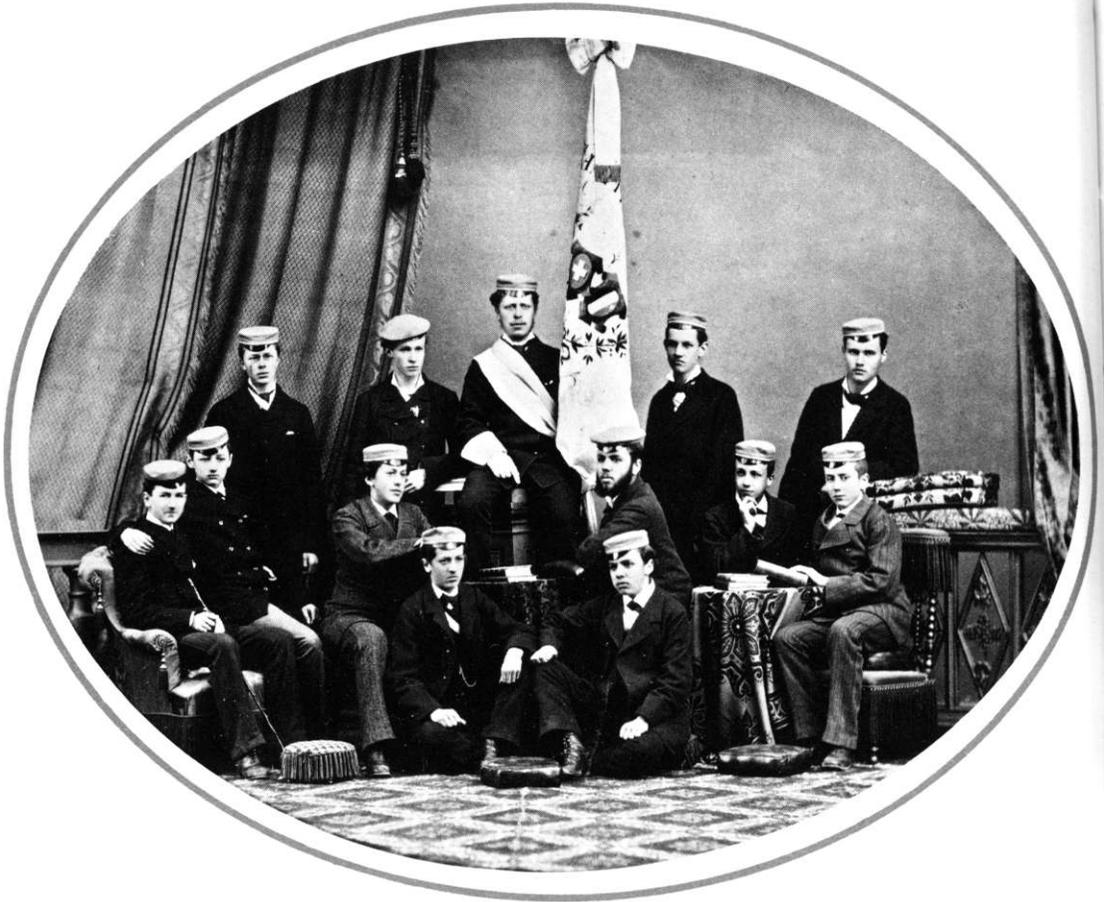
Pardonnez si je me répète
 La reconnaissance est ainsi,
 Elle ne peut rester muette,
 Elle dit : C'est trop et merci.
 Cette écharpe, Mesdemoiselles,
 Nous la posséderons longtemps;
 En pourrait-on voir de plus belles

Sur l'épaule des présidents ?
Vous la verrez à chaque fête,
Elle nous semble, — et c'est bien doux, —
Être une fidèle interprète
De vos bons sentiments pour nous.

Mais que votre bonté m'excuse
Si j'ai prolongé jusqu'ici ;
En un mot, l'étude est confuse
Et ne peut dire que merci !

Un honoraire.

1880-1881



3^e rang : Alfred de Buren, Otto de Dardel, Maurice Jaquet (prés.), Philippe de Pury (v.-prés.-cais.), Max Sulzer.

2^e rang : Henri Wolfrath, Henri Stauffer (scadj.), Paul Sauvin (secr.), Etienne Porret, Jean Rossiaud, Edmond Barrelet.

1^{er} rang : Fritz Jacot, Max-E. Porret.

Chers amis !

Nous vous adressons quelques lignes pour vous annoncer qu'il vient de se fonder à Neuchâtel une Société d'*Anciens Etudiens*.

L'Etude existe depuis plus de quatre ans. Personne de vous n'ignore que le 11 novembre 1877, sur la Roche de l'Ermitage, au-dessus de Neuchâtel, les huit fondateurs de l'Etude jurèrent fidélité à leurs principes et leur devise. Dès lors, que de phases dans l'existence de cette société !

Jadis, toute modeste et presque inconnue, elle s'abritait sous le toit hospitalier de l'un de ses membres. Peu à peu, elle grandit. On apprit à la connaître et à l'apprécier.

Dans sa première séance générale, son président remercia par des vers charmants les demoiselles de Neuchâtel qui venaient de lui donner une bannière.

Un beau jour, le local des séances nous paraissant trop petit, nous priâmes la Commission d'éducation de nous accorder une salle au Collège latin ; notre demande fut prise en considération et la commission nous répondit favorablement.

Mais pourquoi nous étendre sur des détails que vous connaissez aussi bien que nous ? Du Collège latin, nous passâmes au Gymnase. Voilà en quelques mots les phases que l'Etude a traversées.

Pendant ces quatre ans, que de membres sont entrés en Etude et en sont sortis.

Neuchâtel n'offrant pas suffisamment de ressources aux jeunes gens pour poursuivre des études littéraires ou scientifiques, les uns sont partis (et ne nous donnent que rarement de leurs nouvelles), les autres sont entrés dans des banques ou dans des études d'avocat. Bref, le nombre des *Anciens Etudiens* qui sont à Neuchâtel dans ce moment, est très restreint.

Devons-nous donc vivre uniquement de souvenirs et n'avoir pas l'espérance de nous retrouver jamais réunis comme nous le fûmes jadis en Etude ?

Non, mille fois non ! Il y va de notre amitié, de cette vieille amitié qui vaut bien quelque chose et qu'il ne faut pas laisser s'éteindre.

Inspirés par les quelques pensées qui précèdent, nous avons cru bien faire en fondant à Neuchâtel la Société des *Anciens Etudiens*, nommés honoraires.

Cette société qui, au fond n'a point d'autre but que celui de réunir une fois

par an les anciens de l'Etude, tous si possible, comptera, nous l'espérons, aussi bien nos amis qui habitent au-delà des frontières de la Suisse que ceux qui vivent en Suisse.

N'hésitez pas, chers amis à vous joindre à nous. Sans exiger de votre part aucun engagement à assister à la séance annuelle qui se tiendra au printemps, nous vous prions au moins de nous faire espérer que vous y viendrez, les poches pleines de prose ou de vers et le cœur prêt à se réchauffer au feu de l'amitié étudiante.

Chers amis, répondez en corps à notre appel.

Encore un mot ! Les dons volontaires seront reçus avec reconnaissance. N'oubliez pas... la caisse !

Sur ce, nous vous serrons cordialement la main.

Neuchâtel, le 24 janvier 1882.

*Retrouver ses amis après un an d'absence,
A leur voix si connue, associer sa voix
Pour fredonner des chants aimés comme autrefois,
N'est-ce pas un motif à la réjouissance ?*

*Oui ! réjouissons-nous quand en vient le moment
Et serrons-nous la main comme jadis en frères,
Oublions qu'on nous a surnommés honoraires,
Et croyons être encore Etudiens simplement.*

*Amis ! vous qui vivez dans notre voisinage
Et vous qui demeurez en Alsace ou plus loin !
Revenez raviver l'amitié du jeune âge,
Car, de vraie amitié, chacun a tant besoin.*

*La saison des avrils une fois revenue,
Nous fixerons un jour pour notre rendez-vous,
Vous viendrez, n'est-ce pas ? Car nous comptons sur vous
Et nous vous souhaitons déjà la bienvenue.*

Règlement de la Société
des
ANCIENS ÉTUDIENS NEUCHATELOIS

Fondée le 20 janvier 1882

Article I. — La Société des *Anciens Etudiens* neuchâtelois s'est fondée dans le but de soutenir la Société gymnasiale de l'Etude et de favoriser les bons rapports entre les vieux membres de cette société.

Art. II. — Les membres de l'Etude, nommés honoraires à leur sortie de la société en font seuls partie, mais y sont admis de droit. Si l'Etude retire l'honorariat à l'un de ses vieux membres, celui-ci perd ses droits d'*Ancien Etudien*. La Société des *Anciens Etudiens* ne peut de son chef exclure un de ses membres.

Art. III. — Le comité est composé de trois membres :
Un président, un vice-président-caissier et un secrétaire.

Art. IV. — Les membres du comité sont inamovibles ; si l'un d'eux doit démissionner pour cause de départ ou autre, ses collègues rempliront ses fonctions jusqu'à la prochaine séance. Le seul fait d'une nouvelle élection n'est pas une raison suffisante pour que la société soit rassemblée.

Art. V. — L'effectif de la caisse est composé de dons volontaires. Exceptionnellement la société pourra voter une contribution dans un but spécial. (Prix de concours, courses, etc.)

Art. VI. — La société n'a qu'une séance ordinaire par an, dont le comité fixe la date. Mais le comité a pleins pouvoirs pour convoquer les *Anciens Etudiens* si les circonstances l'exigent.

Art. VII. — Dans le cas où la Société de l'Etude devait se dissoudre, ses archives et son drapeau deviendront la propriété des *Anciens Etudiens* qui en confieront la garde à leur comité.

Art. VIII. — Le présent règlement ne peut être modifié qu'à la majorité des membres présents.

Ainsi fait et adopté à Neuchâtel le 20 janvier 1882.

LE COMITÉ :

<i>Le président,</i> Samuel de Perregaux	<i>Le vice-président-caissier,</i> Fritz DuBois
---	--

Le secrétaire,
Otto de Dardel

Jun 1882



3^e rang : Félix Etienne, Jean Rossiaud (v.-prés.-cais.), Alfred de Buren (prés.),
Max-E. Porret (secr.), William Cart, Edmond Barrelet.

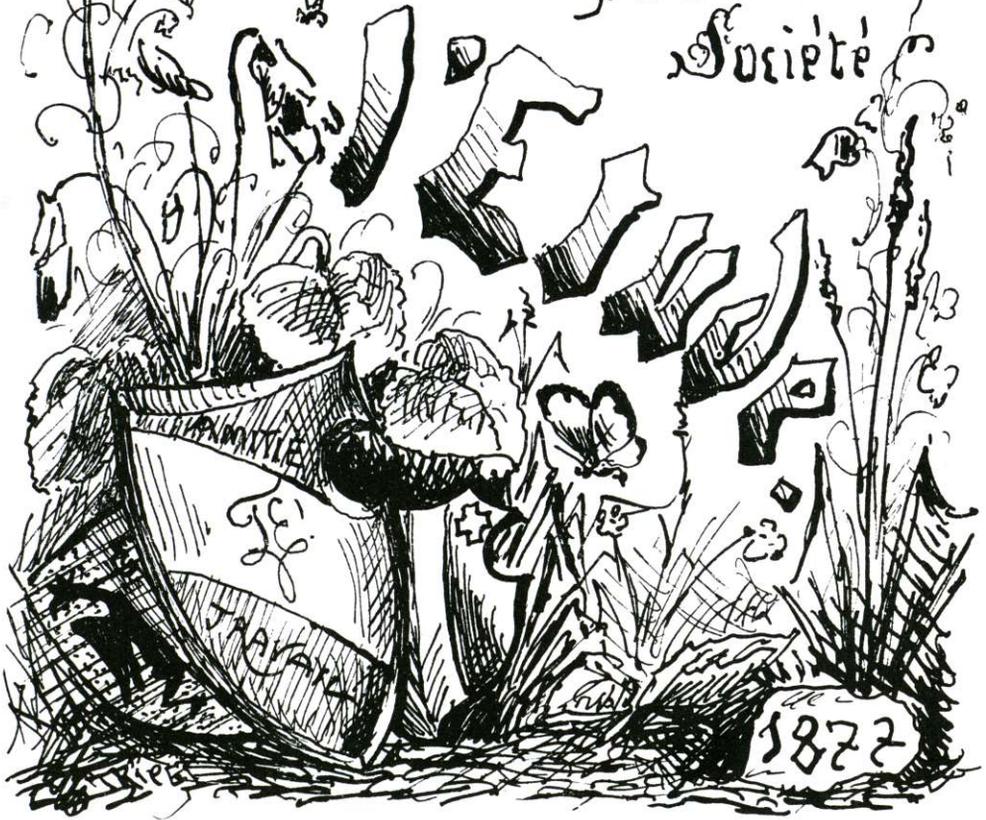
2^e rang : Robert Godet, Henri Stauffer, Henri Wolfrath, Paul-Léon Perret,
Charles Favre, Jules Cuche.

1^{er} rang : Fritz Jacot, Paul Rolli, Jules André.

SOUVENIR

DE LA 5^{me}

Séance générale donnée à
Neuchâtel, le 10 novembre 1882
par la
Société



Ova Violatta.



Sur un rocher sauvage et nu
 De bien des tempêtes battu
 Se fixe un jour un brin de terre
 Caché sous cette aride pierre.

2.

Oublié longtemps il restait
 Quand pour un beau jour arriva
 Je ne sais point par quelle source
 D'une fleur la brune semence.

3.

De la graine bientôt sortit
 Percorant le rude granit,
 Une vivace et verte plante
 Portant une fleur odorante.

4.

On n'était qu'un bouton d'abord
 Bris et luisant sans forme encor
 Bientôt ses pétales s'ouvrirent
 Puis au gré soleil sourirent.

5.

Attiré par son doux attrait
 L'astre étincelant se miroit
 Dans une goutte de rosée
 Au fond du calice tombée.

6.

Mais hélas! pourquoi ces beaux jours
 Ne pouvoient-ils durer toujours?
 La brise amène un noir nuage
 Précurseur d'un violet orage

7.

Tremble! oh tremble! petite fleur.
 Craint l'ouragan et sa fureur.
 Coeur du vent la puissante balaine
 A déjà brisé ce vieux chêne.

7
8.

L'orage effrayant a cessé,
L'éclair bien loin s'en est allé!
La fleur a relevé sa tête
Auis à la joie encore se prête.

9.

Ainsi se succédèrent toujours
Les mauvais et les meilleurs jours.
Mais quelle étoit cette fleurlette?
Messieurs, c'était une violette!

10.

L'emblème de la société
Qui dans ce beau jour a fêté
Devant vous, comme d'ordinaire
Un si joyeux anniversaire.

NOTICE HISTORIQUE

sur la Société de

L'ÉTUDE

depuis sa fondation, le 11 novembre 1877, au 11 novembre 1884

Unir les élèves du Gymnase, en donnant de bons amis à ceux qui n'en auraient point; développer leurs facultés par des travaux littéraires faits en commun; voilà en peu de mots le but que se sont proposé, le 11 novembre 1877, sur la Roche de l'Ermitage, les huit fondateurs de la société connue actuellement sous le nom de l'Étude.

Ce but a-t-il été atteint? On peut dire hardiment que oui; et le fait que la petite société, malgré les vents qui ont soufflé sur elle, subsiste encore aujourd'hui, sur les bases mêmes de sa fondation, en est la meilleure preuve. Jadis, toute modeste et presque inconnue, elle s'abritait sous le toit hospitalier de l'un de ses membres, le plus souvent à la Recorbe, où se rapportent ses plus beaux souvenirs.

Bientôt le local des séances devint trop petit; il fallut se transporter au Collège latin. C'est à cette époque que l'Étude arriva à son apogée: le nombre de ses membres s'éleva à vingt-deux; ses séances étaient le rendez-vous de tous les élèves du Gymnase et des premières classes latines; souvent la salle suffisait à peine pour contenir les hospitants accourus à la séance. A peu près en même temps, la société entra en relations avec la *Société d'Étude*, du Collège Gaillard, à Lausanne; mais ces relations purement littéraires permirent une seule fois, le 24 janvier 1880, aux Étudiens de Neuchâtel, d'aller au nombre de cinq, se joindre à leurs frères de Lausanne à l'occasion de leur vingt-deuxième anniversaire. Malheureusement, déjà dans le courant de l'été 1880, sur la demande de Lausanne, dont la majorité des membres étaient beaucoup plus jeunes que les nôtres, ces relations cessèrent tout à fait. En revanche alors l'Étude entra en rapports très suivis avec la Société gymnasiale l'*Adelphia* de Genève; ces rapports sont devenus toujours plus intimes avec le temps et ont permis plus d'une fois déjà aux membres des deux sociétés de se voir à leurs fêtes réciproques, ou à des fêtes communes comme celles de Morges et de Cossonay.

Ayant, sur sa demande, été reconnue par l'État *Société gymnasiale*, le 4 mars 1881, l'Étude quitta définitivement le Collège latin et passa au Gymnase. Mais ce changement ne lui porta pas bonheur; déjà en 1880 tous ses vieux membres en masse l'avaient quittée sans que de nouvelles forces vives vinssent les remplacer. Aussi à partir de cette époque l'Étude marcha-t-elle peu à peu sur son déclin; c'est ce qui donna l'idée aux *Anciens Étudiens* de se constituer en société

(le 20 janvier 1882), afin de pouvoir plus facilement aider leur jeune sœur. Mais ce fut en vain; en 1883 on est obligé de renoncer à la séance générale et au banquet dans lesquels jusqu'alors on avait, pendant cinq ans régulièrement, célébré le jour anniversaire de sa fondation; peu après même l'Etude se vit réduite à trois membres, puis enfin par le départ de deux de ceux-ci, la société se trouva dissoute le 19 février 1884.

Mais un tel état de chose ne pouvait durer. La place laissée vide par l'Etude était trop grande; il fallait la combler de nouveau. En effet, le 24 octobre suivant, les *Anciens Etudiens* recevaient une lettre de huit élèves du Gymnase demandant qu'on leur remît le drapeau et les archives de l'Etude dans le but de la reconstituer, et s'engageant à la faire revivre et prospérer.

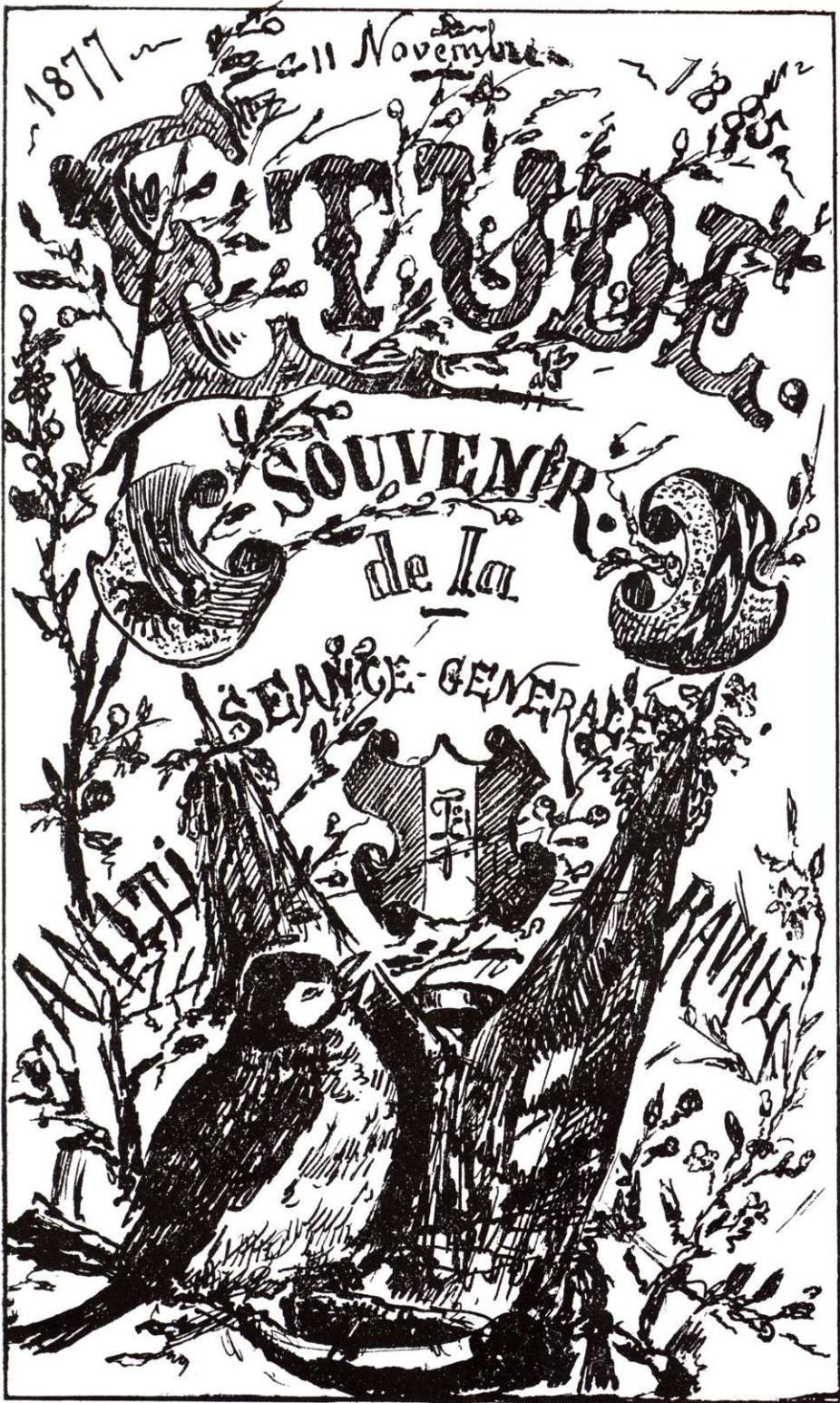
Après quelques pourparlers, l'on tomba d'accord. Dans une séance publique à jamais mémorable, le 11 novembre 1884, le délégué des *Anciens Etudiens*, M. Paul-A. Jacottet, remit, après une sérieuse allocution, le drapeau de l'Etude entre les mains de ces jeunes gens qui ont pleinement justifié notre attente.

Extrait du règlement
de l'Etude de 1901

1885-1886



Dans l'impossibilité de mettre un nom sous tous ces visages, le rédacteur a préféré laisser ce travail au lecteur.



CAISSE
à 7 h.

THÉÂTRE DE NEUVEVILLE

RIDEAU
à 7 1/2 h.

➔ Samedi 14 Novembre 1885 ➔

SOIRÉE LITTÉRAIRE & DRAMATIQUE

DONNÉE PAR LA

Société gymnasiale l'ETUDE
DE NEUCHÂTEL

PROGRAMME

I^{re} PARTIE

1. Prologue LE PRÉSIDENT.
2. Récitation : **Les paysans de l'Argonne** par André THEURIET.

LA CARRIÈRE D'OCCASION

Comédie en un acte par E. Cellier.

Personnages :

GROSMINET. — JACQUES de VALBRUN. — LUDOVIC TANNÉ, sculpteur. — MITON.
ROUGET, père. — ROUGET, fils. — M^{me} GROSMINET — JOSEPHINE.

II^{me} PARTIE

4. Travail en vers : **Mère et Napoléon.** L. de M.
5. Monologue.

LA POUDRE AUX YEUX

Comédie en deux actes de Eug. Labiche et Ed. Martin.

Personnages :

RATINOIS. — MALINGEAR. — ROBERT. — FRÉDÉRIC. — UN TAPISSIER. — UN MAITRE
D'HOTEL. — CONSTANCE, femme de Ratinois. — BLANCHE, femme de Malingear
EMMELINE. — ALEXANDRINE et JOSÉPHINE, femmes de chambre.
SOPHIE, cuisinière. — UN CHASSEUR. — UN PETIT NÈGRE.

PRIX DES PLACES :

Premières fr. 1 50. — Secondes fr. 1. — Troisièmes 70 cent.

Bancs pour les enfants 50 centimes.

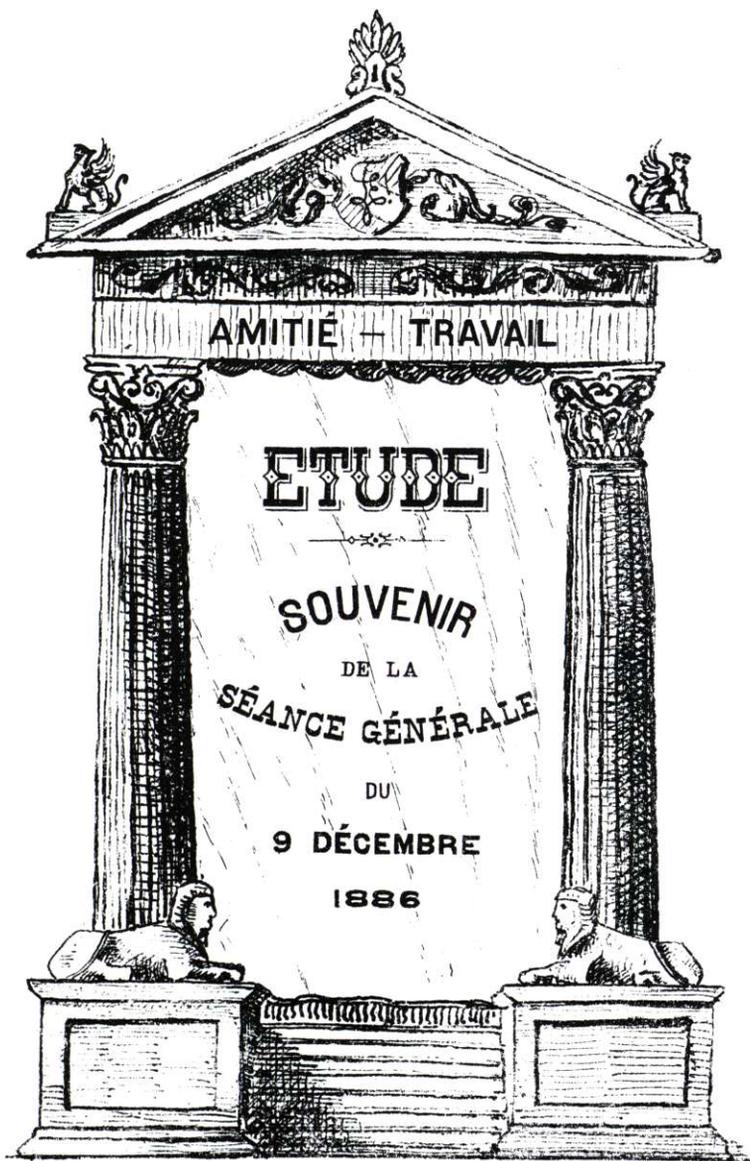
On peut se procurer des billets Samedi de 11 h. à 12 h. au Musée.

PROLOGUE.

Un jour à Neuchâtel notre chère casquette,
 Hélas, n'apparut plus riante sur nos quais ;
 Chacun se demandait que fait la violette
 A-t-elle disparu, loin de nous à jamais .
 Dans les rangs ennemis, jamais bonheur semblable,
 Chacun faisait sonner bien haut l'événement ;
 Tous publiaient sa mort et comme dans la fable
 Se promettaient d'aller à son enterrement .
 Mais il en fut pour eux comme pour les souris ;
 Dans leurs prédictions, ils allèrent trop vite,
 Et certes ce fut eux qui furent bien surpris,
 Quand par un beau matin, le pendu ressuscita !
 Mesdames et Messieurs, l'Étude n'est point morte,
 Et son temps de sommeil n'a duré qu'un instant,
 La voilà maintenant qui de nouveau se porte
 Comme après ses certans la belle au bois dormant.
 Mais ici, je remarque avec inquiétude,
 Que si la forme est bien, le fond n'est pas si beau,
 Et que nous risquons bien, nous, enfants de l'Étude,
 Ne ne pas soutenir l'honneur de son drapeau !

Hélas, nous n'avons pas le très grand avantage,
 De compter parmi nous quelques vieux vétérans,
 Qui bien refaits au feu, confiants dans leur âge,
 Luttent à notre tête et soutiennent nos rangs.
 Aussi, si nous venons implorer l'indulgence
 Pour nos productions, pour nos fameux acteurs,
 Ce n'est pas satisfaire une vaine apparence,
 Mais c'est bien le désir qui part de tous nos cœurs.
 Car sans doute, ce soir, plus d'une demoiselle,
 Dans l'ombre sourira, voyant nos amoureux,
 C'est que l'étudiant à l'amour est rebelle,
 Il ne connaît pas l'art de lancer de doux yeux.
 Et si nos yeux boiteux ont plus d'une cherille,
 Si nos déclamateurs paraissent ennuyeux,
 Veuillez penser que l'art n'est pas toujours facile ;
 Mesdames, pardonnez, ils ont fait de leur mieux.
 Maintenant, pour finir, permettez que je fasse
 Un souhait pour l'étude, un vœu pour l'avenir ;
 C'est que vous nous gardiez une petite place
 Désormais dans vos cœurs, dans votre souvenir.
 Si l'orage alors vient gronder sur notre tête,
 Si notre ciel paraît un moment s'obscurcir,
 Notre bannière encor bravera la tempête,
 Et ferme, sous vos yeux, nous saurons la tenir.

Le Président



Aux bureaux de l'Éclaircieur de Neuchâtel.

PROLOGUE



SÉANCE D'ÉTUDE - 9 DÉCEMBRE 1886

Mesdames et Messieurs !

Il vous revient à la mémoire
Qu'un jour entre deux tas de foin,
Maître Aliboron, dit l'histoire,
Se mourait miné par la faim.
Embarrassé, de l'un à l'autre
Êtant des regards amoureux,
Il ne pouvait, le pauvre apôtre,
Se décider pour l'un des deux
Il n'est pas narré dans la fable
Comment le baudet s'en tira.
Mais de périr d'un sort semblable,
Un beau jour l'Étude trembla.
Pour la Séance générale,
Cette question s'imposa :
Souverons-nous dans l'antique salle
Circulaire ou bien dans l'Aula ?
Vieille épouse, amante nouvelle,
Chacune avait ses partisans.
L'Étude, hélas ! fut infidèle,
Elle oubliâ le bon vieux temps.

Les conservateurs, sans réplique
 Durent se déclarer vaincus.
 Toujours, dans notre République,
 Les novateurs ont le dessus.
 "Salle aux gigantesques fenêtres,
 Témoin d'un passé glorieux,
 Des grands exploits de nos ancêtres,
 Ici nous te disons : Adieu."
 L'affaire était donc décidée :
 Nous livrions nos vers à l'Aula.
 Des vers ! mais nul n'avait l'idée
 Qu'un poète n'était pas là.
 Nous savions dès notre naissance
 Ce qu'il faut pour cuire un civet ;
 Mais qu'il fallut pour la séance
 Des acteurs, aucun n'y songeait.
 Notre prose était détestable,
 Nos faiseurs de vers ennuyeux ;
 Le fait était désagréable
 Et menaçait d'être sérieux.
 Un mot nous fantait la mémoire,
 Adage bien connu de tous :
 "Que l'on ne vend pas à la foire
 Le talent comme les joujoux."
 Tous nous savions bien qu'un poète
 Ne croît pas comme un champignon ;
 Nous étions là courbant la tête,
 En proie au désespoir profond.

Nous nous creusâmes la cervelle,
 Nous la creusâmes bien longtemps
 Pour que la divine étincelle
 Vint à jaillir quelques instants.
 Hélas notre esprit fut rebelle,
 Notre muse était en courroux,
 Et, sans répondre à notre rôle,
 Riait et se moquait de nous.
 Vous desinez notre inquiétude ;
 Ce soir encor nous craignons tous,
 Faillant à l'honneur de l'Étude,
 De n'être pas digne de vous ;
 Car nous aimons notre devise,
 Nous respectons notre drapeau
 Et nous voulons que sous la brise
 Il flotte toujours fier et haut :
 Mais vos coeurs remplis d'indulgence,
 Mesdames, nous étaients connus.
 Ce soir encor votre présence
 Nous le prouve une fois de plus.
 Gardez-nous votre confiance
 Et nous vous en dirons "Merci."
 Nous renâtrons à l'espérance,
 Nous marcherons gaiement, et si,
 Brillant par notre platitude,
 Ce soir nous sommes ennuyés,
 Ne reniez jamais l'Étude,
 Une autre fois nous ferons mieux.

Le Président.

Inauguration de la nouvelle Académie
27 mars 1886

(Extrait de l'ouvrage publié en 1974 pour le centenaire du Gymnase)

L'inauguration de la nouvelle Académie — aujourd'hui l'Université — eut lieu le samedi 27 mars 1886. On s'y était installé au cours des deux semaines qui précédaient, le Gymnase cantonal occupant, dans l'aile ouest, six salles du premier étage et deux salles du deuxième.

Le bâtiment est neuf mais tout n'y est pas parfait, loin de là : le chauffage doit être entièrement revu ; on réquisitionne les professeurs de chimie pour colmater les fuites de gaz ; par ailleurs, on est contraint de fixer les tables au sol afin d'éviter les chahuts et d'édicter un règlement sévère pour punir de manière exemplaire tout élève qui causerait des déprédations au matériel ou aux murs flambant neufs.

Quelques notes relevées au fil des pages du « Journal » de Louis Favre témoignent de ses soucis d'alors ; parfois elles laissent rêver :

« 4 février 1890 — La lampe à arc s'est bien conduite à la conférence de M. Jaccard ; elle inspirait des inquiétudes. MM. Weber, Billeter (professeur de chimie) et moi avons fait des expériences de 4 h. à 5 h. pour chercher les contacts entre les fils conducteurs de l'électricité et les conduites de gaz. Il en existe. »

Souvent aussi elles sont plus pragmatiques encore et attestent un bon sens parfois solide, parfois douteux :

« 17 mars 1887 — Conférence à mon bureau avec M. Briquet, de Genève (chauffage). Il propose d'ôter des tubes dans certaines salles et de les ajouter à celles qui ne se chauffent pas assez. »

« 18 mars 1887 — Sur mon ordre, M. Kuffer (le concierge) entoure de serpillières les tubes de la salle de pédagogie où il fait trop chaud. »

D'autres fois encore, on y sent palpiter toute l'émotion des grandes découvertes :

« 4 février 1888 — A 5 h. essai dans l'Aula d'un nouvel éclairage électrique par 20 lampes à incandescence Swan. — C'est très beau, tranquille, assez égal — mais c'est peut-être trop pour le moteur. »

On le voit, tout n'est pas au point; mais petit à petit l'Académie devient fonctionnelle. Il serait oiseux de dire ici toutes les transformations mineures qui furent apportées aux différentes salles, rappelons simplement la première de ces modifications, la création, en 1887, d'une salle de dessin dans les combles du bâtiment, celle-là même qui resta en fonction jusqu'au milieu de notre siècle et que tant d'entre nous ont connue.

L'Académie abritera le Gymnase jusqu'en 1953.

Jean-Pierre Jelmini

LA NOUVELLE ACADÉMIE

Vers lus au Banquet d'Etude du 11 novembre 1886

I

*Notre nouvelle Académie
Pourrait avoir meilleure façon;
Sans être vieille, elle est jaunie;
On dirait une contrefaçon.*

II

*Les salles tout de neuf blanchies
Sont meublées assez humblement;
En fait de cartes d'géographie
On n' voit aux murs qu'... règlements.*

III

*L'hygiène, qui n'y fait jamais grève,
S'y tient tout le jour aux aguets;
On y prend soin des élèves
Mais encore plus des cabinets!*

IV

*L'Aula, salle de conférences
Verra, j'espère, peu d'endormis;
S'il vous arrive cette défaillance
On croira qu' c'est l'odeur du vernis.*

V

*L'extérieur, c'est chose sûre,
A l'intérieur fort bien ré pond;
On dit du mal d' l'architecture
Mais beaucoup de bien du fronton.*

VI

*L' jardin Desor, fort à la mode
Est d'un avenir peu rassurant!
On y construit des serres chaudes
Pour les fruits secs d' l'établissement.*

VII

*Mais ici, lecteur bénévole
Je m'arrête et vous dit santé!
De peur de vexer les manévoles;
On n'aime pas certain' vérités.*

Samuel Rollier

SOUVENIR DU 10^e ANNIVERSAIRE

DE LA FONDATION DE L'«ÉTUDE»

(Air : " E'en souviens-tu? ")

Puisque ce soir, dignes des honoraires,
Nous célébrons, tous remplis de gaieté,
Nous célébrons dix ans d'anniversaires,
Chantons, amis, nos airs pleins de fierté.
Amis sachons, sachons lever la tête,
"Car notre but est de tous le plus beau!"

bis { Que jamais rien ici ne nous arrête,
Aimons l'"Étude," amis, jusqu'au tombeau.

Le C. M.

Être fidèle Etudien,
Être bon Adelpheien,
Dévoué patriote,
Voilà ma marotte;
" Etudien,"
Sans nul doute,
Écoute
Bien.



Dans l'impossibilité de mettre un nom sous tous ces visages, le rédacteur a préféré laisser ce travail au lecteur.



AMITIE-TRAVAIL

ETUDE

Souvenir.
de la
Séance Générale
du
16 DECEMBRE
1887

MA PIPE

Ma longue pipe est poétique :
Elle rend mon esprit rêveur ;
Son nuage mélancolique
Me donne un instant de bonheur.

Sa fumée épaisse s'élève
Traçant des contours gracieux.
alors mon coeur s'endort et rêve
Peut-être à certains jolis yeux.

Enfin je m'enfuis de la terre ;
Le plaisir captive mon coeur.
Se quitte ma jeune éphémère
Se suis dans un monde enchanteur.

Soudain, de ma bouche mi-close,
L'objet vient de se détacher :
S'ouvre les yeux.... terrible chose,
La pipe est là, sur le plancher.

Quelques fragments méconnaissables
Gisent brisés par-ci, par-là,
Ainsi, pas de plaisirs durables,
Pas de vrai bonheur ici-bas.

B. V. e.

PROLOGUE

Mesdemoiselles,

Nos honorables professeurs
Avaient en vent d'une habitude
Qui, non seulement en " Etude "
A pris racine dans les moeurs,
Mais que pratique avec grand zèle
Tout jeune étudiant fidèle
Aux lois empreintes en son coeur.
Ils cherchant que notre bonheur,
Peut-être crurent-ils bien faire,
En s'efforçant de nous distraire,
De venir au bas des Berreaux
Voir sortir des sombres locaux
Ce qui charme surtout la vie.
Ils placèrent l'Académie
Loin, loin de ce but dangereux ;
Mais leur plan ne fut pas heureux.
Pourtant la première année
Notre espérance fut trompée ;
Nous avons cru ne plus pouvoir
Venir au carrefour sous soir.
Cependant le nuage sombre
S'est évanoui comme une ombre ;
Or maintenant ce long chemin

Qui nous conduit à bonne fin
Il'est certes pas chose ennuyeuse;
Même avec une âme joyeuse
Les "Étudiens" le suivront
Fût-il encore bien plus long.
Dès que l'heure de midi sonne,
Nous arrivons former couronne,
Inquiets, nous cherchons du regard
Ce que nous offre le hasard;
Luis nous surprenons au passage
Un coup d'œil furtif, doux message
Qui nous répète bien assez :
"Non, vous n'êtes pas délaissés."
Satisfaits, nous quittons la place.

Or, Mesdemoiselles, en face
D'une si touchante bonté,
Nous réclamons la liberté
De vous offrir, par bienéance,
Une modeste récompense.
Cependant vous faire plaisir,
Quoique ce fut notre désir,
Il'était pas chose si facile
Et faisable dans notre ville,
Mesdemoiselles, mais comment ?
Vous, venir dans ce bâtiment
De vieux garçons ? C'est impossible !
Or, pour que ce fût moins terrible,

Nous avons trouvé ce moyen,
Qui n'est d'ailleurs pas très malin :
C'est celui d'inviter les pères,
Mères, oncles, tantes et frères,
Et toute une aimable assistance
À venir à notre séance,
Dans l'unique but de pousser
Remplir envers vous un devoir.
Mille pardons de ma franchise,
Qui, certes, sera bien comprise.

Mesdemoiselles, Mesdames et Messieurs,
Deux mots avant de commencer.
Cette séance de l' "Étude"
Ne sera que comme un prélude
(Sans pour cela vous offenser)
De tant de nombreuses soirées,
Qui, chaque hiver renouvelées,
Animent la bonne cité
Dont la douce tranquillité
Est généralement connue,
Sans être pour cela mal vue.
Nous cherchons l'approbation
De vous tous, sans distinction,
Même aussi de ce petit monde
Qui, turbulent, là-haut abonde.

S'obtiendrons-nous ? Je ne le sais ;
Nous sommes loin d'être parfaits.
De plus, considérer la crainte
Qui sur nos visages est peinte.
Ce n'est pourtant pas pour l'acteur
Que j'ai la plus grande frayeur,
Mais pour nos soi-disant actrices ?
Ah ! qu'elles ont des airs factices !
Rien de votre grâce ne vit
En elles. Souvent l'on a dit,
Et, c'est un fait, que leurs prunelles
N'ont certes pas, Mesdemoiselles,
L'éclat velouté de vos yeux,
Qui reflètent l'azur des cieux,
Ou scintillent d'un noir d'ébène,
Trouvant une gaieté sereine.
Et de même leurs grandes mains
Ne font que gestes fort vilains.

Craignant de lasser vos oreilles
Par des fadaïses sans pareilles,
Confiants nous nous répétons,
Sans gêne et sans grandes façons :
Accordez-nous votre indulgence,
Supportez avec patience
La longueur de notre tribut,
Et nous atteindrons notre but.

Le Président.

(Extrait de l'ouvrage publié en 1974 pour le centenaire du Gymnase.)

Les élèves

Malgré les apparences, ils n'ont guère changé depuis 1873. Ainsi Louis Favre, dans son tout premier rapport, doit-il se plaindre d'un manque très net d'assiduité aux leçons. Comment l'explique-t-il ? « Une dernière cause d'absence est l'indifférence de quelques jeunes gens, leur amour des plaisirs qui leur sont accordés trop largement et la facilité avec laquelle les absences sont excusées par les parents... » ! Pourquoi les élèves manquent-ils ? « Pour accompagner un ami à la gare, pour faire une promenade en bateau, pour aller patiner... » Avouons-le, tout cela n'a pas l'air très sérieux !

Il enchaîne, quelques années plus tard : « Il est fâcheux que quelques-uns de nos élèves aient une tendance à jouer un rôle qui n'est pas de leur âge. Ce n'est pas dans les fêtes et les banquets que se forment les hommes capables et que se trempent les caractères : pour assurer leur avenir les jeunes gens doivent rester fidèles à nos traditions de simplicité, de déférence, d'amour du travail et de respect du devoir. »

Fut-il entendu ? En tout cas, il décerne bientôt à ces mêmes élèves un beau certificat : « Cette année la conduite de nos élèves a été généralement satisfaisante, nous le constatons avec joie ; aucun acte grave ou répréhensible ne s'est produit, pas même au moment du transfert dans l'Académie, où le voisinage de l'Ecole normale des demoiselles aurait pu provoquer des désordres ou des entreprises malséantes. »

On voit même, deux ans plus tard les élèves adresser une pétition au Conseil d'Etat pour demander une troisième heure hebdomadaire de littérature. L'amour du travail fait son chemin, mais parallèlement aussi une volonté certaine d'individualisme et d'engagement politique qui provoquèrent quelques incidents mémorables ces années-là.

En 1889, le peuple neuchâtelois renouvelle son Grand Conseil. Louis Favre raconte : « Le fait que deux ou trois élèves étaient en âge de voter et la création d'une société ayant un caractère politique (nous ignorons malheureusement lequel) jetèrent la fièvre parmi les autres ; ils se crurent autorisés à placer au tableau noir du vestibule de l'Académie leurs affiches de convocation à des réunions politiques. Cet oubli de leur condition d'écoliers leur attira un avis

sévère les rappelant aux devoirs de leur âge, à leurs études qui doivent laisser à l'écart la politique et toutes les questions irritantes.»

Affaire beaucoup plus grave en 1904. Un élève auditeur anarchiste publie un article « injurieux pour le Conseil fédéral » dans la presse politique neuchâteloise. Exclu pour huit jours, il est ensuite réintégré à condition qu'il renonce à ses activités. Loin de se soumettre, il s'en va distribuer un journal anarchiste et des tracts antimilitaristes, arborant un drapeau noir, tant à Neuchâtel qu'à Saint-Imier. Son exclusion définitive est alors prononcée.

Dans le même ordre d'idées, quelques années plus tôt, Louis Favre avait vertement admonesté un élève de « bonne famille » qui, pendant le cours d'anglais, dessinait les armes de la Principauté de Neuchâtel agrémentées de cette inscription jugée injurieuse pour la république : « Vive le Roy ! » fantaisie que le radicalisme ne tolérait pas.

Nous laissons de côté les faits peu reluisants qui conduisirent certains élèves du Gymnase à subir quelques jours d'emprisonnement pour des actes de vandalisme, dont l'intelligence nous échappe. De même, nous ne pouvons pas aborder ici toutes les petites affaires qui émaillèrent les cinquante dernières années. L'accès aux archives récentes implique une certaine discrétion.

Les sociétés d'étudiants

S'il est une activité « gymnasiale » qui fit couler beaucoup d'encre — surtout bleue et violette — c'est bien celle des sociétés d'étudiants.

Dès l'ouverture du Gymnase, le problème se pose dans les termes suivants : faut-il tolérer que des élèves portent les insignes de sociétés d'étudiants ou doit-on réserver ce privilège aux bacheliers déjà admis à l'Académie. L'affaire est tranchée dans ce dernier sens, mais les élèves du Gymnase tournent le règlement avec beaucoup d'aisance ; ils s'inscrivent comme auditeurs pour un des cours de l'Académie et s'estiment du même coup autorisés à porter « couleurs ».

Les opinions sont très partagées, tant chez les professeurs que parmi les parents d'élèves. Finalement le 10 août 1888, après bien des rebondissements le Conseil d'Etat autorise sous certaines conditions la formation et l'activité de sociétés purement gymnasiales, c'est-à-dire excluant la participation des étudiants de l'Académie. On lira avec intérêt quelques-uns des considérants qui amenèrent cette décision :

« Considérant que les sociétés répondent dans une certaine mesure au besoin de sociabilité et de distraction qui existent naturellement chez les jeunes gens, qu'elles peuvent, restreintes à de sages limites, contribuer au développement intellectuel et littéraire des élèves ; que les travaux présentés dans les séances ont leur utilité ; que nos élèves ont grand besoin d'apprendre à parler et à écrire ; que les exercices de composition et d'élocution dans les leçons ne sont pas assez fréquents, vu le grand nombre d'élèves, pour former ceux-ci d'une manière suffisante ; que les critiques des camarades, si elles ne sont ni très complètes ni

très profondes ne laissent pas que d'avoir toutefois un excellent effet, en ce qu'elles sont plus sévères que celles des professeurs et impitoyables pour certains défauts...

» Considérant qu'il est contraire à une saine pédagogie de prononcer des interdictions qui peuvent être aisément esquivées...

» Considérant en outre que Neuchâtel offre aux jeunes gens beaucoup moins d'agrément et de distraction que d'autres villes de la Suisse ; que la seule chose qui égaie un peu la vie de nos élèves, ce sont les sociétés ; que si elles étaient supprimées de manière absolue, le recrutement du Gymnase pourrait en souffrir, les jeunes gens étrangers s'éloignant d'une localité où ils ne trouvent pas d'occasion de délassement...»

Le Conseil d'Etat est généreux et confiant ; mais les sociétés vont décevoir ces belles espérances. Elles se font remarquer en ville, beaucoup plus par le chahut de leurs « deuxièmes actes » que par le sérieux des exposés scientifiques ou littéraires qu'on présente dans leurs locaux. Résultat, le 6 juin 1895, les sociétés gymnasiales sont supprimées.

La réaction est immédiate. Les sociétés qui semblaient se soumettre réapparaissent de manière clandestine, les parents interviennent en faveur de leurs enfants ; bref l'opinion s'agite à un tel point que le Conseil d'Etat cherche une occasion favorable pour rapporter sa mesure d'interdiction. Elle va lui être fournie par la célébration du cinquantenaire de la République, en 1898.

L'affaire était d'importance ; le chef du Département de l'instruction publique se déplaça en personne pour venir annoncer la bonne nouvelle aux élèves réunis dans l'aula de l'Académie. Ainsi s'achevait une petite guerre, par la victoire de l'amitié juvénile sur les bonnes intentions de ceux qui craignaient de voir s'évanouir dans les vapeurs des libations le potentiel intellectuel de la jeunesse neuchâteloise.

Cependant, les professeurs opposés à la restauration de ces sociétés, ne désarmaient pas. En 1906, ils en appellent au Conseil d'Etat pour qu'il reconsidère sa décision de 1898. Après consultation de tous les Gymnases cantonaux de Suisse dont l'avis est généralement mitigé, le conseiller d'Etat Quartier-la-Tente prend le pouls de l'opinion en adressant une lettre circulaire à tous les parents d'élèves dont les fils sont membres de l'une ou l'autre des sociétés incriminées. La consultation est sans équivoque, treize pères approuvent les sociétés gymnasiales, quatre seulement demandent leur suppression. Se ralliant à ce dernier sondage, le Conseil d'Etat maintient son arrêté du cinquantenaire.

Ainsi, depuis cette date, sous un contrôle assez strict qui permet au directeur d'interdire à tel ou tel élève dont les résultats scolaires ne seraient pas suffisants de disperser ses forces dans des activités annexes, les sociétés d'étudiants ont droit de cité au Gymnase. Leur popularité n'est pas régulière et leur activité connaît des hauts et des bas. Il semble bien que ces dernières années, à part quelques soubresauts occasionnels, une certaine désaffection menace leur existence.

Néocomia, la plus ancienne, Etude dont la devise est « Amitié-Travail », *Amici Naturae*, la plus récente relativement puisqu'elle n'a que quatre-vingts ans, vivent encore, mais leur présence dans le Gymnase n'est plus guère manifeste.

Une autre société, créée en 1929, a totalement disparu, *Spes*. Peut-être parce que les conditions d'admission y étaient jugées trop dures: « Art. 8: Par sa lettre de candidature le candidat s'engage à l'abstinence totale de toutes boissons alcooliques (sauf usage religieux ou médical) pour tout le temps qu'il sera membre de la société. »

Jean-Pierre Jelmini



3^e rang : E. Bouffé, C. Reymond (v.-prés.-cais.), F. Mauler, A. Lequin (prés.),
J. Imer (secr.), J. Matthey-Doret.

2^e rang : H. Monvert, R. Gretillat, G. Berthoud, R. de Coulon, E. Ramseyer
(scadj.), A. Wavre, B. de Perrot, L. Bovet, A. Pache.

1^{er} rang : R. Ferracini, Ch. Bôle, G. Cart, L. Monastier, M. Landry : J. Besson,
R. Fayot.

NOTICE HISTORIQUE

sur la Société de

L'ÉTUDE

Depuis le 11 novembre 1884 à février 1901

L'Etude suivit pendant plusieurs années une marche ascendante et revit les jours de sa première prospérité.

En juillet 1888, par suite de la dissolution de la Société gymnasiale l'*Adelphia*, de Genève, les rapports de l'Etude avec d'autres sociétés de la Suisse romande prirent fin.

En août 1888, son existence parut menacée par la promulgation d'un nouveau règlement du Gymnase, lequel supprimait le banquet annuel et la séance générale et rendait presque impossible l'entrée de nouveaux membres. Ne pouvant se soumettre à de telles mesures, la société renonça aussitôt à son titre de société gymnasiale et vécut pendant plusieurs mois comme société non officielle, ce qui n'influa en rien sur sa marche prospère. Le 7 mars 1889, toutefois, des dispositions plus conciliantes ayant été promulguées, le nouveau règlement fut remplacé par un compromis aux termes duquel toutes choses étaient remises sur l'ancien pied : seule l'interdiction des séances générales et des relations avec des sociétés gymnasiales d'autres cantons fut maintenue. Ainsi se termina cette crise qui, au lieu de faire sombrer l'Etude, lui rendit sa vitalité plus évidente en la montrant capable de défendre avec succès sa liberté et ses privilèges.

Au printemps 1890, à la suite de désordres et d'indiscipline, auxquels elles étaient étrangères, les sociétés gymnasiales se voient interdire la salle pour leurs séances et le port des couleurs pendant trois mois. Pendant cet intervalle, c'est chez les membres qu'ont lieu les réunions de la société jusqu'au 10 juillet, date où les portes du Gymnase lui sont de nouveau ouvertes.

Le 1^{er} octobre suivant, l'Etude recevait quinze candidats, voyait sa prospérité d'antan, et son nouveau chansonnier sortait de presse le 19 novembre 1890, deux jours avant le banquet annuel célébré à l'Hôtel du Soleil.

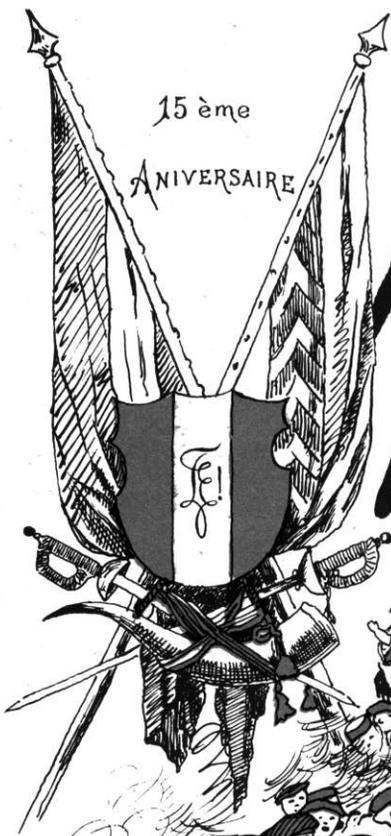
En 1890 et 1892, pour se conformer au nouveau règlement du Gymnase, par deux fois l'Etude refuse d'entrer en relations avec la Société gymnasiale la *Gymnasia*, de Genève, et elle en fait de même en 1892 avec la Société l'*Industria* de l'Ecole de commerce à Neuchâtel.

Le 4 mai 1892, deux jours avant les fêtes destinées à célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la reconstitution de l'Académie, l'Etude recevait des mains du président des *Anciens Etudiens* la nouvelle bannière flammée violette et blanche, qui lui était offerte par les demoiselles amies de la société. L'Etude prit une large

15^{ème}

ANIVERSAIRE

Banquet de l'Arde
F.V.U. 25 Nov 22



- Potage
- Purée de pois
- ENTREE -
- Pâtis et Ramequins
- Grosse PIÈCE -
- Roastbeef à l'anglaise
- Purée de pommes.
- LEGUME -
- Choux de Bruxelles
- Sabayni
- ROTI -
- Canards de Bresse
- DESSERT -
- Gâteaux aux pommes.



BIBIOT
Robert

SILENTIUM

FUCHS major

FUCHS major

FUCHS major

part à ces fêtes du jubilé académique. C'est à cette époque qu'elle arriva à son apogée ; elle comptait alors 32 membres, dont 10 figurèrent à cheval au grand cortège du 6 mai.

Au banquet du 24 novembre 1893, les *Anciens Etudiens* offraient à leurs cadets les franges d'argent qui bordent la nouvelle bannière, car elle n'avait pu être qu'imparfaitement terminée pour les festivités académiques.

Mais avec l'année 1894 les rapports deviennent de nouveau plus tendus avec la Direction du Gymnase, qui, lors de la réorganisation de l'établissement en trois années d'étude, en profita pour autoriser seulement les élèves des deux dernières volées à faire partie des sociétés gymnasiales. Au dernier banquet officiel célébré par la société à l'Hôtel Bellevue du Plan, le 30 novembre 1894, deux professeurs s'associent encore à leurs élèves, et à la fin de cette année scolaire, lors de la séance de clôture des cours à l'Aula, le directeur donnait connaissance de l'article 39 du nouveau règlement intérieur du Gymnase cantonal, ainsi conçu : « Il est interdit aux élèves du Gymnase de faire partie de sociétés d'étudiants, ainsi que de constituer des sociétés entre eux. » C'était le coup de mort des sociétés gymnasiales qui s'était préparé à petit feu.

Les vacances étant à la porte, ce ne fut qu'à la rentrée d'automne que les membres de l'Etude purent se concerter sur les mesures à prendre. Le 30 septembre 1895, la société renonce définitivement à son titre de « gymnasiale » et se déclare société libre et indépendante de l'Etat. Ensuite de nouvelles menaces de la Direction du Gymnase et voire même du Conseil d'Etat, les membres de la société, malgré le droit d'association que la Constitution confère à tout homme majeur ou mineur, se voient obligés, dans l'intérêt de leurs études et sur les conseils de leurs vieux membres, de dissoudre définitivement la société le 27 novembre 1895 et de remettre leurs drapeaux et archives aux *Anciens Etudiens*.

Depuis cette date et pendant quelques années les casquettes violettes ne se rencontrent plus dans les rues et sur les places qu'elles égayaient de leurs couleurs aimées.

Toutefois, le 11 décembre suivant, les élèves du Gymnase ayant fait partie de l'Etude se reconstituent en société et nomment un comité ; une salle leur est même accordée au Gymnase jusqu'au milieu de février 1896, date où elle leur est définitivement retirée ensuite de l'affichage sous le nom d'Etude de l'ordre du jour d'une de leurs séances. Les réunions ont de nouveau lieu chez les membres jusqu'à ce que, le 11 mars, le bateau l'*Helvétie*, à l'ancre dans le port, veuille bien leur ouvrir ses salons de première, jusqu'aux vacances d'été ; et ce semestre est un de ceux qui a laissé les meilleurs souvenirs. Dès la rentrée d'octobre, un local fut loué à la rue de l'Industrie, n° 17, et c'est là que les séances eurent lieu pendant près de deux années. Mais ce régime sévère ne devait pas durer et, en date du 3 juin 1898, à l'occasion des fêtes du Cinquantenaire de la République, le Conseil d'Etat rendit un arrêté par lequel les sociétés gymnasiales étaient à nouveau reconnues. Cela cependant sous certaines conditions

rendant entre autres l'entrée dans les sociétés plus difficile. Quoi qu'il en soit, l'Etude, rendue plus vaillante par l'entrée de nouveaux membres, continua à revivre et à prospérer comme par le passé.

Puisse cette société maintenant florissante, qui a déjà abrité sous ses drapeaux plus de 250 gymnasiens, et malgré les conditions sévères qui lui sont imposées, offrir longtemps à la jeunesse studieuse les services qu'elle lui a rendus autrefois. Nous désirons que le caractère de moralité qui jusqu'ici a été son premier soutien, lui assure encore à l'avenir l'appui du public neuchâtelois.

Puissent la véritable *Amitié* et le *Travail* sérieux demeurer pour l'Etude une réalité.

Neuchâtel, février 1901.

Extrait du règlement
de l'Etude de 1901

Les trois biens Étudiens

1

*Il est sur cette terre
Trois précieux talismans,
Le secret nécessaire
A tous les étudiants.*

2

*D'abord, c'est une pipe
Au fourneau tout noirci,
Inculquant le principe
De vivre sans souci.*

3

*Puis c'est une cannette
Que vous tend un fuchset,
Près de qui l'on répète
Les refrains que l'on sait.*

4

*Mais que fumer et boire
Ne font pas le bonheur;
Si vous voulez m'en croire,
Il faut un petit cœur.*

5

*Un petit cœur bien tendre,
Qui vous est attaché
Et vous fait entreprendre
Un bien vilain péché.*

6

*Aimer, fumer et boire,
Oui, ce sont les trois biens
Qui résument l'histoire
De tous les Étudiens.*

Refrain

*Et la-itoum, c'est bien parlé ma vieille,
Et la-itoum, c'est bien parlé mon vieux,
Et la-itoum, c'est bien parlé ma vieille,
Voici, voilà, ce qui nous rend heureux.*

1899-1900



4^e rang : D. Cottier, N. Perrin, A. Grosclaude (prés.), P. Grandjean (v.-prés.).

3^e rang : H. Borel, M. de Coulon, Ch. Béguin, R. Mermod, G. de Coulon.

2^e rang : A. Paris, L. de Marval, L. Vaucher, M. Cottier (scadj.), P. Grellet, G. de Pourtalès (secr.), G. Cuttat, F. Loup.

1^{er} rang : J. Burmann, J. Baltéra, M. Weibel, R. Perrin, R. Chappuis.

SOUVENIR

DU

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA

SOCIÉTÉ DE L'ÉTUDE

NEUCHÂTEL

11 NOVEMBRE 1902



1877 ÷ 1902



Société de l'Etude

1877 XXV^{me} ANNIVERSAIRE 1902

Programme de la Séance

DONNÉE A LA

SALLE CIRCULAIRE DU COLLÈGE LATIN

Le mardi 11 novembre 1902, à 5 h. du soir

1. *Allocution du Président des Anciens Etudiens.*
2. *Récitation.* A. GROSCLAUDE
3. *Musique.* ROBERT GODET
4. *Sur l'Alpe, vers.* F. MAULER
5. *L'Etude sans couleurs.* CH. BURNIER
6. *Le Fiacre, les Lundis,* poésies de Ph. Godet EDM. DE PERROT
7. *Vers.* S. DE CHAMBRIER
8. **VIVE ETUDE!**

Synète en un acte

PERSONNAGES : EDOUARD, élève du Gymnase, A. G.; HÉLÈNE, sa sœur, M^{lle} M. M.;
LEUR PÈRE, M. M.; LEUR MÈRE, M^{lle} J. B.; M. WARNOD, Vieux Etudien et cousin éloigné de
la famille, A. W.; M. TROUILLOT, professeur, C. B.

Discours de M. S. de Perregaux

Président fondateur de l'Etude et président des Anciens Etudiens

Mesdames et Messieurs,

Chers amis Etudiens,

Soyez tous les bienvenus pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de notre société et laissez-moi vous saluer tout particulièrement, chers Anciens Etudiens, vous dont le cœur a vibré sans doute en entrant dans cette salle qui a été le témoin de tant de jolies séances ! Et vous, Mesdames, excusez-nous si nous ne pouvons vous recevoir avec tout le confort que nous eussions désiré ; mais cette salle circulaire est si intimement liée à nos débuts étudiants que nous avons tenu à vous convier ici plutôt qu'ailleurs.

Le 11 novembre 1877, il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, par un brumeux après-midi de dimanche, quelques jeunes gens, élèves des 1^{re} et 2^e classes du Collège latin, s'étaient donné rendez-vous près du vieux port pour une promenade sans but précis. Leurs pas s'étaient dirigés du côté du Mail, puis, errant par les sentiers de la forêt, ils étaient parvenus sans s'en douter au sommet de la Roche de l'Ermitage, où ils s'arrêtèrent.

A leurs pieds, notre chère et jolie ville se dessinait à travers le brouillard qui la cachait à demi, les tours de la Collégiale se profilaient sur le ciel gris, le lac, agrandi par la brume qui reculait ses rivages, semblait s'étendre jusqu'aux montagnes lointaines dont on entrevoyait la silhouette mystérieuse. Quelques taches d'une neige précoce s'étaient déjà dans le vallon du Pertuis-du-Sault et faisaient soupirer après l'été de la Saint-Martin dont c'était le jour.

C'est devant ce tableau familial, cher à tous les Neuchâtelois, que ces jeunes gens songèrent à fonder la société dont nous célébrons aujourd'hui le jubilé. Je ne saurais dire lequel d'entre eux fut le premier à faire cette proposition ; ce qui est certain, c'est qu'ils se trouvèrent unanimes à l'approuver. Tous prirent l'engagement de s'unir plus étroitement par un lien nouveau en se constituant en société. Ces jeunes gens étaient : Léon Petitpierre, les frères Edmond et Robert Schmidt, Edouard Weber, Eugène Zuber, Raymond de Watteville et celui qui a l'honneur de vous parler. Un autre témoin assistait plein d'émotion à cette scène, Francis Weber, le frère cadet d'un des précédents, élève de 4^e latine, que son jeune âge ne permit pas d'admettre dans la société naissante. En revanche, un autre ami des nouveaux sociétaires, Georges Sandoz, auprès

duquel ces jeunes gens s'étaient arrêtés en regagnant la ville par le Pertuis-du-Sault, leur donnait son adhésion, et dans la première séance, le 14 novembre, prenait place au nombre des membres fondateurs.

Dès lors, Mesdames et Messieurs, les procès-verbaux nous font connaître la vie de la société. Le 14 novembre eut lieu la première séance officielle, tenue dans la chambre qu'occupait Eugène Zuber, chez M. le professeur Frédéric Jacottet, aux Parcs; c'est alors que fut constitué le premier comité de trois membres: Samuel de Perregaux, président; Edmond Schmidt, vice-président-caissier, et Léon Petitpierre, secrétaire. Le 18 novembre on leur adjoint un secrétaire adjoint en la personne d'Edouard Weber, en même temps qu'on votait le premier règlement.

Un seul point demeurait en suspens, c'était le nom que devait porter la société; le nom d'*Etude* ne fut définitivement choisi qu'à la séance du 22 novembre, en même temps que les couleurs violette et blanche, symboles de la modestie et de l'innocence.

Le samedi 15 décembre 1877 apparaissaient aux yeux étonnés du public les premières casquettes violettes qu'avaient précédés de huit jours les rubans. Bientôt des mains diligentes et amies ornèrent ces rubans des mots *Amitié*, *Travail*, qui furent dès l'origine la devise étudiante.

Que voulaient ces jeunes gens? Unir entre eux les élèves du Gymnase en donnant de bons amis à ceux qui n'en avaient pas et développer leurs facultés par des travaux littéraires faits en commun. Ce but a-t-il été atteint? On peut dire hardiment que oui, et le fait que la petite société, malgré les vents qui ont soufflé sur elle, subsiste encore aujourd'hui sur les bases mêmes de sa fondation en est la meilleure preuve. Dans les premiers temps de son existence, toute modeste et presque inconnue, elle s'abritait sous le toit hospitalier de M. le pasteur Robert-Tissot, puis de l'un de ses membres, le plus souvent à la Recorbe, où se rapportent ses plus beaux souvenirs.

Au fil des années, *Etude* toujours fortifiée par l'adhésion de nouveaux membres ne fit que prospérer. Puisse cette société, maintenant florissante et qui a déjà abrité sous ses drapeaux 266 élèves du Gymnase, offrir longtemps encore à la jeunesse studieuse les services qu'elle lui a rendus pendant vingt-cinq ans!

Mais hélas! en parcourant la longue liste de ceux qui ont porté les couleurs étudiantes, nous trouvons aujourd'hui des manquants et vous me permettez, en terminant, de rappeler en quelques mots leur souvenir.

En 1888, nous avons pour la première fois la douleur de perdre un de nos camarades, *Robert de Montmollin* (1862-1888), mort loin de son pays, à Buenos Aires, après avoir passé plusieurs années en Nouvelle-Zélande où il s'était occupé avec succès d'agriculture. Les années suivantes voyaient disparaître *Fritz Jacot* (1863-1889), qui en un court ministère d'un an s'était acquis l'affection générale de sa paroisse de Buttes, *Jean Rossiaud* (1865-1890), mort victime de son dévouement, d'une maladie contractée dans l'hôpital où il était interne, *Albert*

Bernard (1869-1892), enlevé par une maladie rapide, *Paul Sarbach* (1873-1894), qui venait à peine de quitter l'Etude pour entrer à la Faculté des sciences de l'Académie. En 1894 mourait *Maurice Tripet* (1863-1894), qui, après des études de droit, s'était consacré à faire revivre parmi nous l'intérêt pour la science héraldique. Ses nombreux ouvrages, les *Archives* qu'il a fondées et qui occupent un rang des plus honorables parmi les revues de ce genre, témoignent du travail incessant auquel il se livrait malgré sa maladie, et lui assurent un souvenir durable. Et nous ne saurions oublier que nous lui devons d'avoir vu nos anciens chevrons remis en honneur et nos belles armoiries de la ville reparaître sur nos édifices.

C'était une figure bien neuchâteloise que *Philippe de Pury* (1863-1898), et son intérêt constant pour notre société, l'affection dont il entourait les jeunes, l'action qu'il exerçait sur eux, nous font encore ressentir sa perte ; sa place eût sans doute été toute marquée parmi les organisateurs de notre fête d'aujourd'hui. La même année mourait *Max Landry* (1873-1898), qui, forcé d'interrompre ses études de médecine, était allé sans succès chercher la guérison à Leysin. Il y a quelques mois, nous accompagnions à sa dernière demeure un de nos amis les plus dévoués, *Edouard Burnier* (1875-1902), qui venait de terminer ses études d'architecture.

Enfin un deuil plus récent encore jette une ombre de tristesse sur cette fête. Lorsque, le 5 avril dernier, l'assemblée des Anciens Etudiens décida la célébration de notre jubilé, il en est peu parmi nous qui saluèrent ce projet avec plus d'enthousiasme que *Maurice Auberjonois* (1875-1902). Il ne devait pas lui être donné d'en voir la réalisation. La première circulaire concernant le jubilé, encore signée par lui, porte, par une douloureuse coïncidence, la date de sa mort, le 11 août 1902. Enlevé à la fleur de l'âge dans de tragiques circonstances, il avait, par ses premiers travaux dans le domaine des sciences naturelles, donné la mesure de ce qu'on pouvait attendre de sa belle intelligence.

Et si maintenant, détournant nos regards du passé, nous les portons sur le présent, nous éprouvons une joie légitime en voyant le nombre considérable de ceux qui se sont joints à nous pour affirmer par leur présence leur attachement à la société dont ils ont fait partie et à laquelle ils gardent une place dans leurs affections. Nous sommes heureux aussi de saluer les jeunes amis qui portent en ce moment nos chères couleurs ; nous regardons avec espoir vers l'avenir, persuadés que notre modeste société, qui ouvre ses rangs à tous ceux qui se proposent de cultiver l'amitié et de développer leurs facultés intellectuelles, saura conserver l'esprit dont ses fondateurs ont cherché à l'animer.

Puissent la véritable Amitié et le Travail sérieux demeurer toujours pour l'Etude une réalité et lui permettre de fournir encore une longue et utile carrière !

(Extrait de la plaquette du 25^e anniversaire)

ÉTUDE
à l'époque de son XXV^e anniversaire 1902



3^e rang : Jean Wavre, Frédéric A. Wavre, Georges Vaucher (v.-prés.-cais.), Pierre Grellet (prés.), Maurice Bourgeois (secr.).

2^e rang : Louis Ramseyer, François Wavre, Albert Delachaux, André Jacot-Guillarmod (scadj.), Philippe Wavre, Georges Gros.

1^{er} rang : René Perrin, Alexandre de Dardel, Jules Perregaux.

Drapeaux de l'Étude

1892



1878



L'« ÉTUDE » sans couleurs

(Extrait de la plaquette du 25^e anniversaire)

Voilà sept ans, presque à cette même date, que nous venions d'être reçus en Etude. Entouré de son comité et des anciens membres fidèles, notre président nous tint le discours d'usage qui revêtait, ce soir-là, une singulière gravité. En effet, ses paroles qui jetaient en nous une émotion furtive, traduisaient, sous l'apparence d'un paradoxe amusant, une crainte pleinement justifiée.

« Mes chers amis, nous disait-il, au moment d'entrer en Etude, souvenez-vous, pour votre gouverne future, que l'Etude n'existe plus, qu'un arrêt l'a supprimée et que nous devons déployer tout notre art à vivre en faisant aussi peu de bruit que possible. » C'était, pour le moins, une réception assez compromettante... Mais, l'idée que nous ne « devons » plus exister ne nous inquiétait guère : nous savions, nous, que nous existions ; que l'Etude comptait, dès ce soir, dix-huit membres, que nous avions à la défendre et à lui prêter tout notre appui. Aussi, vers le matin, après avoir allumé le punch des candidats, nous défilions, grisés d'enthousiasme pour la cause étudiante, en un long monôme devant le poste de police, avec notre casquette dans une poche et notre ruban dans l'autre... C'était l'Etude sans couleurs, mais l'Etude vivait toujours.

*
* * *

Une phase nouvelle s'ouvrait pour notre société : trois ans de silence, de vie cachée, d'inquiétude parfois. Trois ans où nous allions au cours en « pochard », tandis que notre casquette, toute battante neuve, se morfondait, accrochée au clou de la paroi. Trois ans de séances secrètes, ayant l'air parfois de conciliabules mystérieux et non de réunions d'honnêtes gens. Il y eut peut-être, par-ci par-là, un brin de découragement lorsque notre position, déjà si précaire, semblait plus chancelante encore. Mais, je ne crois pas — et j'en appelle au souvenir de ceux qui ont vécu ces années avec moi — que l'Etude ait souvent compté des membres plus fermes dans leur engagement, plus sincèrement unis entre eux, pratiquant avec plus d'entrain la devise brodée sur nos rubans prohibés : Amitié, Travail. C'est que tous — et voilà ce qui faisait notre force — nous aimions notre société pour elle-même, nous sentions que son avenir reposait en partie entre nos mains, et nous avions en nous l'ardeur des révoltés de dix-sept ans qui se vouent tout entiers à la défense de leur idée.

Ainsi, de cette époque où l'Etude continuait à vivre joyeusement, en dépit du mandat d'interdiction qui pesait sur elle, il se dégage une profusion de souvenirs charmants, rendus plus piquants encore parce que nous étions hors la loi et que nous goûtions la saveur du fruit défendu...

Lors du 20^e anniversaire, dans un local en dehors de ville, bien à l'abri des regards indiscrets, nous étions réunis entre quelques intimes seulement. Et, dans un toast vigoureux à l'Etude, l'un de nous évoquait la fête que nous célébrons aujourd'hui — l'Etude rétablie officiellement, fortifiée par les difficultés partagées en commun et ses anciens membres venant de toutes parts lui apporter la preuve de leur affection et revivre, ne fût-ce que quelques heures, les souvenirs qu'ils ont reçus d'elle. Maintenant que cette perspective qui nous semblait si vague se réalise entièrement, il nous est doux de retracer cette phase trop peu connue de l'Etude et de dire le charme de cette vie secrète, si colorée, si mouvementée, qui était au centre de notre pensée.

*
* * *

Une des questions longtemps débattue et assez délicate, c'était le choix d'un local. Pour nos séances, il nous fallait un endroit sûr, où aucun agent suspect, désireux de se renseigner à notre égard, ne nous favorisât d'une visite clandestine. Un local neutre qui ne laissât pas trace de notre passage, après nos réunions du mercredi soir, quelque chose comme un local flottant... Si le mot ne fut pas prononcé en huis clos, l'idée avait du moins germé chez un de nos camarades qui, dans une flânerie le long du quai, avait contemplé notre unique bateau-promenade, l'*Helvétie*, repeint à neuf, amarré à l'extrémité du port. Nous primes aussitôt possession de notre refuge : un soir par semaine, nous descendions en chantant l'escalier qui mène au salon des « premières », brillamment éclairé pour la circonstance, et, affalés sur les coussins grenat, nous étions prêts à écouter les travaux à l'ordre du jour. Parfois, il faut l'avouer — cela tenait à la bizarrerie du lieu — les séances furent quelque peu houleuses et rarement les rappels du président retentirent aussi nombreux. Un soir de gros vent, en particulier, les vagues imprimaient à notre asile les plus rudes secousses ; le mal de mer nous gagnait un à un, et, le récitateur — t'en souviens-tu, Berthoud ? — fidèle à son poste, le visage blême, cramponné à la tribune vacillante, disait plaintivement, entre deux hoquets, les Elfes de Leconte de Lisle :

*Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.*

... Une vague qui fit ruisseler les vitres l'arrêta net... Il s'effondra piteusement au milieu des applaudissements de tous et, pour plus de sûreté, la critique fut supprimée. On passa sans autre au huis clos.

Mais ce ne fut pas seulement une gaieté bruyante qui anima nos séances sur l'*Helvétie*. Plusieurs comprenaient que pour être vraiment utiles à l'Etude, il

fallait lui apporter des travaux sérieusement préparés et souvent nous sommes parvenus — ce qui n'est pas peu dire — à nous intéresser les uns les autres, à donner à notre pensée un tour personnel, et surtout, nous avions appris à dire tout haut notre opinion et à la défendre. Sans doute, nos travaux n'avaient rien de bien littéraire ; il eût été prétentieux de notre part, dans un moment où nos idées en formation étaient encore confuses et trop hardies pour se soutenir d'elles-mêmes, de vouloir jouer à l'étudiant. Nous donnions ce que nous pouvions, tant bien que mal, et nous avions à cœur de donner à l'Étude le meilleur de notre science, lui consacrant avec un malin plaisir le plus clair de notre temps pour ne point paraître trop zélés aux yeux des professeurs du Gymnase qui nous regardaient de travers.

Ces séances si décousues, si lestement enlevées, parfois, pour ouvrir un second acte, nous tenaient certainement plus à cœur que tous nos cours réunis. A leur souvenir se rattachent nos plus joyeuses impressions de jeunesse, nos premières discussions entre amis, nos premiers essais impitoyablement raillés par nos aînés qui préparaient leur bachot et qui en imposaient.

Pendant près d'un semestre, nos séances eurent lieu à bord de l'*Helvétie* : nous lui avons gardé une reconnaissance particulière pour sa généreuse hospitalité aux jours de danger. Mais, décidément, c'était là un local trop instable, et — ce qui pour plusieurs était un grief sans conteste — il nous était défendu d'y fumer. Nous créâmes donc une commission de logement, forte de deux membres, qui découvrit, après maintes perquisitions dans les quartiers tranquilles et bourgeois, une salle très modeste, juchée au quatrième d'une maison de la rue de l'Industrie. Ce fut, jusqu'au rétablissement officiel de l'Étude, notre dernier local. La chambre était basse, étroite, avec une seule fenêtre plongeant sur la cour. Nous l'avions meublée d'une table pour le secrétaire, d'un vieux fauteuil présidentiel que l'un de nous avait enlevé au cabinet de travail paternel et de chaises de paille ; chaque membre fournissait son siège. Dans un angle, la tribune branlante, peinte aux couleurs de l'Étude. Nous étions chez nous. Nos bourgeois, un vieux et une vieille, qui occupaient une pièce voisine, nous soignèrent avec un dévouement et une affection dignes de locataires moins bruyants. Ils nous avouèrent, dans la suite, qu'ils n'avaient pas toujours été exactement fixés à notre égard et qu'au premier abord ils nous avaient même pris pour une secte secrète, affiliée à l'Armée du Salut... Mais, s'empressèrent-ils d'ajouter, quand nous vous avons entendu chanter — et vous chantez si bien, Messieurs — alors, nous avons compris qu'il n'y avait aucun rapport... Et, ils demeuraient là, attentifs et quasi respectueux à l'ouïe de nos hurlements qui marquaient le chant d'ouverture.

Bientôt, les « hospitants » nous revinrent nombreux ; le bruit s'était répandu que l'Étude, malgré toutes les apparences, coulait des jours paisibles et que ses membres menaient joyeuse vie. Certains soirs de réception, un peu à l'étroit dans notre local, groupés autour de notre bannière qui flottait dans un brouillard de fumée, nous nous sentions si fiers d'être Étudiens, si remplis d'enthousiasme pour notre chère société, qu'oubliant toute la réserve que notre situation

semblait comporter, nous nous formions en cortège dans la rue, en chantant avec une pointe de défi :

L'Etude, amis, en ce jour est en fête.

Et, tout à notre joie, nous laissions les passants stupéfaits de la vitalité merveilleuse de cette société interdite par la plus haute magistrature cantonale...

Nos fêtes, longuement préparées à l'avance, ne le cédaient en rien à celles de l'Etude d'aujourd'hui : je crois même qu'elles étaient plus fréquentes. Comme nous n'existions plus aux yeux de l'autorité, nous ne dépendions que de nous-mêmes et notre liberté n'était limitée que par la crainte de nuire à notre cause en prolongeant nos veilles copieuses et en rééditant certains tapages nocturnes, si bien faits pour réveiller notre inoffensif corps de police. Il en est de ces fêtes, demeurées chères dans les annales de l'Etude sans couleurs, dont on ne se lasse pas de rappeler les émouvantes péripéties et, parfois, les fins presque tragiques. Toutes, si débordantes de gaieté, elles reproduisaient le vrai caractère étudiant,



par je ne sais quoi d'imprévu, de spontané, d'inédit, qui leur prêtait tant de charme : les banquets et les arbres de Noël de Bellevue et du Vauseyon, où, au milieu de la nuit, par une bise glacée, nous dansions un picoulet au bas des Gorges du Seyon ; le premier mars, fêté à Cerlier, avec le monôme classique dans la salle d'école, à la plus grande joie des élèves qui plantaient là leur régent pour se joindre à nous. Et la « thune » de fin d'année à Auvernier, où tant d'Etudiens se sont déjà illustrés ! Et les seconds actes, improvisés on ne sait comment, à la fin d'une séance, entre quelques fervents de la tradition étudiante !

Cette tradition que nous avions tant à cœur de maintenir, nous l'avons gardée fidèlement durant ces trois ans où l'Etude était sans couleurs. Peut-être est-ce là le secret de notre joie, d'avoir aimé l'Etude et d'avoir travaillé pour elle lorsqu'elle était menacée. Et si nous n'avons jamais désespéré de notre cause, nous eûmes notre récompense, notre triomphe à la fin de cette période.

*
* * *

Un beau matin, le jour des fêtes du cinquantenaire, l'Etude, autorisée à revivre aux yeux de tous, vint prendre sa place parmi les sociétés qui participaient au cortège. Le long du quai où nous attendions le départ, nos bannières déroulaient gaiement leurs plis, sorties la veille de l'armoire où elles avaient reposé si longtemps. Nous vivions enfin l'heure tant de fois évoquée où le port de nos couleurs nous serait rendu. Et, cependant, nos casquettes n'étaient pas neuves : comme celles que nous coiffons aujourd'hui, elles trahissaient un coin de notre vie étudiante qui, pour plusieurs d'entre nous, s'achevait en ce jour.

Lorsque le cortège se fut ébranlé, à l'angle d'une rue, pressés par la foule, un vieux et une vieille nous regardaient défiler avec admiration. C'étaient nos braves bourgeois de la rue de l'Industrie qui époussetèrent notre local avec tant de sollicitude. Lui, s'écria bien haut, dans un transport d'enthousiasme : « Vive Etude ! », tandis qu'elle répétait avec orgueil : « Et dire que ces Messieurs, avec tout leur butin, ont logé chez nous ! »...

Au milieu de notre joie, la vieille nous rappelait le passé, pas très éloigné sans doute, mais enfin déjà le passé. Ceux qui ne connurent l'Etude que durant sa phase transitoire songèrent à tout ce qu'elle fut pour eux, à toute cette foison de souvenirs qu'elle avait semés dans leur jeunesse. Ils l'en aimèrent davantage. Ils furent heureux, à la veille de la quitter, de la sentir engagée dans une voie nouvelle, plus sûre, plus digne d'elle surtout, mais ils demeurèrent attachés à l'Etude de jadis, à l'Etude sans couleurs.

Ch. Burnier

Remise de l'écharpe

(Extrait de la plaquette du 25^e anniversaire)

M. C. de Marval a prononcé les paroles suivantes :

Monsieur le Président,
Chers amis Etudiens !

J'ai à remplir un devoir qu'un groupe d'aimables demoiselles de Neuchâtel m'ont imposé : c'est de vous remettre de leur part cette superbe écharpe.

Je regrette que ce ne soit pas à moi de les remercier pour un si précieux cadeau !

Cette écharpe, cher ami, permettez-moi de vous en revêtir. — Soyez reconnaissants et fiers de la porter, pensez à tout le *travail* et à toute *l'amitié* dont viennent de faire preuve vos amies ; pensez au symbole de ces couleurs *violette* et *blanche*, pensez à votre devise étincelante ici, et n'oubliez jamais que vous devez être dignes de les porter *sur le cœur*.

M. P. Grellet, président de l'Etude, a répondu :

Mesdemoiselles,

Il est certaines heures où l'on voudrait être poète, pour exprimer d'une façon exquise et gracieuse des pensées fines et délicates, où l'on voudrait pouvoir rimer quelque madrigal galant et spirituel, quelque pièce de vers inspirée par une émotion douce et tendre, pour dire en termes harmonieux toutes les jolies choses qu'on murmure tout bas.

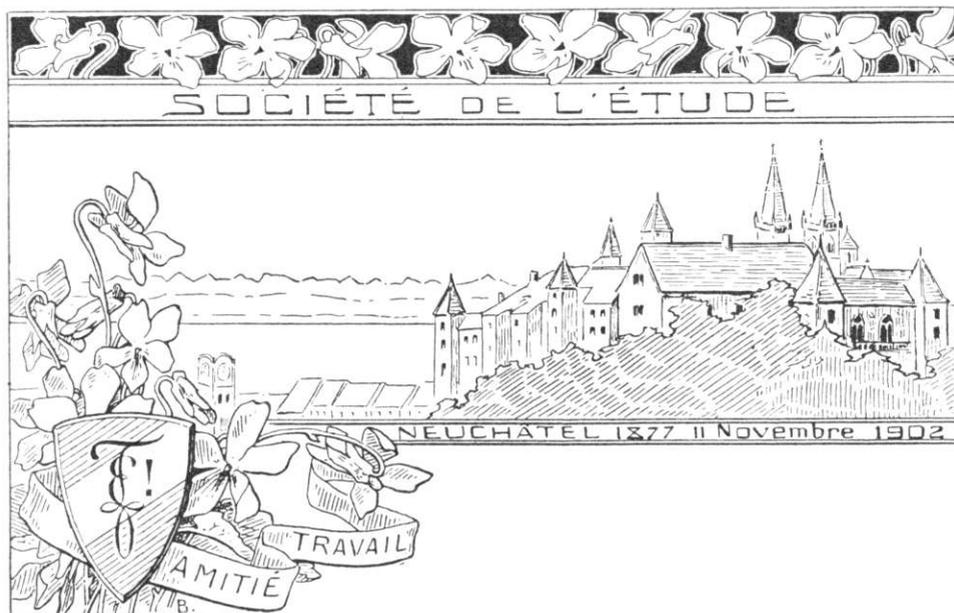
C'est ce que je me disais à notre dernier huis clos, lorsque l'un de nous déplia à nos yeux émerveillés le splendide cadeau que vos doigts de fée ont créé avec cet art exquis et charmant, devant lequel nous autres profanes, nous ne pouvons que nous extasier. Je me demandais avec angoisse comment je ferais pour exprimer à ces onze Etudiantes toute la gratitude, toute la reconnaissance des Etudiens, pour vous dire à quel point nous sommes touchés de la sympathie que vous nous portez.

Mais cette écharpe, où resplendissent nos belles couleurs violette et blanche sera pour nous plus qu'un précieux témoignage d'intérêt. Elle nous rappellera que nous avons des devoirs à remplir ; et, de même que le panache d'Henri IV, elle nous guidera toujours sur le chemin de l'honneur ; ce sera certes là,

Mesdemoiselles, le meilleur remerciement et la meilleure preuve de gratitude que nous puissions vous donner. Oui ! nous lui ferons honneur à cette écharpe, qui ne peut susciter en nous que des sentiments nobles et élevés. Comme les preux chevaliers du temps jadis qui se seraient fait un crime de ne pas porter glorieusement le baudrier brodé par leur dame, nous ferons tout pour que ce nouvel emblème de nos couleurs soit digne de vous.

C'est donc un double remerciement que nous avons à vous adresser : merci du fond du cœur pour votre œuvre précieuse et merci surtout d'avoir éveillé en nous tous ces sentiments de courage, d'espoir et de confiance en l'avenir, qui sont l'apanage de notre jeunesse.

Et, comme faible témoignage de notre profonde gratitude recevez ces fleurs, qui seront trop tôt flétries : comme symbole de notre reconnaissance ce serait des immortelles qu'il nous faudrait vous offrir.



CARTE POSTALE DU JUBILÉ DE L'ÉTUDE

Souvenirs étudiants

Deux amis

(Extrait de la plaquette du 25^e anniversaire)

L'un s'appelait Robert de Montmollin et l'autre Philippe de Pury — tous deux sont partis, fauchés par la mort impitoyable, dans la force de leur jeunesse — de Montmollin dans les pays lointains de la République Argentine, où il était allé chercher les vastes horizons et donner libre cours à ses goûts de colonisateur, et de Pury dans ce coin de pays qu'il n'avait jamais quitté, et qu'il aimait profondément, à Neuchâtel même.

Notre génération se souvient encore de cette physionomie si singulièrement neuchâteloise et si connue dans notre ville, et elle a certainement entendu parler du premier, dont la belle figure est encore vivante au souvenir de tous nos contemporains.

De Montmollin fut président de l'Etude en 1878-1879. Il le fut avec cette bonhomie et cette bienveillance amicale, qui était le trait distinctif de son caractère; son cœur était bon et sans détours, sa poignée de main franche et loyale. Avec lui, jamais de malentendus, d'arrière-pensées ou de froissements, comme il en est trop souvent au temps de la jeunesse. Une fois donnée, il ne retirait plus son affection. Beau garçon et solidement taillé, il apparaissait à tous comme l'homme robuste auquel les années ne seront pas comptées, et cependant ce n'était qu'apparence. Attiré vers l'agriculture, il n'en suivit pas moins avec régularité les classes du Collège latin et du Gymnase littéraire, et quoique bien souvent sa pensée s'envolât par-delà les monts à la découverte de pays d'outre-mer, il répondait toujours chaque matin à l'appel de la classe et prenait sa place sur les bancs de l'école.

Les exercices physiques, l'équitation, l'escrime, les courses, le lac, étaient pour lui un puissant attrait et combien de fois, au sortir de la version grecque ou de l'improvisation latine, ne l'ai-je pas vu se hâter vers l'écurie de son père pour enlever dans un pas de trot accéléré cette bonne jument « Victoria », qu'il montait ou attelait tour à tour et avec laquelle il allait chevauchant dans les forêts.

Décidé à suivre ses goûts d'agronome, il fit un séjour de quelques mois en Angleterre, puis partit pour la Nouvelle-Zélande, où, grâce à une activité et une intelligence très vive, il se fit une situation qu'il abandonna pour chercher mieux encore dans les immenses étendues de la République Argentine. Au cours de l'un de ses voyages, son cœur avait parlé. Une jeune et charmante Ecossaise avait

consenti à suivre les destinées de notre ami ; mais, hélas, la mort inexorable et cruelle rompit à la fois cette affection et ces espérances.

En rappelant cette mémoire, l'émotion me saisit.

.....

Philippe de Pury — enfant, collégien, étudiant — fut toujours le modèle du devoir et du fils obéissant. Son cœur ne connut jamais la fraude. D'une sincérité et d'une fidélité à toute épreuve, il fut d'un grand exemple à ses contemporains. Arrivé à l'âge de maturité, son esprit observateur prit un tour original qui fit de lui un représentant authentique de la vieille race neuchâteloise. Il émaillait sa conversation de traits généralement touchés, jamais méchants.

De Pury s'intéressait particulièrement aux jeunes, à « ses plantons » comme il les appelait. Il les suivait au travers de leurs années d'étude et entretenait avec eux des relations suivies. Il ne manquait jamais le colloque de midi au bas des Terreaux, il y relevait ses « moyennes » ; il s'informait, toujours dans un bon esprit, des « nouveaux » de la ville, il apportait en termes parfois très crus ses appréciations. Sans être mathématicien, il adorait les formules, auxquelles il cherchait à ramener toutes les phases et les efforts de sa vie journalière et de son activité. De Pury n'était pas très curieux des choses nouvelles ; il tenait le funiculaire Ecluse-Plan pour parfaitement inutile, « attendu que la seule traction admissible, c'est celle qui a les jambes comme moteur ». Il est vrai qu'à cet égard il était bien doté par la nature.

Passionnément épris de Chaumont où il prolongeait fort tard dans la saison sa villégiature annuelle, il en connaissait à fond les sentiers et chemins et son plaisir était de servir de poteau indicateur aux promeneurs égarés.

De Pury avait une main qu'il faisait judicieusement large et généreuse quand il le fallait. Je me rappelle qu'un jour, le rencontrant devant la poste, je lui fit part d'une infortune dont j'avais été le témoin — une famille avait souffert de la faim — dans notre bonne ville de Neuchâtel ! Il me quitta brusquement, comme un homme gêné, puis revint quelques moments après avec une offrande qui fut un rayon de soleil dans l'intérieur malheureux.

Il mettait un grand intérêt aux affaires qui nécessitaient son concours ; dans les comités, où il revêtait volontiers la charge de secrétaire, car il aimait par nature les procès-verbaux, il énonçait ses idées sous cette forme très spéciale déjà relevée, qui dénotait chez lui un grand bon sens, un attachement profond aux principes de vérité, d'honnêteté et de foi chrétienne.

Je voudrais pouvoir dire ce qu'il fut dans sa famille comme fils, époux et père, la place qu'il occupait dans cette demeure de la route de la Gare et de Chaumont, le vide immense que sa mort a créé auprès de ceux qu'il aimait si profondément ; mais n'est-ce pas là le sanctuaire des souvenirs qu'on ne franchit pas.

Il a été un bon et excellent ami. Quelques jours avant sa fin, la sentant peut-être prochaine, il adressa à ceux de ses intimes qu'il recevait encore un dernier sourire, un au revoir qui contenait tout ce que son cœur avait d'affection et de bonté.

A mon ami Samuel de Perregaux

Président des Anciens Etudiens

*Vingt-cinq ans ont passé. Nous sommes d'un autre âge,
Nous les Etudiens qu'on appelle les vieux.
Nous voyons cependant, au pied de l'« Ermitage »,
S'épanouir la fleur qui fut chère à nos yeux.*

*Grâce à toi, Samuel, cette humble violette,
Dont le parfum grisa nos cerveaux de seize ans,
Prospère dans nos murs; l'écho toujours répète
Refrains que nous chantions à notre gai printemps.*

*Vingt-cinq ans ont passé. Pourtant à cette table
Les jeunes sont assis, l'Etude est toujours là.
L'amitié, le travail, devise inattaquable,
Aux assauts qu'on lui fit ont su mettre un holà.*

*Grâce à toi, Samuel, nous pensons à l'Etude,
Tout le passé revit en nos cœurs oublieux,
Et quand nous l'oublions, par sottise ingratitude,
Tu sais nous menacer d'un regard furieux.*

*Vingt-cinq ans ont passé. Dans ce grand jour de fête
Nous sommes tous venus célébrer le drapeau
Qui fut pour nous, les vieux, une belle conquête,
Que les jeunes sauront porter toujours bien haut.*

*Grâce à toi, Samuel, nous restons responsables
Des succès de l'Etude et de son bon renom.
Nous désirons les voir toujours plus soutenables,
Ceux qu'attire aujourd'hui l'éclat de ce beau nom.*

*Vingt-cinq ans ont passé. Nous sommes d'un autre âge,
Nous vieux Etudiens; mais nous vous demandons,
Jeunes ici présents, d'accomplir le voyage
Sans devoir, en chemin, implorer des pardons.*

*Merci donc, Samuel, merci sans autre phrase !
Puisse votre travail, jeunes Etudiens,
Ne plus voir s'élever de plaintes au Gymnase,
Alors nous serons fiers de rester « anciens » !*

Neuchâtel, 11 novembre 1902.

D^r G. Sandoz

A MONSIEUR
SAMUEL DE PERREGAUX

PRÉSIDENT FONDATEUR

RUBAN D'HONNEUR

DE

L'ÉTUDE



Depuis le jour où vous la fondiez, il y a vingt-cinq ans, l'Étude a connu des fortunes diverses : à des temps de libre et heureux développement ont succédé des périodes tourmentées, plus d'une fois sa ruine a semblé proche.

Si notre Société, à travers tant de vicissitudes, a pu se maintenir et prospérer, si nous avons aujourd'hui la joie de fêter notre vingt-cinquième anniversaire, c'est à vous que nous

le devons, à votre sollicitude de tous les instants, à votre dévouement qui ne s'est jamais démenti.

Anciens et nouveaux Etudiens présents à cette fête, nous unissons dans une même pensée le nom de l'Etude et le vôtre, et c'est en vous priant de recevoir l'hommage de notre reconnaissance et de notre affection que nous signons :

Samuel de Chambrier
Ch Robert

M. P. Kiehlmann

E. Jourd'heuil

M. Serayne

S. Pansoye

G. Berthouf.

Jean de Raigeuourt.

Charles de Neuron

Max de Neuron

G. Montandon

C. B. Burnier.

g. Chapuis

L. Berthoud

F. Jeanjaquet

R. de Mervilleux

L. de Rempensent

J. André Nave

J. J. Mouton

J. Jacottet

as

C. J. Mouton

J. J. Mouton

J. Nave

J. J. Mouton

J. Jeanjaquet

Ernest de Montmolin

Albert Waze

Adolphe Goselaud

W. Berthout

Marcel de Coulon

Lair de Marsal
Soc des Sciences

Henry Boret.

Commiss. Perim.

Georges Gros

René de Coulon
Louis Hauweger

Maurice Bourgeois

Georges Vaucher.

Paul Courvoisier

A. de David.

Albert Delachaux

M. de la Roche

de la Roche

H. Boll

de la Roche

Fritz Loup

Souard Loub.

Charles Béguin

de la Roche

Charles de Dardel

Edouard

Emile Bouffé

E. Mauler

Ricci Clottu

Armand du Tassin

Willy de Thun

Max Boret Aug. 29.

St. Williams de Foulon.

P. Rollé

D^r B. Clottu

Max Schaub

Gustave Fiquier

Claude de Perrot.

P. Bonheli

Dr. G. Sandoz.

~~Guatier~~

Richard Edouard Heber

H. Wolfarth Hochökopharm.

~~Jordan~~

José Sacc.

Maurice Borel

II^e QUART DE SIÈCLE

(1902-1927)

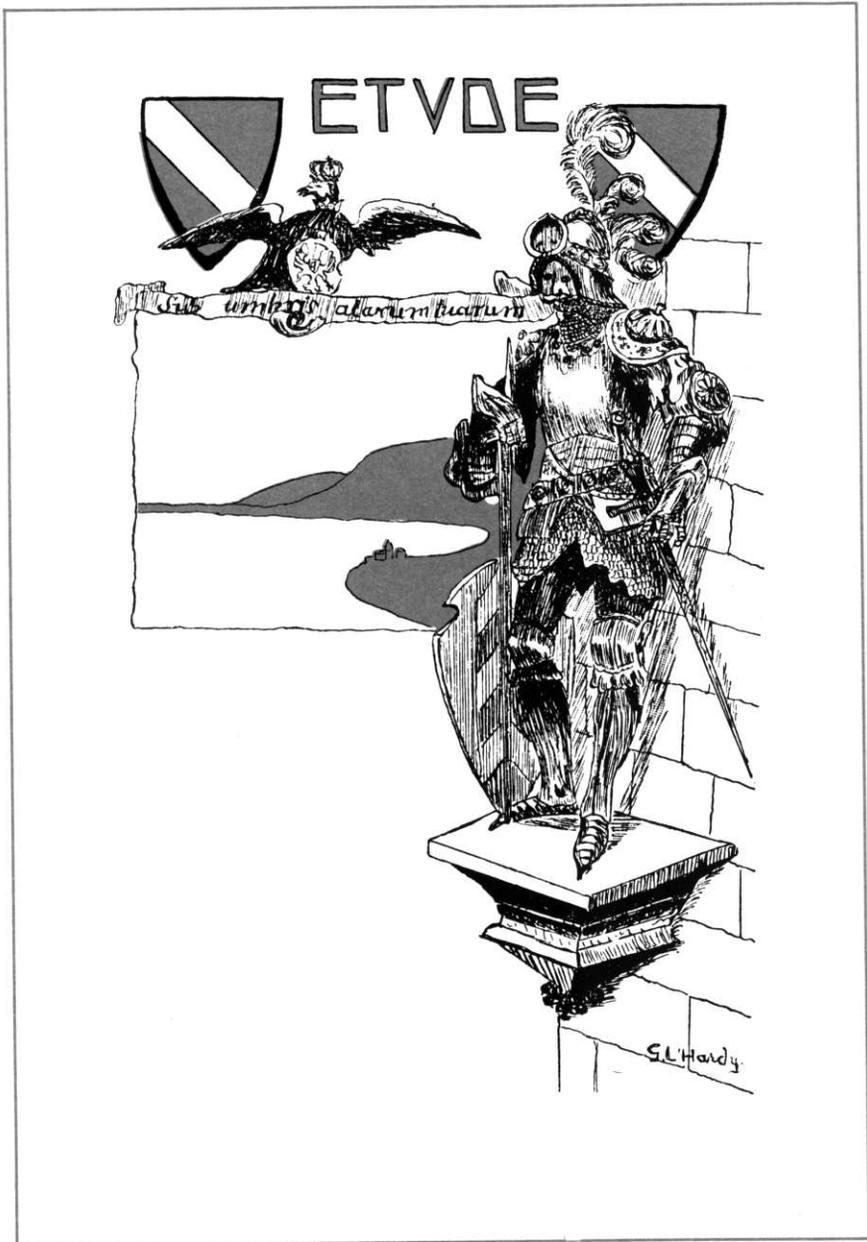




3^e rang : René Perrin, Maurice Bourgeois, Georges Gros (v.-prés.-cais.), Georges Vaucher (prés.), André Jacot-Guillarmod (secr.).

2^e rang : Frédéric André Wavre, Jules Perregaux, Philippe Wavre, Albert Delachaux (scadj.), François Wavre, Jean Wavre.

1^{er} rang : Pierre Grellet, Louis Ramseyer, Alexandre de Dardel.



Le « bœuf d'Etude »
et
« Le Paille » et le candélabre

Souvenirs écrits par Pierre de Dardel
(1908-1910)

Vous m'avez demandé quelques-uns de mes souvenirs d'Etude. Comme il s'agit, dans mon cas, des années 1908-1910, mes souvenirs ne sont plus très clairs. Il y a cependant un ou deux incidents qui restent en ma mémoire.

En ce temps-là, nous avions un premier acte, dans nos séances hebdomadaires. Il se tenait dans une salle du Collège latin, où chacun à son tour était tenu de présenter un travail, soi-disant littéraire, réciter un poème, lire une étude sur un auteur ou une œuvre littéraire.

Après ces séances, plus ou moins ennuyeuses, nous partions en un joyeux monôme, fièrement coiffés de nos bérets ou de nos casquettes et chantant, ou brailant, nos chants favoris jusqu'à notre local du second acte.

Je ne sais quel était l'artiste qui avait découvert un local, pour nos seconds actes, à la ruelle du Neubourg. Je n'ai jamais vu un local aussi sympathique. On y entrait par une sorte de cuisine désaffectée pour pénétrer dans une salle vêtuste et pleine de charme.

Je me souviens qu'un soir l'un de nous raconta l'histoire de l'enfant qui demandait à son père comment il se faisait que dans le monde bovin il y avait des taureaux et des bœufs. Le père lui expliquait que le taureau c'est le père et le bœuf l'oncle.

Nous recevions quelquefois la visite d'un «vieux» qui avait une soirée à perdre. Le plus assidu était Carle de Marval qui insistait pour nous parrainer et se considérait comme un des créateurs de la société. L'un de nous lui fit remarquer que c'est Samuel de Perregaux qui en était le père. Carle de Marval déclara alors que s'il n'était pas le père, il en était au moins l'oncle.

Vu la conversation que nous avions eue auparavant, inutile de vous faire un tableau : parmi nos éclats de rire auxquels il ne comprenait rien, Carle de Marval fut définitivement connu, dans ma volée, sous le nom de «bœuf d'Etude». Ce n'est évidemment pas ce qu'il cherchait.

Un jour, en sortant du Gymnase, nous avons assisté à un incident inattendu ; un chien s'est approché d'un de ces lampadaires à arc qui illuminaient l'avenue du 1^{er}-Mars. Comme tout chien qui se respecte, il s'est mis en position et a levé la patte contre la base du lampadaire. A peine avait-il commencé à pisser qu'il s'est enfui en hurlant. Intrigués, nous nous sommes rendus en cet endroit et avons cherché la cause de cette fuite. La petite porte servant à descendre la

lampe pour remettre des charbons était mal isolée et qui la touchait recevait une décharge électrique sans gravité.

Nous devons assister, en corps, quelques jours plus tard à une réunion à la Rotonde pour une séance récréative organisée par Belles-Lettres. Certains de nos professeurs avaient aussi été conviés.

Assis à une longue table, nous buvions force chopes de bière en applaudissant les productions habituelles de ces sortes de réunions : monologues de Justin Duplain, dessins satyriques fort amusants de Carle de Marval, le tout terminé par la fameuse pièce *Les quatre doigts et le pouce* qui obtint de francs éclats de rire. Il faut rappeler qu'en ce temps-là tous les rôles féminins étaient tenus par des travestis ce qui, parfois, donnait des situations assez grotesques et du plus haut comique.

Un de nos professeurs, surnommé « Le Paille » à cause de ses invraisemblables chapeaux en cette matière, était venu s'asseoir à notre table ; nous avons veillé à ce que sa chope ne reste pas vide et même à y verser un verre de cognac quand il avait le dos tourné.

Il était assez mûr au moment où nous sommes sortis, entourant Le Paille qui ne s'était jamais trouvé si populaire. A peine dehors, Le Paille annonça : « Si on en pissait une ! » et comme il ne savait plus trop ce qu'il faisait, il entrouvrit son éternel parapluie et se prépara à pisser dedans.

Je me suis précipité pour l'en empêcher en lui disant : « Nous allons tous pisser ensemble contre les lampadaires de l'avenue ; ce sera beaucoup plus amusant. » Sitôt dit, sitôt fait, nous l'avons entraîné vers le candélabre du chien, je l'ai placé en face de la petite porte électrifiée et ce qui devait arriver se produisit. Le Paille reçut la décharge prévue et s'enfuit patelette ouverte et zizi au vent en criant : « Ah ! les salauds, les cochons ! » alors que nous lui demandions, en nous efforçant de garder notre sérieux, ce qui lui arrivait.

Yscobe

Monruz, 26 avril 1976

Lettre de démission de :

Jacques Favarger (11 novembre 1907 - 13 janvier 1910)
Adrien Etter (11 novembre 1907 - 13 janvier 1910)
Pierre Vouga (6 janvier 1909 - 13 janvier 1910)

Déclaration de Démission.

Considérant les instantes réclamations de l'archiviste d'Etude, qui veut mettre à jour les papiers;

Considérant que l'homme peut plus faire partie d'Etude après avoir quitté le Gymnase;

Considérant que devant la face des choses et la vitesse du temps, il faut s'incliner, que les réglemens sont faits parfois pour être observés,

Qu'en donnant une démission de membre actif on reste cependant membre de cœur, si ce n'est, "honoris causa";

Les trois soussignés,

Attendu que le premier d'entre eux, le citoyen Etter Adrien, stagiaire à l'Etude de Strittmatter, Jean Roulet et Louis Thorens, avocats et notaire à Neuchâtel, suit des cours à la faculté de Droit de l'Université, et fait partie de la Société de Belles-Lettres,

Que le second Favarger Jacques, pour le moment chez Monsieur Comber, architecte, est inscrit également à l'Université et fait aussi partie de la susdite Société de Belles-Lettres,

Que le troisième Fouga Pierre, a quitté le gymnase depuis environ neuf mois et se trouve second clerc à la Banque Pury et C^{ie} de Neuchâtel,

Quoique

Quoiqu'ayant
trouvé à Etude ce qu'ils cherchaient, soit des
amis, de la gaieté, de l'amour, grâce à la
casquette violette,

Quoiqu'ayant
passé de longues soirées inoubliables, fait des
"vachouilles" insensées, commis, après les "tunes",
force méfaits fort amusants, force actes de
vandalisme dont ils gardent les pièces à
conviction et le secret,

Quoiqu'ils restent
attachés à Etude et ses membres présents et
futurs par des liens qui les unissent toujours
Vu l'art 23 du règlement de cette
société,

Vu la situation équivoque au point
de vue juridique des déclarants,

Vu l'état d'apitatement avancé de
l'honorable archiviste de la dite Société;

Par ces motifs,

Déclarent, mais contre leur gré, donner
leur démission, en bonne et due forme, de
membre actif de l'Etude.

Neuchâtel, treize Janvier 1910.

J. Faurerger

A. Dettens
prés. juv.

Pierre Longe

Fait en un seul exemplaire signé des 3 déclarants, et remis au président
d'Etude, ce dit jour treize Janvier Mil neuf cent dix.



*Cette carte devait aussi commémorer la naissance
du dernier rejeton de S. de P. ?*

**Lettre de candidature
d'André Bonhôte**

(28 octobre 1914 - 24 octobre 1916)

Neuchâtel, le 24 octobre 1914.

Monsieur le président
et Messieurs,

Chaque fois que je rencontrais un
étudiant, particulièrement la semaine der-
nière, il me tendait la main avec
un sourire et une cordialité que je
ne rencontrais guère chez d'autres
amis. Je le comprenais si bien que
je vous avoue que ça me faisait pres-
que mal au cœur de paraître si
indécis et de ne pas pouvoir répondre
affirmativement aux demandes qu'il
me faisait. Aussi ce soir, n'y tenant
plus je vous écris pour vous prier de
me recevoir parmi vous, comme aussi
d'étude. De tout temps j'ai aimé votre
chère société et mon plus grand dé-
sir était d'en faire partie. Il est

Vrai que c'est peut-être les circons-
-tances actuelles qui m'ont un peu
retenu, mais enfin après avoir obtenu
l'assentiment de mon père ^{qui} habitait un
peu, mais, comme ancien étudiant, n'a
pas pu faire autrement que de céder,
ma décision fut vite prise. Il n'y a
plus que cette charrette de M^e Dubois qui
ne veut pas me laisser entrer comme
membre actif, mais nous verrons bien à Noël
si Monsieur le directeur sera d'accord ou non.

Adieu, Monsieur le président, et Messieurs,
il ne me reste plus que la réponse des
très honorés et chers membres de l'Etude,
et si elle n'est favorable, je crierais
plus fort que jamais

Vive l'Etude !

Qu'elle vive toujours !

votre ami très dévoué
André Bouché.

« La belle époque d'Etude »

Souvenirs écrits par André Bonhôte
(1914-1916)

Durant les années 1912 à 1913, la Société Etude déclinait à tel point qu'elle n'avait plus qu'un seul membre : Max Berthoud.

Mais en 1914, Etude renaît et nous sommes six, soit : Max Berthoud, Marcel Etienne, Rollin Wavre, Théodore Wavre, André Burger et André Bonhôte. Notre local est situé à la rue de l'Hôpital, au 4^e étage de la maison où se trouvait le magasin de tabac Jules-Auguste Michel qui n'existe plus depuis deux ans, ayant été repris par une crêperie.

En 1915, Etude s'est si bien recrutée que nous sommes 13 membres, comme en témoigne une photo prise à la Collégiale. Hélas, à ce jour, je puis affirmer que huit de nos amis sont décédés. Il s'agit de Marcel Etienne *vo* Planton qui était à ce moment-là président, Henri Schelling *vo* Surlie, Charly Guyot *vo* Pouce, Rollin Wavre *vo* Bison, Maurice Betz *vo* Jtsu, Théodore Wavre *vo* Penen, Max Berthoud *vo* Vendu ou Nichon et Georges Swallow *vo* Mars (fils du professeur d'anglais, qui s'est exilé en Amérique à Prescott en Arizona par son mariage. Puis il est devenu aveugle, mais correspondait avec nous par bande magnétique jusqu'à son décès en 1975.) Trois d'entre nous sont encore à Neuchâtel, soit : André Junod *vo* Ginglet, pasteur, Jean-Daniel Burger *vo* Tréma et André Bonhôte *vo* Négro ; un habite Genève : André Burger *vo* Vespus. Quant au dernier qui est sur la photo, c'est-à-dire Oelschlegger, je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Cette période était ce qu'on pourrait appeler « La belle époque d'Etude ». Je me souviens par exemple d'une journée radieuse d'automne où nous avons été invités à la Biche (Val-de-Ruz) dans la maison d'été de notre ami Henri Schelling. Je possède encore une photo où l'on paraît si gai que, certainement les caves de la maison des vins H. Schelling S.A., avaient une réserve importante dans les celliers de la maison de la Biche.

Si j'ai parlé d'une belle époque, c'est aussi pour une raison bien compréhensible. En effet Etude avait mis sur pied une sorte de société féminine : « Les Etudiantes », charmantes jeunes filles recrutées parmi les sœurs, cousines et amies des membres d'Etude. Il faut tout d'abord parler des fameuses sérénades en été, par un soir de clair de lune, dans les jardins ou sous les fenêtres de nos amies ; sérénades entraînées par l'accordéoniste insurpassable Rollin Wavre. On voyait, au bout d'un moment, une fenêtre s'allumer, s'ouvrir et une main nous lancer discrètement une fleur.



3^e rang : Marcel Etienne, Théodore Wavre, André Burger.

2^e rang : Georges Swallow, Henri Schelling, Charly Guyot, André Junod, Maurice Betz, Jean-Daniel Burger.

1^{er} rang : Rollin Wavre, Willy Oelschlaeger, Max Berthoud, André Bonhôte.

Puis il y avait le colloque à midi sur la place de l'Hôtel-de-Ville, Belles-Lettres au nord, Zofingue au sud, Néocomia et Etude au milieu. C'est à ce moment que les jeunes filles descendaient du collège des Terreaux (parmi elles nos Etudiantes) et passaient en nous souriant discrètement. C'était le temps des «bords» à 30 mètres, sur les quais ou Jardin anglais. Que c'était naïf et charmant par rapport aux temps actuels.

Mais le vrai but de notre société féminine était d'organiser en hiver des soirées dansantes chez l'un ou l'autre de nos parents, qui nous recevaient eux-mêmes et s'esquivaient peu à peu. Je me souviens de quelques-unes de ces soirées chez les Swallow au faubourg du Château et surtout chez M^{me} Gubser, une veuve très distinguée qui habitait avec ses deux filles, Isabelle et Béatrice, dans la superbe maison qui a été reprise par le home de l'Ermitage. Dans ce temps-là le gramophone ou le disque n'existait pas encore. Aussi nos musiciens étaient : Rollin Wavre en tête avec son accordéon, un violoniste et un pianiste recrutés parmi nous. C'était le temps de la valse lente, de la scottish et du tout début du tango. Il y avait de très bons danseurs, mais aussi de très mauvais qui faisaient soupirer leur partenaire. Et naturellement une somptueuse collation avec thé, limonade, grenadine et un verre de vin pour les messieurs. Le degré d'alcoolémie n'existait pas car il y avait peut-être 2 ou 3 autos à Neuchâtel, dont celle du gros Georges (D^r de Montmollin).

Et je termine cette très modeste nouvelle par ce non moins modeste quatrain :

*Hélas nous arrivons au temps de la vieillesse,
Il ne reste pour nous que les beaux souvenirs.
Voici les vœux de santé que je vous adresse,
Et que l'Etude revive dans un proche avenir.*

Négro
Neuchâtel, le 25 novembre 1976

1

*Comme volent les années !
Nous voici bientôt des vieux ;
Et le soir de nos journées
Déjà paraît dans les cieux.
Le passé sans nulle trace,
Déjà pâlit et s'efface ;
Regardons vers l'avenir :
Quand en ce monde tout se glace, bis
Le cœur encor peut rajeunir.*

2

*Adieu donc, cercle fidèle
De bons et joyeux amis,
Que souvent l'aube nouvelle
Trouvait encor réunis.
Ah ! les Parques sont avides !
Déjà que de places vides !
Regardons vers l'avenir :
Quand nos beaux jours s'en vont rapides, bis
Le cœur toujours peut rajeunir.*

3

*Cueillons les biens que Dieu sème
Partout sur notre chemin ;
Peu suffit lorsque l'on s'aime,
Il pourvoit au lendemain.
Aux campagnes immortelles
Nous volons : ouvrons nos ailes !
Regardons vers l'avenir !
Après des sources éternelles bis
Le cœur, un jour, doit rajeunir.*

A. Steinlen

En Cambrouse, 16 mai 1915

Tel le corbeau de la fable, me voici juché au sommet d'un sapin. Les jumelles du sergent en mains, je suis sensé observer mon secteur afin de signaler, à défaut de patrouilles allemandes, parfois un attelage, un cycliste, là-bas en Alsace. En mauvais pioupiou que je suis, j'admire « les formes magnifiques que la nature prend dans les champs pacifiques ! » Là, seul parmi l'espace et parmi l'heure, je m'extasie devant ce mois de mai ! Avec les jumelles du sergent, j'aperçois à mes pieds, parmi la verdure, une violette p'tite, si p'tite, j'en ai le vertige !

« Une Violette » ! – Et je rêve... Etude, le Maitrank, je revois mes copains d'Etude ; une foule de souvenirs aimés... Je rêve.

Allumant une cigarette je songe à ma chère pipe d'étudiant : une voltaire à floc violet et blanc, don touchant de Crocmor (qui certainement pense encore avec joie à Etude).

Salutations étudiantes, partant affectueuses à tous les Etudiens et particulièrement à Burger junior que je félicite de porter la casquette violette. Mes remerciements à Max Schenker pour sa carte qui me fut agréable.

Vivat Etude !

Paul Frey

Où l'on voit un Etudien déçu

Neuchâtel 15/II 1916

Aux Étudiens .

Chers Étudiens,

J'ai des amis en étude dont
je croyais avoir la confiance, aussi je
cherche en vain à m'expliquer leur
attitude à mon égard.

Fraichement, je ne vois guère une
forte tracasserie indigne d'une société
d'Amis, dans la réprimande que vous
m'avez adressée.

Vous me refusez le droit de
prendre aucune initiative au nom
de la Société pour ses affaires
Extérieures,

autrement dit vous n'avez pas
confiance en moi.

Soit. Alors je me vois
obligé de vous remettre ma démission
de président, car j'estime qu'un
pilote dont on se défie, n'a plus
le droit de diriger la barque.

Pourtant, il est réconfortant
et consolant pour moi de pouvoir
me rendre cette justice, que jamais,
comme membre de l'Étude ou
comme son président je n'ai
rien dit ou fait qui fut contre
son intérêt.

Tout mon désir est de

pouvoir encore lui rendre
service et travailler avec
vous à sa prospérité et au
bon renom de nos couleurs
violettes et blanches.

Pour cette prospé-
rité et ce bon renom de nos
couleurs chez Etudiens sur
l'union soit parfaite entre
nous et que l'amitié
soit la sauvegarde de notre
société

Vive Etude

Jean Burget

Où l'on trouve une Etudiante reconnaissante

Rue Mobile 3. 4 jours
1916.

Chers étudiants

Je ne sais vraiment
pas trouver de mots pour vous
exprimer ma reconnaissance, &
vous dire combien je suis touché.

Vous avez su faire - avec beau-
coup de délicatesse - ce que je ne réus-
sissais pas à faire moi-même : me
consoler de manquer le fête étudien-
ne. C'est de la magie que vous
avez mise dans cette cascade de

pleurs - elles m'ont fait rire de mon
mal de tête, & j'ai pu penser à vous
presque sans effort - ou à poser mon
tête sur votre côté, & toute
la soirée, j'ai contemplant cette. Gracie
cheer, qui m'apportait votre amour.

Et puis cette musique dans
la nuit... c'était absolument ex
quis & je vous remercie encore de
tout mon cœur.

Merci de tout - faut-il l'avouer?
j'ai pleuré sur mon oreiller parce
que je n'étais pas à côté de - mais

Quis - j'ai mis mon ruban violet &
bleu - j'ai dit bonsoir aux fleurs
& j'ai été bien sage.

Pour sûrs de mon entier
dévouement à l'Étude - Un jour
de plus, vous avez prouvé que les
disciples sont d'une parfaite
courtoisie & que leur caractère
est d'être aimables.

Je vous envoie à tous - aux Étudiants
& aux Vieux qui ont maintenant
"de la mousse sur la tête" mes
très cordiales salutations - mes

Je vous envoie de prospérité & santé,
un grand merci pour ces
fleurs, la tournée & surtout
ce souvenir que je n'étais pas
oublié & qu'Étude poursuivait son
œuvre.

Encore une fois merci!

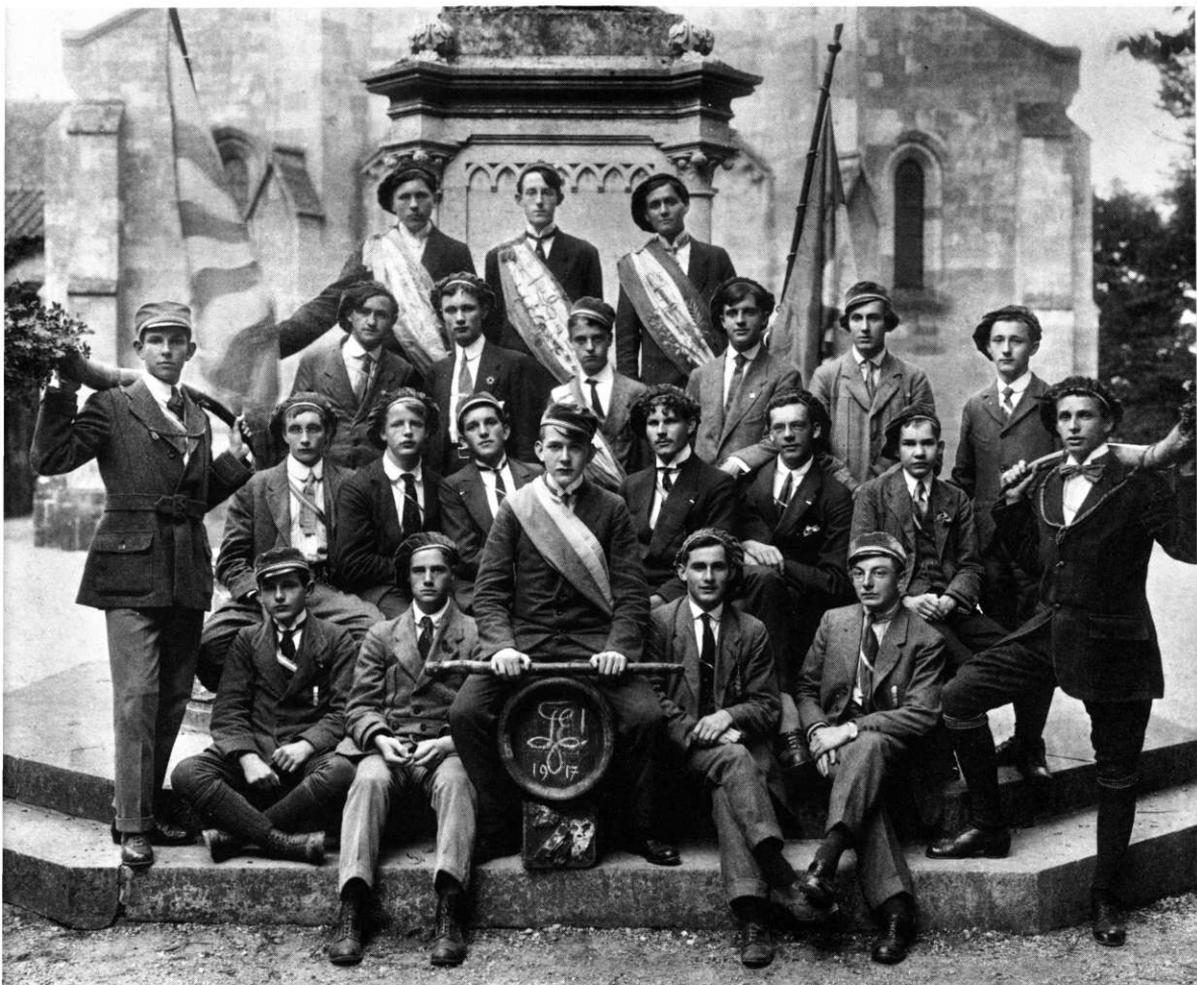
Votre Étudiante très dévouée

Luquette Chabé

Y. Sibue

P.S. Ne craignez pas les microbes dans
cette mine - il n'y a pas de risque!

1916-1917



4^e rang : H. Schelling, R. Fayot, E. Oelschlaeger.

3^e rang : J. Tschudin, R. Narbel, M. Welti, H. Scherrer, Bl. Jeanneret, R. Jéquier.

2^e rang : G. de Perregaux, J. de Coulon, Ch. Guyot, A. Junod, A. Thiébaud,
G. Swallow, A. Steiner, G. de Dardel.

1^{er} rang : P. Schlaefli, M. Borel, G. Perregaux, M. Roulet, L. van Rollegem.

Récit des très nobles exploits d'un vieil Etudien
Où le bon Négro (André Bonhôte) conçoit dans sa tête
des plans « éthérés » !

(Travail de candidature présenté par Henri Schaerer
en septembre 1916)

Dans les classes on bâillait, les attitudes étaient nonchalantes, la mèche « encosmétiquée » de Grosjean tombait sur son front qu'il s'efforçait de couvrir de rides afin de se donner des airs intéressants. Les examens approchaient. Le plafond, parsemé de petites protubérances roses ou grises, qui n'étaient autres que des boulettes desséchées de papier buvard, avait un éclat blanc jaunâtre produit par la réverbération de la route qui fait le tour du collège. Sur ce fond lumineux des ombres passaient. Les stores étaient à demi baissés.

J'étais alors en 5^e latine; je travaillais peu et babillait beaucoup ce qui me valait maintes punitions de Coucou. Négro en 2^e secondaire travaillait beaucoup et ne babillait pas du tout ce qui lui valait des lignes de 6 de conduite !

Or, voilà que dans le cerveau fécond de Négro naquit une idée élevée !... assurément mais qui tranchait à tel point sur son caractère que lorsqu'il me la communiqua en grand secret j'en fus ahuri : Négro, le bon, le tranquille, le paisible, le modeste Négro voulait s'élever au-dessus des autres hommes ! Comme c'est un esprit inventif et pratique, une semaine ne s'était pas écoulée qu'il m'apportait des plans. Ils étaient dessinés au tire-ligne sur une feuille immaculée ; au bas je pus lire en ronde : Echelle 1:10 – Plan d'un « planeur ». Alors mon cousin Négro m'expliqua : « Tu comprends, mon vieux, on veut faire quelque chose de chic pendant ces vacances ! « Pi » j'ai envie de faire un aéroplane ! mais pas un petit ! un vrai, un grand ; avec de grosses lattes en frêne... et il continuait à m'exposer son système tandis que j'ouvrais des yeux de plus en plus grands. « Mais le moteur ? » hasardais-je timidement. « Pas besoin ! On monte notre planeur en haut d'une pente... je me mets dessus... vous lâchez... je commence à descendre à toute vitesse... je tire mon levier, tu vois, ici à gauche ! celui qui commande au gouvernail de profondeur, ... pi alors je décolle !!! Ensuite je redescends et j'atterris tout doucement... » En disant cela il se voyait déjà glissant dans l'azur, il sentait la douce volupté de voir les arbres se tasser à terre... Négro était ravi !

Les rêves prennent une forme

Ceux de vous qui ont un peu de mémoire se rappellent sans doute l'été de l'année 1911. Chaque jour, ciel bleu le matin, rose le soir et pendant la journée

un immense soleil d'or qui bronzait jusqu'au noir le visage des faucheurs.

Nous allâmes cet été-là passer nos vacances au Pied-du-Crêt, près du Locle, dans une grande vieille maison plus que suffisante pour loger nos deux familles (j'entends celle de mon cousin et la mienne).

Je partageais avec Négro une soupenle à laquelle nous accédions au moyen d'une échelle. Pour tout mobilier : deux lits de camp, une bougie et une machine à coudre, antiquité remarquable, comme plafond : les tuiles ! Nous y étions royalement bien dans notre soupenle ! Quand il faisait de l'orage, j'entendais Négro se lever de son lit, la petite fenêtre grinçait sur ses gonds et dès lors les coups de tonnerre se faisaient plus sourds et l'on entendait plus distinctement sur les tuiles le crépitement continu de la pluie.

Le surlendemain de mon arrivée, en me réveillant, j'aperçois Négro déjà à moitié habillé. « Quelle heure est-il ? » « 7 heures, j'ai envie d'aller acheter ma planche, viens-tu avec moi ? » Si je voulais venir avec lui, vous le pensez bien ! J'étais si fier qu'il daignât accepter mes services ! La scierie était à deux pas de chez nous.

Nous arrivons, c'est une grande construction de bois goudronné... Personne. « André ! par où est-ce qu'on entre ? » il ne peut pas me répondre par la porte car il ne paraît pas y en avoir ! Mais à force de tourner autour de la bâtisse et des tas de planches nous finissons par apercevoir un naturel. Négro lui expose son désir, il nous mène dans un hangar et nous jetons notre dévolu sur un énorme plateau de frêne. Nous le faisons ensuite scier en grosses lattes que nous rapportons triomphalement à la maison, avec des appétits formidables. Nous avons choisi la grange comme atelier. L'après-midi déjà nous commençons nos travaux, pleins d'espoir et de courage. Négro sciait, coupait, clouait..., moi, je tenais la planche !!!

En pleine activité

Une question importante était celle des roues de notre planeur. Voici en deux mots quel était le système : les deux roues (des roues de poussette) devaient être réunies par un tuyau jouant le rôle de moyeu ; et c'est sur ce tuyau que venait se fixer toute la carcasse de l'appareil.

Pour se procurer ces choses Négro s'était mis en relation avec M^{me} Goutte du Champ-Coco, par l'intermédiaire d'Antoinette, une de leurs anciennes cuisinières. Il entretenait avec cette honorable marchande de ferraille une correspondance active dont voici un extrait qui a passé à la postérité :

Pied-du-Crêt, le 6 août 1911

Chère Madame Goutte,

(Nous lui conseillions d'ajouter : au nez !!!)

Antoinette m'a dit que vous ne connaissiez pas la longueur de mon tuyau...

Il n'alla pas plus loin. Comme il nous disait cette phrase, un immense éclat de rire l'interrompt et ce qu'il y a de plus drôle c'est qu'il mit du temps à en comprendre la cause !

Les jours passaient, le rêve prenait une forme. Un matin, Négro me parut plus soucieux que d'habitude : une question l'angoissait certainement. Je considérai le squelette de notre appareil : il se composait du fuselage formé de deux grosses lattes réunies par des traverses ; contre la porte de notre atelier j'apercevais les cadres des ailes encore inachevés : il n'y avait rien de cassé, rien de faussé, qu'avait donc Négro ?

C'était une préoccupation bien basse pour un conquérant de l'air ! Il avait réfléchi, le pauvre, que les champs étaient bosselés de mottes d'herbe et de ces monticules bruns qu'amassent les taupes ; et, en songeant qu'il roulerait là-dessus à toute allure il lui était venu de sérieuses inquiétudes quand à l'état futur de son « postérieur » !

Deux heures après il avait trouvé un remède qui m'émerveilla. C'était un système qui avait comme pièce de résistance 6 ressorts de lits. Or vous savez que rien n'est plus facile à trouver que des ressorts de lits ! Dans les fossés au bord des routes, vous en voyez qui fraternisent avec des tessons de bouteilles et des casseroles éculées. Dans les broussailles, derrière les maisons, il s'en trouve souvent toute une collection. Le système Négro présentait donc deux qualités essentielles : il était réalisable et bon marché !

Je me levais d'ordinaire à 7 heures ou 7 heures et demie et je trouvais régulièrement Négro déjà au travail. Après le déjeuner nous reprenions avec impatience nos outils ; mon frère et mon petit cousin accouraient bruyamment dans la grange et y restaient juste assez de temps pour jeter à terre un marteau ou renverser un cornet de clous. A 10 heures, on m'apportait une tasse de lait légèrement brunâtre ou plutôt bleuâtre ; je ne pouvais m'empêcher de faire une grimace. C'était l'ombre de la journée, mon remède : une tasse de lait dans laquelle on avait dissous de « l'extrait de malt du docteur Wander » ! Cette boisson me laissait dans la bouche un arrière-goût..., pouah ! rien que d'y penser j'en frémis encore.

Il fait un temps idéal, sur la route blanche nous marchons. On aperçoit à peu de distance les premières maisons du Locle. La route coupe l'immense talus du chemin de fer, dans l'herbe rase « crissent » des milliers de grillons invisibles. Les collines doucement ondulées et vertes ferment l'horizon à l'ouest... Nous sommes trop occupés pour nous attarder dans des contemplations béates : nous allons faire nos achats ! D'abord il faut tout un rouleau de fil de fer pour les « tendeurs » de l'« aéro » ; puis des vis, grandes et petites, des clous... bref, tout un assortiment. Après quoi nous irons acheter de la toile pour les ailes et la queue.

Le dernier achat nous prit beaucoup de temps. Négro avait décidé qu'il fallait du calicot, seulement la grosse difficulté c'était que nous n'étions pas riches !

Nous entrions dans un magasin, on nous montrait différentes espèces. Négro les examinait, les triturait, les pesait, les tendait pour en éprouver la résistance puis gonflant ses joues, il soufflait à perdre haleine contre la toile en question pour voir si elle laissait passer l'air. « Combien le mètre ? » demandait-il alors. « 1 franc 20. » Il me regardait avec une petite grimace douloureuse et continuait « 1 franc 20 ! ... c'est que ... c'est que ... je ne ... nous repasserons ! »

Et nous quittions le magasin plus anxieux qu'auparavant pour recommencer dans un autre. Enfin nous arrivâmes devant une porte au-dessus de laquelle on pouvait lire : Lucien Pijacot. Marchand drapier. « Entrons là ! » me dit Négro. Nous fûmes reçus par un jeune homme très poli qui étendit en un instant une quantité de pièces d'étoffes différentes. « En voici, Messieurs, du très solide à 80 centimes le mètre, ou bien celui-ci, 50 centimes, bonne qualité ». Négro rayonnait ! 50 centimes c'était encore un peu cher mais encore très passable ; sa joie fut à son comble quand il eut examiné une pièce à 40 centimes le mètre !

Un quart d'heure après nous étions de nouveau sur la route emportant nos dix mètres de toile et toute la quincaillerie.

Dans le village notre entreprise commençait à faire du bruit. Les gens arrivaient de temps en temps et du seuil de la grange nous regardaient travailler ; les vieux hochaient la tête, les sceptiques souriaient.

Régulièrement, pendant le dîner, la sonnette tintait... derrière la porte il y avait jusqu'à cinq enfants : des fillettes avec un poupon morveux dans les bras, des « griots » de 4 ans aux pieds nus et sales. « Qu'est-ce que vous voulez ? » demandait-on. « Bonjour *Msieu*, est-ce qu'on peut voir l'aéroplane ? » Et nous montrions « l'aéroplane », très fiers au fond de l'honneur qui nous était fait.

Si vous connaissez Négro vous savez déjà qu'il n'est pas gênant, ni encombrant, il a toujours été comme cela. C'est cette crainte de donner de l'ouvrage, d'ennuyer les autres qui lui fit prendre la résolution de coudre lui-même la toile. « Avec notre machine ! me disait-il, et tu m'aideras ? » J'étais d'accord comme d'ordinaire. Après être monté dans notre soupente nous tirâmes la vieille machine d'entre les deux lits. Négro s'assit sur une chaise et se mit à presser de toutes ses forces sur la pédale. Peine perdue ! l'huile était probablement figée. Enfin après bien des efforts il réussit à lui faire faire un tour de roue. « Apporte la toile ! » me cria-t-il. Nouveaux efforts ; l'aiguille rouillée se refusait à piquer, la navette faussée ne voulait plus bouger, et cette espèce de petit bonhomme qui, dans ces sortes de machines vous fait perpétuellement la révérence, n'avancait que par saccades et se baissait avec la grâce d'un officier allemand. « Ça ne va pas ! » répétais-je plusieurs fois. Négro dut enfin s'avouer vaincu. Tout penaud il s'en vint demander un coup de main à nos mères (comme nous appelions ma tante et ma mère) qui rirent bien de l'aventure et nous reprochèrent un peu notre excessive timidité.

Négro me dit un jour : « Dis donc ! » — « Quoi ? » — « J'ai peur que ma toile laisse trop passer l'air alors tu comprends jamais je ne pourrai décoller ! » — « Que faire donc ? » Il sourit et me dit : « La badigeonner ! » — « Hein ! » criais-je

stupéfait, car je me rappelais très bien qu'on m'avait badigeonné le fond de la gorge avec de l'iode l'hiver précédent, mais je ne voyais pas de rapport entre cette opération plutôt douloureuse et notre toile. « Avec de la gélatine ! » continua-t-il. Je commençai à comprendre. Et c'est pourquoi le lendemain, bien abrités derrière la maison nous étions très occupés à chauffer sur une vieille lampe à esprit-de-vin une sorte de brouet peu appétissant qui s'obstinait à déborder de son récipient : une boîte de farine Nestlé. De longues traînées brunâtres descendaient le long de l'étiquette déjà noircie par la flamme. Ce que cela sentait mauvais, c'était affreux, mais je n'osais rien dire ! Une fois le liquide à point, nous primes d'énormes pinceaux et, hardi ! à grands coups nous badigeonâmes notre toile. Par malheur, ce jour-là, toute la famille se trouve avoir quelque chose à faire dans la grange de sorte que le soir, bien des habits avaient des traces gluantes, pareilles à celles que déposent sur les feuilles des lents escargots.

L'appareil se perfectionnait à vue d'œil. Les tendeurs lui donnèrent le coup final : le matin ce n'était qu'une carcasse informe, le soir c'était un aéroplane achevé. Ces tendeurs étaient nombreux : au-dessus et au-dessous des ailes, à l'avant, à l'arrière, en long, en large et ces nombreux fils de fer qui se croisaient en tous sens donnaient à notre appareil quelque chose de résistant, de puissant, de noble. Ce fut un cri d'admiration de la part de tout le monde : qu'il est superbe, qu'il est bien fait ! Négro était au septième ciel. Le premier essai fut fixé au lendemain. Je crois que cette nuit-là mon cousin ne dut pas beaucoup dormir !

Quand vint le moment, nos deux mères se refusèrent absolument à nous accompagner. Ma tante voyait déjà « son André » dans les airs et cette seule pensée la faisait frémir.

Il est 9 heures ; nous sortons notre grand oiseau. Ma cousine marche devant très fière de notre travail bien qu'elle n'ait cessé de nous railler pendant le cours de la construction. Après avoir suivi quelque temps le chemin qui longe le petit ruisseau, nous prenons à travers champs, puis nous gravissons ensuite péniblement la colline qui va servir de champ d'aviation. Nous nous excitons mutuellement de la voix : « Oh hisse ! Oh hisse !... » Enfin nous y voilà !

Négro est très pâle et pour cacher son émotion il donne ses ordres d'une voix formidable : « Tenez bien ! » Nous nous cramponnons à l'appareil. Négro monte... il est à sa place serrant ses deux leviers dans ses poings fermés... Une seconde s'écoule... nous frémissons, les yeux braqués sur lui. Il élève sa main d'un geste ample. C'est le signal convenu, nous ouvrons les mains, le planeur se met à dévaler à toute allure. J'entends les ressorts de lit qui grincent. La queue s'élève et s'abaisse : c'est Négro qui fait manœuvrer en vain son gouvernail de profondeur ! Malheureusement la roue de derrière n'est pas tout à fait bien fixée de sorte qu'après quelques dizaines de mètres le planeur oblique... oblique... et puis... patatras ! verse de côté en cassant dans sa chute son aile gauche. Nous accourons très désappointés : Négro nous rassure, il est déjà descendu et nous

annonce que ce n'est rien. — En effet, deux jours après nous reconduisons l'«aéro» au haut de la colline, son aile étant réparée, il avait deux roues de derrière au lieu d'une et bien fixées ! cette fois.

Le coup final

L'intrépide aviateur est de nouveau sur sa machine, tout aussi pâle que la première fois. Il a tourné sa casquette sens devant derrière et l'a enfoncée jusqu'au milieu du front. Son veston est hermétiquement fermé : c'est un aviateur accompli. Pour la seconde fois son bras s'élève, nous « lâchons tout ». Mais cette fois-ci le planeur n'oblique plus, au contraire sa vitesse s'augmente d'une façon de plus en plus étonnante. Il bondit sur les aspérités du sol, s'incline de droite, de gauche et descend toujours plus vite, toujours plus vite... mais il ne monte pas ! La queue pourtant s'élève et se rabaisse par saccades et cependant le planeur s'obstine à rester collé au sol. Il est déjà presque en bas : sa vitesse est vertigineuse. Par malheur une roue rencontre une taupinière, s'y enfonce... un craquement sinistre se produit, l'appareil s'abat, s'applatit sur le sol. Epouvantés nous accourons. Notre beau planeur n'est plus qu'un lamentable morceau de décombres. Mais le plus lamentable du spectacle, c'est bien la figure hagarde de Négro, qui émerge d'un fouillis inextricable de fil de fer et de toile déchirée !...

Et voilà l'histoire. On rit, après coup, énormément de l'aventure. Toujours est-il que le pauvre aviateur en fit une jaunisse et qu'il jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus !

H. Schaerer

Pour qui ce bois ?

(Paru dans l'*Impartial* du 5 novembre 1917)

Ce sera une des caractéristiques de notre époque de mêler souvent le bouffon au tragique, en quoi elle aura servi le juste équilibre des « compensations ».

L'autre jour, on pouvait voir, redescendant de la forêt, une *section d'étudiants à casquettes violettes* et traînant un petit char pesamment chargé de... vous ne devinez jamais... de deux gros sacs remplis de bois mort ! Les visages étaient joyeux et paraissaient quêter les regards étonnés des curieux et des bonnes dames... qui n'en revenaient pas ! Des étudiants occupant leurs loisirs à ramasser du bois mort ! Il faut avouer que c'est nouveau ; et les jeunes héros de cette équipée en savouraient sans doute la bizarrerie.

Nous ne leur avons pas demandé si ce bois était destiné à alimenter le poêle de leur salle de réunions, ce qui est fort probable car il paraît que l'on gèle à l'Université ! Peut-être un peu moins, nous voulons le croire, que dans les trains qui partent de La Chaux-de-Fonds, dont parlait l'autre jour Margillac.

Il se peut aussi que ces jeunes aient voulu faire acte de charité et qu'ils aient songé à soulager la misère grelottante de quelque indigente famille et donner un peu de gratuite chaleur à quelques-uns de ces malheureux qui n'ont pas le moyen de se payer du combustible. Je voudrais que cette seconde supposition soit la vraie, mais je crains bien plutôt que la première, toute banale qu'elle soit, corresponde seule à la réalité.

Et pourtant ce geste d'aller ramasser du bois mort pour de pauvres gueux... n'eût pas manqué d'une certaine noblesse !



Le maréchal Foch (1851-1929)

Où le maréchal Foch devient honoraire d'Etude

LE MARÉCHAL FOCH

Le 30 Décembre 1918

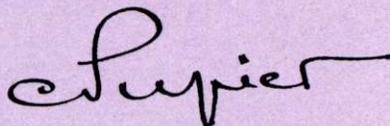
Monsieur le Président,

Vous avez bien voulu faire
parvenir au Maréchal FOCH l'Adresse
votée par la Société d'étudiants
"l'Etude" le 11 Novembre.

Le Maréchal a été très
sensible au sentiment qui en a ins -
piré les termes. Il me charge de
vous exprimer, ainsi qu'aux signa -
taires de votre lettre, ses sincères
remerciements.

.

Je vous prie d'agr er,
Monsieur le Président, l'expres -
sion de ma haute considération.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Dupier', written in a cursive style.

Chef de Cabinet
du Maréchal FOCH.

Monsieur le Président
de la Société "L'Etude".
NEUFCHA TEL.

Clex lit aussi bien qu'il le peut le rapport présidentiel de l'ancien président Schaerer *vo* Lolet. Ce rapport est écouté avec « attention et respect » par l'assemblée que berce agréablement la cadence des vers et qui revit en pensée le trimestre du printemps ! Maitrank, oreiller d'Orbe, réceptions, rien n'y manque et chacun comprend la fatigue de Lolet après un tel travail. Ses derniers vers s'en ressentent vaguement et il s'en excuse.

Biscôme que mon prédécesseur appelle successivement Harpagon puis Grandet tient en qualité d'ancien caissier à relever une erreur de chiffre dans ce rapport.

Accu lit ensuite une lettre de Georges Swallow qui remercie l'Etude pour l'envoi d'une couronne à l'occasion de la mort de son père, membre honoraire. L'Etude se lève pour honorer sa mémoire. Au milieu des applaudissements, l'Etude prend connaissance d'une lettre du maréchal Foch qui la remercie pour ses félicitations à l'occasion du 11 novembre. Cette lettre provenant du Bureau du maréchal et signée par son chef de bureau, déclare que le maréchal a été vivement touché de nos sentiments. L'enthousiasme croissant sans cesse, le président prie le cantus Uron de battre un banc en l'honneur du maréchal de France. Uron pense qu'un ban fédéral est à la hauteur des circonstances. « Banc battu, mon président. » Une troisième lettre, un peu plus triste nous apporte la démission de Jeanneret *vo* Poilu. L'honorariat lui est accordé à l'unanimité.

Thési et Uron proposent de nommer Haerberlin *vo* Whyski, Bellelettrien, membre « honoris causa » de l'Etude. Les preuves à l'appui sont plus que satisfaisantes. Whyski a toujours été un sincère ami d'Etude et l'a prouvé de plusieurs manières. Avant de rentrer définitivement en Angleterre, Whyski a bien droit à la reconnaissance des Etudiens ! — La proposition est acceptée à l'unanimité et Faisan est chargé d'en aviser les Vieux Etudiens.

Loulou, le nouveau vice-président-caissier est plein de zèle et se recommande pour la loterie qu'on fera à la fin de février. On fera 500 billets et la permission de l'Etat sera demandée. L'importance du sujet anime les Etudiens qui croient bon de parler tous à la fois au grand détriment du procès-verbal ! Dans le bruit confus de la discussion on entend Biscôme, Clex, Loulou et Gorgoyon. Le procès-verbal note en conclusion que les objets de la loterie seront réunis chez Accu « qui est central ! »... Chaque Etudien en apportera au moins dix.

Thési qui parle beaucoup plus que les lessiveuses reçoit quelques admonesta-

tions pour avoir annoncé trop tôt à Bourquin son acceptation dans l'Etude. C'est le secrétaire qui doit l'en aviser officiellement par écrit et personne d'autre.

Uron demande qu'on fasse bien remarquer à Bourquin qu'il est «ami d'Etude». Cette demande n'éclairant pas beaucoup les idées de chacun sur la situation, Biscôme demande si Bourquin aura le droit d'assister à tous les huis clos. On y répond affirmativement. Le candidat susmentionné aura tous nos privilèges excepté celui de porter les couleurs.

Pour clôturer l'ordre du jour, la discussion s'engage pour savoir quelles mesures Etude compte prendre en vue de maintenir la tranquillité aux séances littéraires. Cette dernière fut plutôt orageuse et malgré de vigoureuses remarques de la part de quelques Etudiens, un grand nombre d'hospitants ont déplu par leur manière de faire. Une séance littéraire doit être tranquille et ne pas ressembler à une foire de mauvais goût. Tous les orateurs qui prennent la parole sont décidés à maintenir l'ordre et Loulou propose que deux membres aient le droit de demander l'expulsion d'hospitants qui dérangeraient par trop les séances. Clex propose d'augmenter à trois membres; ce qui est définitivement accepté. On clôt cette longue discussion à la satisfaction générale !

Le secrétaire adjoint : Faisan

Chant de réception

(Air : *Roulez, tambours*)

1

*Amis, chantons, puisqu'en ce jour l'Étude
Voit dans son sein un visage nouveau.
Frères, nommons, selon notre habitude,
Celui qui vient saluer le drapeau
Qui flotte fier sur notre tête,
Et que toujours haut nous tiendrons,
Malgré la neige et la tempête; } bis
Amis chantons, amis chantons ! }*

2

*Tends-nous la main, frère qui nous arrive !
Que l'amitié nous unisse à ton cœur.
Oh ! que toujours notre devise vive :
« C'est le travail qui produit le bonheur. »
Aimons-nous donc, goûtons ensemble
Les plaisirs qu'un heureux destin
Pour les Étudiens rassemble; } bis
Tends-nous la main, tends-nous la main ! }*

Lettre d'un ancien Etudien

Robert Fayot (1916-1918)

aux Armées, le 31 décembre 1918.

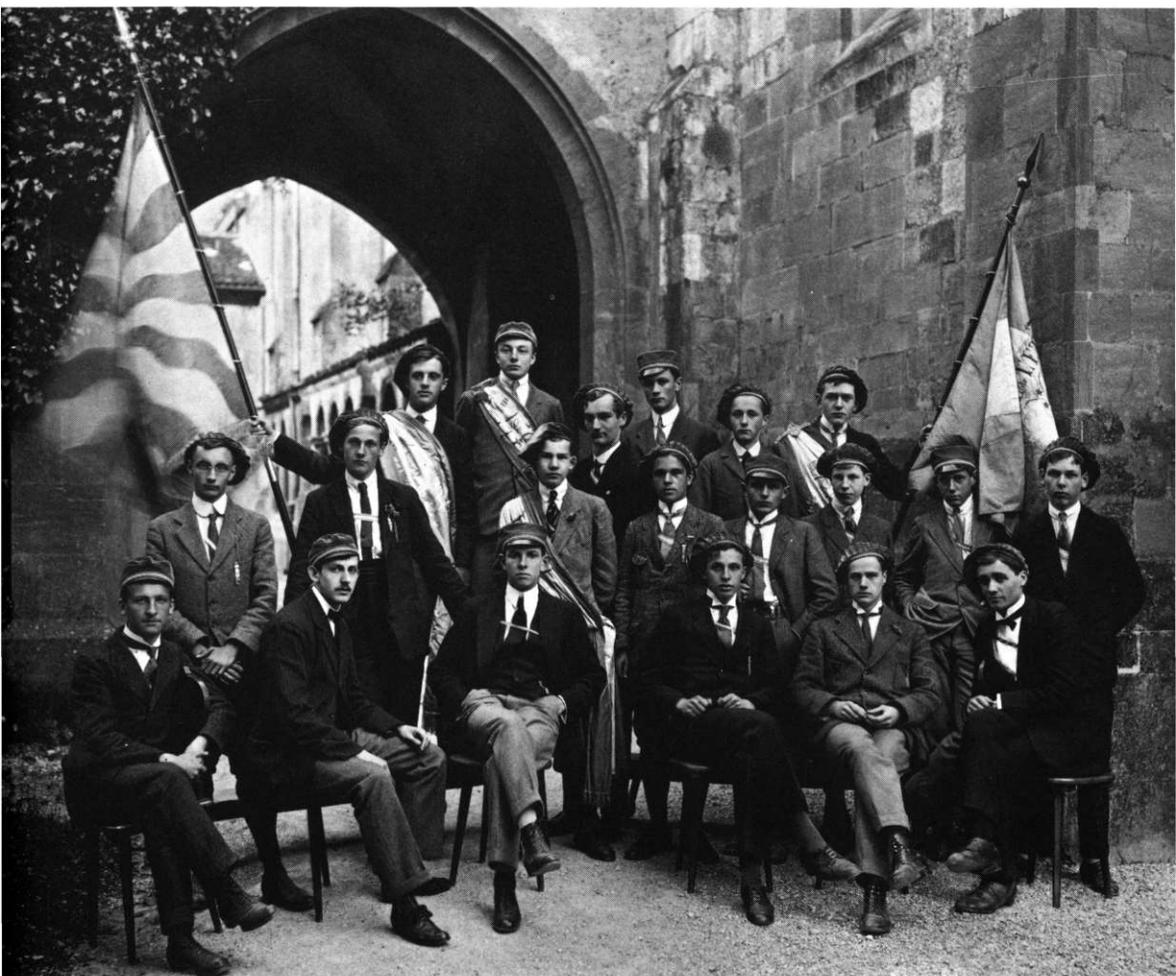
Chers Amis Étudiants !

Vous permettrez à un de vos honoraires, qui vous a toujours conservé un sincère attachement, de venir vous féliciter chaleureusement pour la proposition qui fut faite à Ferris lors du 41^e anniversaire d'Étude, je veux parler de la nomination de Foch honoraire d'Étude. — Vous comprendrez donc aisément qu'un poète de front maintenant poète de l'armistice, admirateur enthousiaste de son chef, vienne soumettre son humble avis sur une si belle décision : inutile de vous dire que j'apprends à cette proposition : je me contenterai de vous remercier du plus profond du cœur d'avoir pensé à mettre Foch au rang de nos honoraires : l'Étude désormais sera fière de compter parmi elle un homme admiré de tous, admiré essentiellement du poète qu'il a conduit à la victoire. — Honneur donc à Foch, honneur à Étude

dont je suis aujourd'hui doublement fier d'être
un honoraire qui sait se souvenir de votre de-
vise et de vos valeurs.

Votre dévoué: Robert Fayot.
v/o Répi.

Robert Fayot, élève-aspirant
3^{ème} Régiment d'Infanterie
10^{ème} Compagnie Secteur postal 129
France



3^e rang : H. Schaerer (prés.), L. van Rollegem, E. Guyot, R. Narbel, R. Jequier, G. Perregaux (v.-prés.-cais.).

2^e rang : J. de Coulon, P. Quinche, A. Steiner, G. Bonhôte, P. Schlaefli, E. Bauer, E. de Meuron, R. de Perregaux.

1^{er} rang : C. Baillod, B. Jeanneret, G. de Perregaux, L. de Dardel, M. Borel, E. Oelschlaeger.

Lettre de candidature de Pierre Quinche

(17 avril 1918 - 23 mai 1921)

À la société l'Étude, Neuchâtel.

Monsieur le président
et Messieurs,

Six mois déjà se sont écoulés depuis le jour de notre entrée au gymnase, six mois durant lesquels nous avons eu le bonheur d'approfondir à connaître la société l'Étude, et par conséquent chacun d'entre vous.

Nous ne pouvons vous dire ici combien ce court laps de temps, a suffi à nous faire pénétrer dans le cœur le désir toujours plus ardent de porter bientôt, nous aussi, les couleurs de l'Étude.

En assistant à vos séances tant au gymnase qu'au local, nous nous sommes bien rendu compte que la bannière violette abritait sous ses plis des jeunes gens unis par une franche et cordiale amitié. Vous en avez donné la preuve dernièrement encore, lors du départ d'un des membres de l'Étude.

C'est pour cela et c'est en cela que nous avons tout de suite aimé l'Étude.

Et c'est parce que nous l'aimions que pendant ces six mois nos efforts, nos desirs, nos pensées étaient tournés vers le même but que nous avons atteint aujourd'hui en vous demandant de nous recevoir membres de l'Étude.

Entrer au milieu de vous comme des amis, et quand le moment sera là en sortir comme des amis, voilà notre ambition.

Des amis. Vous l'avez tout de suite été pour nous en nous accueillant chez vous cordialement et simplement. Voilà pourquoi nous

aimions passer une soirée par semaine avec vous, au milieu des chants, des "visules", de la fumée, des rires, que dire encore sinon au milieu de la plus franche gaieté. Rien ne semblait nous manquer et pourtant il nous manquait encore le principal, - être étudiants -

Voilà pourquoi nous venons par cette lettre, reproduction hélas, trop imparfaite de nos sentiments, vous prier de nous admettre dans votre société, comme membres actifs.

Nous espérons que vous ne trahirez pas notre attente en coiffant bientôt nos têtes des couleurs de l'Étude.

Soyez en certains, nous serons dignes de le porter et de cultiver votre belle devise "amitié et travail".

P. Quinche.

J de Coulton

Louis de Datzdel

G. Bonhôte

L. van Roolyhem R de Perrequin

Ed Baretz

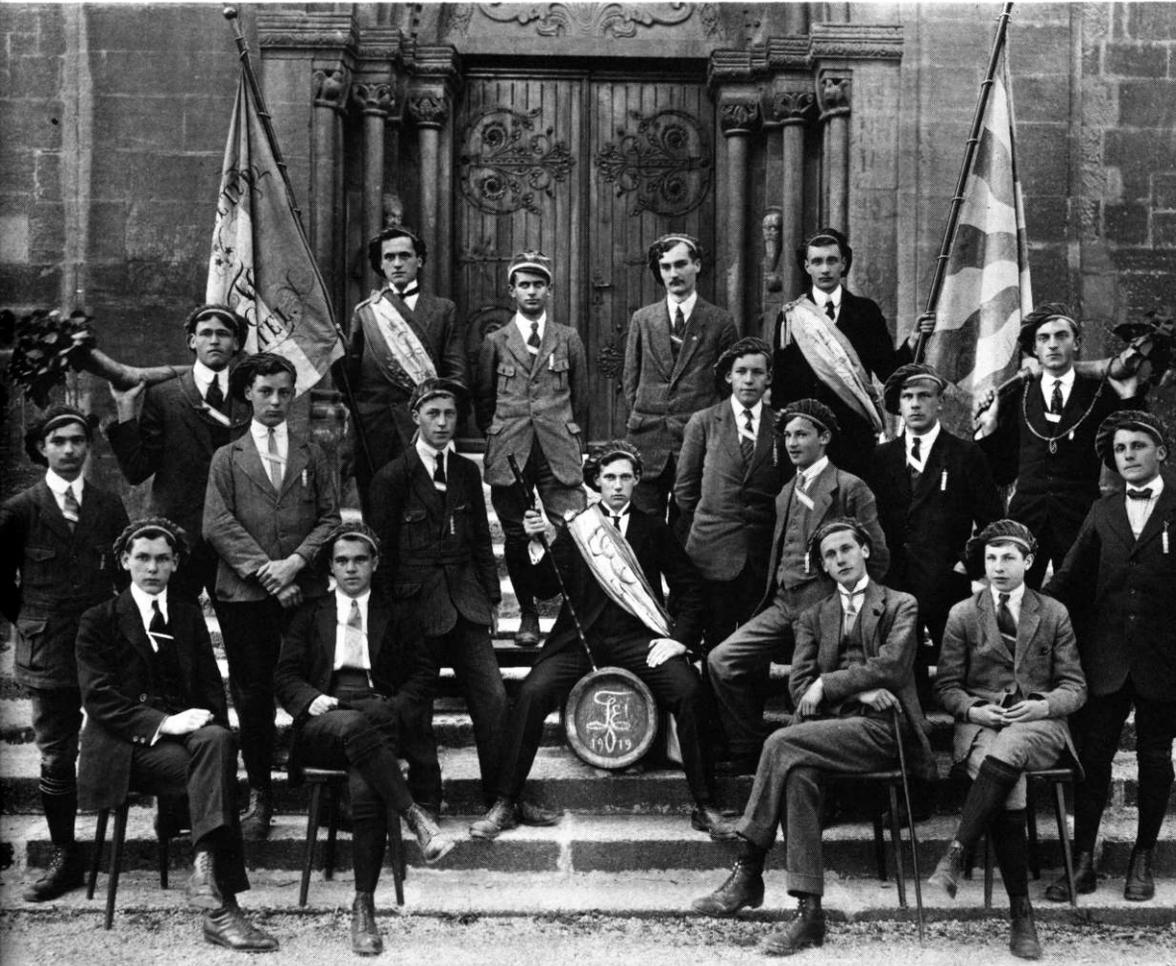
Dumont

M. Janssens

Lucie Borel

R de Perrequin.

Paul Schelbelle.



3^e rang : G. Tissot, P. Richard (v.-prés.-cais.), P. Berger, E. Guyot, J. de Coulon (prés.), J. Haldimann.

2^e rang : J.-V. Attinger, C. Comtesse, E. Bourquin, C. Spuhler, C. Knapp, J. Kiehl, D. Dardel.

1^{er} rang : R. de Perregaux, G. Bonhôte, E. de Meuron, P. Quinche, E. Bauer.

Où l'on apprend que les anciens Etudiens, c'est comme la loterie :
plus on en fait, plus on est riche !

(Huis clos de 22 janvier 1919 au Gymnase.
Présidence : Accu, président)

Nous avons le plaisir de constater la présence de notre nouveau membre honoraire Haeberlin *vo* Whyski. Le président lui souhaite la bienvenue et prie notre maître châtre de battre un ban en son honneur. Uron exécute les ordres et un vigoureux ban d'Etude est battu avec ensemble et enthousiasme. «Vive Whyski !»

Accu nous lit ensuite une lettre de l'Industria nous avisant de son nouveau comité, puis une lettre de Schaerer *vo* Lolet nous apporte sa démission. Les dernières cotisations n'étant pas encore réglées, l'honorariat attendra. Le vice-président-caissier, Son Excellence le général Loulou, aimerait que les démissionnaires payassent leur cotisation jusqu'au moment de la lettre de démission, puisque logiquement, ils font encore partie de l'Etude ! Biscôme, toujours très scrupuleux des formes de politesse, après avoir poliment demandé la parole se lève, se découvre, réfléchit un instant, condense ses idées et gravement parle avec conviction. L'idée de Loulou est très soutenable à son point de vue, mais elle ne devrait être applicable que depuis notre volée, nombre d'Etudiens étant sortis du Gymnase n'ont pas encore donné leur démission, il serait injuste de leur faire payer alors jusqu'à leur démission. Mais il pense que pour nous cela pourrait se faire, conformément aux règlements. Un murmure assez désapprobateur termine son exposé et Accu qui préside avec beaucoup de sang-froid se fait l'interprète du murmure qui a couru dans la salle. Il arrive à la conclusion que la proposition Loulou est soutenable du point de vue logique, mais pratiquement elle est impossible à exécuter. Nous aurions aussi l'air de forcer les vieux à démissionner plus vite ! Une voix dont la provenance est inconnue au procès-verbal interrompt en disant : «Ce ne serait pas un grand mal.» Faisant trouver enfin que la sortie du Gymnase équivaut à une première démission. La question est ainsi liquidée sans donner satisfaction à Loulou, toujours plus rempli de zèle !

Le procès-verbal du huis clos précédent est lu et accepté.

Thési voudrait ensuite être au clair sur la distribution des casquettes aux séances générales de Belles-Lettres. Il estime qu'une limite pourrait être imposée

en n'en donnant qu'aux hospitalants. Biscôme trouve qu'il ne faut pas être trop sévère, mais il estime aussi qu'une certaine discipline doit exister. Accu appuie mais trouve que la question Thési est un détail, cela regarde le président. On ne donnera pas de casquettes au-dessous des premières latines, excepté les cas très spéciaux. Uron, Clex trouvent qu'il ne faut pas faire les difficiles. Ça leur fait si plaisir à ces petits gosses de porter les couleurs et c'est si joli à voir cette galerie violette (approbations dans l'assemblée).

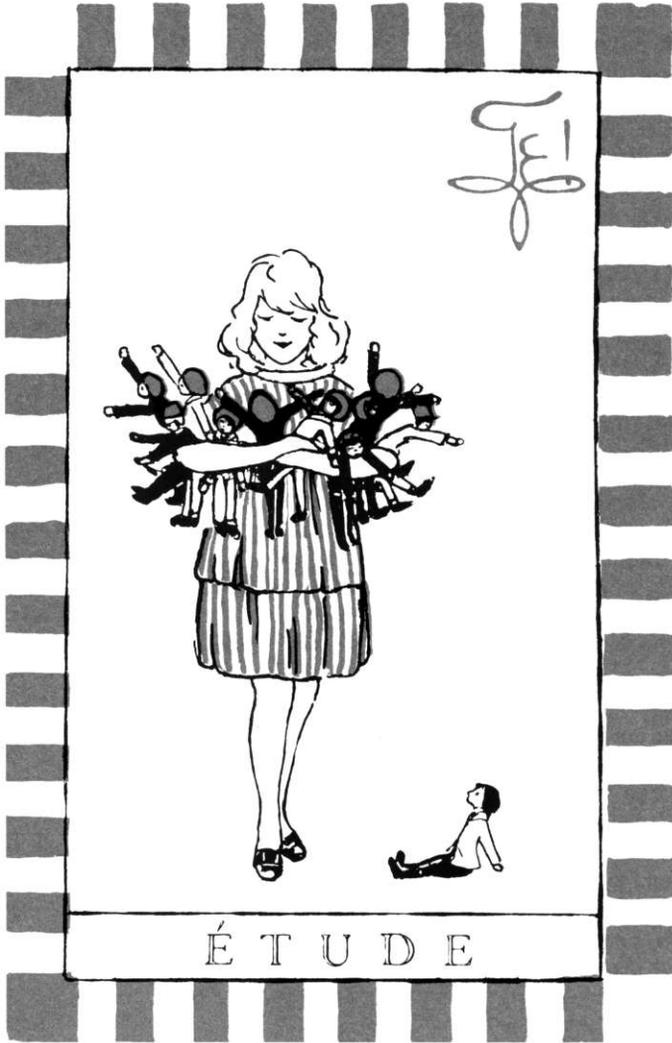
Clex parle de la loterie. Il faut se dépêcher. Nous aurions 200 billets ou plus. La loterie nous rapporterait 500 francs et la valeur des lots doit être de 500 francs.

Loulou dépité s'écrie : « Alors on ne gagne rien. »

Les travaux pour la prochaine séance seront faits par Bourquin *vo* Cardiac. Travail de candidature Quenouille... vers.

Le huis clos est levé.

Le secrétaire adjoint, Pierre Quinche *vo* Faisan



Où l'on décide de remercier les « Etudiantes »
brodeuses de la nouvelle écharpe

(Huis clos du 21 janvier 1920 au Gymnase.
Présidence : Gorgoyon, président)

La discussion s'engage au sujet de l'acceptation du second travail de candidature de Panurge qui, après quelques instants de délibération, est requillé à une forte majorité. Gorgoyon déclare à Panurge qu'il devra présenter un nouveau travail dans quinze jours.

Puis la parole est à Bourdon qui s'excuse de sa dernière absence. « Il avait des parents chez lui » qui l'ont empêché de venir à la séance. Cette raison est jugée suffisante ; mais Thési lui demande alors des explications au sujet de la soirée du Red-Fish à laquelle il s'était engagé à aller comme délégué et représentant de l'Etude. Bourdon explique qu'il avait donné rendez-vous à Gallet à 8 heures moins cinq dans l'intention de s'y rendre avec lui. Gallet n'étant pas au rendez-vous, Bourdon s'en alla au cours de danse dans l'espoir de l'y trouver. Mais toujours point de Gallet qui était, à ce qu'il paraît, malade. Il se vit obligé de courir chez son ami. Toutes ces pérégrinations firent que Bourdon pensa qu'il était trop tard pour retourner à la Rotonde. Gorgoyon demande de gracier le condamné. Thési y consent en faisant remarquer toutefois que c'est la dernière fois qu'un incident de ce genre sera pris en considération.

Faisan se fait excuser lui aussi, empêché de venir ce soir à la séance pour affaire de famille. Son excuse est acceptée.

Puis Gorgoyon soulève la question au sujet des souvenirs qui seront offerts aux « Etudiantes » ! le jour de la remise de l'écharpe. Il pense qu'un « Champagnerziepfel » conviendrait parfaitement bien à chacune de nos gentilles brodeuses. Chaque Etudien en fera présent d'un, à une « Etudiante » préférée. Quant aux deux autres jeunes filles qui resteront, les membres de la « noble Etude » se cotiseront, tout simplement. Atou prend alors la parole : il trouve que nos « Etudiantes » sont charmantes, tout ce qu'on voudra, mais que c'est tout de même bien coûteux par les temps qui courent et propose d'une voix tonitruante que puisque c'est pour Etude, ce soit Etude qui casque et non pas chaque Etudien en particulier. Proposition vivement et bruyamment approuvée. Le président a de la peine à se rendre maître du silence. La séance continue. Thési trouve lui aussi que 9 francs, c'est beaucoup trop. Atou, toujours Atou,

fait remarquer d'ailleurs que ce seront les volées suivantes qui profiteront de tout ça. Il ne vaut pas *se dépenser* sans profit pour son prochain. Sur quoi Uron prend immédiatement la parole pour reboucher Atou. Il n'est pas du tout d'accord avec ce que vient de dire son collègue. Chaque Etudien à la dernière écharpe a bien déboursé 20 francs ; il ne voit pas pourquoi nous ne pourrions pas faire de même surtout que ce n'est que 9 francs. Je sais bien que la vie est plus chère mais tout de même...! et surtout pour des personnes du beau sexe!!!

Il ne faut en tout cas pas, trouve Thési, qu'on mette son nom sur la barrette des châtelaines. Cardiac et Math sont d'accord. Enfin on décide que ces cadeaux se payeront «en bloc» et Gorgoyon propose à cet effet 12 fr. 50 de cotisation pour le mois prochain. Le coup est rude. Math demande avec raison que ça se répartisse plutôt sur deux mois. Les rentrées se feront plus facilement ! On passe au vote. Cette dernière proposition est évidemment acceptée à l'unanimité ; donc les cotisations seront de 8 francs pour février et mars. C'est déjà bien suffisant.

Puis on passe aux prix à décerner pour le concours de carte. Il y a six épreuves dont cinq de notre ami Putty et une de notre dévoué Gallet. Les avis sont très différents. On ne s'entend plus. Enfin on en propose une de Putty (un Etudien de profil). Elle est acceptée par 13 voix sur 15 votants et obtient donc le 1^{er} prix. Gorgoyon se demande combien d'exemplaires il faut en faire imprimer. Uron demande 500. Atou trouve que c'est trop. La proposition de 500 est néanmoins acceptée. Comme 2^e prix c'est celle de Gallet qui passe haut la main. Maintenant quelles seront les récompenses ? Pour le 1^{er} prix, un «Champagnerziepfel». Mais Uron fait remarquer que Putty risque fort de porter prochainement la casquette et le «Weinziepfel». Il propose une broche avec le signe d'Etude ce qui est accepté à l'unanimité.

Comme 2^e prix, Math pense qu'un «bouquin» ferait bien l'affaire. On en trouve encore à 4 fr. 50.

Gorgoyon dit ensuite qu'il se chargera de faire la liste des hospitants qui sont dignes d'avoir un billet pour les séances générales de Belles-Lettres. Ces dernières ayant lieu mercredi 28, vendredi 30 et samedi 31 janvier 1920, la séance du mercredi 28 à Etude est supprimée et pour le 4 février les travaux sont fixés comme suit :

Travail de candidature	Queen
Vers	Coing

Le huis clos est levé !

Le secrétaire adjoint, J. de Pourtalès *vo* Vessie

Où l'on apprend encore comment se comporter dans le grand monde
et lors d'occasions exceptionnelles !

(Huis clos du 17 mars 1920 au Gymnase.
Présidence : Gorgoyon, président)

Gorgoyon nous lit tout d'abord une lettre de Gymnasia regrettant vivement qu'Etude n'ait pu se faire représenter à Genève à l'occasion de leur soirée annuelle qui a évidemment réussi sous tous les rapports.

Puis c'est une lettre des *Sciences commerciales* invitant deux des membres de l'Etude à assister à leurs séances générales. Gorgoyon et Math se montrent tout disposés à y aller.

Une troisième lettre et pas la moins intéressante certes, de M^{lle} Jaqueline Bauer qui se fait un plaisir d'inviter Etude chez elle le samedi 20 mars à l'occasion de la remise de l'écharpe. Cette nouvelle est accueillie avec un enthousiasme bien compréhensible.

Crick demande ensuite qu'on fasse encore un huis clos jeudi à 9 heures aux combles pour décider des dernières mesures à prendre en vue de la soirée de samedi. Tout le monde n'est pas d'accord sur l'heure fixée et Uron fait très justement remarquer qu'il n'y a pas seulement les 1^{res} littéraires en Etude. Il faut choisir un moment qui arrange tous les Etudiens...

Uron recommande, inutilement peut-être, de la tenue à la soirée de samedi. On décide de se réunir à 7 h. 55 au local afin d'arriver en bloc, avec bannières et écharpes bien entendu, chez M. et M^{me} Bauer.

Puis la discussion s'engage sur les dispositions à prendre pour que la soirée revête une certaine solennité. Cortège puis une fois arrivés, présentations des Etudiens à M. et M^{me} Bauer; présentations ensuite à ces demoiselles les « Etudiantes ». Au moment où le président aura terminé son discours les Etudiens entonneront l'*Etudiante*.

Poul aimerait connaître un peu le programme de la soirée. Il consiste en jeux, danse, etc... D'ailleurs il n'est pas nécessaire du tout de savoir exactement ce qu'on fera. L'imprévu est ce qu'il y a de mieux dans ce genre de choses.

Gorgoyon demande à son tour un huis clos samedi matin pour faire les derniers préparatifs. Il propose ensuite d'envoyer à M^me Bauer un bouquet de fleurs aux couleurs étudiantes en signe de remerciements.

Uron engage encore vivement les Etudiens à ce que ce soient eux qui fassent les avances aux demoiselles et non pas le contraire. Ainsi la « stimmung » ne fera pas défaut et le froid des premières minutes aura vite disparu.

Puis Faisan soulève la question des présentations. Il demande que les Etudiens qui connaissent les « Etudiantes », présentent ceux qui n'ont pas ce privilège afin que l'intimité puisse régner dès le commencement de la soirée.

La séance du mercredi suivant, soit le 27 mars, est consacrée aux élections ! Citoyens tous aux urnes !

Le huis clos est levé !

Le secrétaire adjoint, J. de Pourtalès *vo* Vessie



Lettre de candidature d'André Quinche

(23 avril 1921 - 28 janvier 1924)

Neuchâtel, le 22 mars 1921.

Monsieur le Président

Messieurs, chers amis étudiants.

Aujourd'hui enfin, mon vœu s'est réalisé
Étude, qui depuis longtemps déjà m'attirait
Étude que j'ai toujours considérée comme
la vraie et belle société gymnasiale, dans
laquelle je vous voyais tous, coiffés de cette
belle couleur violette, et que j'enviais braver
depuis un an déjà, a enfin ouvert l'une
de ses portes. Cette porte la plus difficile à
franchir, puisqu'une cohorte de professeurs
la garde, je l'ai franchie ce soir, le
cœur plein d'allégresse. Il m'en reste
encore une à passer, derrière laquelle

vous chers amis Etudiens, vous vous tenez.
C'est vous que je recherche, c'est votre amitié
que je vous demande par cette lettre et
c'est la mienne que je vous donne en
échange. Vous n'êtes pas aussi cruels
et aussi difficiles à plaire que les professeurs,
et c'est pour cela que je m'empresse de vous
demander d'accepter ma candidature.

Vous me ferez un immense plaisir en
l'acceptant et j'espère alors être digne de
porter les couleurs violettes, j'espère que vous
aurez du plaisir à me recevoir, comme moi
j'en ai à vous rejoindre sous le drapeau
d'étude. Je m'efforcerai par mon travail,
ma piété et mon amitié à être un
"Etudien", ce mot veut dire beaucoup.
Mon cœur trop joyeux ne peut dire autre
chose que "Vive Etude..."

Jean-Louis Borel
T. de V. ch.

André Guinchy.
Charles Kuppig

Où il est question de marchandage d'amitié et de prix du pétrole

(Huis clos du 13 avril 1921 au Gymnase.
Présidence: Panurge, président)

Panurge lit deux lettres de candidature. Jean Mauler, dans un style maladroit et pâteux, appuyé par Atou et Latente, demande son admission en Etude. De même André Quinche soutenu par Atou et Weck; il nous marchandé son amitié qu'il noie dans de longues tirades lyriques.

Ces deux candidats sont acceptés unanimement, et grâce à un petit « coup de pouce » d'Atou, le parrain de tous deux, ils entreront en Etude le 28 avril. Panurge va lire deux lettres de Gymnasia et Tarentelle, au sujet d'Aubonne mais les Etudiens préfèrent les explications d'Atou qui fut directement en relation avec les sus-dites vaillantes sociétés. On passe à la discussion de la question du travail de Foc; Foc nous a présenté un simple travail écrit au lieu de son deuxième travail de candidature. Il s'excuse insuffisamment et le règlement est appliqué: Foc payera 20 francs et fera un travail dans quinze jours. Atou, en qualité d'ancien président, nous lit les articles spéciaux qu'inséra M. Bauer dans le bail de notre nouveau local. Ils sont sévères: interdiction de chanter après 22 heures, visite mensuelle du local par un de ses agents, etc. Panurge ose espérer que nous y resterons jusqu'au 24 mai! Putty déclare qu'il sera facile d'entretenir avec nos colocataires de bonnes relations. Espérons-le, car ces clauses étoufferaient notre vie étudiante! Comment éclairer notre nouveau local? nous ne possédons plus qu'une méchante lampe à pétrole (un hospitant ayant brisé la seconde que nous avions à la ruelle Breton). Il nous suffirait d'acheter une lampe pour être éclairé au gaz. Létu, scadj, parle en faveur du gaz, il en montre les avantages, propreté et commodité. Il rencontre une forte opposition. Atou propose de maintenir le pétrole jusqu'en septembre, il croit l'installation d'une lampe à gaz trop coûteuse, d'autant plus que nous n'aurons peut-être pas ce local longtemps. On vote: 9 voix contre 2 proclament le maintien du règne du pétrole!

Galet a retrouvé dans les archives une « copie de lettres », il la remet à Weck, notre secrétaire. Encore une fois l'éternelle question de l'écharpe; elle sera confectionnée pour mercredi prochain.

Puis viennent les questions financières, ennuyeuses comme toujours, et

nombreuses ce soir. Bourdon, qui entre dans le rôle ingrat de caissier, parle : «Plusieurs Etudiens n'ont pas encore payé leur note de mars, je demande une amende s'ils ne le font jusqu'à demain à midi.» L'assemblée consent.

Vasistas a reçu récemment un téléphone de l'hôtesse du Champ-du-Moulin. Elle nous exhorte à payer notre festin du 1^{er} mars. Bourdon en prend note. Enfin nous avons encore le plaisir d'entendre Galet parler caisse. Nous l'avions chargé de quelques démarches pour notre loterie. Il nous propose d'émettre 1000 billets à 50 centimes. Atou se récrie, « nous ne serons que quinze en Etude, jamais nous ne pourrons les placer tous ! » Sur quelques avis de notre sage honoraire Quenouille, Atou propose 500 billets à 1 franc ; 6 voix l'appuient, la majorité.

Pour finir notre huis clos et montrer pour une dernière fois l'homme « rapace » qu'a fait de Galet sa charge prolongée de caissier, une petite question surgit : les amendes que lors du déménagement le quorum des Etudiens infligea à Paul, Vessie et Létu. Les inculpés s'expliquent, leurs amendes sont diminuées.

Travaux du 20 avril : travail écrit : Roquet ; improvisation : Latente ; vers : Weck.

Le huis clos est levé !

Le secrétaire : Létu

Souvenirs d'Etude

Ecrits par André Quinche
(1921-1923)

A l'heure où les réalités quotidiennes d'un monde en pleine effervescence relèguent à l'arrière-plan le passé, il est réconfortant de voir un comité se constituer pour marquer le centenaire d'une société d'étudiants qui a enrichi nos années de Gymnase. Mieux encore : réaliser une plaquette en demandant à quelques anciens d'y faire parler leurs souvenirs, c'est nous offrir la joie de revivre une époque à laquelle nous restons attachés, parce que faite de travail et de plaisir, de fantaisie et d'insouciance, d'enthousiasme et de camaraderie. Merci pour cette heureuse initiative.

En acceptant de collaborer à cette plaquette, je ne me rendais pas compte des difficultés d'exécution. A l'âge où la mémoire fait défaut c'est effectivement un problème. Heureusement qu'au fond d'un tiroir j'ai retrouvé quelques vieux papiers, jaunis par le temps, mon béret et mon « bergzipfel » et les trois grandes photos classiques des volées 21 à 23. Grâce à ces documents et à un S.O.S. à deux amis d'enfance, mes souvenirs d'Etude se sont précisés et toute l'atmosphère de l'époque m'est revenue.

A l'époque, en effet, entrer au Gymnase et porter une casquette d'étudiant était pour beaucoup d'entre nous un symbole de maturité. On en rêvait déjà au Collège latin et l'on aimait assister aux monômes des gymnasiens surtout lorsqu'ils défilaient triomphalement le long de l'avenue du 1^{er}-Mars pour célébrer la réussite du bachot. En partageant leur allégresse on ne faisait guère alors de différence entre ceux qui portaient le béret noir des Chameaux, la casquette bleue de Néocomia ou le béret violet d'Etude. Ils étaient tous pour nous vainqueurs d'une des premières grandes épreuves de la vie que nous savions devoir également traverser : on les admirait tous, tout simplement. Ce n'est qu'une fois au Gymnase et après avoir été « chameau » pendant deux longs trimestres qu'on s'impatientait de passer du noir au bleu ou au violet : non seulement parce qu'on pensait trouver dans ces deux sociétés d'étudiants tout ce qu'on peut imaginer de merveilleux à cet âge-là, mais aussi parce que c'était pour nous comme une promotion sociale. Il fallait, bien sûr, pour mériter cet avancement, obtenir l'accord du Collège des professeurs, dont le verdict dépendait de notre travail et de notre conduite.

En ce qui me concerne, pas de choix difficile entre Etude et Néocomia. Etude était la pépinière de Belles-Lettres où avaient passé mes ascendants paternels

et maternels ; je tenais à leur rester fidèle ; mais aussi Etude me paraissait plus noble, plus francophone, plus dans la tradition neuchâteloise ; je souhaitais y accéder de tout mon cœur. Mais voilà, à cause d'une aventure qui a très mal tourné, je dus attendre toute une année avant d'en faire partie.

Cette aventure se situe fin 1919, c'est-à-dire, peu après la Première Guerre mondiale et la grève générale que connut la Suisse en 1918. Nous étions encore traumatisés par ces deux tragiques événements dont on entendait souvent parler. Puis, à cette époque, en Suisse et à Neuchâtel en particulier, siège d'une Principauté pourtant heureuse sous le roi de Prusse, on n'aimait pas les Allemands. Même au Gymnase il devenait presque impossible à la Direction de trouver un professeur d'allemand qui sache s'imposer. En cette année-là, l'excellent directeur que fut Ernest DuBois tenta une expérience unique : il proposa au candidat, comme épreuve d'engagement, d'exercer son autorité en donnant une leçon hors programme aux étudiants de dernière année. A ces derniers, il souffla, dit-on, l'idée de mettre également le candidat à l'épreuve. Ce fut paraît-il terrible, mais le candidat triompha ; M. Bohnenblust fut nommé professeur d'allemand au Gymnase.

Singeant nos aînés, nous les 20 à 25 jeunes que nous étions en 3^e littéraire, nous avons atrocement charrié le nouveau venu, dès ses premières leçons. Il s'imposa néanmoins et nous infligea tout un samedi après-midi de retenue. Estimant cette décision arbitraire et cette sanction exagérée nous avons comploté de venir aux arrêts jusqu'à 15 heures seulement et de demander à ce moment-là l'autorisation de rentrer chez nous préparer nos examens de fin d'année. En cas d'acceptation, pas de problème. En cas de refus, nous nous sommes tous engagés à quitter la salle. Instigateur ou non de cette diabolique indiscipline, je fus, quoi qu'il en soit, celui qui mena l'action. A 15 heures précises, après avoir tous bien travaillé dans le plus grand silence, j'ai levé la main et posé la question. La réponse fut négative et ferme : «Setzen Sie sich sofort.»

Personne ne s'étant d'ailleurs levé, je me suis rassis, plutôt désorienté. Pendant une à deux minutes on chuchota, on m'encouragea à recommencer en m'assurant cette fois-ci de me suivre. Je me suis levé en reposant la question : presque toute la classe était debout. Il y eut un moment de confusion, on parlementait. Prié de me rasseoir, je n'en fis rien, lorsque dans le brouhaha j'entendis subitement cet ordre terrifiant : «Herr Quinche gehen Sie fort für immer.» Ayant pris la porte je me suis trouvé seul dans le corridor. C'est alors que j'ai réalisé la gravité de la situation.

Inquiet, ne sachant que faire, je fus bientôt rejoint par mon vieil ami Tino DuPasquier. Me voyant stupéfait, il me lança : «On t'a promis de te suivre, je tiens ma promesse.» Je n'oublierai jamais ce moment d'intense émotion et de profonde amitié. J'étais réconforté. Entendant toujours discuter dans la classe, nous avons tous deux attendu les événements. La porte s'ouvrit à nouveau et un envoyé du professeur déclara : «DuPasquier peut rentrer mais pas Quinche.»

Tino refusa et l'on supplia tous deux le délégué de faire sortir le plus grand nombre de camarades. Après quelques minutes, dix sont sortis et le silence revint dans la salle. Quant au groupe des douze, il sortit du Gymnase, croisa dans la cour le directeur et s'arrêta chez le pasteur Paul DuPasquier, où il fut réconforté matériellement et moralement et préparé à subir les conséquences de sa faute. Dans la presse du soir on pouvait lire «Grève au Gymnase». Un télégramme m'attendait à la maison : «Inutile de vous présenter lundi aux cours : à 10 heures à mon bureau. DuBois.»

L'entrevue fut orageuse mais finalement positive en ce sens qu'après m'avoir entendu et accablé de reproches, Ernest DuBois me promit de prendre ma défense devant le Grand Conseil. Néanmoins, les sanctions furent sévères : le groupe fut suspendu des cours pendant quinze jours et je fus en plus exclu des leçons d'allemand pour une année. C'est ainsi qu'Etude m'échappa et qu'en doublant la 3^e littéraire, j'avais tout à recommencer : travail, amis et espoir de faire partie d'Etude !

Mon désir d'être Etudien fut comblé en 1921. Le 23 mars j'apprenais que la Direction et le Collège des professeurs ne s'étaient pas opposés à ma demande. On ne me tenait donc plus rigueur du passé. Même Gustave Attinger et Alfred Berthoud, professeurs de latin et de chimie, dont on craignait toujours le verdict, ne mirent pas de veto, malgré mes notes faibles dans ces deux branches. Après avoir choisi mes deux parrains, Charles Knapp et Jean-Louis Borel, j'ai posé ma candidature à Etude et le 16 avril, je recevais la lettre suivante :

Mon cher Quichotte,

J'ai le plaisir de t'annoncer que ta lettre de candidature a été favorablement accueillie par les Etudiens. Nous te recevrons donc, sauf avis contraire (ce qui est toujours possible) à la prochaine séance, soit mercredi 23 avril 1921.

Je souhaite que tu trouves en Etude les amis sans lesquels la vie est si monotone et je sais que tu les y trouveras, Quichotte ! Jouis avec nous de ta jeunesse si courte en mêlant le travail au plaisir. C'est là, la vraie joie de vivre notre jeunesse. N'oublie jamais notre devise si belle «Amitié - Travail» et reçois une bonne poignée de main de tous les Etudiens et spécialement du secrétaire !

Au nom d'Etude, Jean-Louis Borel, secrétaire

Le 23 avril, j'étais officiellement reçu, selon la cérémonie d'usage : l'accolade de mes deux parrains, les félicitations chaleureuses et bruyantes ainsi que les quolibets traditionnels étaient au programme. Comme chacun je fus gratifié d'un vulgo, celui de Clozet, mais on continua à m'appeler de préférence Quichotte. C'est la casquette que j'ai commencé à arborer mais par la suite je suis revenu au béret, plus flatteur et plus romand. J'étais heureux de porter enfin les couleurs violettes et de pouvoir, dès le lendemain, me joindre aux



3^e rang : Gilbert Beley (prés.), Jean-Louis Borel (secr.), Jean-Victor Attinger (v.-prés.-cais.), Jean Payot (scadj.).

2^e rang : André Quinche, René Jequier, Pierre-André Jacot, Jean-Pierre Michaud, Guy de Coulon, Jean Mauler.

1^{er} rang : Daniel Dardel, Pierre Berger, Albert de Coulon, Charles Knapp, Jacques de Pourtalès.

Etudiens qui tenaient leur colloque au bas des Terreaux pour y discuter de tout et reluquer les jeunes filles au sortir du collège. Mais ce dont je me souviens surtout c'était la joie de faire partie d'une société d'étudiants, dont la devise me fascinait, et la joie des retrouvailles d'amis que j'avais perdus en doublant la 3^e littéraire, en particulier Jean-Louis Borel *vo* Weck, Albert de Coulon *vo* Putty Lattente et Daniel Dardel *vo* Poul.

Si mon passage à Etude reste lumineux dans ma mémoire, c'est plutôt d'une atmosphère dont je me souviens. Néanmoins voici quelques souvenirs plus précis, jetés en vrac.

D'après les trois grandes photos en ma possession, nous étions quinze à Etude en 1921, dix-sept en 1922 et vingt en 1923, soit une augmentation réjouissante confirmant les années glorieuses de la société. Le comité se composait toujours d'un président, d'un vice-président-caissier, d'un secrétaire, d'un secrétaire adjoint et d'un cantus. Sur ces trois photos figurent respectivement comme président : Gilbert Beley *vo* Panurge, Pierre-André Jacot *vo* Roquet et Pierre Attinger *vo* Citerne. Quant au cantus meister, dont la tâche consistait à animer soirées et sorties et à diriger monômes et chants, on y voit respectivement : Albert de Coulon *vo* Putty Lattente, Jean Pierre Michaud *vo* Wasisda et Guy de Coulon *vo* Foc, tous trois d'une vitalité extraordinaire.

Sauf erreur, on nommait un nouveau comité chaque trimestre. A l'une de ces élections, le choix du candidat à la présidence a donné lieu à une grande bagarre. Nous étions divisés en deux camps égaux, bien déterminés à ne pas céder, de guerre lasse, soit par abstention soit comme transfuge. Cela dura. Un des nôtres, Guy de Coulon *vo* Foc, était absent, fiévreux dans son lit et malade depuis quelque temps déjà. Par estafette ou par téléphone, je ne m'en souviens pas, nous lui avons demandé de venir nous aider à conquérir la victoire. Il accourut, donna son vote et rentra se coucher. J'ignore si nos camarades de l'autre camp ont jamais eu vent de ce subterfuge : quoi qu'il en soit, hier comme aujourd'hui, il est bien vrai que « la fin justifie les moyens ».

Notre activité majeure était notre soirée hebdomadaire, le mercredi soir à 20 heures. Dans une salle du Gymnase nous avions d'abord la partie sérieuse dite « séance littéraire ». A tour de rôle, l'un d'entre nous exposait un travail original qu'on discutait et critiquait parfois vertement. Je me souviens de certaines séances où je restais médusé par la teneur et la valeur des travaux présentés : mais quant à me rappeler sur quel sujet, cela m'est impossible. Par contre j'ai découvert dans mes papiers une « Nouvelle » intitulée *L'Homme invisible* que j'avais présentée en janvier 1922. Le sujet m'a-t-il été inspiré par la lecture du roman de H.G. Wells, *The Invisible Man* ou était-il la conséquence d'une forte impression ressentie à un cours de physique ou de chimie ? Je ne le sais. En tout cas, après avoir relu ce récit d'imagination scientifique, je n'en suis plus très fier.

Après la séance littéraire, vers 22 heures environ, on formait le monôme et à tue-tête on chantait en répétant ce refrain bien connu : « Sonnez, sonnez les cloches de la Collégiale, sonnez, sonnez les cloches du Temple du Bas, les

Etudiens, les Etudiens, les Etudiens sont réunis.» Cela jusqu'à la ruelle Breton où dans un local, à l'entrée sordide, on chantait, on criait, on plaisantait dans la fumée et l'odeur de la bière jusque tard dans la nuit. C'était ce qu'on appelait le deuxième acte !

Il y avait aussi pendant l'année quelques joyeuses occasions de nous amuser et d'exercer nos talents.

Au printemps, c'était la traditionnelle journée du « Maitrank » qui consistait à cueillir dans le vallon de Frochaux la petite plante des champs et des bois, nommée « Spergule » et qu'on faisait infuser ensuite dans une grande bassine remplie de vin blanc. La boisson qu'on en obtenait était rafraîchissante, odorante, enivrante et exaltante. Elle nous mettait en douce gaieté pour ne pas dire plus et nous incitait en redescendant à pied sur Saint-Blaise, à prolonger la soirée dans cette petite ville renommée par ses foyers accueillants et pour son célèbre pensionnat de jeunes filles. Les plus entreprenants et les plus sentimentaux d'entre nous allions alors donner, jusque tard dans la nuit, quelques « sérénades » sous les fenêtres de prétendues bonnes amies ou sous celles du pensionnat Jobin.

Le 11 novembre, anniversaire d'Etude, nous avions chaque année, en présence des anciens, une soirée mémorable. Il y avait, bien entendu, un repas de circonstance, un échange de discours officiels célébrant et prônant Etude et sauf erreur la présentation d'un travail de choix. La présence des anciens rehaussait considérablement la teneur de cette soirée et lui donnait une atmosphère à la fois sérieuse et gaie qu'on appréciait tout particulièrement. Puis il y avait surtout les fameux « Pirates », chansons taquines et rimées que nous préparions aux dépens de nos camarades et débiteurs à tour de rôle avec un entrain endiablé. Les travers, les bizarreries, les défauts de nos camarades étaient dévoilés au grand jour, le plus souvent avec beaucoup d'esprit et sans méchanceté. On attendait toujours avec impatience ce moment-là. Les « Pirates » avaient une grande valeur éducative : ils nous entraînaient à chanter, à rimer, à exercer la satire sans jamais dépasser les limites de la taquinerie comme ils nous apprenaient à ne pas nous prendre au sérieux, à supporter la critique et à vaincre la susceptibilité. C'est en retrouvant trois vieux pirates que j'avais faits en 1921 sur Roquet, Wasisda et Kurdan (Jean Mauler) que ce souvenir m'est revenu.

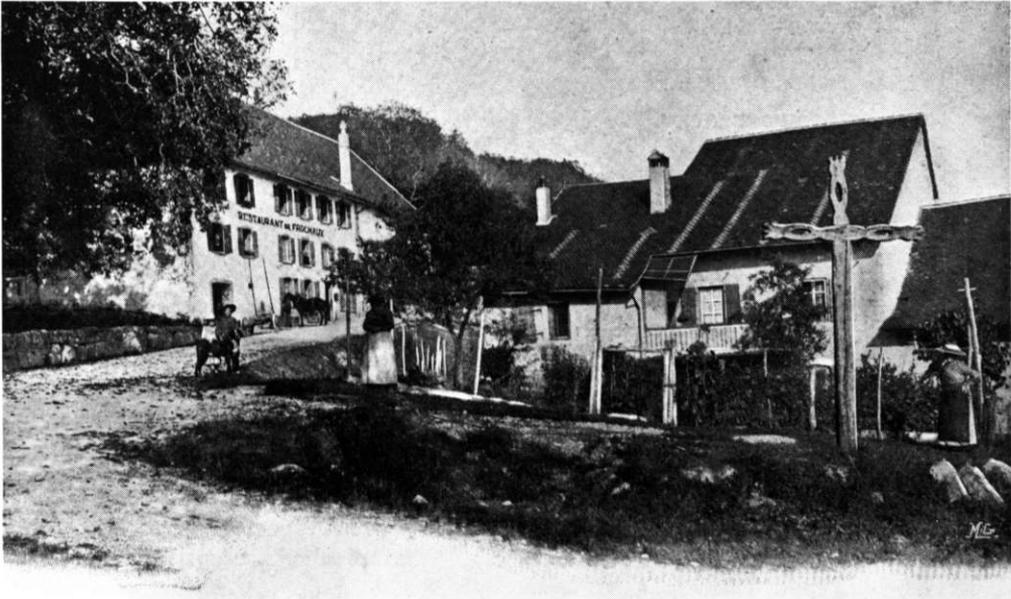
Au mois de décembre nous avions de nombreuses fêtes de Noël, dont celle d'Etude, où nous présentions toujours une pièce théâtrale. Une photo de Noël 1922 montre sept d'entre nous, en costume et en travesti, jouant *Le Retour imprévu* de Regnard. Il fallait être jeune pour supporter cette période de fin d'année, où Noël, tout en perdant sa véritable signification n'était qu'une suite de festivités bruyantes et fatigantes. Nous passions en effet, en tant que membre du comité, du Noël d'Etude à ceux de Belles-Lettres, de Zofingue, de Néocomia et d'ailleurs en prétextant notre présence indispensable.

Enfin, comme pépinière de Belles-Lettres, Etude avait, à ses théâtrales, places réservées au poulailler. Je me souviens de l'honneur que cela représentait pour

nous et du tumulte que nous tenions, si haut perchés. Remplissant les entractes de nos chants et de nos cris, interpellant certaines personnalités présentes au spectacle, applaudissant à tout casser les acteurs que nous aimions et manifestant ostensiblement notre approbation lorsque dans la « monture » on s'en prenait à nos professeurs, je comprends aujourd'hui combien ce tintamarre pouvait indisposer une partie des spectateurs. Mais c'était dans la tradition et il fallait que jeunesse se passe !

Et maintenant que conclure ?

Depuis quelques temps déjà j'écris ces quelques pages. Devant moi, au mur de mon bureau, pend une vieille gravure « Neuchâtel en 1799 ». Au coin de celle-ci sont accrochés mes deux bérets de Belles-Lettres et d'Etude. Bien que je sois sur la Riviera vaudoise depuis bientôt cinquante ans, avec beaucoup d'absences à l'étranger durant ma vie professionnelle, Neuchâtel reste ma ville de prédilection. Quel coin de terre charmant, malgré son rude climat et ses longs mois de brouillard, et que de beaux souvenirs je garde de ma jeunesse et de mes années d'étude. Quant aux deux bérets de Belles-Lettres et d'Etude, ils représentent beaucoup pour moi. Ils sont le rappel d'une jeunesse spontanée, frondeuse, critique, tapageuse, enthousiaste, pleine d'illusions et sans maturité qui caractérise l'adolescence de tous les temps. J'ai décroché mon béret d'Etude pour voir si à l'intérieur je trouverais quelque souvenir dans les inscriptions que



nous nous dédicacions. Certaines se sont effacées, d'autres sont à peine lisibles, comme celle-ci :

Les femmes sont comme des oignons. Plus on les épluche plus elles nous font pleurer.

Pierre Attinger *vo* Citerne

Mieux conservées, en voici deux autres :

Donec eris Felix multos numerabis amicos.

Ton cousin Ted (Wavre) *vo* Micado

Les petits égards trahissent les grandes passions.

Ton frérot Kurdan (Jean Mauler)

Ces inscriptions n'apportent pas grand-chose de plus que du déjà dit mais elles sont le reflet de nous-mêmes à cette époque, de cette amitié que nous avons trouvé à être ensemble dans une société d'étudiants, non seulement pour s'amuser et profiter de la vie, mais pour faire quelque chose ensemble. C'est cela l'important et c'est cet apprentissage du travail et des plaisirs en commun qui nous a permis de regarder en équipe la même direction en dépit de nos diversités de naissance, de caractères et d'opinions.

Il paraît qu'on ne voit plus de casquettes ni de bérets d'Etude à Neuchâtel et que l'attrait des sociétés d'étudiants n'attire plus les jeunes de notre époque ? C'est grand dommage.

Ah ! « si tous les gars du monde se tenaient par la main... » de même que nous nous serrions les coudes en formant nos monômes et en chantant à gorge déployée : « sonnez, sonnez les cloches de la Collégiale... » il y aurait peut-être plus d'amitié, d'esprit d'équipe et de foi pour comprendre et résoudre les graves problèmes du monde d'aujourd'hui !

Clozet

La Tour-de-Peilz, 27 octobre 1976

Où l'on apprend comment des Etudiens deviennent acteurs !

(Huis clos du 2 décembre 1922.
Présidence: Krypton, président)

Clozet, au nom de la Commission du théâtre, fait le résumé de la pièce choisie: *Le Retour imprévu* de Regnard. Elle a dix personnages dont quatre sont des femmes, Clozet trouve le sujet intéressant. Krypton trouve que Regnard a fait des comédies plus spirituelles comme la *Sérénade*. Macaron trouve *Le Retour imprévu* trop long. Pilul insiste sur la brièveté de la comédie. Enfin la pièce proposée par Clozet est acceptée. Les rôles sont répartis comme suit :

Plouthon fera le marquis, Foc: Merlin, Clozet: Geronte, Citerne: Clitandre, M^{me} Bertrand sera interprétée par Fifi, Lucile par Kipet, Lisette par Blanc, Macaron jouera le rôle de M. Cendrier, Kurdan celui de Macquetet...

Le scadj : Kipet



De gauche à droite : André Quinche, Léon Jéquier, Max de Pury, Jean Mauler, Pierre Attinger, Charles Porret.

En face : Guy de Coulon.



ETUDE

Où nous est révélé l'attachement de Philippe Godet à l'Etude

Neuchâtel, le 19 décembre 1921.

à la Société Étude, Neuchâtel

mes chers amis,

Permettez-moi de vous répondre
comme je viens de le faire à la Société
hélocornia.

L'invitation à votre fête de
Noël m'a d'autant plus touché que j'étais
loin de m'y attendre. Vous me traitez comme
un de vos professeurs, oubliant que
j'ai cessé de l'être: c'est précisément
cet « oubli » qui est doux à mon cœur
et dont je tiens à vous remercier.

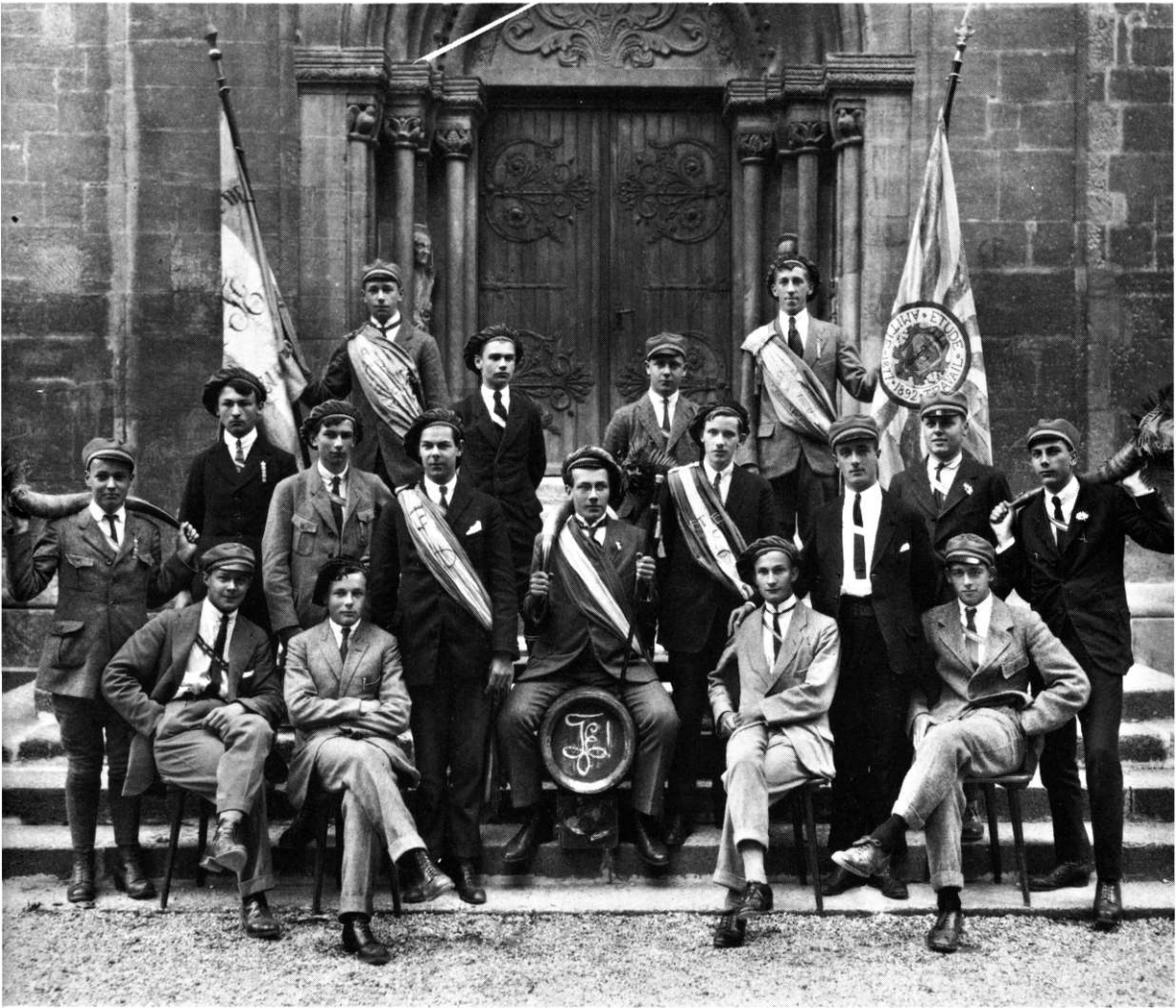
La nécessité ou la maladie m'a
réduit de quitter le gymnase cantonal
à été pour moi un chagrin dont je ne
puis encore prendre mon parti. Je portais
à tous mes élèves un intérêt que je crois

qu'ils ont senti et auquel ils répondaient
par l'affection qu'ils m'ont toujours té-
moignée. Il s'était formé ainsi entre
eux et moi un lien que j'aurais souhaité
de ne jamais rompre; il me semblait
qu'en vous préparant de mon mieux pour
le baccalauréat, je pouvais vous être encore
utile et par là rendre service à notre cher
pays.

J'y dois renoncer; la peine que
j'éprouve à m'y résigner est allégée par
la marque d'attachement que vous me don-
nez. Je ne pourrai être des vôtres ^{vendredi} ~~aujourd'hui~~ pro-
chain, car on me défend les veilles, mais
je penserai affectueusement à vous tous,
et je vous serre la main en formant pour
chacun d'entre vous le vœu que l'an 1922
soit celui d'un bachelot glorieusement congruis,
premier pas dans une carrière d'honnêteté
et de travail.

Recevez, mes chers amis, l'assu-
rance de mon fidèle attachement.

Philippe Guas.



3^e rang : Jean Payot (v.-prés.-cais.), Jeanjaquet, Léon Jéquier, Pierre-André Jacot (prés.).

2^e rang : Max de Pury, Paul Rosset, Marc-Henri Wolfrath, Guy de Coulon, Pierre Attinger (secr.). Claude de Pury, Charles-Edouard Porret, Reymond Clottu (scadj.),

1^{er} rang : Albert de Coulon, Jean-Louis Borel, Jean-Pierre Michaud, André Quinche, Jean Mauler.

Lettre de démission de Jean Payot

(12 mai 1920 - 23 septembre 1922)

Freiburg im Breisgau, 22 sept 1922

Monsieur le président d'Etude
et chers copains,

Il est venu ce jour duquel, étudiant, je
chassais la pensée, ce jour où il faut
quitter la casquette violette!

Etude, des copains musant avec des
airs de farroches derrière les tables noircies
de notre taverne, Etude, les refrains endiablés
et les chants d'amour-sichens à notre cantus!-
Etude, les bons tours et les débauchades
nocturnes dans le vide des rues désertes, et
les mystiques sérénades où les voix de tous
montent vers la croisée puis s'éclaire, pour
le bonheur d'un seul, Etude, les ballades
sur le lac, le soir, et les "meules" trop
connues d'une viole dont le rythme s'
alanguit, Etude, du rive édenique d'un

Mistral aux Illuminations d'un Rimbaud,
de Mireille à la Saison en Enfer, si lumineuse
et si poignante, tout cela vient bruisse
en moi ce soir comme une bien vieille
et bien caressante chanson.

Etude c'est pour moi tout cela, mais
c'est surtout un heureux passé et quelques
heures claires qu'on sent couler et pâlir
devant une chope, la casquette rejetée en
arrière, avec une pipe de silence et la
douceur d'un rêve qu'on fait sans effort.

Et ces moments aussi, où, dans pp. beaux
vers, tel un violon au bois moelleux et riche
sous la morsure d'un archet malhâle,
maladroite j'ai voulu limer une âme à vos
âmes, un Verlaine, un Rimbaud et mettre
dans leurs vers tout ce que je sentais.

Et maintenant, chers copains, avec
tristesse je pose la casquette. J'ai effeuillé
la violette après en avoir exprimé tout son
parfum. Si je ne porte plus la casquette
violette, Que mon cœur à jamais reste
étudien!

Jean Payot
1/0 LSTH.

(Huis clos du 6 janvier 1923.
Présidence : Clozet, président)

Ce huis clos est le premier dont Clozet préside les destinées aussi approche-t-il de son siège un derrière timide et tout baigné d'une sueur ravie. Mais il se relève bientôt pour nous lire quelques lettres relatives à la fête de Noël, dont une de la Musique ouvrière nous réclamant notre part de l'arbre de Noël qu'elle avait acheté. Belles-Lettres, Etude et Néocomia s'arrangent pour faire à cette société une réponse commune. Ensuite Pilul demande de modifier l'article 6 du règlement, de manière que le vote sur la candidature pour être affirmatif réunisse les deux tiers des suffrages des membres présents. Mais à ce débat vient s'en ajouter un autre: Kurdan demande pourquoi on n'a pas présenté la liste des futurs candidats au huis clos. La discussion devient chaude et animée. Après des éclaircissements d'Atou notre honoraire, sur la manière de procéder, on liquide cette affaire en décidant que dorénavant la liste des gymnasiens qui se proposent d'entrer en Etude sera discutée en huis clos avant de la présenter aux professeurs. Un vote interviendra sur chaque nom. Le président aura en outre le devoir de ne pas présenter la liste à des gymnasiens pour lesquels le résultat du vote sera certainement négatif.

Après une courte discussion, la proposition de Pilul est adoptée par 10 voix sans opposition.

L'article 6 prend alors la teneur suivante (il est entendu que l'article 10 n'a pas été modifié):

Art. 6. — La votation sur la candidature se fait au scrutin secret dans le huis clos où il est donné connaissance de la lettre. Le requérant sera nommé candidat, s'il réunit les suffrages des deux tiers des membres présents.

Le président lit ensuite la lettre de candidature d'A. Rosset. Après un vigoureux plaidoyer de ses parrains, armés des meilleurs arguments, Kurdan développe une thèse contraire. Mais ses raisons étant jugées sans aucune valeur vis-à-vis de la société, ne se plaçant qu'à un point de vue personnel, et après une réfutation de Mongol, on passe au vote. La candidature, pour être admise, doit réunir 9 voix. A. Rosset n'en obtient que 7 contre 4 non et 2 abstentions. Sa demande d'admission serait donc écartée par suite d'une manœuvre qui se passe de commentaires. On passe ensuite aux candidatures d'Ed. Wavre et de M. de Pourtalès. Leurs parrains prononcent l'éloge habituel... Mais tous deux n'obtiennent que 7 voix contre 6 non. Ils seraient également écartés. Après des discours indignés

de quelques Etudiens qui voient dans ce triple rejet, la ruine de l'Etude, on décide à l'unanimité de casser les votes et les trois candidatures sont de nouveau mises aux voix. Toutes trois sont acceptées respectivement par 9, 10 et 10 voix contre 4, 3 et 2 non et 1 abstention.

Le président lit enfin une lettre de démission de Pilul, de ses fonctions de scadj. Cette démission est refusée par 6 voix contre 4. Après avoir fixé les travaux pour la prochaine séance, le huis clos est levé.

Le scadj par intérim, Pilul

Où l'on voit comment est écartée la candidature
d'un futur célèbre écrivain

(Huis clos du 27 octobre 1923.

Présidence : Ophis, président)

A propos du 11 novembre, on fait de nouvelles propositions pour savoir l'endroit de la séance. On ne fixe rien de définitif. Le président fait quelques enquêtes auprès des commissions chargées de la fête de Noël. Et on passe au vote par bulletin secret pour la candidature du nommé Denis de Rougemont. Ses parrains Trepan et Nel prennent la parole, ils ne sont pas très persuasifs. Trepan semble brûler d'envie de nous faire un magnifique éloge du candidat, mais il en reste à la phrase « je le connais bien ».

Nous sommes 9 présents. Le vote donne comme résultat 4 oui, 2 non et 3 bulletins blancs; les 4 oui ne suffisent pas et la candidature de D. de Rougemont est refusée. Puis Nel réclame qu'on paie les cotisations de la semaine.

Huis clos levé.

Le scadj, J. Wavre

A la séance suivante, soit le 6 novembre, cette décision est cassée à raison de 8 voix pour et 2 bulletins blancs. Par un second vote, la candidature de Denis de Rougemont est acceptée avec le même résultat de 8 voix pour et 2 bulletins blancs.



3^e rang : L.-Arthur Blanc (secr.), Pierre Attinger (prés.), Ch.-Edouard Porret (v.-prés.-cais.), Edouard Wavre (scadj.), Claude de Pury, Edmond Knapp.

2^e rang : Jacques Wavre, Paul Rosset, Alfred Rosset, Charles Jeanjaquet, Maurice de Pourtalès, Léon Jéquier, Max de Pury, Edouard Burnier, Benoît Zimmermann.

1^{er} rang : Marc-H. Wolfrath, André Quinche, Guy de Coulon, Raymond Clottu, Jean Mauler.

Lettre de démission de Pierre Attinger

(13 juillet 1921 - 18 février 1924)

Ce 18 février 1924

Notre le Président de l'Institution
de la Ville

Mon cher Président, chers amis,

S'il y a quelques difficultés, pour
entrer dans une Société, ce n'est certes pas une
plus petite affaire d'en sortir d'une manière
honorable. Il faut d'abord se bien conduire
durant toute la vie d'étudiant, ça c'est facile!
Il faut ensuite payer ses dettes, ce qui, vous le
reconnaitrez vous, est quelque fois pénible à ob-
tenir. Le troisième lien, il faut pour quelques
mois faire un rapport présidentiel et enfin pra-
tiquement écrire la lettre de démission officielle.

Vous comprendrez sans peine que ces quatre
formalités prennent beaucoup de temps.

Et cependant, ce n'est pas tout, une

Cinquième cause retarde ma démission, c'est le regret de quitter l'Étude.

Je sais bien que je pourrai toujours assister à vos réunions, aux premiers et derniers acts, que je serai le bienvenu parmi-vous, mais enfin je ne serai plus l'Étudiant dans tout le sens du mot.

Ne plus être Étudiant ! Il y a de quoi avoir fait réfléchir ; quand on pense à ces bonnes séances, à ces longues veillées entre amis, à ces banquets, à tout ce qui fait le charme de la vie Étudiante.

C'est un sentiment que vous éprouverez lors une fois, du moins je l'espère.

En attendant de recevoir au moins de vous, veuillez me croire, chez Président et chez amis, votre tout dévoué

Pierre Atteinguez
ancien Président.



ETUDE. 1924.

Lettre de démission d'Alfred Rosset

(13 janvier 1923 - 3 décembre 1924)

En ma lueur de
St Blaise le 3^x XII 24

Mes vieux frères,

Non décidément, je ne peux pas ! Je
ne peux pas ! Je ne peux pas le di-
-cider à écrire une lettre de démission.
-non en ce style pompeux et froid,
mais combien correct qu'il est d'un
-sup d'employé --- Vous ne per-
-drez ; que voulez vous Étude
est pour moi une chose trop gaie,
trop spirituelle, trop fantasque.
Tous les souvenirs que ces lignes
font remonter en moi -- la glorieuse
atmosphère des travaux de nos
par le chahut de la salle et l'air
calme du président... les fig
7 ans du monde qui laissent à nous
quelque coup aux vobis vieux étudiants

Le Chœur homérique du 2^e acte
 où toute la puissance de l'homme
 explose et s'épanouit comme la
 fleur magnifique d'un myrtille
 bacchique

Et les tortures infligées aux hospiti-
 tants qui sont bien celle de l'Il-
 -quation pour le salut de leurs
 âmes, salut qu'ils trouvent au
 Paradis violet...

Et les noctambules escarpées, ob-
 -ter de crainte pour les bourgeois
 et de haine pour la maréchales-
 -sée...

Et les promenades qui rappellent
 les coins les plus charmants du
 pays... Thielle, Au verger Corbell,
 et cette course à la roque qui a
 la grandeur d'une épopée et fait
 la voix glorieuse de Frochoux à l'ormeau!

Tous cela, mes amis, c'est la
 joie Étudiante, c'est ce qu'É-
 -tude a de meilleur... l'autre à
 d'autres les grands airs sérieux, les
 réflexions profondes, les discussions
 académiques... vous c'est la
 joie que vous avez : la joie
 c'est ce la raison d'être d'Étude.

Et je salue à tous mes camarades,
 à ceux qui ont quitté notre
 société, et à vous mes vœux pré-
 -sents, que je remercie pour tout
 ce que vous m'avez donné, sans le
 savoir peut-être...

Moi toi Zaphet, le vénérable Za-
 -phet au ventre tendre grand joueur
 de violon et de triangle... et tri-
 -kardo qui fut reçu avec nous en
 Étude, grand fumeur de kifs à la

Sur pieds, toutes les fois que j'enten-
-drai votre ineffable marche, je sou-
-ferai à toi et j'aurai l'âme émue...
Toi Pulvis qui courait et l'art
de dissiper sur les femmes ave. pro-
-fondement sans en avoir l'air, ce
qui était la femme devenue pour
un empereur... Toi vieux Nel, Méphis-
to qui avait le Rabelais avec le
plus grand profit terrible de ridicule
et délice des riens, et toi Babel
dont les oreilles sont aussi purs que
le cœur est son divin Babel, et
toi Wagonet fils de votre ignoble,
désespoir de la Tempête, si divin
et sportif Bacchus ! Toi Ritira-
-ta coqueluche de ces deux sexes de
Teneaux et toi Liliput leur "petit
amour", Liliput qui est "trop
doux".

Toi Trepot qui t'en va promener jus
 qu'à l'école de commerce la soirnée-
 -tridien ... Toi Mousse, second
 Cyrus, mais combien plus d'origine
 parce que doublé d'un faune anti-
 -que. Et toi Charwin grand viti
 qui littéraire devant l'Éternel Char-
 -vin à l'âme multiple et diverse
 comme l'immortalité morale d'An-
 -dri hide votre maître et toi Vera
 à l'âme vagabonde ... 'd Nen dū-
 -tel à Chardmont... et de Chardmont à
 Fepède ... à Chardmont puis de vin
 Charv ... Toi Biz uife dont le vin
 communicatif me fait songer à
 celui de Montemurde ... mais en est le-
 -me certe histoire comme dit Eggi-
 -mann après Kipling ... Toi Chossel-
 -pot qui est de mon si loye et qui je
 connais bien et toi Pinochio qui
 vient de loin et que je connais
 à peine ...

Je ne vous sers pas la main, mes vieux
 frères, car il n'en resterait
 plus grand chose, mais je fais
 la feste qui on voit apporée
 aux fenêtra des trains qui portent
 la feste qui s'ajuste : adieu, mais
 je revieudrai

Votre

A. Rosset

En Étude

Mouloud

P.S. Je constate que j'ai oublié d'aller -
 - mes deux lanternes : il est hélas
 trop entendu que je demandais
 d'Étude - comme dans le conte
 que : "et je pleure - - -"



3^e rang : B. Zimmermann, J. Wavre, P. Clottu, R. Thiébaud (prés.), E. Knapp, C. Dentherr.

2^e rang : G. de Meuron, J.-P. de Bosset, R. Sandoz, A. Blanc, E. Leuba, J.-L. Attinger, P. Berthoud, F. de Perregaux.

1^{er} rang : Bl. Clerc, E. Wavre, D. de Rougemont, P. Dubois, J.-L. de Coulon.

Un Noël infernal

(Carle de Marval fut étudien du 7 novembre 1888
au 19 octobre 1890)

D' C. DE MARVAL
MONRUZ près Neuchâtel

MONRUZ - Neuchâtel ce 24 Déc.1925

Monsieur A T T I N G E R président d'Etude

NEUCHÂTEL.

Monsieur le président,

Souffrez que je m'excuse d'avoir quitté votre "fête de Noel" hier soir, à une heure où elle battait son plein. Et c'est bien à cause de ce chahut infernal que je me suis retiré. Mes tympanes sont peut-être devenues délicates avec l'âge,...mais j'avoue que jamais je ne crois avoir assisté à une manifestation aussi infernalement bruyante. J'ai été dans bien des ménageries au moment du repas des fauves, j'ai assisté à la fête nationale des Etats-Unis d'Amérique - avant qu'elle fut à sec ! - sur un dreadnought de la flotte américaine, j'ai entendu acclamer le Roi d'Italie et Giolitti son premier après le désastre de Messine, j'ai passé ma nuit dans des bouges de Tanger après la "szégadille", j'ai assisté à la victoire des Serbo-Bulgares devant Andrinople, à la fête des tolbas (étudiants) de l'Université arabe de Fez, à des danses frénétiques des Sénégalais dans le Sud-marocain,.....mais je ne puis me souvenir d'avoir entendu brailler les gens comme des possédés, ainsi que ce fut le cas hier soir - surtout du côté néocomien !

La manière dont Etude fête Noel m'a paru UN PEU bruyante, et c'est pourquoi j'ai fui. Voici mes billets; si j'ai gagné le gros lot ou le tableau de Is de Meuron, veuillez avoir l'extrême obligeance de faire parvenir ce qui revient à votre ancien président des Vieux, votre très affectueusement dévoué

D. Marval

D' C. DE MARVAL
MONRUZ près Neuchâtel

MONRUZ - Neuchâtel,

ce 8 Janvier 1926

Monsieur Jean-Louis A T T I N G E R président

d' E T U D E

NEUCHATEL
~~*~*~*~*~*~*~*

Monsieur le président,

C'est avec bien plus de satisfaction qu'à la lecture de votre précédente lettre, que j'ai lu vos lignes du 6 crt. Ceci est aussi vrai pour la forme que pour le fond. -

Je ne crois pas avoir dépassé la pensée de la majorité de vos Vieux présents à la fête de Noël, en vous disant très franchement mon opinion au sujet de cette dernière manifestation. Hier encore j'ai rencontré un ami qui m'a dit qu'il en avait été "écoeuré". Si - de votre côté - les quelques vieux que vous avez interrogé (et c'étaient sans doute de "jeunes"-vieux) vous ont dit "qu'ils n'avaient pas passé une soirée trop désagréable"..... je pense que nous sommes prêts de nous entendre, et que chacun vous a fait comprendre à sa façon que - lorsqu'on invite les Anciens - il y a une limite au chahut, aux cris, aux vociférations ! C'est tout ce que je voulais dire, et je suis convaincu que c'est par une "tenue" plus digne (en présence d'eux, au moins) que vous arriverez - comme vous le dites - "à vous rapprocher un peu de vos Vieux"..... Ce sentiment que vous exprimez là, je ne saurais que le louer, encore faut-il y mettre la manière, et je suis persuadé que vous la trouverez !

Si vous êtes "effrayé" à l'idée de supprimer éventuellement

la Fête de Noel, ainsi que je vous le proposais, je ne puis partager votre effroi, car - pour moi - les étudiants comme tels n'ont aucune raison spéciale de fêter la Nativité !! Mais s'il faut continuer une tradition qui vous est chère, même dans un local aussi peu approprié à célébrer la Noel que La Maison du Peuple, je ne veux point vous en empêcher.

Cependant je crois devoir poser ce dilemme :

Oubien faire le grand raffut,..... et se dispenser d'y faire participer les Vieux,

Oubien offrir à ces Vieux que vous désirez voir au milieu de vous, une fête qu'ils puissent apprécier.

Me suis-je bien fait comprendre ? Oui.... Alors croyez-moi une fois de plus, cher Monsieur,

votre bien affectueusement dévoué

J. Guarroa

Ancien président des Vieux
Ruban d'Honneur d'ETUDE
Chev. de la Lég. d'Honneur
et tout ce que vous voudrez !

**/ C'est plutôt une alternative !*

Chantons, Aimons !
(Sur l'air des « Vieux »)

*Amis, chantons notre jeunesse
Avec entrain, d'un même cœur,
Chantons, chantons la sainte ivresse
Qui donne le parfait bonheur.
Chantons la chère violette
Avec l'ardeur de nos vingt ans !
Etudiens, que chacun de vous fête
La fleur d'un éternel printemps,
Amis, que chacun de vous fête
Cette fleur d'éternel printemps !*

*Aimons notre si chère Etude,
Que dans le ciel bleu son drapeau
Flotte toujours sans inquiétude,
Aimons son idéal si beau !
Aimons la chère violette
Avec l'ardeur de nos vingt ans !
Etudiens, que chacun de vous fête
La fleur d'un éternel printemps,
Amis, que chacun de vous fête
Cette fleur d'immortel printemps !*

Maxime Courvoisier

Lettre de candidature de Pierre Graber

(7 janvier 1926 - 15 janvier 1929)

Uxentotel le 5 janvier 1926.

Cher Président.

Permetts que je t'adresse moi aussi
une demande d'admission dans la
société que tu présides depuis quelques
mois avec autant de bienveillance
que de fermeté.

Si je le fais c'est que j'ai pu
constater le bel esprit qui règne dans
la société pour le moment et j'ai
pu en outre y pressentir les amitiés
qui me marquent tellement.

De plus il n'est que juste que puisque
nous sommes ensemble à la fête
au gymnase nous nous délassions
ensemble aussi.

Je dois dire que d'abord j'avais
quelque crainte en venant affronter
comme hôte les vaillants et
étudiés. Et cela parce que j'ai
parfois une sorte de timidité qui
en peut-être du faux amour-propre
me fait surtout à cause de mon
nom si terrible. Si j'ai vaincu
ces sentiments c'est que je me suis

dit qu'avant moi déjà un Graham
avait fait partie d'Etude et qu'au
fond j'étais fait comme les autres
et que je n'étais, mon Dieu, pas
plus bête que mes futurs "collègues".
Vraie pourquoi j'ai hospité à Etude
où je me suis beaucoup plu dans
cette atmosphère de grande cordialité
et pourquoi je demande maintenant:
vaut-il bien humblement une petite
place pour me réchauffer au soleil
d'Etude.

Reçois, mon cher Président, mes
salutations les plus cordiales

Tienclgaber.

Alfred J. Fox 7. 2. 1917

Cher Bernhard
7. Larsson



2^e rang : M. Landry, H. de Chambrier, J.-P. de Bosset (prés.), A. Martin,
R. Sandoz, G. Porret, G. Lageard, C. Dubois.

1^{er} rang : M. Perrin, F. de Perregaux, P. Berthoud, G. de Meuron, R. de Perrot.

Où l'on perd un candidat mais l'on gagne un ami de toujours

Neuchâtel, ce 16 février
1827

Monsieur le Président
de la Société d'Etude,

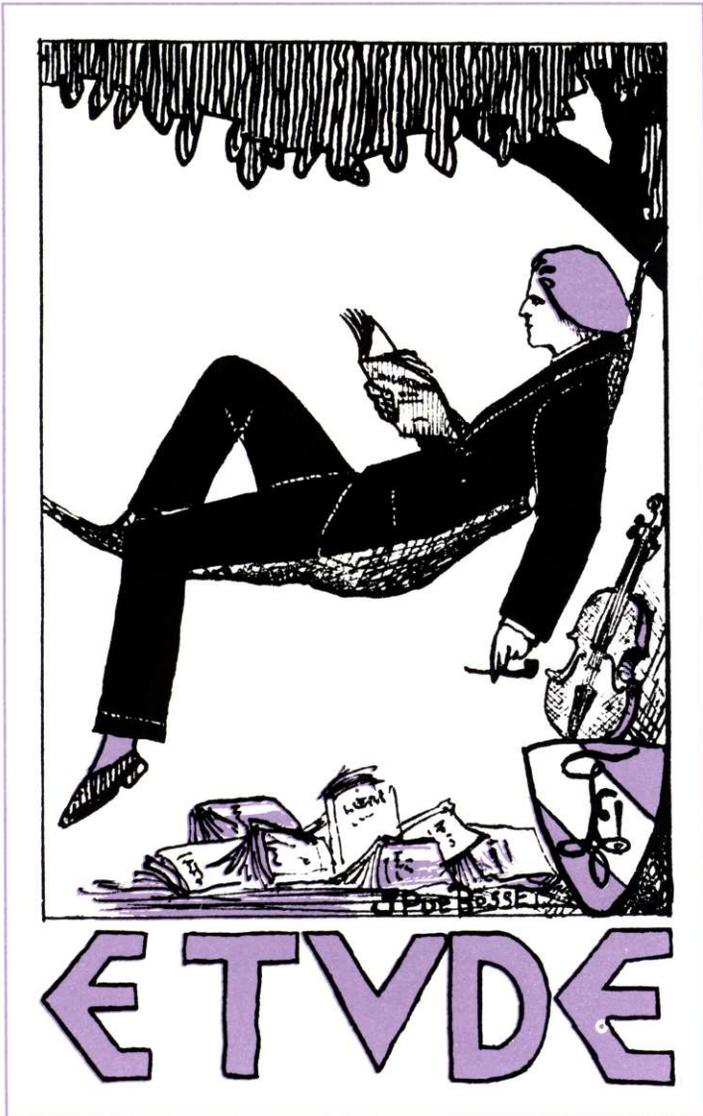
Chers Étudiens !

J'ai toujours réfléchi ; mais une trop longue
réflexion est mauvaise aussi, avec - sans rien faire
de y mettre une fin. J'ai fait une décision, ~~par~~
~~voilà~~ : Je ne desirais pas rentrer à l'étude, - En
voilà les raisons : Il me semble peu en ~~admission~~
même de votre Société dont je garde de vos
bons souvenirs, j'ébranlerais involontairement, j'en
suis persuadé - la cohésion qui y régnait, j'en
comprendrais l'harmonie qui existe maintenant.
Je voudrais - me semble-t-il - un peu comme un
instrument se sentant tout seul est désagréable -
J'ai donc fait j'ai un désir d'indépendance
qui se concilierait mal avec les ~~autres~~ devoirs
et obligations qui à chaque membre vis-à-vis
de la Société. Il y aurait donc - j'en ai
souvent affirmé - dès le début une sorte de

de l'absence, de malaise que vous ferait
et me ferait insupportable si ne soulagé
par le fait connu de vous faire part des
~~de~~ sentiments sur un fait fautive à prendre
la décision que je vous ai communiqué -
Il me ferait que je n'ai pas les idées
que vous avez sur le rôle de la Société et
son but. Ce serait faire preuve d'un
manque de mesure que de me remettre dans
votre société simplement pour imposer
mes opinions, ce serait faire preuve
de l'absence d'une certaine mesure
que de redoubler l'étude et faire
part de vos idées alors que la réalité se
fait les faitages. Si comme mieux et
ma situation sera plus claire - et on
lui approuvera je le croie - rester en dehors
de l'étude, ce qui ne m'empêche nullement
d'envoyer - à bien et être un véritable ami
d'étude et votre camarade qui vous
apprécie vous et votre amitié -

Pierre Baudouin

20 Juin 1924



Lettre de démission de Denis de Rougemont

(27 novembre 1923 - 15 septembre 1927)

Arenx, le 15 septembre 1977

au Président de la Société d'Étude
heraldique.

Mon cher président et chers amis Étudiens

Voici bientôt deux ans que
j'éris dans un état de bipédie qui serait
intolérable s'il ne prouvait mon attachement
à mes premières amours : j'éris encore d'Étude
tout en étant bellettrien. Il est temps toutefois
de mettre fin à ces déséquilibres, afin que
je puisse me présenter en bonne conscience au
cinquantième d'Étude, où j'ose espérer que
vous m'accorderez l'étie le plus jeune de "vieux",
c'est-à-dire des honoraires.

En conséquence, je vous prie
d'accepter ma démission de membre de
l'Étude, et de considérer avec indulgence
le retard que j'apporte à cette démarche,
retard qui n'est pas dû à de sèches raisons
financières, comme il arrive quelquefois, mais
bien à cette difficulté matérielle que l'homme
éprouve toujours quand il s'agit de se séparer
d'une partie de sa jeunesse.

Veuillez croire, chers Étudiens,
à mes sentiments très amicaux

Deuxi de Nompceur
ex. cauthin magistrin d'Étude,
ex. Vice-pres. de Belle-lettre
Secrétaire central de B. L.

(Extraits de presse d'octobre 1927)

Des gymnasiens chantent des airs patriotiques, on les punit.

Des antimilitaristes comptent contre notre armée, on ne les inquiète pas.

Jusques à quand ?

Devant la veulerie de la plupart des bourgeois en face du poison socialiste-pacifico-bêlant, il est réconfortant de voir nos jeunes gymnasiens relever le gant. Honneur à eux.

La *Sentinelle* qui veut bien les traiter de petits garçons « pantouflards » ferait mieux d'en offrir une paire toute neuve à son directeur, qui lors de la mobilisation se glorifiait d'aller aux fraises ou... aux myrtilles, plutôt que de défendre notre pays.

La haine de la guerre est proche parente de la peur des coups. A tous ces fossoyeurs de notre armée et de nos institutions les plus sacrées, ces jeunes gens ont dit halte-là ! Voilà leur crime. Seront-ils seuls à tenir le coup ? La lâcheté ambiante, la peur de se compromettre, de faire des histoires, la terreur devant les socios sera-t-elle la plus forte ? et n'y aura-t-il personne pour les féliciter et les encourager ?

L'on parle, au contraire, de sanctions éventuelles ?

Le coupable ne serait-il pas le Conseil d'Etat, qui autorise des conférences défaitistes à l'Université même, donc sous son patronage ? Le pavillon couvre la marchandise.

H. B.

Des sanctions scandaleuses

Cela va bien ! Cela va très bien ! Les sanctions éventuelles dont nous parlions hier, contre les gymnasiens coupables — ô ironie ! — d'avoir chanté des airs patriotiques pendant une conférence antimilitariste à l'Université sont un fait accompli. Les délinquants — car c'est un délit aujourd'hui d'aimer son pays et de chanter l'attachement que l'on a pour lui — sont frappés d'une peine consistant en la privation du droit de porter les couleurs pendant huit jours.

Sanction légère, dira-t-on. Légère ou non, là n'est pas la question. C'est le principe de la sanction qui est, en l'occurrence, scandaleux. Il y a aujourd'hui, à Neuchâtel, des patriotes, pères et fils, qui sont dans une juste et saine colère.

Les faits, faut-il les rappeler; dégageons-les des exagérations voulues de la *Sentinelle*. Mercredi soir, par la grâce de nos autorités, notre Aula est livrée à l'éloquence défaitiste. On y trouve un Français — que vient-il faire chez nous, est-ce que nous ne savons pas comme lui que la guerre est une chose horrible? — le hors-la-loi Cérésole, l'insulteur de notre armée et l'apôtre du service civil, c'est-à-dire du parc aux embusqués; et, enfin, le réfractaire Liechti, organisateur du complot dont nous avons parlé. Dans le même moment, des gymnasiens ont leur séance habituelle dans leur local, à l'Université également. Ils sont un peu bruyants, nous l'étions tous à leur âge; le concierge les prie de faire moins de bruit pour ne pas déranger le quarteron de défaitistes assemblés à l'Aula; ils obtempèrent. Mais le concierge revient à la charge; ils ne sont pas encore assez tranquilles. Alors, nos gymnasiens s'en vont. Ils vont sur la place publique. Là du moins, pensent-ils, ils auront le droit de donner un exutoire à leur dépit de voir l'Université livrée à la horde défaitiste. Ils ne hurlent pas; ils chantent nos beaux airs patriotiques. Nos Cérésole, nos Liechti en engragent, tout pacifistes qu'ils sont. Ils portent plainte. Et nos gymnasiens sont punis.

Voilà où nous en sommes!

Après la brillante attitude du Comité de la Fête du 1^{er} Août, il fallait faire mieux; nos autorités n'y ont pas manqué. Il va falloir modifier nos manuels d'instruction civique!

La patrie, c'est le sol détesté qui nous a vu naître. La patrie, c'est le maudit pays qu'il ne faut plus servir. La patrie, c'est la terre bénie du défaitisme et de la lutte de classe...

Et tout le reste à l'avenant.

Vraiment, ça va bien. Ça ne pourrait pas mieux aller. Nos gymnasiens feront bien de tempérer leur ferveur patriotique et de ne pas oublier qu'il n'est plus permis de chanter: «Roulez tambours» qu'en sourdine et qu'en mettant la main devant sa bouche.

Quant à nos Cérésole, à nos Liechti et consorts, en attendant qu'on leur élève une statue, nous espérons qu'on leur prodiguera des encouragements pour la façon habile, distinguée avec laquelle ils complotent contre notre criminelle armée et que l'on continuera de mettre nos salles publiques à leur disposition, en attendant qu'on leur offre nos temples et nos églises.

Il faut savoir marcher avec le progrès que diable!

Debout les damnés de la terre! Arrière les fusils, les mitrailleuses! Finissons-en avec cette stupide défense nationale!

Et vive la Suisse bolchévisée!

G. N.

P.-S. — Nos Liechti ont continué mercredi soir leur excellente besogne; ils ont répandu un manifeste dont nous parlerons dans un prochain numéro.

Après les sanctions inopportunes

Où la Direction du Gymnase cantonal s'explique... sans s'expliquer

Le directeur du Gymnase cantonal nous prie de publier la lettre qui suit :

Neuchâtel, le 24 octobre 1927.

Monsieur le Rédacteur de la Suisse libérale

Monsieur,

Le Conseil du Gymnase avait à juger, vendredi, un cas de discipline, et rien d'autre.

Dans un moment d'humeur, les membres des deux sociétés gymnasiales ont troublé une conférence donnée à l'Aula de l'Université. D'après leurs propres déclarations, ils ont voulu surtout protester contre un ordre du concierge, responsable de la tranquillité dans le bâtiment universitaire.

Le Conseil n'a pas admis cette protestation. Il a estimé que ces élèves n'avaient pas à troubler une conférence autorisée par l'administration compétente. Voilà pourquoi, sans aucune opposition, le Conseil a jugé que l'acte des gymnasiens appelait une sanction.

Quand vous faites entendre que nous avons puni ces élèves parce qu'ils ont chanté des paroles patriotiques, la passion vous emporte et votre interprétation devient fantaisiste. Nous nous étonnons de voir un journaliste, partisan de l'ordre et du respect de l'autorité, exciter des élèves contre leurs professeurs.

Comme la vertu, la logique a ses éclipses, hélas.

Veillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'expression de notre parfaite considération.

Le président du Conseil du Gymnase cantonal: A. Grosclaude

A défaut d'autre mérite, la lettre de M. Grosclaude a celui de la brièveté. Mais je doute qu'après l'avoir lue, nos lecteurs soient éclairés sur l'origine des incidents de mercredi soir et comprennent la raison des sanctions qui ont été prises. Il y a, en effet, un certain nombre de points que M. Grosclaude passe sous silence et qui ont leur importance. Il serait, par exemple, intéressant de savoir :

1. Pourquoi le concierge de l'Université est intervenu auprès des gymnasiens alors que ceux-ci ne troublaient pas la conférence antimilitariste Naegelen-Cérésole (de l'avis de M^{lle} Clara Waldvogel et d'autres personnes qui assistaient à la conférence, il résulte que l'on n'entendait pas de l'Aula les gymnasiens chanter dans leur local comme à l'ordinaire).

2. Pourquoi le même concierge, s'obstinant dans son zèle intempestif, mit les gymnasiens à la porte.

3. A la suite de quelle plainte l'on a jugé à propos de punir nos gymnasiens.

Encore une fois, remettons toutes choses au point et complétons ce que nous avons dit ces jours derniers par quelques renseignements nouveaux :

Les gymnasiens ont observé à l'égard du concierge une attitude correcte; ils ont obtempéré à ses ordres. Vous nous dites, M. Grosclaude, que ledit concierge est responsable de la tranquillité dans le bâtiment universitaire. Nous sommes d'accord; mais vous serez d'accord aussi que sa responsabilité s'arrête là. Alors comment se fait-il qu'une fois les gymnasiens hors du bâtiment, il se soit permis d'aller jusque vers eux et de leur dire: «Je demanderai un mois de suspension des couleurs.»

Donc, rien de répréhensible de la part des gymnasiens, tant qu'ils sont dans le bâtiment. C'est un point acquis.

Une fois dans la rue et non pas sous les fenêtres de l'Aula, comme cela a été prétendu faussement, mais devant l'Ecole de commerce — nos gymnasiens — en manière de protestation et dans un moment d'humeur que tout patriote comprend et doit approuver — éccœurés au surplus de voir l'Université livrée aux défaitistes alors qu'eux-mêmes sont expulsés (ils avaient pu voir sur une table, dans le vestibule, de la littérature antimilitariste abondamment étalée, littérature dont nous aurons l'occasion de reparler) ils se mettent à chanter des airs patriotiques. Fait à noter: aucune plainte n'est portée contre eux, ni par la police, ni par les organisateurs de la conférence, contrairement à ce que l'on croyait tout d'abord. Alors, deux nouvelles questions se posent:

1. Nos gymnasiens ont-ils encore le droit, même à titre de protestation, de chanter la patrie dans la rue ?

2. Pourquoi l'autorité gymnasiale intervient-elle quand personne ne le lui demande, sauf le trop zélé concierge dont la place était dans sa *loge et non sur la place publique* ?

Peut-être sera-t-il indiscret de demander à M. Grosclaude si l'une des raisons principales qui l'ont engagé à sévir contre nos gymnasiens n'est pas le stupide compte rendu de la conférence Naegelen-Cérésole, paru dans l'*Express* de jeudi dernier, dû à M. J.-L. R., fils d'un avocat de notre ville, et dans lequel l'auteur, insultant grossièrement nos gymnasiens, les qualifie d'*indignes gueulards* ?

Avant d'agir — et même s'il y avait des raisons d'intervenir, ce que nous contestons — M. Grosclaude eût dû, nous semble-t-il, réfléchir à la qualité des mobiles qui ont engagé nos gymnasiens à protester. S'ils avaient fait un vulgaire «charivari» uniquement pour le plaisir de «chahuter», on comprendrait encore qu'une réprimande — et rien de plus — leur fût faite le lendemain. Mais, dans leur attitude, s'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, il y avait au contraire cette généreuse indignation, qu'on voudrait voir vibrer dans des âmes moins jeunes, contre les aberrations de notre temps, contre tout ce qui porte atteinte à la noble idée de patrie. Ils n'ont peut-être pas été très habiles dans leur manière de protester; ils n'ont été que courageux. Cela mérite-t-il la louange ou le blâme ? Pour nous, nous ne pouvons que les féliciter. Dans l'épaisse veulerie qui nous envahit, leur attitude nous reconforte.

En disant cela, M. Grosclaude, nous restons partisans de l'ordre et du respect de l'autorité. Vous pourriez, à cet égard, nous faire un grief, si nous avions

engagé nos gymnasiens à s'insurger contre la sanction dont ils sont les victimes. Nous ne buvons pas de ce vin-là. Ils ont eu raison d'obéir. Mais cela ne nous empêche pas de déplorer la mesure qui a été prise et qui a soulevé une vague d'indignation dont vous êtes presque le seul, M. Grosclaude, à ignorer la portée.

Oui, ils ont eu raison d'obéir. Mais la presse a son droit de critique. Et ce droit nous autorise à dire que la punition infligée aux gymnasiens est des plus malheureuses. Le meilleur moyen de faire respecter l'autorité est encore d'en faire un excellent usage.

Je ne m'en défends pas: il se peut que j'aie mis quelque passion — quand j'écrirai avec de la pâte de guimauve il fera plus chaud qu'aujourd'hui — à défendre nos gymnasiens. Mais c'est que la coupe commence à déborder. Et quand on compare le zèle avec lequel on vient de sévir, pour une peccadille, — que dis-je ? — pour moins que rien, contre des étudiants dont le crime principal est d'avoir encore du sang dans les veines alors qu'il est malheureusement bien porté aujourd'hui de ne plus y avoir que du jus de réglisse, quand on compare, disons-nous, ce zèle enflammé à l'inertie totale de nos autorités à l'égard des défaitistes de tous ordres dont l'activité est aujourd'hui concentrée contre notre armée (voir la circulaire du réfractaire Liechti en faveur du refus collectif de servir) on ne peut se défendre de se poser cette question: «Où allons-nous?» et de crier un peu plus fort que d'habitude. Et, parodiant l'aphorisme par lequel M. Grosclaude termine son épître, je lui dirai: Comme la vertu, la veulerie a ses limites, fort heureusement !

G. N.

P.-S. — A ceux qui nous ont écrit pour approuver l'intervention de la *Suisse libérale* dans les incidents du Gymnase, un cordial merci.

Ceux qui approuvent

On nous écrit:

Honneur aux jeunes manifestants du Gymnase. Il y a bon ! Huit jours « sans couleurs » pour n'avoir pas tenu leur drapeau — notre drapeau — dans leur poche ! Sans commentaires ! Encore un coup, honneur à ces braves garçons.

D^r M.

On voit la paille dans l'œil du voisin et non pas la poutre dans son œil.

Charmant dicton. En effet, nous critiquons la politique française et la veulerie des bourgeois de France qui ferment les yeux à l'invasion soviétique suffisamment claire. Et nous, bourgeois de Neuchâtel, nous ne remarquons pas que nous sommes encore plus aveugles.

Une preuve de cela n'est pas très difficile à trouver. Prenons simplement le scandale: Cérésole, Grosclaude et... — je mets bien cela à part et pour cause — et les gymnasiens.

Le camarade Cérésole se montre un héros — bien qu'il ne soit pas encore bourgeois — en évangélisant le défaitisme. Une balle dans ce qui pourrait être l'œil pituitaire ne lui conviendrait pas très bien, pas plus qu'un éclat de grenade au coccyx.

Et Monsieur le Directeur sur son tabouret s'efforce d'affirmer: Mais Monsieur, mais Messieurs, mais Monsieur... ? Mais Monsieur le Directeur vous avez manqué l'autre jour une fort bonne occasion de vous montrer un homme. Vous avez caponné; ce n'est pas glorieux pour vous ni pour nous malheureusement car vous êtes bourgeois, Monsieur Grosclaude, n'est-ce pas ? Merci ! Quant aux gymnasiens, ils sont tellement au haut de l'échelle que je ne suis pas digne de faire leurs éloges.

Avant de voir à cette affaire un scandale, j'y vois quelque chose de ridiculement drôle. A cette conférence, Cérésole tapa contre l'armée et... des voix lui répondent par «Roulez tambours...». Il prêche le défaitisme et les murs résonnent des «Bords de la libre Sarine». Je loue l'architecte de l'Université qui a si bien compris les règles de l'écho. Ne trouvez-vous pas que c'est drôle ? Et le sermon du directeur à l'Etude et à la Néocomia: Mais Messieurs (*bis* ou *ter*) vous ne savez pas la portée de tout ce que vous avez fait... etc., etc.

N'empêche que le scandale est là. Et les autorités compétentes que feront-elles ? Peur d'annuler la décision du Conseil du Gymnase et d'y mettre ordre ?

Et le public ? Et les vieux, sapristi ! Les influents n'ôteront-ils pas pour une fois cette pelure de bourgeois et de nonchalance lâche et méprisable pour montrer qu'ils savent faire face à des anarchistes ! Il me semble impossible que cette affaire en reste là. Il est vrai, nous sommes à Neuchâtel... Les jeunes, que les vieux ont l'habitude de critiquer, comprennent qu'il faut réagir contre cette invasion socialo-défaitiste, mais les vieux seraient-ils trop bornés pour ne pas soutenir une fois ces jeunes qui prouvent qu'ils aiment leur pays ?

Ecoutez, Etudiens et Néocomiens, si les autorités et les vieux ne font rien pour vous, venez chez moi cueillir des noisettes à la montagne au lieu d'entrer dans cette catégorie pitoyable de bourgeois et d'augmenter le nombre des noix de la ville.

L. A. Blanc,
agronome et Ancien Etudien

Dans la Gazette de Lausanne de ce jour, M. Pierre Favarger écrit:

Le Conseil du Gymnase, plus soucieux de discipline que de patriotisme, a infligé aux étudiants, pour leur délit de lèse-concierge, une sanction de principe en leur interdisant pour huit jours le port de leurs couleurs.

Ce procédé, que les intéressés ont accueilli sans mauvaise humeur, émeut l'opinion publique qui cherche en vain, dans l'acte de ces jeunes gens, un élé-

ment répréhensible. La faute première n'est-elle pas imputable à ceux qui, faisant preuve d'inopportune tolérance, ont ouvert l'Aula aux manifestations antinationales? Cette attitude brochant sur celle du Comité du 1^{er} Août est un attristant symptôme de la veulerie des temps. Il est à craindre que nous en voyions bien d'autres tant qu'une réaction salutaire et surtout organisée ne déchirera pas le linceul que certains sont en train de tisser.

P. F.

Cinquante années ont passé depuis ce «scandale». Les temps ont-ils changé? Nous ne le pensons pas! Les Cérésole et Liechti ont trouvé de «dignes» successeurs. Hélas rares sont aujourd'hui les étudiants qui osent relever le défi lancé par des minorités extrémistes. Que vive Etude pour réveiller la majorité silencieuse!

CINQUANTENAIRE
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'ÉTUDE
NEUCHÂTEL

AMITIÉ



TRAVAIL

*A Messieurs les Membres honoraires
de la Société de l'Étude,
Cordial salut !*

CHER ANCIEN-ÉTUDIEN,

Le nom de l'Étude évoque pour nous tous le souvenir des heures les plus claires et les plus gaies de notre jeunesse. Nous devons à la première Société dont nous avons fait partie — clandestinement ou au grand jour — de précieuses amitiés que le temps n'a point altérées. Nous lui devons surtout d'avoir orné notre vie gymnasiale d'un brin de fantaisie et de nous avoir permis de donner libre cours à la verve de nos propos.

Voici maintenant une occasion unique de resserrer les liens qui nous unissent à l'Étude : c'est de célébrer tous ensemble, avec notre bel entrain de jadis, le cinquantième anniversaire de sa fondation. Si nos casquettes se sont

fanées, montrons par notre présence à ce second Jubilé qu'en dépit des années les souvenirs étudiants ont gardé toute leur fraîcheur.

Nous convions donc toutes les volées étudiantes à se grouper autour du drapeau violet et blanc pour célébrer à Neuchâtel, le cinquantenaire de l'Etude, le *vendredi 11 novembre prochain*, jour anniversaire de la fondation de notre Société.

Cette fête comprendra trois parties essentielles :

1. Une séance littéraire, qui aura lieu au théâtre, à 16 heures, et dont voici le programme dans ses grands traits : un prologue joué par quelques Anciens-Etudiens ; un aperçu de la vie de notre Société durant ces vingt-cinq dernières années par le Président des Anciens-Etudiens ; de la musique ; une étude littéraire ; enfin une comédie.

2. Au sortir du théâtre, les Anciens-Etudiens se rendront en un joyeux cortège à la Rotonde, où sera servi

3. Le banquet du cinquantenaire — exclusivement étudiant — à 19 heures, qui réunira, si chacun fait son devoir, plus de 300 convives. On y entendra des discours aussi spirituels qu'émouvants, le vôtre en particulier : préparez-le dès maintenant sur le thème de

VIVE L'ÉTUDE !

Neuchâtel, ce 11 août 1927.

Présidence d'honneur et Comité fondateur :

Samuel DE PERREGAUX, *président, Ruban d'honneur.*
Edmond SCHMIDT, *vice-prés.-caissier, Ruban d'honneur.*
Léon PETITPIERRE, *secrétaire, Ruban d'honneur.*
Edouard WEBER, *secrétaire-adjoint, Ruban d'honneur.*
Robert SCHMIDT, *membre fondateur.*
Eugène ZUBER, *membre fondateur.*

Le Comité des Anciens-Etudiens :

Charles BURNIER, *président.*
D^r C. DE MARVAL, *ancien président, Ruban d'honneur.*
Paul BONHÔTE, *trésorier.*
Henry WOLFRATH, *secrétaire.*
Eugène BERTHOUD, *secrétaire-adjoint*
et archiviste, Ruban d'honneur.

D ^r Ch. DE MEURON.	James DE REYNIER.
Ernest DE MONTMOLLIN.	André WAVRE.
Albert DELACHAUX.	Adolphe GROSCLAUDE.
Charly GUYOT.	

Le Comité actuel de la Société de l'Étude :

Jean-Pierre DE BOSSET, *président.*
Raoul DE PERROT, *vice-président-caissier.*
Max LANDRY, *secrétaire.*
Henri DE CHAMBRIER, *secrétaire-adjoint.*

N.-B. — La carte de fête, dont le prix a été fixé à 10 fr., donne droit à une entrée à la séance littéraire, au banquet et aux publications qui paraîtront à l'occasion du Jubilé (plaquette, liste des membres, etc.).

Les Anciens-Etudiens qui ne pourront participer au cinquantenaire recevront également toutes les publications, moyennant envoi d'une somme de 5 fr.

Les frais de ce cinquantenaire seront beaucoup plus élevés que ceux du 25^{me} anniversaire, dont nous gardons tous un excellent souvenir. Nous osons espérer que des *dons nombreux* parviendront bientôt à notre compte de chèques IV/492, en vue d'assurer la pleine réussite de notre fête.

En outre, nous vous remettons inclus un bulletin que nous vous prions de bien vouloir nous retourner signé, avec la mention de votre profession et de votre domicile actuel.



Matinée au Théâtre de Neuchâtel

Portes 3 h. 30



Rideau 4 h.

PROGRAMME

Prologue: LE PÉRIL VIOLET (1977) prologue en un acte
d'Alfred Rosset A.-E., joué par des Anciens-Étudiens.

PERSONNAGES: Le président du Conseil d'État Aug. Roulet, A.-E.
Le Premier conseiller Marcel de Coulon, A.-E.
Le Deuxième conseiller Alb. Delachaux, A.-E.
Le Troisième conseiller Ern. de Montmolin, A.-E.
Le Quatrième conseiller D^r Châble, A.-E.
L'Étudiant Pierre Berthoud, E.
L'Étudiante M^{me} Claudine de Reynier.
L'Agent Hector, Alb. de Coulon, A.-E.
L'Agent Félix. J.-P. de Bosset, E.
La foule.

Fauteuils de la Maison Fauconnet, chaussures.

Du 25^{me} au Cinquanteaire, étude de Charly Guyot, A.-E.

Écharpe et rubans.

Souvenirs et réflexions, par Guy de Pourtalès, A.-E.

Musique, P. Berthoud & H. de Chambrier, EE.

ÉTUDE, QUAND TU NOUS TIENS !..

Saynète en un acte de C. de Marval, A.-E., R d'H^r et Alfr. Rosset, A.-E.

PERSONNAGES: Claude, Étudiant Guido Lageard, E.
Le Professeur Pierre Berthoud, E.
Bob, chasseur et liftier Marcel Perrin, E.
M. Borel, pere de Claude Blaise Clerc, E.
Amiral Wonderful M. P. J.-Pierre de Bosset, E.
Joan, jeune Anglaise M^{lle} Marie-Louise Du Pasquier.
M^{me} Borel, mere de Claude M^{lle} Germaine de Coulon.
Mrs. Wonderful, mere de Joan. M^{lle} Solange Boitel.
Figurants suisses et anglais. de Meuron, de Chambrier, EE.
et d'autres

Ameublements et décorations des Maisons Kuchlé et Benkert.

Affiches de la Maison P. Attinger S. A.

Immédiatement après la séance, rendez-vous des Anciens-Étudiens, Place de l'Hôtel de Ville pour le **Cortège aux lampions** qui — par « La Boucle » — se rendra à La Rotonde. Banquet à 7 heures.

Le péril violet (1927)

Prologue en un acte d'Alfred Rosset, Ancien Etudien,
joué par des Anciens Etudiens



Cette pièce, d'avant-garde, fut jouée par les personnages suivants :

le président du Conseil d'Etat
le premier conseiller
le deuxième conseiller
le troisième conseiller
le quatrième conseiller
l'Etudien
l'Etudiante
l'agent Hector
l'agent Félix

Auguste Roulet, A. E.
Marcel de Coulon, A. E.
Albert Delachaux, A. E.
Ernest de Montmollin, A. E.
D^r Chable, A. E.
Pierre Berthoud, E.
M^{me} Claudine de Reynier
Albert de Coulon, A. E.
Jean-Pierre de Bosset, E.

Souvenir du cinquantenaire

(Extrait de l'ouvrage réalisé à l'occasion du cinquantenaire en 1927)

On jugerait inutile de rédiger le compte rendu du cinquantenaire de notre société, si l'on considérait seulement le brillant et chaleureux souvenir qu'il laisse au cœur de tous ceux qui ont eu le privilège d'y participer, mais outre qu'il fallait penser aux absents, on a trouvé qu'il serait regrettable de passer sous silence l'activité de ceux qui, au milieu de la vie quotidienne, ont si généreusement contribué à sa réussite sans plaindre leur temps ni leur peine et que nous ne serions pas mal venus de présenter aux futures générations d'Etudiens l'exemple de leurs prédécesseurs pour les encourager à persévérer dans leur tradition. A vrai dire nous ne considérons pas ici la destinée de notre société sous un angle cosmique et nous n'avons pas la naïveté de croire que beaucoup de choses gravitent autour d'elle, mais à quelque âge de la vie que nous soyons déjà parvenus, il y aurait de l'ingratitude à méconnaître le rôle qu'elle a joué dans la formation de beaucoup d'entre nous.

Si nous ne gardons pas de notre vie du Gymnase cette rancœur que partagent ceux qui ont été détenus dans les *cagnes* et les *bahuts* de France où le jeune homme se sent sous la surveillance continuelle d'autorités bienveillantes, à la vérité, mais bornées et tâtillonnes, trouvant ainsi par avance tous les ennuis mesquins de la chambrée et du réfectoire sans la récompense de la joie physique que l'on goûte au régiment, si tout au contraire nous ne pouvons évoquer de ces trois années difficiles de notre adolescence que des souvenirs plaisants et doux auxquels chacun se reporte avec émotion, je n'en vois pas d'autre raison que l'existence de ce microcosme étudien, où à côté des franches lippées de la première jeunesse, nous avons découvert pour la première fois le trésor des lettres françaises, des choses de l'esprit et des amitiés délicates.

Il me souvient à ce propos d'un mot du regretté Charles Burnier: « Allez voir ces autres écoles où il n'y a pas de sociétés gymnasiales ! » et nous ne croyons pas trouver dans cette affirmation la simple complaisance de l'ardent Etudien que fut toujours ce maître éminent. L'excellent humaniste, le remarquable pédagogue plein de sens et d'autorité qui faisait comprendre à des écoliers de 16 ans la poésie de l'*Enéide*, qui nous guidait émerveillés au plus profond du triple repli d'une phrase obscure de Tacite, voyait plus loin que la gaieté de camarades réunis pour boire et pour fumer. Il comprenait merveilleusement quelle libre prolongation nous pouvions trouver en Etude de nos travaux scolaires.

C'est là aussi que nous avons noué les amitiés les plus étroites et c'est ainsi que nous avons pu échapper à l'individualisme qui dessèche le cœur et qui fausse le jugement. Non sans heurts parfois, car les arêtes étaient vives, mais seuls des caractères non encore émoussés par la vie peuvent se lier durablement. Etude est ainsi devenue le lieu géométrique de toutes ces générations neuchâtelaises que les circonstances ont dispersé aux quatre vents des cieux.

Voilà pourquoi nous étions si nombreux dans notre vieux théâtre le 11 novembre 1927, jour de la Saint-Martin d'hiver. Joyeuse rumeur disparate. Du haut du *poulailler* la salle semblait un parterre de violettes avec les casquettes de drap trop petites pour les têtes chenues des plus vieux et les velours déteints et passés des plus jeunes. On cherchait avec peine son fauteuil ou son strapontin au milieu de la cohue joyeuse où s'échangeaient de joyeux revoirs, de cordiales poignées de main, de bienveillants sourires et de respectueuses salutations. Nous n'omettrons pas de signaler la très nombreuse assistance d'Etudiantes venues affirmer ou renouveler l'ardeur de leurs sentiments.

A l'heure dite le rideau s'ouvrit et M. le D^r Carle de Marval, président des Anciens Etudiens et l'infatigable organisateur du cinquantenaire prit la parole.

Mesdames,
Messieurs,
Chers amis Anciens Etudiens,

Au moment où nous allons commémorer le cinquantenaire d'Etude, permettez-moi, au nom du Comité des Anciens Etudiens, de vous souhaiter la bienvenue, de vous dire la joie que nous avons de vous revoir à Neuchâtel, en notre bonne ville où vous avez étudié sous la casquette violette, où vous avez été jeunes, où vous avez noué des amitiés qui demeureront jusqu'à votre dernier jour.

C'est avec un réel et très grand plaisir que nous avons pu constater, ces dernières semaines plus particulièrement quel esprit de corps règne au sein des Anciens Etudiens. Les témoignages de sympathie et d'affection à Etude nous sont parvenus de tous les pays d'Europe, et même d'au-delà des mers, de la part de nos chers collègues les Vieux !

En voulez-vous des exemples ? Je me contenterai de vous en citer trois, glanés parmi les dizaines de réponses charmantes à nos récentes circulaires.

C'est le colonel de Reynier, président de la Commission d'émigration gréco-bulgare — actuellement à Sofia — qui m'écrit en date du 22 octobre : « Tu voudras bien, je te prie, être mon interprète, le 11 novembre, auprès de nos chers amis, les Vieux, et leur dire quelle trace lumineuse ont laissé dans mon souvenir nos belles années d'Etudiens, et pour souhaiter de ma part aux Jeunes, autant de joie que nous eûmes sous le drapeau violet et blanc... »

C'est l'avvocato Romano Ferracini qui écrit : « Mes chers amis Etudiens ! C'est avec émotion que je pense à vous tous et aux joyeux jours que j'ai passés dans ma jeunesse, auprès de vous, dans cette charmante et chère petite ville de Neuchâtel. Trente-sept ans se sont écoulés dès lors, vieux amis Monastier, de Coulon, Berthoud, confrères Mauler et Wavre ! Salut à tous avec un grand *Evviva* à notre chère société !... »

C'est enfin Paul Frey *vo* Tolet qui, de Sokoto dans le nord du Nigéria, écrit à M. Paul Bonhôte, trésorier des Anciens Etudiens à Neuchâtel. « Adresse et salutations: Le soussigné, qui habite en Afrique au 13^e de latitude, vient par la présente, remercier le comité pour son aimable convocation à participer au 50^e anniversaire de la fondation de l'Etude, et lui exprimer ses regrets de ne pouvoir venir lui-même à cette fête, où il aurait eu la joie de retrouver les « Tout-Anciens-Etudiens », tous les Anciens Etudiens et ses « Dix Frères contemporains » de l'Etude 1911 à 1914, et celle aussi, de faire la connaissance des Etudiens actuels. »

Cela ne pouvant lui être donné, il adresse à tous un salut cordial, ainsi que les meilleurs vœux de Vivat, Crescat, Floreat ! — En ce 11 novembre au soir, il ne manquera pas de songer à Etude ; et, dans sa solitude, de fredonner au son lointain des tam-tams indigènes, notre vieil et impérissable : « Ta cinque la mora la Violetta, ah, ah, ah, Cinque la mora la Viola ! »

Enfin, il prie le comité de bien vouloir, plus tard, lui faire parvenir *toutes* les publications concernant cette fête, et lui envoie — sous ce pli — la somme de 10 livres sterling au profit de la caisse... Et c'est daté du 11 septembre, il y a juste deux mois.

Ce sont là, Mesdames et Messieurs, des témoignages qui nous sont d'autant plus chers qu'ils démontrent quelle empreinte Etude a laissée dans le souvenir de ceux qui ont porté la casquette violette !

Votre présence ici, chers Vieux, en est une preuve aussi: vous êtes plus de 200 Anciens Etudiens dans cette salle, venus de près, de loin et de très loin... Soyez les bienvenus et accordez — je vous prie — une pensée violette à ces quelque cent Anciens Etudiens qui, dans tous les pays du monde, sont en cette journée de cœur avec nous.

Le temps nous manque de faire ici un *appel* ; nous le ferons tout à l'heure au banquet, mais permettez-moi de remplir encore un devoir. C'est pour moi, un devoir particulièrement agréable de pouvoir saluer ici, au nom des Etudiens de la première heure, les dames qui ont brodé de leurs mains le premier drapeau offert à Etude en 1878.

Mesdames, vous qui avez bien voulu honorer notre société aux temps où elle était encore dans les langes, soyez remerciées — chaudement remerciées — de l'honorer aujourd'hui encore de votre présence après tant d'années.

(Remise de bouquets à M^{mes} Jenny Godet et Hortense Borel.)

Souffrez que je m'adresse à vous encore, aimables donatrices du premier drapeau, en rappelant ces vers qu'écrivait en 1922 un des poètes d'Etude, Léo Bachelin, honoraire de notre société, bibliothécaire de S. M. le roi de Roumanie :

*Dans cinq ans septuagénaire
Dieu veuille qu'il me soit permis
De voir votre cinquantenaire,
Et d'embrasser mes vieux amis !
J'ai vu jadis, avec fierté
(Cela ne me rajeunit guère)
Naître votre société
Et d'humble, devenir prospère.
Or bien qu'âgé, toujours j'espère
Ne point tomber sous le tamis,
Sans réaliser ma chimère,
Sans embrasser mes vieux amis !*

Un mot encore, Mesdames et Messieurs, et c'est le régisseur des festivités de ce jour qui vient implorer votre indulgence.

Vous allez voir paraître sur la scène des vieux et des jeunes; les premiers reconnaîtront quelques fils ou quelques neveux, les seconds applaudiront peut-être quelques oncles. Soyez indulgents à l'égard de tous ces acteurs improvisés, même, et surtout, s'ils ont des défaillances...

Oubliez un instant tous vos soucis, tous vos tracas et vos affaires! Ayez le rire et le sourire bienveillant. Soyez tout à la joie de fêter Etude en famille.

Et maintenant, après avoir sollicité votre indulgence, après avoir évoqué dans votre mémoire et dans votre cœur vos souvenirs de jeunesse, vos amitiés d'Etude, après avoir rappelé la reconnaissance que nous devons tous à nos couleurs, maintenant, Messieurs, que la fête commence!

Ce beau discours fut salué par les applaudissements qu'il méritait, puis on passa au prologue d'Alfred Rosset : *Le péril violet* joué par les vieux. C'est pour le coup qu'on aurait pu reprendre le vieux refrain « Ah! ces vieux comme ils étaient jeunes » et pleins de verve et de verdeur! Et surtout quels admirables grimaces. On voyait là un Conseil d'Etat digne des plus belles lithographies du XIX^e siècle que l'on peut rencontrer dans les grandes salles des *pintes* de nos villages. Une magnifique barbiche jaunie par le tabac descendait maigrement du menton du premier, un beau toupet républicain ornait le front d'un second, tandis que le troisième allongeait des jambes immenses drapées d'un pantalon rayé du meilleur effet. Mais le clou c'était d'adorables jaquettes gonflées ou flottantes. MM. Auguste Roulet, Marcel de Coulon, Albert Delachaux, Ernest de Montmollin, le D^r Chable, quel tableau d'histoire vous auriez fait pour un Bonnat solennel ou un Caran d'Ache persifleur! Tout auprès deux agents bien stylés et moustachus dont les talons claquaient comme des coups de pistolet. Pierre Berthoud nous montra un bien sympathique Etudien et M^me de Reynier une ardente, tendre et véhémement Etudiante.

Histoire d'Etude de 1902 à nos jours

par Charly Guyot

(Extrait de l'ouvrage réalisé pour le cinquantenaire, en 1927)

C'est à Charly Guyot qu'était réservée la tâche la plus redoutable de la soirée, c'est-à-dire l'histoire d'Etude de 1902 à nos jours. Assurément on pouvait se tirer de ce mauvais pas par une brillante dissertation à côté du sujet, mais notre ami Guyot tenait à honneur d'affronter la difficulté qui se présentait, car s'il est vrai que l'histoire se fait à l'aide de documents, appelés sources, issus des événements et rangés dans des armoires sous le nom d'archives, il suit qu'il faut pour l'écrire que lesdits documents formant lesdites archives soient conservés sans lacune et en ordre parfait dans lesdites armoires. Or celui qui écrit ces lignes peut bien assurer que tel ne fut pas toujours le cas dans notre société et que nos malheureux archivistes se trouvèrent bien souvent devant un désordre dont il était difficile de sortir. Il restait donc à tirer parti des épaves et comme disait Ernest Renan, le romancier bien connu du XIX^e siècle, à solliciter doucement les textes. Ce qui fut fait avec tact et agrément par l'auteur. Les vicissitudes de notre société, ses luttes avec une direction qu'une sollicitude paternelle poussait parfois à des mesures d'inquisition dictatoriale, l'embellissement nocturne des principaux monuments publics de la cité, les poursuites du guet, tous les menus incidents comiques de notre histoire furent relevés avec autant d'humour que d'exactitude. Nous apprîmes ainsi les différents immeubles qui eurent l'honneur de nous héberger et les sentiments divers de leurs propriétaires à notre égard. On toucha deux mots de la question parfois tragique des effectifs depuis l'année difficile où, comme disait Alphonse Allais, nous étions un. Sur le ton plus grave qui convenait on salua le nom des membres qui jetèrent un peu d'éclat sur notre société ou dont la place est vide aujourd'hui. La mesure et la distinction caractérisèrent d'un bout à l'autre le travail de notre ami Charly Guyot et les applaudissements de l'assemblée lui firent sentir qu'il avait pleinement rempli sa tâche.

Chers amis Etudiens,
Mesdames et Messieurs,

Celui qui devait présider notre fête et qui s'en était tant réjoui; celui qui s'était chargé de retracer devant vous les principaux épisodes de la vie de notre société pendant ces vingt-cinq dernières années, *M. Charles Burnier*, professeur à

l'Université de Lausanne, ruban d'honneur d'Etude, depuis cinq années président des Vieux Etudiens, a été soudainement enlevé, il y a quelques semaines à l'affection de sa famille et de ses amis. Au milieu de nous s'est creusé un grand vide, d'autant plus sensible que M. Burnier, en dépit d'occupations absorbantes, avait gardé avec Neuchâtel et avec notre société un contact étroit. Un sentiment de deuil se mêle à la joie de l'anniversaire que nous sommes venus célébrer aujourd'hui. Nos souvenirs qui ne voudraient être que de jeunesse et de gaieté, s'attristent, s'assombrissent.

Nous songeons – et il est bon, Messieurs, que nous y songions un moment ! – à tous les compagnons de la grande cohorte Etudiante, qui sont tombés déjà le long du chemin. Nous ne pouvons maintenant rappeler le nom de tous ; ils seraient, pour les vingt-cinq dernières années seulement, plus de soixante, auxquels il faudrait ajouter seize honoraires. Qu'on me permette d'évoquer pourtant le souvenir de deux « rubans d'honneur », *Georges Sandoz*, docteur en médecine, directeur de l'établissement de Préfargier, membre fondateur et second président de l'Etude, président qui eut l'honneur de recevoir de dames que nous saluons dans cette assemblée, le drapeau violet et blanc autour duquel nous nous groupons encore ; *Charles Robert*, professeur en notre Université et directeur de la Bibliothèque de Neuchâtel, qui fut un des animateurs du 25^e anniversaire d'Etude et dirigea en bibliophile expert, la publication de la brochure-souvenir de notre premier jubilé.

...J'ai pour mission, Messieurs, pendant quelques minutes, de me souvenir pour vous, avec vous, à haute voix. La chose n'est pas aussi aisée qu'on pourrait le croire. En effet, s'il est facile de rappeler les principaux événements survenus à Etude pendant ces vingt-cinq années – événements qui ne sont ni très nombreux, ni très extraordinaires –, il l'est moins d'évoquer l'esprit de chacune des « volées » étudiantes. Dans une histoire comme celle de notre société, ce ne sont pas tant les faits extérieurs qui importent et qui peignent, mais bien plutôt ces détails minimes, insignifiants, fugitifs, à l'aide desquels seuls se recrée une atmosphère, s'épanouit en chacun de nous la floraison des souvenirs.

...En novembre 1904, l'Etude loue un local à la rue du Râteau. Pour le meubler les Etudiens sont invités par leur président à apporter chacun une chaise et l'on commande une table chez un menuisier. Mais au bout d'une année il faut déjà déménager. Une salle s'offre à l'Hôtel du Raisin, rue des Poteaux ; quoique la location en paraisse bien chère, et qu'un Etudien – pudique ou poltron, qui l'eût cru ! – « déplore la subversivité du quartier » (je cite ses propres termes), ce nouveau local est loué. Il semble d'ailleurs qu'à la fin de cette même année 1905 un arrangement soit intervenu pour une « sous-location du local à Belles-Lettres ».

C'est encore en 1905 qu'Etude reçoit d'un groupe d'Etudiantes, une nouvelle écharpe. Elle est remise à la société, le 11 novembre, en une séance solennelle à l'Amphithéâtre des Lettres. Un procès-verbal annonce même que c'est M. Carle de Marval qui « pontifiera » en cette occasion (pontifier ? C'est si peu dans ses habitudes !).

Les archives étudiantes transmettent, pour l'an 1906, de fréquents, mais vagues échos des difficultés rencontrées par les sociétés gymnasiales dans leurs relations avec le directeur de l'honorable établissement cantonal. On parle même de suppression des sociétés. Rappellerai-je, Messieurs, les faits survenus au Gym-

nase, les 15 et 16 février 1906 ? Plusieurs d'entre nous, je pense, en conservent le souvenir, comme d'un épisode particulièrement héroïque de leur vie d'étudiants. Une leçon d'histoire nationale fut troublée, un beau jour, par une exclamation – ai-je lu quelque part ! – « d'une suprême inconvenance ». Le lendemain, une affiche, d'une suprême inconvenance aussi, proposait « la suspension du directeur ». Résultat : interruption des cours pendant une semaine ; à la rentrée expulsion de deux élèves ; et tandis que le Conseil du Gymnase demandait au Conseil d'Etat la suppression des sociétés, les parents invités à dire leur opinion et la Commission consultative de l'Enseignement supérieur en proposaient le maintien.

Tout s'apaisa, les sociétés demeurèrent... et au Gymnase – comme en France, au dire de Beaumarchais – tout finit par « des chansons ». Longtemps en effet, les seconds actes de nos sociétés furent égayés par la chanson dite de « la Grande suspension ».

... Au milieu d'octobre 1907, nouveau déménagement : on s'installe au Neubourg. L'Etude, amie du pittoresque et du passé de notre ville, trouve dans cette bonne vieille rue un abri pendant deux ans et demi. Ce local n'a qu'un défaut, il ne se chauffe pas l'hiver.

En 1908, notre société, assez nombreuse, semble un peu désorganisée. Un secrétaire adjoint consigne au procès-verbal d'un huis clos « qu'il n'y a plus d'ordre à Etude » et « beaucoup trop de fantaisie ». On fréquente mal les séances, on n'assiste plus aux huis clos ; les rapports présidentiels ne sont pas faits ; on ne veut pas payer les amendes. « On ne prend plus rien au sérieux. » Heureusement M. de Marval, alors président des Vieux Etudiens (et il le fut quinze ans de suite, c'est dire avec quelle distinction !), M. de Marval, dis-je, veille ; nouveau Nicolas de Flue, il vient admonester les jeunes, et sous l'effet de sa pacifiante parole, peu à peu tout rentre dans l'ordre. Les procès-verbaux de 1909 conservent le souvenir de séances littéraires animées, suivies de « seconds actes » plus animés encore.

... En 1911, l'Etude se repeuple un peu et pas de cancre, je vous l'affirme. En automne, ils sont six Etudiens, mais ils ont de l'entrain pour douze. C'est alors, lisons-nous dans un rapport présidentiel, qu'Etude retrouve à la ruelle Breton, au-dessus des cigares Jules-Auguste, un local digne d'elle, pouvant rivaliser avec celui tant pleuré du Neubourg.

... 1914 arrive, et soudain au milieu des vacances, la guerre ; la guerre, qui non seulement fit partir à nos frontières bon nombre d'Etudiens, mais vit dans les rangs des armées belligérantes plusieurs de nos amis. Comment ne rappellerai-je pas ici, entre autres, le souvenir héroïque de Samuel Bourquin, pasteur en Ardèche, aspirant-officier au 1^{er} régiment étranger, mort au champ d'honneur le 10 septembre 1918.

Dans le désarroi de l'automne 1914, on eût pu craindre que l'Etude ne fût, comme tant d'autres choses, désorganisée. Pas le moins du monde ! Si, à la rentrée du Gymnase, un seul Etudien maintenait nos couleurs, son isolement dura peu. Très vite, Etude se ranime. Elle va même connaître une époque de grande prospérité. Dès janvier 1915, on reprend les séances littéraires au Gymnase. En avril on reçoit de nombreux candidats. A la guerre même, nous aurons dû un bienfait : l'amitié – traditionnelle d'ailleurs – de plusieurs jeunes

Alsaciens. Dès lors, ce sont promenades de tous côtés: à Cudrefin, à Yverdon, où l'on va voir des copains à l'école de recrues, à Frochaux, au Champ-du-Moulin; sérénades aux Etudiantes, et ballades avec elles, à Bevaix, à l'Ile de Saint-Pierre; tout cela aboutit à une brillante fête de Noël, où l'on joua un prologue en vers, une comédie de Molière, une « monture ». « C'est l'âge d'or qui commence ! », s'écrie un président.

...En mars 1920, un groupe d'Etudiantes remet une nouvelle écharpe. On renonce cette année-là à une réunion à Cossonay ou Orbe avec les sociétés sœurs de Genève et Lausanne, «vu la décomposition de la Tarentelle», dit un président au style un peu macabre.

Nouveau changement de local en 1921. « Numa, le grand et religieux Numa (il s'agit d'un notaire de la ville) nous liquide de notre si sympathique local », s'écrie un Etudien navré. Et l'on s'en va à la rue du Pommier, pour y demeurer jusqu'en mars 1925. A cette date, et parce que l'on crie trop, le bail est de nouveau résilié. Déménagement à l'Ecluse, où l'Etude était encore en mai 1927, avant de venir s'installer dans l'immeuble Chambrier, à la rue du Coq-d'Inde, où nos jeunes amis se retrouvent aujourd'hui dans la fumée des pipes, autour du tonnelet de bière.

(Saynète en un acte de C. de Marval, Ancien Etudien,
et Alfred Rosset, Ancien Etudien)

MM. de Marval et Alfred Rosset avaient uni des talents bien divers mais également savoureux pour nous monter une pièce de circonstance : *Etude, quand tu nous tiens !...* Cette fois, c'était le tour des jeunes de monter sur les planches et certes les vieux venaient de leur donner bien du fil à retordre, s'il s'agissait de les battre par la verve, l'à-propos et la drôlerie ; aussi bien piqués d'émulation, les jeunes acteurs jouèrent-ils d'enthousiasme et non sans faire rendre à la salle de chaleureux applaudissements. Nous y reconnûmes l'Etudien tendre, gauche et embarrassé que nous fûmes sous le masque de Guido Lageard ; Pierre Berthoud nous donna le personnage d'un vieux professeur tout rempli d'une tendresse un peu sénile pour les choses d'autrefois et plein d'indulgence pour les maladresses de la vingtième année. Marcel Perrin fut le plus insolent et le plus drôle des chasseurs et liftiers, mais il est à craindre que tant de verve ne lui eussent procuré un long séjour dans son palace. Blaise Clerc entra avec la majesté qui convenait dans le rôle d'un père noble et neuchâtelois, c'est-à-dire bourru, bienfaisant et plein d'apophtegmes. Enfin l'admirable Amiral Wonderful dont je reprendrais toutefois les favoris auxquels la marine anglaise a depuis longtemps renoncé, emprunta à Jean-Pierre de Bosset mille traits d'une invraisemblable drôlerie. Mais il faut réserver de particulières louanges aux jolies actrices dont Etude avait eu la bonne idée de solliciter le concours. M^{lle} Marie-Louise Du Pasquier sut fort bien nous représenter toutes les hésitations de l'amour juvénile ; si j'en juge au peu que j'en compris, son anglais devait être fort pur et sa fine silhouette ajoutait encore à l'illusion. M^{lle} Solange Boitel qui jouait le rôle de sa mère, s'en tira aussi fort bien et sut faire sa part dans le succès de nos acteurs. Quant à M^{lle} Germaine de Coulon, elle fut la digne épouse d'un bon Neuchâtelois et la mère attendrie d'un Etudien amoureux. Pour une fois ne regrettons pas la cocasserie de nos traditionnels travestis, nos actrices surent vaincre une timidité naturelle et collaborer à la verve qui fit de cette pièce de circonstance une véritable *commedia dell'arte* prestement enlevée.

Etude, quand tu nous tiens !...

(Saynète en un acte de C. de Marval, Ancien Etudien,
et Alfred Rosset, Ancien Etudien)



Cette pièce fut jouée par les personnages suivants :

Claude, Etudien
Le professeur
Bob, chasseur et liftier
M. Borel, père de Claude
Amiral Wonderful M. P.
Joan, jeune Anglaise
M^{me} Borel, mère de Claude
Mrs Wonderful, mère de Joan
Figurants suisses et anglais

Guido Lageard, E.
Pierre Berthoud, E.
Marcel Perrin, E.
Blaise Clerc, E.
Jean-Pierre de Bosset, E.
M^{lle} Marie-Louise Du Pasquier
M^{lle} Germaine de Coulon
M^{lle} Solange Boitel
de Meuron, de Chambrier, A. E.
et d'autres

ANCIENS-ÉTUDIENS
BANQUET
DU
CINQUANTENAIRE

11 novembre 1927

à 7 h. du soir à la Rotonde, Neuchâtel



MENU

Potage Saint-Germain
Saumon froid, sauce verte
Vol au Vent Toulouse
Poulet rôti Cresson
Pommes parisiennes
Salade de saison
Compôte de fruits rafraîchis



Extrait de la carte des Vins :

Neuchâtel blanc, Chs Dardel A.-E., 1924	Fr. 3.—
Neuchâtel blanc, Château d'Auvernier A.-E., 1926	» 3.—
Neuchâtel blanc, Schelling A.-E., 1925	» 3.—
Neuchâtel blanc, Wavre S. A., A.-E.	» 3.—
Neuchâtel rouge, Clottu A.-E., 1921, cuvée réservée	» 6.—
Neuchâtel rouge, Schelling A.-E., 1923	» 4.—
Bordeaux, Saint-Estèphe	» 6.—
Bourgogne, Mercurey	» 6.—
et d'autres.	
Vin mousseux Mauler, A.-E.	Fr. 10.— et Fr. 12.—
Vin mousseux Bouvier	



Le cortège et le banquet

(Extrait de l'ouvrage réalisé pour le cinquantenaire en 1927)

Novembre nous avait apporté de la neige et une petite bise adroite à s'insinuer à travers les vêtements les plus chauds. Ce nonobstant les plus vieux bravant la toux et le rhumatisme tinrent à se joindre au cortège qui se massait devant l'Hôtel de Ville. On passa aux rangs extérieurs des lampions violets et blancs et précédé par l'Harmonie, jouant la *Marche d'Etude* d'Octave Courvoisier, on se



dirigea par la *Boucle* vers la Rotonde, de laquelle les plus intransigeants avaient, pour un jour, daigné lever l'interdit. Ce fut l'occasion de reprendre nos vieux refrains d'Etude, salués partout par une acclamation unanime, on entonna tour à tour *Sonnez...* et *Jonas dans sa baleine...* M. Otto de Dardel et les trois membres fondateurs précédaient la colonne.

Puis on s'assit à table sans désespérer, car l'émotion et l'enthousiasme avaient à la fois creusé les estomacs et desséché les gosiers. Les organisateurs de la fête avaient eu l'heureuse inspiration de ranger les convives par volée, ce qui suffira à expliquer la gaieté du festin portée à son comble par les mets succulents.

D'un bout à l'autre de chaque table on s'interpellait pour se rappeler les joyeux souvenirs et les folles journées. On se retrouvait un peu vieilli, un peu dispersé, mais unanime de cœur et de sentiment. On finit bien par arriver au dessert. C'est alors que M. Samuel de Perregaux, membre fondateur et notre cher président d'honneur prit la parole en ces termes :

Chers amis,

Ce n'est pas sans une profonde émotion, qu'aujourd'hui comme il y a vingt-cinq ans, je prends la parole, alors que je croyais pouvoir me taire et passer mon tour à un plus jeune, car celui qui devait le faire n'est plus; j'ai nommé notre regretté président Charles Burnier, qui quoique appelé il y a trois ans à Lausanne, avait conservé la présidence des Anciens Etudiens, se réjouissant à l'avance de présider à ce cinquantenaire, comme il était venu à plusieurs reprises représenter les Anciens Etudiens aux arbres de Noël des Jeunes.

Il y a un mois, le 12 octobre, je recevais la veille de sa mort une lettre où je lis : «Après avoir longuement réfléchi aux conseils de mes médecins, je dois me rendre compte qu'il m'est indispensable de restreindre mon activité durant cet hiver. Je suis obligé en particulier de renoncer à ce qui est moins un travail qu'un plaisir, c'est-à-dire à assister même à titre de simple auditeur, à la journée du cinquantenaire de l'Etude.

» Vous savez que ce renoncement est un chagrin pour moi. N'en discutons pas les raisons, ce serait augmenter inutilement les regrets d'une décision qui m'a beaucoup coûté.

» Je vous renverrai dès demain tous les documents des archives étudiantes que vous avez bien voulu mettre si obligeamment à ma disposition, de manière à ce que celui qui sera chargé de présenter l'histoire des vingt-cinq dernières années de l'Etude, puisse se mettre aussitôt au travail – travail plein de pittoresques souvenirs.»

J'étais, le 13 octobre, occupé à répondre à cette lettre, et tout en déplorant l'état de santé de notre président, lui racontais ce qui avait été fait et formais encore les meilleurs vœux pour son rétablissement, lorsqu'un téléphone m'annonça sa mort subite, si près du jour qu'il s'était tant réjoui de voir. Vous savez tous, chers amis, ce que M. Burnier a été pour l'Etude, la participation qu'il prit au 25^e anniversaire, l'espoir qu'il nourrissait de présider à ce cinquantenaire, aussi ne pouvons-nous qu'une fois encore exprimer le souvenir ému et reconnaissant que nous lui conservons et je vous prie de vous lever pour honorer sa mémoire...

Maintenant, permettez-moi de vous exprimer toute ma confusion et ma reconnaissance pour le superbe souvenir que vous m'avez donné et pour lequel j'aurais

déjà voulu vous remercier au théâtre. J'en suis encore tout ému et j'aurais voulu vous le dire immédiatement, si l'auteur de cette remise n'avait pas tout combiné pour m'empêcher de prendre la parole alors, ce qui eût été difficile du reste.

Je regrette d'avoir été seul à recevoir un cadeau alors que d'autres mieux qualifiés que moi, et ayant beaucoup plus travaillé à la réussite de cette soirée, comme le D^r de Marval qui s'est dépensé sans compter comme auteur, organisateur, régisseur, directeur et animateur de cette fête, méritaient plus que moi cet honneur ; car sans lui après la mort de notre regretté président, je ne sais pas si je n'aurais pas tout abandonné, étant moi-même assez déprimé par suite d'une mauvaise chute que j'avais faite, mais immédiatement le D^r de Marval consentit à remplacer dans la 3^e circulaire que vous avez reçue, et qui était déjà à l'impression, le nom de M. Burnier par le sien. Avec des collaborateurs pareils c'est une joie et un plaisir de travailler ; aussi tout en vous remerciant des plus cordialement, je regrette vivement qu'il n'ait pas reçu le même témoignage de gratitude que votre serviteur.

Enfin permettez-moi de vous souhaiter à tous une cordiale bienvenue, à ceux surtout que la distance n'a pas empêchés de répondre à notre appel, du nord de la Suède, de Paris, de la vallée du Rhône, comme de la Côte d'Azur et de l'Alsace, de nombreux Etudiens sont accourus. La Suisse alémanique aussi est représentée par de très forts contingents ; à tous merci d'être venus et puissiez-vous en rentrant dans vos foyers remporter un joyeux souvenir des amis retrouvés dans cette fête de famille étudiante.

Je salue aussi la présence de nos nouveaux « rubans d'honneur » que je félicite de la distinction que les jeunes leur ont accordée, de même que les trois nouveaux honoraires « honoris causa » que nous sommes fiers de voir désormais des nôtres. Je salue aussi spécialement M. Jacques Chenevière, directeur de la *Revue de Genève*, que nous sommes très honorés de voir au milieu de nous et qui nous l'espérons se trouvera à l'aise en Etude.

Merci aux artistes membres de la société pour le bienveillant concours qu'ils ont apporté pour la carte de fête et la carte postale, et merci aux orateurs de ce jour et aux acteurs qui se sont surpassés et ont fait de notre matinée étudiante un événement littéraire.

Et puis je dirai aux membres actifs de la Société de l'Etude, le plaisir que nous avons de pouvoir les associer à notre fête ; plusieurs déjà sont de la deuxième génération étudiante, continuez les traditions de famille et distinguez-vous toujours par votre tenue, un travail consciencieux et une joyeuse camaraderie au Gymnase. Profitez de votre jeunesse, mais ne vous laissez pas détourner de votre Société de l'Etude, par les sports divers qui vous sollicitent ; restez fidèles au drapeau violet et amenez sous ses plis toujours les meilleurs éléments du Gymnase afin que nos après-venants puissent à leur tour célébrer des jubilé de 75 puis de 100 ans.

Jetant encore un coup d'œil sur les 25 années écoulées, je ne puis à côté des noms des trois rubans d'honneurs mentionnés par M. Charly Guyot, soit D^r Georges Sandoz, membre fondateur, Charles Robert et Charles Burnier ne pas rappeler encore, parmi les seize membres honoraires « honoris causa », qui tous mériteraient d'être nommés, un seul : Philippe Godet, une des gloires de la Suisse romande, dont nous sommes heureux de voir parmi nous un fils continuer les relations cordiales de sa famille avec notre société.

Parmi les soixante-deux anciens membres décédés, nous ne pouvons passer sous silence les noms de Jean de Rougement, ancien président, professeur de théologie dont l'avenir paraissait brillant et qui mourut tragiquement à la Jungfrau en 1908. Raymond de Watteville, membre fondateur, commerçant à

Paris, qui rentra dans son canton pour y mourir en 1912. Samuel Bourquin, ancien secrétaire adjoint puis secrétaire de l'Etude qui devient un vrai Croisé; pasteur en Ardèche, qui sans que rien d'autre que sa conscience ne l'y obligeât, s'engagea en septembre 1915 dans la Légion étrangère, où pendant trois ans il accomplit son devoir avec entrain et courage, en exemple à tous ses camarades. Affecté au 1^{er} régiment de marche comme aspirant officier, il tombe sous les balles à Laffaux dans l'Aisne le 10 septembre 1918, deux mois avant l'armistice. Cité à l'ordre du Corps d'Armée par ces mots: « Chef de section de mitrailleuses d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables. Pendant les opérations de septembre 1918 a infligé à l'ennemi de lourdes pertes, est tombé au champ d'honneur en entraînant ses hommes à l'assaut des positions ennemies.»

Si Bourquin est le seul Etudien mort à la guerre, hélas d'autres jeunes et vaillants ont été frappés par la grippe. Parmi ces derniers deux intimes amis Charles de Perregaux et Maurice Lambert, tous deux officiers suisses moururent entre deux relèves, à quinze jours d'intervalle en octobre 1918. Le dernier déjà licencié en théologie et licencié en philosophie de Paris, avait un avenir splendide devant lui. Dans les premiers jours de septembre il accompagnait jusqu'à Serrières son ami partant comme ingénieur civil pour Paris, ils se donnaient tous deux rendez-vous dans la capitale pour le mois prochain, mais tous deux ne devaient se rencontrer que plus Haut ! Fritz DuBois, ancien président, occupait une place en vue à Vienne, où il était membre de la Chambre du commerce suisse, président du Home suisse, où ses poésies de circonstances étaient toujours vivement appréciées de ses compatriotes. Président de l'Association des journalistes étrangers accrédités à Vienne, c'était une fête pour lui, lorsqu'il pouvait recevoir des amis de Suisse et leur faire l'honneur de sa capitale; il est mort en 1924. Peu, parmi les vieux membres se réjouissaient autant que Maurice Borel, second vice-président-caissier de l'Etude, auteur de la carte postale du 25^e anniversaire, de célébrer notre jubilé cinquantenaire. Malheureusement une maladie incurable, et qui le fit beaucoup souffrir, l'enleva au printemps 1926 dans sa belle campagne du Moulin à Bevaix. C'était un cartographe scrupuleux et consciencieux, auquel notre canton doit énormément; il faisait partie de toutes les sociétés savantes et était encore président de la Société suisse de préhistoire. Mais c'était un modeste, philanthrope d'une charité inépuisable qui n'a laissé que des regrets après lui. Deux de ses fils ont fait partie de l'Etude et même l'aîné fut le premier de la seconde génération étudiante.

Pour terminer cette liste déjà trop longue, je ne mentionnerai plus que la mort à Nyon, il y a quinze jours, du premier membre reçu en 1877 en Etude, par les fondateurs, sous la présidence de celui qui vous parle et qui devait, coïncidence curieuse, être le dernier des membres décédés avant notre jubilé; c'est pourquoi vous ne trouverez pas après le nom de Fernand du Bois, imprimé dans la liste des membres, la date de son décès survenu le 26 octobre 1927.

Avant de vous inviter tous à vous lever pour boire à la santé de l'Etude, il nous faut encore procéder à un acte administratif et remplacer notre regretté président et je vous propose, chers amis, s'il n'y a pas d'autres propositions, de nommer par acclamation notre ancien président le D^r de Marval, qui précéda M. Burnier, et nous n'aurons pas à regretter ce choix.

M. de Marval est nommé par acclamations et accepte *ad intérim* les fonctions de président.

Mais j'ai hâte de conclure, merci à tous de m'avoir si patiemment écouté, merci d'être venus si nombreux, et merci encore pour le magnifique souvenir que vous m'avez remis et qui sera toujours précieusement conservé dans ma famille, dont tous mes fils ont été Etudiens.



A la santé et à la prospérité de l'Etude, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

Ce chaleureux discours d'un vieux qui n'a jamais ménagé sa peine pour Etude et qui est en grande partie l'auteur du succès de notre cinquantenaire fut salué par d'enthousiastes acclamations et par un triple ban.

M. Otto de Dardel prit ensuite la parole. Dans un discours émouvant, comme furent toujours les siens, il insista surtout sur les nombreuses amitiés alsaciennes et françaises qu'avait su créer notre société. Hélas ! qui aurait pu deviner que c'étaient là ces *derniers éclats d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint* dont parle le grand orateur sacré ! Peu après il nous parlait encore de ses souvenirs parisiens, de ses relations avec Maurice Barrès, de son amitié avec le

grand poète Jean Moréas. Tout cela avec une admirable verdeur. Et tout le monde était charmé par le miracle de cette intelligence demeurée si fraîche et si sensible jusqu'au bout et que l'âge n'était pas parvenu à refroidir. N'est-ce pas là, la récompense d'une âme forte et droite ?

MM. Edmond Schmidt, caissier fondateur, répondit à M. Otto de Dardel et Gustave Hurlimann, autre vétéran de la première campagne — au nom de la Suisse alémanique — nous entretint ensuite et son discours nous renouvela brillamment dans le sentiment où nous étions déjà de la vive emprise de notre vie étudiante sur tous ceux qui l'ont goûtée un jour, se fussent-ils depuis dispersés aux quatre vents des cieux.

Mais à ce moment les vivats, les toasts, les conversations particulières, les appels bachiques vinrent mettre un terme à cette remarquable série d'allocutions. Aussi bien l'ordre des tables était-il bouleversé et jeunes et vieux fraternisaient d'enthousiasme.

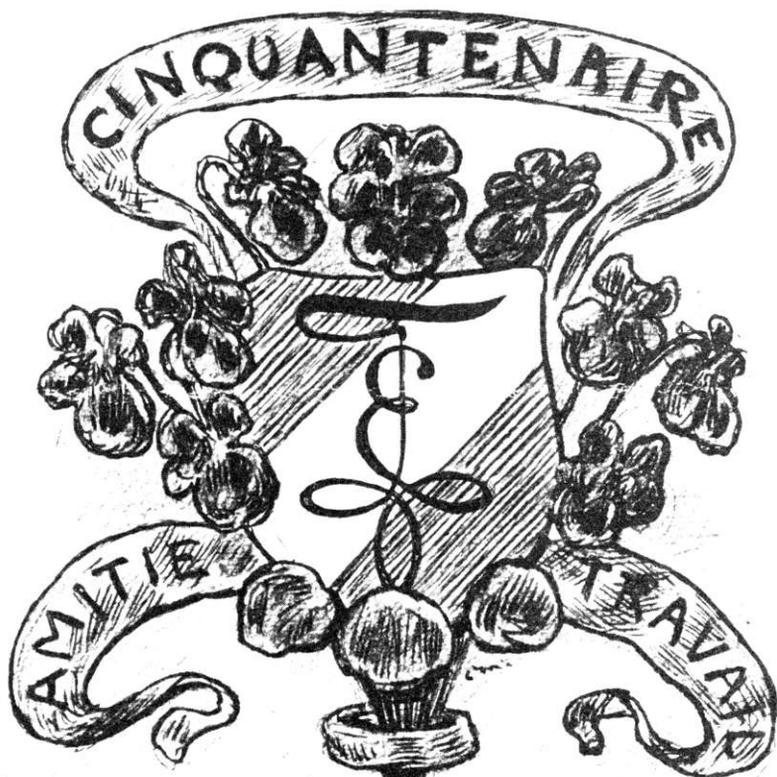
C'était l'heure déjà de ces aperçus géniaux et de ces propos mémorables que la chronique ne peut reproduire. Il faudrait la plume d'un Rabelais ou d'un Jules Romains pour peindre l'animation de la salle. Tout le monde était parvenu à cette pointe délicate de l'intelligence qui naît de la bonne chère et qui donne lieu aux idéologies les plus transcendantes. Comment rendre l'*unanimité* qui nous enlevait ? Un bref éblouissement de magnésium avertit les causeurs les plus acharnés qu'ils avaient manqué la photographie. Peu après on brûla un punch dans la petite salle ovale que venaient d'évacuer les métèques. MM. Guy de Pourtalès, Jacques Chenevière, le très distingué directeur de la *Revue de Genève*, Albert Delachaux féru de Thucydide, Pierre Godet, métaphysicien, Charly Guyot et bien d'autres eurent des passes éblouissantes d'esprit et d'ingéniosité.

La neige couvrait la terre, mais contrairement à notre bon historien, aucun Etudien ne mordit la poussière. On se rendit en bon ordre au local d'Etude où Jacques Chenevière nous dit finement ses impressions de néophyte dans la vie étudiante. Comme le vin chaud refusait de bouillir, il y eut une première dispersion. Je crois bien que les plus décidés, se retrouvèrent à Belles-Lettres, mais le chroniqueur ne saurait rapporter ce dont il ne fut pas le témoin oculaire et auriculaire. Comme il était bien près de cinq heures du matin, la sagesse l'inclina à retrouver son lit.

Eddy Bauer

ETUDE

1877 - 1927

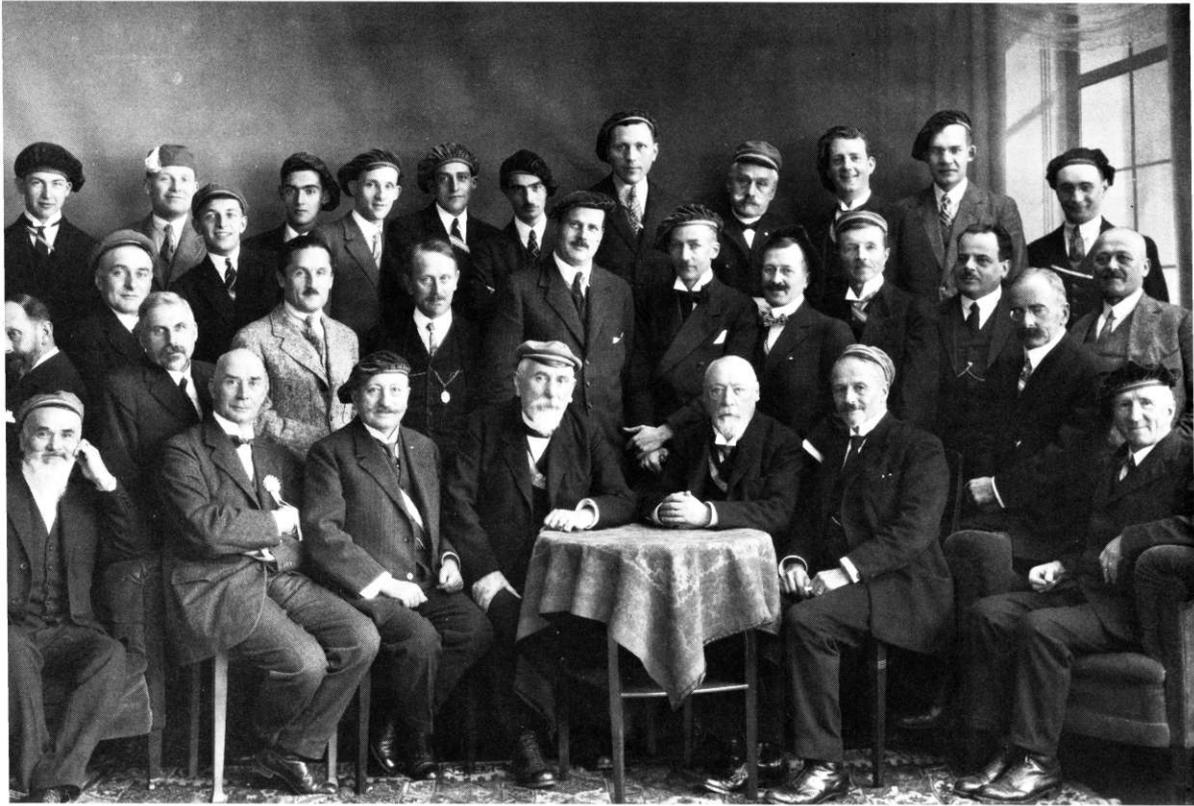


NEUCHÂTEL

11 NOVEMBRE

1927

Groupe d'anciens présidents



3e rang : R. Thiébaud (p. 1925), D. de Perrot (A. E.), G. Delbrouck (A. E.), E. Leuba (p. 1926), P. Attinger (p. 1923), A. Blanc (p. 1924), J.-L. Attinger (p. 1925), H. Schelling (p. 1917), P. Jeanneret (p. 1885), M. Berthoud (r. h., p. 1914), A. Steiner (p. 1918), J. de Coulon (p. 1919).

2e rang : L. de Meuron (r. h., p. 1885), A. Berthoud (p. 1896), W. Berthoud (p. 1898), A. Frick (p. 1905), P. Grellet (p. 1901), Dr E. Lindholm (venu de Stockholm), Dr R. Chable (p. 1907), A. Grosclaude (r. h., p. 1899), F. van Vloten (A. E.), E. de Montmollin (A. E.), G. Hahnloser (A. E.), C. Dardel (p. 1886).

1er rang : M.-A. Bretagne (A. E.), Dr C. de Marval (r. h., p. A. E.), E. Schmidt (r. h., m. f.), S. de Perregaux (r. h., m. f., p. 1877), L. Petitpierre (r. h., m. f.), A. Richard (p. 1878-79), H. Wolfrath (p. 1882-83).

Légende : m. f. membre fondateur ; r. h. ruban d'honneur ; A. E. Ancien Etudien ; p. président en ...

III^e QUART DE SIÈCLE

(1927-1952)



Lettre de candidature de Gaston Clottu

(24 octobre 1928 - 4 novembre 1930)

Saint-Blaise, le 12.10.1928

Monsieur le Président

Messieurs les Membres

de la société de l'Étude!

J'avais souvent entendu
dire avant d'entrer au Gymnase :
« Étude, c'est pour les Étudiens le
plus beau temps de leur vie » aussi,
dès que je l'ai pu, j'y suis venue
comme hôte. Tout m'y a plu :
les travaux spirituels du 1^{er} acte,
la réplique du 2^e acte, enfin l'

amitié du 3^e acte, où l'a ra-
conte ses premières amours.

Maintenant enfin je veux
vous demander l'autorisation d'en-
trer à l'étude. J'aimerais en faire
partie pour y trouver de la joie,
m'y amuser, y lire de bonnes
œuvres. Et, si vous m'acceptez
parmi vous, sûrement je garderai
un lumineux souvenir de ces
années à l'étude.

Veuillez recevoir, Messieurs les
Étudiens, mes meilleures salutations.

Pastor Clottu

Jacques Richard
à Copack...

Henri-D. Lambert
à Pustka.



2^e rang: Jean-Louis Boitel, Claude Dubois, Renaud de Bosset, Jean-Jacques de Tribolet (prés.), Gaston Clottu (v.-prés.-cais.), Jean-Pierre Clerc, Jean-Pierre Chappuis.

1^{er} rang: Jacques Boitel, Henri de Chambrier, Etienne de Montmollin.

Un membre honoraire, véritable père d'Etude: Maurice Clerc

Neuchâtel, le 28 novembre 1930.

à la Société "Etude".

Neuchâtel.

Monsieur le Président et Messieurs

Votre lettre du 25 novembre m'est bien parvenue, accompagnant le diplôme de membre honoraire que vous avez bien voulu me décerner et que j'accepte avec reconnaissance, mais aussi avec confusion.

Vous me parlez des nombreux services que j'aurais rendus à Etude. Hélas, je n'en connais aucun, sinon celui de lui avoir successivement donné mes trois fils. Je puis vous affirmer en tous cas que c'est avec joie que je les ai vus coiffer la casquette violette, et que c'est avec intérêt que je les ai ensuite accompagnés, par la pensée, dans cette société qu'ils aiment tant.

Vous avez voulu, Messieurs, m'associer de plus près à votre vie, me rapprocher de vous et vous rapprocher de moi. De vous en suis très grand gré et je puis vous assurer que je vous suivrai toujours, vous et vos successeurs, avec un intérêt sympathique. J'aime tant voir les casquettes violettes niquer de leur hôte chaude et gaie le moutonnement des têtes à la Place Turry! Pluise-t-il y en ait toujours!

C'est le vœu de votre nouvel honoraire, qui vous remercie de tout cœur de l'honneur que vous lui avez fait et vous assure de ses sentiments dévoués

Maurice Clerc

MP

Lettre de candidature d'Eric Berthoud

(13 janvier 1932 - 16 septembre 1933)



Monsieur le Président d'Etude.
Messieurs les Etudiens.

Jamais, plus que ces derniers temps, il ne m'a semblé qu'un gymnase pût développer mon caractère. Je sais bien qu'entre étudiants nous savons faire preuve de bonne camaraderie, soit par d'aimables tricheries, soit par des "soufflages" pleins de bonne volonté. Mais nous donnons trop d'importance à nos intelligences; nous recherchons trop à enrichir notre culture - littéraire ou scientifique - pour que nos caractères gagnent à l'étude.

Si je désire faire partie de votre société c'est - pour ne pas parler d'une tradition de famille - dans le but de me faire des camarades autrement que par l'école ; de discuter soit sérieusement, soit par jeu, dans un esprit tout autre que scolaire, des questions qui peuvent participer à votre programme.

Mais c'est par les caractères sympathiques de ses membres qu'Étude m'attire ; je ne connais qu'ère encore ses qualités de discussion.

Veuillez donc, Monsieur le Président et Messieurs les Étudiens, prendre en considération ma candidature à Étude.

Renaud de Bonne
7/10 Juyas.

Eric Berthoud.

Pierre Palmer

7/10 Juyas.

Nouvelle écrite par Eric Berthoud
(1932-1933)

Tu m'avais écrit : « Pour réchauffer nos souvenirs d'*Etude*, le mieux ne serait-il pas que tu fisses (ô mon fils !) un saut en mes nouvelles pénates ? » Après notre rencontre, je doutai qu'il fût possible, ne t'en déplaise malgré tes quelques points de repère, de ranimer autre chose que la petite flamme de ma seule mémoire. Ami « non officiel » — c'est ton mot —, tu participais de loin aux cabrioles de notre pléiade. Et j'avais jugé vain de questionner les co-Etudiens survivants ; je les voulais sentir encore chauds sous ma propre cendre et à travers la grille de documents accessibles. Sur ma table de travail, une référence utile : un presse-papiers en verre de 2 centimètres, 10,5 centimètres de haut sur 6,5 centimètres de large, sous lequel est collé le petit portrait au crayon de Maurice de Guérin que je fis en mars 1932 d'après un bois gravé par Jacques Beltrand (frontispice d'Abel Lefranc, *Maurice de Guérin*). Un souffle léger : quelques ombres se violacent de 1932 à 1933, sans recours possible à aucun instantané de groupe. Le nôtre était mouvant et faisait fi de la postérité.

Te souvient-il de nos vulgus ? Je n'ai retenu que celui de Jean-Pierre Clerc : Rogom. Sans doute à cause de sa grosse GBD, ou était-ce une Ropp ? Nous étions sept en 1932, si je m'en rapporte au registre de procès-verbaux remis à la sauvegarde d'André Bovet, à ma sortie, le 16 septembre 1933. Quand je fus reçu le 13 janvier 1932, nous avions de seize à vingt ans. Quatre étaient de 1913 : Marcel Grossenbacher *vo* Weck, Renaud de Bosset *vo* Tayeur, J.-P. Clerc *vo* Rogom, Jean-Pierre Chapuis *vo* Kulminant ; un de 1915, Pierre Balmer *vo* Surfás ; de 1916, Henri Delachaux *vo* Chopine ; de 1912 le soussigné, dit Pullman. Ainsi dénommé parce qu'hospitant il m'arrivait, au sortir des libations qui animaient notre local au pied de l'escalier du Château (n° 10, rue du Château, maison de 1715 restaurée en 1976, la porte de notre cave remplacée par une large fenêtre à plein cintre), il m'arrivait, dis-je, de me rouler en boule au bas de la rue. Façon de dévoiler la souplesse d'un aîné laborieux et lent d'esprit ? Besoin, plutôt, de me faire valoir après m'être fourvoyé un laps dans un groupe de buveurs d'eau, *Spes*, qui n'avait nul espoir de prendre racine dans le Vignoble.

Ma lettre de candidature, appuyée par mes parrains Tayeur et Surfás, est lue et approuvée le 6 janvier 1932, Rogom présidant le huis clos, combles du Gymnase. Rendant compte de la réception le 14, en présence de l'Ancien Etudien Gaston Clottu *vo* Whippet, le scadj Surfás écrit :

« ... Un candidat vient déjà remplir, que dis-je remplir, honorer la place que Boitel laisse libre. C'est Eric Berthoud, acrobate émérite, au vulgo si évocateur de Pullman. Et après le chaleureux discours de Whippet au nouvel Etudien, et la remise des couleurs à ce dernier par ses illustres parrains, le huis clos est levé. »

Derrière l'échafaudage d'une mémoire altérée, je vois Tayeur ériger un monument aux *Passantes* d'Eugène Marsan. Remploi ou ébauche de ce que Renaud présenta dans une leçon du Patron ? Il me suffit d'en ressaisir l'aura entre ces lignes : « La langueur du désir, c'était dans les yeux qu'elle se révélait par moments... Ce regard brouillé, ces yeux violets... »

J'entends – nul procès-verbal ne l'atteste – Surf as exposer Barrès et le *Roman de l'Energie nationale*, où s'incarnent le terroir, la patrie locale, l'inspiration à laquelle Eddy Bauer devait ses *Destins de Neuchâtel* en 1930. Il y justifiait l'esprit de clocher, l'enracinement historique dans une terre.

Le seul travail qui ait laissé une trace dans un procès-verbal est celui de Weck, président, sous la signature de Pullman, secrétaire et vice-président-caissier, le 15 décembre 1932.

« Si Fromentin est un romancier remarquable, d'une psychologie fine et d'une nature délicate, notre président Weck nous le montra dans son travail sur *Dominique*. Dans l'intimité d'Etude ce sont de pareils sujets qui créent cette atmosphère de sympathie, d'intellectualité qu'il ne faut pas demander à l'école. Je tiens à relever la critique assez intelligente que Surf as nous fit du travail de Weck.

» Puis après la lecture que Pullman vous fit de quelques sonnets de H. de Régnier, nous passâmes au huis clos ; nous nous permîmes alors d'émettre quelques doutes sur l'éventualité d'un bal qui aurait lieu en janvier. »

Que ta patience, ô faune bienveillant, ne se lasse point encore ! Toi qu'une mère attentive semble avoir retenu jusqu'aux foires de Belles-Lettres et tenait hors de nos huis comme de nos veilles bachiques, écoute :

Huis clos du 5 octobre 1932

Présidence : Weck, président.

A l'unanimité on décide de remettre à Surf as la clef du local qui permettra à un oncle de ce cher Surf as de faire une descente à la rue du Château. Aussi s'agit-il de faire un peu d'ordre au local en palliant les vitres qui n'y sont plus et en faisant un tas quelque peu agréable des tessons de bouteilles amoncelées par les siècles.

L'Etude Clerc nous fait l'agréable communication disant qu'il s'agirait de payer au plus vite le loyer arriéré. Pullman prend obligamment sur lui de passer à l'Etude jeudi pour verser un acompte de 40 francs.

Rogom nous fait la lecture d'une lettre de son oncle, M. Du Pasquier, qui refuse l'entrée de son fils François dans notre société.

Huis clos levé à 9 h. 20.

Pullman, vice-président-caissier

Peut-être la vénérable classe était-elle horrifiée d'un incident peu chrétien. Un soir de chahut dans notre antre, quelqu'un frappe à la porte : « Cessez ce vacarme, vous réveillez les voisins ! » Je m'élançai et jette le reste d'un verre de blanc contre l'intrus, haut objet non identifié dans la pénombre : le pasteur Fritz de Rougemont.

J'habitais chez mes parents au 2, rue de l'Evole, en face de l'ecclésiastique à qui j'allai faire des excuses. Renaud de Bosset dut me reconduire à la maison un soir d'hiver et d'ivresse. Il retrouva l'un de mes gants au milieu de l'escalier. Dans ma petite chambre mansardée au nord, j'avais plaisir au retour de nos séances à me plonger dans *le Rouge et le Noir*, jolie édition du Divan achetée depuis peu. Stendhal me dégrisait. En outre, sous l'influence de Moulache, je m'étais installé une sorte de laboratoire muni d'un bec Bunsen. Ces expériences de chimie se bornèrent à des précipités de sulfate de cuivre dont j'aimais la couleur.

Mes lectures d'alors ? Jules Laforgue (*Poésies, Moralités légendaires, Mélanges posthumes*), le *Saint-Saturnin* de Jean Schlumberger (dans la *N.R.F.*, à laquelle était abonnée ma mère), Oscar Wilde (dont j'avais rapporté les *Plays* de Liverpool, l'été 1931 où j'allai voir mon cousin Riquet Berthoud). Lugin doit avoir conservé le pastel que je lui fis de Wilde d'après le portrait de la brochure de Gide, peut-être aussi un Maurice de Guérin que m'inspira le bois de Jacques Beltrand, frontispice de la biographie d'Abel Lefranc lue avec ferveur. Aussi achetai-je en mars 1932 les *Œuvres* de Guérin, édition Clouard au Divan, et en juin l'édition Decahors du *Centaure et la Bacchante* achevée d'imprimer en mars. Mon exemplaire, n° 225 d'un tirage à mille, sentait bon l'encre et le papier frais. L'odeur des pages grand in-8 fait corps avec mon « Introduction à une lecture du *Centaure* de Maurice de Guérin », travail de candidature du 21 septembre, ou séance du 9 novembre 1932. Le brouillon retrouvé chez moi n'est pas daté, muets les procès-verbaux, absente la critique.

Ce qui me reste de la séance, c'est que Samuel Gagnebin était là. Il émerge seul de l'auditoire. Il parla, disant son goût pour le jeune poète de la nature. Le professeur de mathématiques et de physique séduit par une étude littéraire ! Nulle condescendance d'adulte dans le voix. Je découvrais un maître hors de son rôle (« Comprenez-vous ? »), frère en Etude. Le géomètre était esprit de finesse. L'honoraire me révélait une dimension nouvelle, une présence affectueuse, une parole de l'âme qui reliait les anciens aux modernes dans une amitié sans âge. L'homme savait s'installer dans le cœur des autres.

Kulminant — tôt disparu — avait des rougeurs intempestives, Weck — à Buenos-Aires ambassadeur aujourd'hui — des mots cyniques sur les personnes du sexe.

Nous vivions d'usages traditionnels — sans suivre le « règlement » à la lettre —, mais non pas dans un empyrée néo-platonicien transcendant à notre histoire étudiante. Un de mes plus proches confidents était « Chichi », resté chameau et au Gymnase et à l'Université. Mes veillées chez Lugin dans la ferme de Boude-

villiers ! L'amitié d'Etude n'est pas exclusive. Tu le sais bien, toi à qui j'essaie de narrer des souvenirs imaginaires.

Ô petit dieu au regard violet à qui je dédie de quoi muser dans ta retraite champêtre, souffre que pour moi aussi, tel le vieux centaure Chiron, «le calme et les ombres président au charme secret du sentiment de la vie» ! Pour le sensible Boileau de l'*Art poétique*,

*Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.*
(III, 171-172)

Ainsi je me surprends à voir passer, quand s'allongent au couchant des étés les ombres de la Roche de l'Ermitage, cette dame de Goya «blonde et haute», écrit Marsan, «Au bras, un châle violet et blanc», condamnée au spectacle d'étudiennes bacchantes.

Et toi, après les petits coqs de Marin à trois ou quatre commensaux («Ça devait être en juin», m'as-tu dit), l'euphorie des sucres bienfaisants m'autorisait à te prendre tendrement la main, «pareille à celles que dans le *Printemps* du Florentin deux des trois Grâces joignent en dansant», tandis que l'autre divinité brouillait nos yeux rieurs d'un même désir panique, et que déjà le sommeil entrouvrirait nos lèvres. Peut-être naissait-il en moi cette tendresse passionnée qu'éprouva saint Paul pour Barnabé ; elle est aussi de l'étoffe dont se fait l'amitié vraie.

Passage furtif et heureux, embryonnaire, qui allait nous introduire, toi et quelques autres, aux plus durables et décisifs moments de Belles-Lettres.

Pullman
Neuchâtel, 5 octobre 1976

(Air : *Le Chasseur de chamois*)

1

*Si vous voulez être heureux en ce monde,
N'enviez pas les rois et les tyrans.
Venez, l'Étude en vrais amis abonde,
Vous trouverez le bonheur dans ses rangs !
Violet et blanc flottent sur sa bannière,
Violet et blanc brillent dans tous les cœurs.
Si vous voulez être heureux sur la terre, } bis
Portez ces brillantes couleurs.*

2

*Parmi les fleurs qui couvrent la prairie,
Parmi les fleurs qui tapissent les champs,
C'est toi que j'aime, ô violette chérie,
C'est à toi que j'aime adresser mes chants !
Les Étudiens chérissent la violette,
Cet emblème de la Société ;
Aussi chacun porte sur sa casquette } bis
La couleur de l'humilité.*

3

*Mais le violet n'est pas tout pour l'Étude :
Dans nos couleurs se trouve aussi le lis !
J'aime le lis ; son éclat n'est point rude ;
Rien n'est plus beau que le blanc, mes amis.
Cette couleur nous parle d'innocence :
Le lis souvent fut immortalisé.
Emblème saint de tous les rois de France, } bis
Il rappelle un brillant passé.*

4

*N'oublions pas, quand viendra la vieillesse,
Lorsque les ans auront fané nos cœurs,
N'oublions pas que dans notre jeunesse
Nous chérissions ces charmantes couleurs.
Quand nous verrons fleurir la violette,
Nous penserons à tous nos vrais beaux jours,
Quand nous portions notre chère casquette. } bis
Oh ! souvenons-nous-en toujours.*

Lettre de démission de Renaud de Bosset

(2 avril 1930 - 17 novembre 1933)

Lausanne, le 27 Mai 1933

Honorable le Président
Messieurs les Étudiants

A moi aussi il me faut quitter Étude,
cette sympathique Étude, qui seule, du-
rant nos trois années de Gymnase, est
capable de nous faire oublier toutes les
mesquineries et tracasseries de la "Poite".
Étude, une fois par semaine nous emène
dans un monde d'infiniment meilleur, du
moins joyeux et... humide, ce royaume
chanté par l'immortel Rabelais, royaume
où la littérature et le travail ne craignent
pas de s'affronter, une chope à la main.
Étude, c'est le premier acte, souvent le
plus court possible, puis c'est le monôme,
hélas très saignée actuellement, puis le
local, second acte, avec son feu de che-
minée, sa bière, ses hospitalités. Parfois
après minuit, c'est le troisième acte, où
alors on se rend compte, servis les uns
contre les autres devant la vaste cheminée,

Combien l'amitié qui nous unit est
profonde et sincère. On se raconte des
souvenirs et ainsi on se connaît de
plus en plus, on devient de vrais a-
mis.

Etude a passé de mauvais moments.
Nous avons tenu à 3 durant six mois.
Avec le printemps et a refléuri, un hiver
est revenu, puis le printemps, mais la
touche n'a pas donné. Cependant de
profondes racines se développent, elles
n'allaissent pas encore, mais dans
une année alors elles sortiront, magni-
fiques. C'est à vous de cultiver cette
touche. Nous comptons sur vous et nous
avons foi. Nous voudrions encore rester
parmi vous pour vous soutenir, mais
il faut que tout finisse une fois, et je
me vois forcé de vous prier d'accepter
ma démission tout en vous assurant
que nous les vœux nous sommes encore
là.

Vive l'Essai Forestier.

Renaud de Bosses
70 Tazay.

Rapport présidentiel d'Archibald Quartier
pour le trimestre d'automne 1934

Heureux début : admission de de Rougemont et Grandjean. A nous trois nous formons un noyau solide autour duquel viennent se grouper de nombreux hospitants, fugaces ou perpétuels, les premiers faux frères, les seconds laborieux et soucieux d'équilibrer les fameuses, les nécessaires, les inéluctables moyennes qu'une direction féroce exige de tout Etudien. Hospitants qui se muent en amis d'Etude, et assistent assez régulièrement aux séances : celles-ci sont parfois très peuplées, et la douzaine est dépassée. Pleins de bonnes intentions, nous avons résolu de faire nos premières parties très sages et sérieuses, donner l'impression aux orateurs qu'ils ne prêchent pas en un tumultueux désert, bref, nous écoutons avec attention et recueillement quitte à tout cesser ensuite aux deuxièmes actes, qui eux sont rendus très libres, et en lesquels tout est permis, sauf tuer complètement les hospitants.

A l'usage cette méthode s'avéra très bonne : les gens sages et sérieux point ne furent effrayés par Etude, et les gens qui aiment à rire et à manifester leur exubérance juvénile eurent toute latitude de le faire. Cependant, malgré ces sages mesures, les hospitants nous abandonnèrent un peu, sans toutefois nous lâcher tout à fait, et à la fin du trimestre les séances étaient un peu moins fréquentées qu'au commencement. A signaler toutefois l'assiduité d'un certain irrégulier qui nous tint fidèlement compagnie.

Le 11 novembre fut fêté le 10 ce qui ne changea rien à l'affaire. Je ne sais ce qu'en pensèrent les autres membres, mais j'eus une certaine impression de durée et de sécurité en voyant les générations successives qui passèrent à Etude. Comme de coutume les ventes de cartes, les mises d'affiches atteignèrent des chiffres astronomiques, ce qui fit grand bien à la caisse, d'ailleurs en assez bonne santé grâce à la sage administration de Didon (de Rougemont).

C'est dans l'espoir de prochaines entrées que nous clôturâmes ce trimestre qui finit en soirée assez agitée chez Belles-Lettres.

Boudry, 31 décembre 1934
A. Quartier vo Entonnoir

Lettre de candidature de J.-Paul Bourquin

(1935-1937)

Cortaillood, le 6 octobre 1935

Monsieur le Président et Messieurs
les membres de la société de l'Étude.

Monsieur le Président,
Messieurs,

Ayant assisté à quelques séances de votre
distinguée société, j'ai acquis beaucoup d'estime
pour elle et de sympathie pour ses membres.
C'est pourquoi j'ai l'honneur aujourd'hui
de vous prier de m'accepter comme membre
de l'Étude.

Soyez persuadés, Messieurs, que je n'agis
pas ainsi avec légèreté, mais que cette de-
mande est le fruit de longues réflexions.

Les raisons qui ont fait naître en moi

le désir de porter les couleurs violettes sont nombreuses.

Les traditions de ma famille et mes goûts personnels m'ont désigné l'Étude, société à l'Esprit romand et vaudois, comme la seule société gymnasiale dont je pouvais et dont je devais être le candidat.

J'estime mon entrée dans votre société, non comme une nouvelle et vaine source de joyeuses bombances, mais comme une nécessité pour mon développement et pour le perfectionnement de mon esprit.

À l'Étude, j'aurai enfin l'occasion de travailler, non plus pour la vanité des notes, mais pour la joie que l'on trouve dans le travail.

L'Étude m'aidera à vaincre ma timidité, sérieux, „hardhiap“ dans mon tra-

vail-reclame; l'Etude me fournira aussi la
télégraphie hebdomadaire, si nécessaire aux gymnasiens.

Je désire aussi être reçu parmi vous afin
d'y recueillir de bonnes amitiés, persuadé que
les amis que je rencontrerai dans votre société
seront toujours chers et sympathiques puisqu'ils
porteront les couleurs violettes.

J'espère qu'une fois des vôtres, je ferai
honneur à vos couleurs et que mes actes n'en-
causeront jamais votre désapprobation.

Je souhaite, Monsieur le Président et
Messieurs, que vous voudrez bien prendre
cette demande en considération et que vous
réaliserez ainsi un de mes désirs les plus chers,

votre dévoué

Jean-Paul Banquini

La mesure est comble

(ou les heurs et malheurs d'Etude et de ses locaux)

ETUDE CLERC

MAURICE CLERC
DOCTEUR EN DROIT, NOTAIRE
JAQUES-H. CLERC
LICENCIÉ EN DROIT

CHÈQUES POSTAUX IV. 232.
TÉLÉPHONE 4.69.

Chargé.

NEUCHÂTEL, CE 6 mars 1933

A la Société " Etude ",

Gymnase cantonal,

NEUCHÂTEL.

=====

Messieurs,

En ma qualité de gérant de la maison Rue du Château 10, j'ai été tenu au courant des faits regrettables qui se sont produits, le soir du 28 février, dans l'intérieur de votre local ou à ses abords immédiats.

Je ne m'arrêterai pas au point de savoir si le couvre-feu était ou non sonné et si vous pouviez ou non invoquer prétendument le droit de troubler la tranquillité de la maison et du quartier, sous le fallacieux prétexte qu'il n'était pas encore 10 heures.

Une des locataires de la maison étant venue vous prier de cesser le vacarme auquel vous vous livriez, elle a reçu, en guise de réponse le contenu d'un verre de vin à la figure.

Ce sont là des procédés que je ne saurais tolérer dans une maison administrée par notre Etude, et je vous informe par la présente que votre bail est résilié pour le 31 du mois courant, toute liberté vous étant laissée de vider les lieux auparavant déjà si vous le jugez bon; je me permets d'ajouter que le plus tôt sera le mieux.

Avant votre départ, vous voudrez bien vous acquitter des deux devoirs suivants :

1. Celui d'entre vous qui a lancé à la figure de Mad. Jaquenoud le contenu d'un verre de vin ira lui exprimer ses regrets et lui présenter ses excuses.
2. Le local sera mis au propre, par quoi j'entends qu'il sera lavé à grande eau et débarrassé des débris de verre, de bois et autres détritiques qui s'y trouvent.

Si je n'obtiens pas satisfaction sur ces deux points, je me verrai obligé de nantir de l'affaire Mons. le Directeur du Gymnase, qui n'usera certainement pas, avec vous, de la même mansuétude que moi.

Car- et ici c'est l'honoraire d'Etude qui vous écrit- j'ai usé envers vous de patience et de mansuétude ; je dirai même que j'en ai abusé, au risque d'encourir les reproches justifiés du propriétaire, mon client. Vous ne vous serez peut-être pas aperçus que je n'ai jusqu'ici fait aucune mention, dans la présente lettre, du loyer que vous restez devoir, mais il va sans dire que je vous prie de me faire sans délai des propositions en vue de son règlement. Je vous ai laissés, au grand dam de l'immeuble placé sous ma gérance, faire du bruit et des déprédations que j'ai mis au compte de votre exubérante jeunesse...

La mesure est maintenant comble.

Voulez-vous me permettre-c'est toujours l'honoraire et l'ancien gymnasien qui parlent- de vous exprimer en terminant un regret : c'est que vous ayiez complètement oublié les règles les plus élémentaires de courtoisie et de politesse qui, me semblent-ils, doivent être et rester l'apanage des éléments cultivés auxquels vous vous flattez d'appartenir. Quel jugement voulez-vous que portent, sur les futurs intellectuels que vous êtes, les gens qui habitent la maison et le quartier, et qui appartiennent, eux, à d'autres éléments de la population?

Je vous laisse le soin de répondre à cette question.

Veillez m'accuser réception de la présente communication et agréer, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée

Maurice *MM*
ms

Chant d'adieu aux Etudiens

(Auteur inconnu – 23 mars 1910)

*Depuis longtemps je vous héberge, adieu
Etudiens brûlez-moi un cierge, adieu
Hélas vous n'avez plus de biens
Faut nous quitter, chers Etudiens...*

*Adieu Violette toujours joyeuse, adieu
Adieu jeunesse aux voix rieuses, adieu
Mes murs enfumés, mon vieux poël(e)
Ne nous verront plus à Noël...*

*Voici le cantus de qui l'on s'gausse, adieu
Je n'entendrai plus ta voix fausse, adieu
Tes chants bachiques, tes gaudrioles
Etaient presque dignes de la Métropole...*

*Adieu, praeses, dont on se moque, adieu
Toi qui souvent fit soliloque, adieu
Puisses-tu toujours être le soutien
De ces pendants d'Etudiens...*

*Allons, amis, voici la fin, adieu
A l'Etude buvez donc ce vin, adieu
Et quand vous serez d'hons bourgeois
Au Neubourg, pensez quelquefois...*

Souvenirs écrits par Daniel Bonhôte
(1935-1937)

Archibald

En ces temps-là, il ne songeait pas encore à la réintroduction du chamois, du lynx et autres mammifères dans la verte nature neuchâteloise. Pourtant il était possédé déjà par sa vocation de thaumaturge. Il ressuscita en effet Etude en 1934. Il nous tint sur les fonts baptismaux en nous lisant des nouvelles où il n'était question que de squelettes et de terrifiants phénomènes. Il éveillait nos esprits avec la morphologie de Satan.

Premiers lauriers

Juillet 1935 : glorieuse fin de trimestre au Pont-de-Thielle. En revenant, à pied et à vélo, vers la ville, nous offrons une sérénade aux demoiselles de Montmirail. La nuit est belle, le chant guttural et Pandore alerté. Le gendarme de Saint-Blaise apostrophe Meyer, juché au haut d'un poirier : « J'vais te faire taire. » Et Meyer, grand seigneur, de répondre : « Il faudrait d'abord que vous montassiez. » Le gendarme n'a pas insisté. La suite de notre équipée, on a pu la lire dans la presse locale :

Ceux qui travaillent la nuit ou ont l'occasion de se promener en ville aux « petites heures » sont souvent les témoins de faits amusants. L'une de ces dernières nuits, par exemple, nous constatons, non sans surprise, que la terrasse du Café du Théâtre était dépouillée de ses lauriers et que de nombreuses chaises manquaient à l'appel. Cela nous remettait en mémoire l'odyssée du Fantôme du Moulin-Rouge, film qui fit courir tout Paris. Les petits arbres du Théâtre n'étaient pas loin. Ils ornaient tout simplement le refuge du candélabre de la poste, et les chaises étaient disposées en bon ordre au même endroit. Les mauvaises langues accusaient un groupe d'étudiants et elles avaient peut-être raison.

Elles avaient raison. Inférieur à mes camarades dans la course à pied, je fus honteusement pris, contraint de remettre lauriers et chaises en place et traduit devant le juge Jean Roulet. 10 francs d'amende et 1 fr. 10 de frais. Papa n'a pas été content.



CITATION

Ensuite d'un rapport de la police communale
N B o n h ô t e , Daniel, élève au gymnase,
domicilié a P e s e u x
accusé d' avoir enlevé cinq lauriers devant le café du Théâtre et des chaises et les avoir transportés devant le candélabre de la Place Numa Droz, un laurier ayant en outre été déposé sur la ligne du tram
est cité à comparaitre personnellement devant le Président de l'Autorité tutélaire, siégeant a l'Hôtel de Ville de Neuchâtel, salle du tribunal, 2e étage
le samedi 27 juillet 1935, à 8 1/2 heures
aux fins de répondre à l'accusation portée contre lui.

Le Procureur général requiert contre l'accusé l'application des articles 8 de la loi du 31 mai 1917 concernant la répression des délits commis par les mineurs, combiné avec l'art. 443/8 du C.P., une amende de fr.15.--. et aux frais fixés à fr.1,10.

Le Président
de l'Autorité tutélaire,

Notifié à l'accusé ci-dessus dénommé parlant
à et laissé copie.
A le 19.....

Jean Kuster
sujet.

Francis Jammes

Un psaume, un travail, une nouvelle, la déclamation d'un poème, voire une improvisation, tel était le menu de nos premiers actes, dans une salle de classe du Gymnase. Nos goûts littéraires et artistiques étaient variés: *Jean Barois* de Martin du Gard, *Bernard Shaw*, *Tonio Kröger* de Thomas Mann, *Le Corrège*, *La Condition humaine* de Malraux, la philosophie de l'histoire, la médiocrité de la littérature actuelle. Dans notre local à cheval entre le Neubourg et les Fausses-Brayes, Gagnebin évoqua même Sapho, sa vie, son temps, ses œuvres. Claude de Coulon avait choisi Francis Jammes, le poète de la *Prière pour aller au Paradis avec les ânes*. On lit dans le procès-verbal de la séance (2 octobre 1935): «Au milieu des restrictions, des excuses et des pannes du conférencier,

on se repose du *Capital* de Marx en suivant les aventures du lapin et d'autres charmants contes.» Conclusion d'Archibald: «Jammes? Poète pour jeunes filles à l'époque de la puberté!»

Nous disions des vers aussi. Du Verhaeren («De notre temps, on n'apprenait que des sonnets» remarque le D^r Chable, président des Anciens Etudiens), du Leconte de Lisle, du Paul Fort, du Léo-Paul Fargue, du Chénier. Röthlisberger s'était attaqué à *Jeunesse* d'Anna de Noailles. Critique de Bourquin: «Il faut être plus langoureux quand on parle d'amour.» — «Je n'ai pas encore éprouvé tout cela» répond Bobby. On improvisait sur des sujets aussi éclectiques de «Théâtre et cinéma» (affirmation d'Ott: le cinéma doit rester dans les genres originaux qu'il a imaginés, les films comiques et les dessins animés) et «De la part de liberté et de contrainte à donner au jeune homme pendant ses études secondaires touchant la répartition de son effort». De la discussion, il ressortit que nous accordions — sans rire — une grande importance au travail imposé. D'autres débats nous amenèrent à des sommets tels que le secrétaire écrivit: «Le tout est assez obscur et nous laissons à la postérité le soin de conclure.»

O Tannenbaum!

Or donc, le trimestre finissant, la joyeuse Etude voulut fêter dignement la délivrance, en ce temps où les Frères Moraves prêchent la repentance. Peu à peu le vénérable local du Neubourg devint un songe qui finit et revient pour s'évanouir encore dans la fumée des pipes et des alcools. Pourquoi fallut-il que deux farfelus s'avisent de remplir le local d'un végétal encombrant. Si encombrant que la *Feuille d'Avis*, à la pointe de l'actualité brûlante (déjà!), relatait ce qui suit dans son numéro du 24 décembre 1936:

Arbre de Noël volé

Hier soir, à 23 h. 45, on signalait à la police locale que deux individus s'étaient approprié un arbre de Noël qui se trouvait à l'entrée du collège des Terreaux. Les agents se rendirent sur les lieux et, après une rapide enquête, constatèrent qu'il s'agissait d'un méfait d'étudiants.

Deux de ceux-ci furent appréhendés, conduits au poste, et comme ils refusaient de donner le nom des coupables, ils furent gardés en cellule. La sûreté procédera ce matin à leur interrogatoire.

L'autre, c'était Olivier de Coulon, frère de Plotinet et de l'Irrégulier. Quelle famille! Un agent nous conduisit à la Sûreté, à la rue de la Place-d'Armes. On nous fit attendre longtemps. Un gendarme gratte-papier à galons levait de temps en temps la tête et soliloquait: «C'est sacré, un sapin de Noël. On s'agenouille devant pour prier la Vierge Marie.» Allez répondre à pareille condamnation. Long silence. Puis le coup de grâce: «C'est pas fort pour un Daniel fils de David.» Heureusement que les services extérieurs et violets agissaient furieuse-

ment dans les chancelleries. Nous fûmes rendus à Etude, à nos familles et à notre cher Grosclaude au milieu de la matinée, après avoir déboursé 5 francs pour le sapin.

Quarante ans après, nous pouvons révéler que les agents venus troubler notre soirée au Neubourg découvrirent le sapin, mais ne remarquèrent pas le « rapport », un magnifique canapé dérobé nocturnement dans un wagon de 1^{re} classe stationné derrière la rue Louis-Favre. Nous n'avions pas eu le temps de le cacher dans la cave sous-jacente, que nous appelions dans notre langage codé la « subordonnée étroitement dépendante ».

Heures sombres

Quoiqu'on pense, nous ne fûmes pas futiles ni légers. Si Etude nous a permis de nous défouler au Neubourg dans notre course haletante vers le bachot, elle nous a, bien plus, apporté quelque chose de solide : les vertus de l'amitié dans une commune émulation de nos jeunes esprits. Certes, le sérieux de notre quête intellectuelle se tempérerait de fantaisie et d'ironie. C'était une école de liberté face à un enseignement gymnasial contraignant. Mais l'une aurait-elle été imaginable sans l'autre ?

Jamais, sans doute, une volée d'Etude n'a été plus marquée que la nôtre par la conscience que nous avons eue de la fragilité de nos joies. Nous nous souviendrons toujours de ce 21 mai 1936, jour de l'Ascension, quand nous apprîmes la disparition dans un naufrage de trois de nos camarades, Madeleine DuPasquier, Jean-Pierre Röthlisberger et Pierre Chapuis. Ah ! cette soirée chez de Rougemont, tous frappés, muets, incapables d'exprimer ce que nous ressentions devant cette tragique rupture. Nous avions dix-huit ans...

Röthlisberger avait présenté comme travail de candidature une étude sur le roman de Giono, *Que ma joie demeure*. Au-delà des deuils, cette joie est demeurée. En mai 1938, nous remettions à la jeune Etude une nouvelle bannière, qui rappelait la mémoire de nos amis.

Ce fut cela notre jeunesse : enfance pâle, Collège latin quelconque, puis cette tranche gymnasiale, à la fois lumineuse et douloureuse, sous le signe d'Etude.

Vacherin
Février 1977

Petite histoire d'un chien et d'un tonneau

(Farce d'étudiant jugée par le Tribunal du Val-de-Ruz
le 8 avril 1936)

Deux grands garçons de Neuchâtel comparaissent, tous deux étudiants; ils sont accusés d'avoir, le 27 mars dernier, à 21 heures, lancé un tonneau vide des remparts du Château de Valangin sur la route cantonale, ce qui fit quelque tapage. Ils avaient terminé à Valangin une fête printanière et expliquent gentiment leur cas. Montant au château pour une promenade nocturne, peut-être y avait-il même clair de lune, ils s'étaient encoublés en chemin sur un vieux tonneau rempli d'eau. Ils avaient déplacé ce tonneau et vidé l'eau, quand, du château où on avait aperçu ces ombres, on lança le chien à leurs trousses. Jugeant le procédé inamical, les deux étudiants hissèrent le récipient sur le rempart et d'un bon coup de poing l'envoyèrent rouler quelques mètres plus bas. Le tonneau, qui déjà tombait en douves, fut évidemment mal arrangé. Ce qui est plus grave, c'est qu'il tomba sur la route cantonale où il aurait pu être cause d'un grave accident.

Les auteurs de cette farce reconnaissent franchement «qu'elle était parfaitement idiote» et ajoutent : c'est la faute du chien !

Ce qui leur vaut l'indulgence du président, lequel se souvient qu'il a été jeune et ramène l'amende à 3 francs par tête et 1 fr. 10 de frais à chacun.

ou le rapport présidentiel de Plotinet
(Hiver 1936)

Chers amis Etudiens,

L'Etude a gardé durant ce trimestre le rang qu'elle avait atteint par ses premiers actes sérieux et pleins d'intérêt et les seconds et troisièmes actes pleins de fumées, de vins, de fantaisie et de gaieté. Bien que moins fertile en folles aventures que le précédent, ce trimestre n'eut pas moins de charme et nous a montré une fois de plus que le Gymnase ne serait pas une étape bien glorieuse dans la vie, si notre Etude n'existait pas. Les années que nous aurons passées à Etude auront été d'autant plus magnifiques que nous avons assisté à une prodigieuse ascension en deux ans. Nous avons vu le véritable esprit étudiant renaître en ces deux ans, si intact et vivace, que nos chers Anciens Etudiens ne peuvent plus ressasser le refrain «De notre temps...» pour nous faire honte ou envie.

Le comité de ce trimestre avait trois membres qu'il faut remercier ici : notre «cactus par essence» Bellgöl (J. Meyer), notre secrétaire plein de verve et d'esprit Vacherin (D. Bonhôte), et surtout notre vice-président-caissier Tandem (D. Wavre) à qui Etude doit des remerciements tout particuliers. Rarement on vit un budget si bien équilibré grâce à de judicieuses économies ; les libéralités de quelques-uns d'entre nous et de celui qui est reçu ce soir (G. Weber) aidèrent Tandem dans sa tâche. La cave fut toujours pleine.

Les premiers actes furent toujours sérieux et intéressants. La moyenne des travaux était excellente. C'est la meilleure preuve du souci que nous avons de conserver la tradition du premier acte. Par la faute de quelqu'un que je ne nommerai pas, par modestie, l'ordre du jour manque trop souvent d'improvisations. Heureusement que d'agréables nouvelles et de charmants poèmes terminaient agréablement la séance.

Le local nous a toujours reçus à bras ouverts. Le bout de la table était couvert de bouteilles. Quand il gelait à pierre fendre, Tandem allumait un feu dans le délicieux petit fourneau. Il y eut même un soir de fortes émotions : le poêle marchait si fort qu'il mit le feu à la suie du tuyau. Nous nous demandions s'il fallait alerter tous les pompiers du canton lorsque Tandem arriva armé d'un baquet d'eau qu'il déversa généreusement sur le fourneau : celui-ci s'éteignit de rage.

Les chansons, les histoires allaient leur train ; on augmenta même le répertoire

de quelques moitiés ou quarts de chansons telles que les «Mirlitons», «Dans un bosquet de houx», «En cueillant la noisette». Quand rien n'allait plus, Bellgöl lançait un «witz» et la «stimmung» se rallumait. Nous nous sentions si heureux que l'émotion étreignait Dindon (J. de Rougemont) qui ne pouvait plus parler. On créa à cet effet une chanson pour flûte, qui servit à exprimer la pensée de Dindon.

Les expéditions nocturnes ne furent pas très nombreuses mais pleines de gaies aventures tout de même. Les frimas hivernaux nous incitaient à rester autour du poêle.

Les hospitants vinrent plus nombreux ce trimestre que d'autres, mais ils ne connaissent pas le bonheur tant qu'ils ne sont pas réunis sous la bannière violette.

Rappelons encore le bal donné en commun avec Néocomia (l'honneur était pour elle) et le souper à Valangin suivi de la présentation à la Ville d'un immense... enfin, nous nous souviendrons de son nom.

Que l'on vienne dire maintenant que l'esprit étudiant est mort ! non, il est toujours vivant pour sauver les futurs bacheliers de la neutralité et pour mettre à l'aise les hospitants qui se sentent gênés sous une casquette noire, et effrayés par les trois à cinq années de Gymnase, années qui doivent se résumer ainsi : Etude surtout, le bachot un peu.

Vivat ! Crescat ! Floreat !

Claude de Coulon *vo* Plotinet

Une œuvre d'art sans pareille
ou
soixante années inscrites sur le roc



Honneur, honneur, trois fois honneur
Au vénérable Fondateur !
Où peut-on trouver son image
Sur la roche de l'Ermitage ?



ETUDE

1877 - 1937.

Lettre de candidature de Georges Redard

(1939-1940)

Neuchâtel, ce 7 juillet 1931.

Monsieur le Président de la Société
"L'Etude", Messieurs les Membres.

Monsieur le Président, Messieurs,

Le Gymnas' a deux aspects:

D'abord d'un vieux logis

à longs corridors tout gris,

à professeurs sans respect

Pour tous leurs pauvres élèves,

Bref de vieilles eaux mortes

Qui toujours montent les nues.

Puis, c'est ce qui le relève,

Il a l'air d'un port joyeux

" Là tout n'est qu'ordre et beauté

Ruée, calme et volupté " (Baudelaire)

On n'en peut croire ses yeux !
Ce post, tous l'ont deviné,
C'est "l'Etud'", Société
Où tous n'ont pas droit d'entrer;
Aussi plein d'humilité
Tiens-je solliciter,
Etant Etudien d'coeur,
D'en porter les deux couleurs.
A M'sieu le Président
Aux Membres également,
Je dis grand merci d'avance
Et leur fais ma révérence.

Georges Redard

ou le rapport présidentiel d'un trimestre agité
(Janvier - Avril 1938)

Aultruy croissoient per les aureilles, lesquelles tant grandes avoyent que de l'une faisoient pourpoint, chausse et sayons de l'autre se couvroient comme d'une cape à l'Espagnole et dict-on que en Bourbonnoys encore dont sont dicts aureilles de Bourbonnoys.

Rabelais

Chers amis Etudiens,

C'est peut-être la haine que vous voulez que j'invoque dans le commencement de ce discours. De la haine contre certains monstres qu'on ne peut éviter et qui essaient de vous sucer le sang. De la haine comme en a un pauvre bougre à l'égard des punaises qui habitent son taudis. Qui vous dit que vous n'en reniflez pas, baignés dans d'innombrables voluptés. Vos narines qui seront démesurément dilatées de contentement ineffable, d'extase immobile, ne demanderont pas quelque chose de meilleur à l'espace embaumé comme de parfums et d'encens; car elles seront rassasiées d'un bonheur complet, comme les anges qui habitent dans la magnificence et la paix des agréables cieux.

Si je ne vous donne pas cette agréable satisfaction-là, persuadez-vous que vous la recevrez quand même. J'établirai dans quelques lignes – sans donner des dates précises, c'est antipoétique et j'en serais bien incapable – comment l'Etude, de son apogée s'est acheminée vers son apogée, c'est-à-dire comment l'Etude est restée sur son sommet, tout en s'avancant dans la suite des temps. Fatalité extraordinaire: Respire toujours l'air des hauteurs, un air rude que ne supportent que les forts, un air qui tue les imbéciles.

Pendant un temps, jusqu'au bal qu'on lui organise, l'Etude cache son caractère noble mais tout de même expansif tant qu'elle put; mais à la fin, à cause de cette concentration qui ne lui était pas naturelle, chaque jour le sang lui montait à la tête jusqu'à ce que, ne pouvant plus supporter une pareille vie, elle se lança résolument dans la carrière de la destruction... atmosphère douce! Et pourtant quelle maîtrise de soi les Etudiens possèdent. Il est donc une puissance plus forte

que la volonté... Bénédiction ! La pierre voudrait se soustraire aux lois de la pesanteur ? Impossible, impossible. Si le souci de la bonne morale voulait s'allier avec la formation intelligente d'un esprit.

Qu'est-ce qu'un homme bien formé ? Un homme qui passe une vie vertueuse pour les beaux yeux de son entourage ou bien un homme qui se fout de son entourage pour satisfaire son goût et son caprice ? C'est certes le second, pourvu que son caprice soit élégant et original. Une nuit, à l'heure où le sommeil était parvenu à son plus grand degré d'intensité, Etude retirait successivement, du long boyau de Strauss où elle s'était emplie de l'on ne sait combien de litres d'un vin blanc et vermeil, les divers membres de son corps. Elle s'en allait toutes les mains pleines de petits ronds de chope, suivie de petits monstres bizarres, comme s'avancerait une belle au bois dormant qui déposerait symétriquement des excréments autour d'un lampadaire. Comparer les hospitants aux excréments d'une princesse — même âgée de soixante-dix ans, c'est leur faire un honneur dont ils ne mesurent pas la portée.

Etudiens et hospitants — ceux-ci ne pouvant s'empêcher d'imiter ceux-là — alertèrent alors la police en lançant vers la nuit violette les cartons ronds et sales.

Je trouve stupide (je pense que chacun ne sera pas de mon avis si je me trompe) qu'avant d'en venir au fait il m'ait été nécessaire de faire tout ce préambule. Mais, c'est quand même la seule manière de pouvoir commencer avec amour le bref rapport de notre activité hivernale et printanière et de quelques-uns de nos exploits instructifs : dramatiques épisodes d'une implacable utilité !

Sans même le secours de la méditation, Etude s'était aperçue que, vivant dans le silence, elle transgressait les règles de la logique et commettait un cercle vicieux. Car, si d'un côté, elle favorisait ainsi sa répugnance pour les foules par le dédommagement de la solitude et de l'éloignement, de l'autre son activité ne trouvait plus assez d'aliment pour nourrir le Minotaure de ses instincts pervers. En conséquence elle résolut de se rapprocher des hommes, persuadée que parmi tant de victimes toutes préparées, ses passions diverses trouveraient simplement de quoi se satisfaire. Elle savait que la police, ce bouclier de la civilisation, la recherchait avec patience et persévérance depuis nombre d'années et qu'une véritable armée d'agents et d'espions était continuellement à ses trousses sans, cependant, parvenir à l'attraper. Tant son habileté renversante déroutait, avec un suprême chic, les ruses les plus indiscutables au point de vue de leur succès et l'ordonnance de la plus savante méditation.

Je disais donc qu'Etude avait alerté la police. Les agents à ses trousses ? Que c'est original ! Il nous faut autre chose. Les esquiver, c'est banal. Nous nous ferons prendre, ce sera plus neuf. Mais il faut que l'affaire en vaille la peine. Casser dix-neuf ampoules électriques ne suffit pas, lançons un tombereau contre une barrière, comme une locomotive surchauffée contre un train de marchandises. Maintenant, nous pouvons nous faire attraper. Venez, entrons ici et mettons-nous sept dans ce réduit. De cette façon, il n'y aura point de lâcheurs.

Nous serons tous pris ! Et ils furent pris tous les sept. C'est cocasse et c'est bête. Ce n'est pas triste.

Heureusement. Car la mélancolie et la tristesse sont déjà le commencement du doute. Le doute est le commencement du désespoir, le désespoir est le commencement cruel des différents degrés de la méchanceté. Pour vous en convaincre lisez les *Confessions d'un enfant du siècle*. La pente est fatale une fois qu'on s'y engage. Il est certain qu'on arrive à la méchanceté. Méfiez-vous de la pente. Extirpez le mal par la racine. Ne flattez pas le culte des adjectifs tels que indescriptible, inénarrable, rutilant, incomparable, qui mentent sans vergogne aux substantifs qu'ils défigurent. Ils sont poursuivis par la lubricité. L'histoire d'Etude — celle que j'ai racontée plus haut — n'est pas inénarrable. Elle est cocasse, elle est bête, c'est très bien.

Je n'insiste pas sur les enquêtes judiciaires, directoriales et autres ennuis. Il faut bien que les fonctionnaires travaillent de temps à autre, autrement ils pourraient craindre le blâme.

Une chose encore qui prouve la grandeur de l'exploit relaté plus haut, c'est la loterie destinée à couvrir les frais. L'acte vraiment était considérable puisque aujourd'hui encore, après trois mois, on nous réclame de l'argent d'un côté et de l'autre des lots.

Les actions cachées sont les plus estimables. Lorsque j'en vois tant dans l'histoire d'Etude elles me plaisent beaucoup. Elles n'ont pas été tout à fait cachées. Certaines ont été sues. C'est le plus beau de n'avoir pas su les cacher. Par exemple l'histoire de la lettre envoyée à Droga. En voilà encore une histoire bête. Elle aussi nous a débordés, tant l'étoffe en était ample. Elle nous a valu bien des embêtements. Et quelques épisodes épiques. Le plus fort et le plus drôle, c'est que Grosclaude, cet homme sans sève qui doit se trouver bien ennuyé devant la vagin d'une femme, trouvait tout à fait déplacé qu'un Etudien osât lui dire qu'il était regrettable qu'Etude dépendît du Gymnase. Le Conseil du Gymnase se réunit en grande pompe. Défense de porter les bérets et les casquettes violettes pendant un mois. Les Etudiens sont à ce moment dans le violet jusqu'au cou. Ces couillons de professeurs n'avaient pas pensé aux écharpes.

Mais catastrophe ! Voilà Babolet qui s'en mêle, les bras lui en tombent. Si ça continue de mal aller, il mourra bientôt comme Monsieur Godeau :

Quand il ne resta plus que le cœur de l'homme dans une sorte de châsse vert de grisée, la tête aplatie et presque adhérente à l'épaule droite où elle était penchée, M. Godeau demanda :

— Est-ce qu'on peut s'apercevoir encore que je souris ?

Véronique répondit :

— Non.

— Alors ce n'est pas la peine de continuer, dit-il.

Et il mourut.

Par pitié pour Babolet et reconnaissance pour celui qui fonda l'Etude, nous nous sommes tenus sages dans la suite, dans la sagesse des hommes supérieurs : un peu de mépris et porte verrouillée sur les situations intérieures.

Ces braves professeurs dont le calme enviable ne peut pas faire plus que d'embellir la face, croient qu'il s'agit encore de pousser, dans des strophes de quatorze ou quinze lignes, ainsi qu'un élève de troisième, des exclamations inopportunes et des gloussements sonores de poules cochinchinoises, aussi grotesques qu'on serait capable de l'imaginer, pour qu'on s'en donnât la peine.

Puisse une tarentule immense allonger ses pattes sur votre cou pourrissant et sucer ce que vous croyez être votre sang. Puissent des escargots vous monter dans les narines, puissent des scolopendres se suspendre à vos paupières et l'acarus sarcopte qui produit la gale ne vous point lâcher. Votre corps couvert de poux mous nous serait moins hideux : on vous verrait moins.

Pouah !

Les nullités que nous venons de nommer (comment se fait-il qu'elles puissent avoir un nom ?), ces nullités ont cherché à nous salir ne pouvant nous blesser. Notre activité ne s'est cependant pas ralentie : séances assez régulières. Quelquefois monômes à trois dont un hospitant. Puis le premier mai – vive le peuple, à bas les bourgeois – les bérets violets remplissent, et de quel flot, les rues de Neuchâtel. Les gens ne s'étaient pas même aperçus de notre suspension tant ils avaient les yeux pleins de violets.

Enfin le bouquet : le « Maitrank » à Frochaux. C'était le moment où la vie devenait insupportable. Bacchus a pu voir que nous ne sommes pas ingrats envers nos bienfaiteurs. Les hospitants eux-mêmes – chose remarquable – se sont comportés dignement.

Ce dernier trimestre l'effectif de notre société ne s'est pas accru certes en même temps que la vitalité étudiante. Il faudra que nous puissions transmettre un peu de notre trop-plein à des êtres dignes de le recevoir – y en a-t-il ? – ou nous claquerons par excès de force et de vie.

Pleins de sève, vous avez cru pouvoir me confier la présidence de l'Etude, plein de sève je crois confier l'Etude à Pissstil. Si pendant la saison morte l'Etude avait tant de force, qu'est-ce qu'elle doit être aujourd'hui qu'elle s'épanouit.

Le président, Eric Vuilleumier

Rapport présidentiel d'Elie Gueissaz
(Avril - Juillet 1939)

Chers amis Etudiens,

C'est avec bien du courage et bien de la témérité que l'Etude, grave aux heures graves, s'est réunie aujourd'hui, îlot de liberté dans le lac suisse de paix ! placé au milieu de l'Europe de nouveau pétaradante. Mais comme il se doit, il me faut retirer de notre quiétude préguerrière les quelques souvenirs qui doivent inspirer les réflexions sages et justes d'un discours présidentiel.

Lorsqu'un président, harassé, arrivé au bout de sa tâche est appelé à rendre ses comptes, il trouve naturel de s'inspirer de ce qui se nomme le cahier des procès-verbaux. Il doit, entre les lignes, tâter le pouls des scènes formant l'acte premier de nos tragédies hebdomadaires. Or, ce trimestre – ou pour me servir d'une expression plus théâtrale, cette trilogie – se reflète dans un miroir brisé ! Notre secrétaire (J.-M. Guyot), fils de Toepffer¹ – et non pas de Perrault comme on se plaît à le dire trop souvent² – s'est fait assister dans l'exercice de son activité par son subordonné direct (Jacques Bovet *vo* Bucolos) qui fait alterner son accent bucolique à nos fadaïses habituelles. Malgré cette macédoine de styles qui a comme sauce une giclée de notre Biberon national, Mauler le bien nommé ! L'impression qui se dégage de ce document, c'est que l'Etude du cent soixante-septième trimestre ne s'est pas plus que d'habitude surpassée et qu'elle reste ou qu'elle retombe, pour rester dans la tradition, dans une douce quiétude de médiocrité cérébrale.

Malgré cela il faut rendre hommage aux Etudiens de la rapidité avec laquelle les travaux de candidatures ont été présentés. Mon successeur n'a plus en effet aujourd'hui la possibilité – malheureusement pour lui – de compléter pour garnir le programme de ses séances.

Dans chacun des domaines de notre activité s'est élevé une étoile au ciel estudiant. C'est ainsi que Candélabre³ (G. Redard) – l'illustre et unique candidat

¹ Fadet professeur ès civilité.

² L'hérédité... chargée... sur l'pouce.

³ La lumière d'Etude.

du cent soixante-seizième trimestre — a repris les traditions peinturluresques de Thétard ou de Vacherin, et que Biberon s'est fait l'émule de Belles-Lettres dans la tâche difficile des nouvelles nouvelles.

Mais rien, non rien — pas même nos démolés avec nos frères inférieurs — ne pourra affaiblir la clarté du somptueux feu d'artifice qui longtemps encore dans l'avenir jettera ses étincelles : le BATEAU DANSANT D'ÉTUDE.

Qu'on me permette ici quelques images de cette journée célèbre entre toutes, tant pour le renom que pour la caisse de l'Etude : je ne dirai que quatre mots : 8 h. 15, 100 personnes ; 8 h. 30, 250 personnes.

Un succès ? non ! un triomphe ? peut-être !... une grosse gonfle en tout cas... Nous voguions à guichet fermé ! Si bien qu'à 11 heures nous avons refusé cinquante personnes qui se jetèrent presque à l'eau de désespoir. Et le ciel ! parlez-moi d'un ciel ! Dommage que Tino Rösti¹ n'en était pas, il y aurait reçu l'inspiration de deux ou trois grattements de « gui-gui-tare » ou de quelques rythmes « frotti-frottants » de tangos².

Non, rien ne peut être comparé à cette victoire navale, rien, ni dans les archives de la Compagnie générale Translacustre de Navigation, ni dans la mémoire molle et flasque de Peu-Paul³.

Mais qu'est-ce pour Etude que la gloire d'un bateau dansant alors qu'il y a à combattre et à vaincre l'Ennemi N° 1 et ses alliés ou du moins ses complices, la force armée : En mars, trois membres (tous trois du comité !) sont invités à payer piteusement 81 francs pour les sales yeux du Procureur⁴ et cela pour avoir « craqué » (sic) les portes et dit quelques innocentes vérités à un adhérent à la secte de la pédérasie. Trois et quatre fois maudit soit son nom⁵. Mais grâce au renom de justice et de probité qui accompagne le mot Etude nous avons pu compter sur la gracieuse complaisance de Maître Alain (M.H.) tout fraîchement nommé, et grâce aussi à la ferme et digne attitude des membres de l'Etude, l'ennemi fut déjoué, et, malgré ses ruses, terrassé, si bien que c'est notre pédé qui a délogé et nous qui sommes restés.

Non rien ne résiste à notre force, à notre union pour vivre, à notre union pour l'Espace vital :

Nous avons un tonneau !	c'est bon !
Nous avons une table !	c'est bien !
Nous avons un local !	c'est mieux !

¹ Disciple avoué du dieu Médor.

² Pas d'allusion à la tenue irréprochable des Etudiens.

³ Dit Ri... j'taime ou tango, directeur de l'U(nion) S(portive) I(ternationale), entraîneur des manifestations saines et pures de cette société patriotique.

⁴ Ce salaud de Piaget pour ne pas le nommer.

⁵ Nous voulons parler de M. Max Bolle, Dr ès Balayage, frère de M. Bolle main droite de M. Antoine Borel (béni soit ce saint homme).

Tout ce que nous voulons, c'est la tranquillité chez nous, c'est le droit de vivre, c'est notre place au soleil (ou à la lampe à pétrole), c'est la liberté dans toutes ses formes, contre toutes les formes du formalisme germain¹ et c'est la gloire de notre brillante tâche :

Elever l'âme jusqu'à la connaissance du plaisir par le travail, jusqu'à la libération des contraintes par la libre expression de notre joie et par les jouissances de la vie.

²

Voilà notre but, notre idéal. Voilà pourquoi nous disons et nous répétons afin que l'écho des siècles le renvoie de génération en génération³ : *VIVE ÉTUDE*.

Elie Gueissaz *vo* Menuet,
président du CLXXVII^e trimestre

¹ Je ne nomme même pas la société d'en dessous !

² Silence pour séparer la péroraison de la conclusion.

³ Dites : Amen.

Cet anniversaire déroule ses fastes au Cercle du Musée le 11 novembre 1939. Les Anciens Etudiens ont demandé que «l'on y mette une note jeune» !

Sous l'impulsion de Menuet (E. Gueissaz), la jeune Etude prépare une monture. Grâce aux archives bien tenues de l'époque, nous pouvons apprécier quelques jeunes talents et revivre l'esprit du moment :

Hommage au fondateur

(Air: *Quand j'étais chez mon père...*)

*Dans le lointain des âges
Il y a soixant' deux ans
Sur la Roch' d' l'Ermitage
Se r'trouvaient sept jeunes gens.*

*Là-haut fut décidée
D'Etude la société
Et c'est grâce à c't'idée
Qu'un soir vous banquetez.*

*De cette vieille garde
La plupart ne sont plus
A tous Etude garde
Un souvenir ému.*

*Il en est un qui reste
Fidèle au vieux drapeau
Solide encore, et preste
C'est Monsieur de Perregaux.*

*Aucun comme lui n'aime
Notre chère société
De nous, les jeunes, même
On le voit s'inquiéter.*

*Vraie mémoire vivante
Du monde étudien
D'une plume savante
Un grand registre il tient.*

*Il compose les pages
Du livr' d'or étudien
Les fous comme les sages,
Tous il les connaît bien.*

*Nous avons peu d'archives
Mais cela ne fait rien :
Pourvu qu' Monsieur d' Perregaux vive,
L'histoire n'y perdra rien.*

*Levez donc votre verre
Au président d'honneur
Et qu'Etude prospère
Le comble de bonheur !*

Le Comité des Anciens

(Air : *Auprès de ma blonde...*)

Mais voici que s'avance } bis
Quelques Messieurs très bien }
Un méd'cin, deux notaires
Quatr' profs, un marchand d'vins
Refrain : *C'est le groupe illustre*
Du Comité des Anciens
C'est le groupe illustre
D'Anciens Etudiens.

Le président est l'homme } bis
Le plus gentil qui soit }
Il est gynécologue
Et chasseur à la fois.
C'est le groupe illustre, etc.

*L'Etude Wavre ensuite
Tient la caisse – et fort bien
C'est là qu'Etude s'adresse
Pour s'tirer du pétrin.
C'est le groupe illustre, etc.*

*Mais dans les réjouissances
On boit pas mal de vin
Et pour les subsistances
Fallait un Montmollin.
C'est le groupe illustre, etc.*

*On a pour secrétaire
Un fameux historien
Mais les procès-verbaux
Il n'les conserve pas bien !
C'est le groupe illustre, etc.*

*Quant à ces trois grands hommes
Grosclaude, D'lachaux, Guyot,
Ce sont des types, en somme
Qui nous voulurent du bien.
C'est le groupe illustre, etc.*

*Ils permirent sans trop d'peines
Qu'nous d'v'nions étudiants
Qu'au Conseil du Gymnase
Ils faisaient toujours si bien !
C'est le groupe illustre, etc.*

Souvenir

- I. *Au Gymnas' aussi, adieu la paix,
La censure fait ses ravages
Et notr' grand colonel appointé
En veut surtout aux images.*
- Il avait vraiment l'air de Clémenceau
Quand d'un geste non débile
Il sectionna c'vers d'un grand coup d'ciseau
Lui trouvant trop d'sex-appel-e*
- Pauvr' Boileau
C'que t'aurait dû mettre dans ton verre
C'est de l'eau
Bien qu'les Etudiens la détestent par instinct.*
- Et pis dis-toi bien mon vieux Nicolas
Y a autr' chos' que des brimades
Souvent l'patron fait aussi l'bon papa
Qui nous offr' d'la limonade.*
- II. *Nous fair' boire autr' chos', c'est l'affaire de Pous
Là-haut à la Collégiale
Bravant la foudre, il nous offrit su l'pouce
Un blanc pinard agréable.*
- Comme toujours il est du côté du vice
On l'voit bien dans ses lectures
Où malgré qu'tout s'passe dans les coulisses
Il ne fait pas une coupure.*
- Au Prado
Un nu de Goya r'tint sa vue
C'est Sapho
Glapit-il et se mit aussitôt à glousser.*
- Le béret tout d'coin et la tige au bec
S'il n'avait pas ses lunettes
On l'prendrait vraiment pour un fringant mec
Qui pourvoit toutes les poussettes.*

III. *Pour cho-cquer notr' maître de latin
Nous t'nions à ce que vous sussiez
Qu'André Gid' n'était pas de ses copains
Mais qu'un vulgaire tas de fumier.*

*N'y a qu'un bon dieu, c'est Victor Hugo
Qui jamais n'pondit d'guoguotte
Comme les longs macaronis Usego
C'est toujours d'la bonn' popote.*

*Mais ta dià
Dire Hugo quel style, que diable,
Moi ch'te veux
Ramass' c'te schlaguée si tu crois qu'c'est d'la pipette.*

*L'allur' dégagée comm' le p'tit Poucet
Cet illustre philologue
S'en va fredonnant des versiculets
Ce s'ra là notre épilogue.*

Etude 1939

*C'est aujourd'hui le onze novembre
Nous allons d'abord vous raconter
Ce qu'ont fait de l'Etud' ses huit membres
Dans quell's histor's ils se sont jetés.
Nous commencerons par vous rapp'ler
Que c'est ici mêm' dans ces salons
Qu'notre activité a débuté
Par le plus beau bal de la saison.
Mais l'plus important pour nous :
C'est qu'ça nous a fait des sous.*

Et puis d'abord qu'est-ce que ça peut vous faire...

*Au mois de mars nous avons affaire
A la police qui nous a r'péré;
... Paraît qu'nous empestons l'atmosphère
De tous les habitants du quartier
Mais l'Etud' pour arranger l'histoire
Va sonner chez Alain de Ryenier
Qui perd à cela un temps notoire
Car le « Patron » doit tout ignorer
Mais ce salaud de greffier
Lui envoie tout le dossier.*

Et puis d'abord qu'est-ce que ça peut lui faire...

*Et pour terminer voici l'histoire
Du formidable « Bateau dansant »
Qui rest'ra présent à notr' mémoire
Qu'nous racontr'ons à nos p'tits enfants
L'Etude avec seize francs en caisse,
Loue un orchestre et un grand bateau
Voilà que trois cents personnes se pressent
Un miracl' qu'on n'verra pas d'si tôt.
Tout le mond' fut dans la joie
Et Néo. s'mordit les doigts.*

Et puis d'abord qu'est-ce que ça peut nous faire...

La jeune Etude

(Air : *C'est fleur bleue*)

1. *Voici passer la cohorte
D'Etudiens
Ils sont peu nombreux, qu'importe !
S'entendent bien.
Quand il s'agit de bamboche,
Le font bien,
Oui, très bien,
Etudiens !
L' mercredi, le premier acte
Est sérieux,
Mais ils rigolent au s'cond acte,
Beaucoup mieux.
Ils prennent la vie sans aucun souci
Et goût' le parfait plaisir
Etudien !*
2. *Le président, très placide,
C'est Tripet ;
L'vice-président, cett' longue figue,
C'est Bovet ;
L' s'crétaire, l'adjoint, l'cantus
C'est Perrenoud,
C'est Gauchat
C'est Mauler.
Y' a encor Guyot, Gueissaz
Et Redard
Ça fait huit, fort égrillards
Et fêtards !
Huit copains qui préfèrent à tout
Leurs plaisirs si doux, si doux
D'Etudiens.*
3. *Nous sommes pourvus de vulgos
Rigolos ;
On appelle le plus paillard
Tricouillard ;
On a nommé l'plus fluet
Menuet*

*Et c'long diable,
Candélabre
C'fils des Champagnes, l'air ponpon
C'est Biberon;
C'grand type, tout en peau et os,
Bucolos
L'homme de la conciergerie, c'est Verrou
Et puis restent encor Bahut
Et Fadet.*

Souvenirs écrits par J.-Pierre Marti
(1940-1942)

Une ruelle sale, une cave exigüe, une vague table, quelques tonneaux, la lueur vacillante des bougies, c'était là, à l'ancienne rue du Neubourg qu'Etude, en 1940, passait le plus clair-obscur de ses nuits.

Candélabre présidait d'une voix tonitruante au « charariat » des hospitants et ne reculait devant aucun des moyens que le sadisme et le cynisme mettaient à sa disposition pour décourager celui qui avait osé passer le seuil de l'antré caverneuse.

Pourtant le recrutement n'était pas facile et Néocomia, préférant quantité à qualité, raflait le gros des virginales volées arrivant fraîches et moulues (par Ginel) du Collège latin.

Gédéon, Tessin et moi étions simplement terrorisés. Nous recherchions en vain des alliés sur les visages blafards qu'on apercevait à peine. Bahut dodelinait dans un coin. Fadet prenait des airs pincés. Bucolos semblait ne rien voir derrière ses grosses lunettes, tandis que Menuet, ô miracle étrange, se taisait. La vieille garde était impassible. Mais c'était surtout Candélabre qui nous impressionnait. N'avait-il pas récemment organisé une exposition Fernand Léger dans les salles du Gymnase ? Comment serions-nous jamais dignes d'appartenir à si docte congrégation ?

Heureusement, ce soir-là, l'épreuve ne fut pas trop longue malgré tout et la tension baissa subitement quand Tricouillard, n'y tenant plus, entonna le rituel : « C'est à boire, à boire, c'est à boire qu'il nous faut... » Et les litres de Neuchâtel à 1 fr. 50 se répandirent dans les verres et les gosiers.

Nous, nous nous faisons tout petits. Nous savions bien que l'alcool aidant, le bizutage plus dur que jamais recommencerait. Alors, profitant des accents hautement sonores de chansons dont nous comprenions à peine les mots, nous quittions subrepticement les lieux pour retrouver la rue du Neubourg, qui, à l'époque, sale et peu éclairée, nous semblait un havre de paix et de tranquillité.

*
* * *

Une bonne année passa. Le bachot fit des ravages dans la vieille garde. La relève se fit et ce fut à notre tour de nous asseoir sur les tonneaux du fond.

Toujours, cependant, suivant l'immuable tradition, le premier acte débutait au Gymnase dans une salle que Grosclaude nous prêtait ; elle se déroulait selon un ordre du jour tout aussi immuablement traditionnel : lecture du procès-verbal de la séance précédente approuvé d'autant plus bruyamment que l'auteur avait été spirituel, suivi d'un «silencium» beuglé généralement par Menuet ou Tessin.

Puis venait le «travail», textes en général assez insignifiants et quelque peu soporifiques, comme la fameuse *Bataille* de Claude Farrère, commentée par Tricouillard d'une voix si monocorde que tous faillirent s'endormir ce soir-là, y compris le conférencier. Immédiatement après, critique par un hospitant : «Je remercie le président de m'avoir accordé la parole...»

Enfin venait la nouvelle, genre dans lequel Biberon excellait, nous emmenant vers des sommets d'évanescences élucubrations, suivie de la lecture des œuvres de poètes qui avaient la faveur du moment, tels que Jehan Rictus et Paul-Jean Toulet.

Le président avait à peine le temps de lever la séance que le monôme se formait sur l'avenue du 1^{er}-Mars encore presque vide de voitures : «Sonnez, sonnez, les cloches de la Collégiale...» Mais il fallait se hâter. Dès le dernier coup de dix heures, les flics nous guettaient et, tandis que nous traversions la rue de l'Hôpital en beuglant, «Tchink a la mora...» des tessons de bouteilles et autres projectiles tombaient parfois des fenêtres des mansardes occupées par des Italiens qui se croyaient à la guerre.

Alors, c'était la ruée vers le local qui, à cette époque, vers les années 1941-1942 avait été déniché par Tropet et Janina au 45 de la rue des Moulins. C'était un assez vaste deux-pièces dont les murs se souviennent encore certainement des mémorables bacchanales qui s'y fêtèrent certains soirs jusque tard dans la nuit. Et, quand tout le répertoire des chansons cochonnes avait été épuisé, on buvait les derniers verres au son de *La Java* qu'égrénait un vieux gramophone à manivelle.

Ainsi naissait sous le violet des bérets, au fil des trimestres, encore ponctués au printemps par les inoubliables «Maitrank», les séances communes avec Néo, les soirées lacustres, les générales en hiver, les bals avec Gymnasia nous emmenant parfois jusqu'à Genève, cette franche et sincère amitié estudiantine.

Et si, après tant d'années, c'était la seule chose qui restât, ce serait encore bien suffisant pour que vive l'Etude !

Marinette
Mars 1977

1

*Quand nous allions tous deux
Où vont les amoureux,
Perdus sous la ramée,
Ton bras, ma bien-aimée,
Tremblait (ter) à mes aveux.*

2

*Pourquoi trembler, pourquoi
Trembler auprès de moi ?
L'amour est un doux maître.
Tu l'ignoraux peut-être ;
Mais moi (bis) je le savais pour toi.*

3

*Chacun l'apprend un jour ;
Tu le sais à ton tour.
Dès lors, c'est moi qui tremble
Quand nous allons ensemble
Au bois (ter) parler d'amour.*

4

*Ce qui me fait trembler,
C'est de voir s'en aller
Les beaux jours où l'on s'aime ;
C'est le bonheur lui-même,
Si prompt (ter) à s'envoler !*

H. Warnery

N'est pas étudiant qui veut !



GYMNASSE CANTONAL

TÉLÉPHONE 11.13

-

Directeur reçoit tous les jours, de 11 h. à midi,
le jeudi excepté.

Neuchâtel, le 9 décembre 1940

A la Société gymnasiale " ETUDE "

Neuchâtel,

Monsieur le Président et Messieurs,

♦
Je vous confirme ce que je vous ai communiqué à mon bureau: le Conseil du Gymnase, constatant les résultats tout à fait insuffisants de plusieurs membres des deux sociétés, a décidé dans sa séance du 2 novembre, d'appliquer ~~à l'application~~ dorénavant la mesure suivante:

Lorsqu'à la fin d'un trimestre, un membre d'une société gymnasiale n'obtient pas la moyenne dans l'ensemble des branches du 1er groupe, ou lorsqu'il n'obtient pas la moyenne générale, l'autorisation de faire partie d'une société lui est retirée. La démission est enregistrée par la société dont il était membre.

Cette décision est motivée par les résultats de l'ensemble des Etudiens et Néocomiens à la fin du premier trimestre de 1940/41.

Des douze membres actuels (six dans chacune des deux sociétés), il n'y en a qu'un seul, un Néocomien, qui occupe un rang dans la première moitié des élèves de sa classe.

Sur douze membres des sociétés, 4 ont une moyenne insuffisante dans l'ensemble des branches principales (3 fois 3,8 et une fois 3,7). La note moyenne des 12 membres est de 4,117. En outre, deux membres ont une moyenne générale inférieure à 4.

Telles sont les raisons pour lesquelles le Conseil a pris la mesure que j'ai le regret de devoir vous faire connaître.

J'espère que vous tiendrez au bon renom des sociétés gymnasiales et que vous ne donnerez plus des armes à ceux qui ne vous veulent pas du bien.

Veuillez croire, Monsieur le Président et Messieurs, à mes sentiments de bienveillance.

Le Directeur du Gymnase.

Nouvelle de Jean-Pierre Mauler
(1939-1942)

Ils étaient sept sur la lune qui tournaient au hasard du jour et de la nuit une gentille ronde, soit lente, soit activée de brusques ressauts qui s'épanouissaient en cavalcades satiriques. Sous l'astre de la Terre, ils riaient et s'esclaffaient quand l'un par malheur s'encoublait. Ils étaient si charmants qu'ils auraient pu virevolter comme des fleurs mobiles une éternité d'éternité, si un jour (d'entre les jours) ils ne s'étaient assis sur leurs petits derrières tout ronds. Étonnés, ils se contemplaient. Ils n'avaient vu jusqu'à présent que le soleil et les étoiles et encore, car la ronde avait ondulé les airs d'une semi-buée. Mais maintenant, ils aperçurent d'autres astres et ils éprouvèrent un grand plaisir à se regarder. Désormais, la ronde cessa. Lentement l'amitié se glissa dans leurs cœurs et ils seraient restés d'excellents amis si à l'aventure d'un moment, l'amour archer n'était venu les percer de ses flèches exquises. Naturellement ils s'aimèrent. Seulement ils étaient sept.

Je ne sais pas si vous le savez, mais pour aimer parfaitement et profondément sur la lune il faut être trois. Il y a le gaudisseur qui correspond à peu (de chose) près au mâle de la terre, la caronesse et la spiriteuse. La caronesse est la plus à plaindre car c'est elle qui enfante la chair avec cris et douleurs tandis que la spiriteuse accouche de l'esprit sans aucun mal. Un ou deux jours après la naissance on unit dans de grandes fêtes l'esprit et la chair et l'on crée ainsi l'être. Le gaudisseur a le grand avantage d'engendrer et l'esprit et la chair, mais il est obligé de fournir les deux car l'amour sur la lune n'admet pas de partage.

En attendant, ils étaient sept qui s'aimaient sur la lune et qui auraient bien voulu aimer profondément. Mais comment faire car sur cet astre doré un jaloux ne peut exister; et par malheur il s'y trouvait trois gaudisseurs, deux spiriteuses et deux caroneses. Ils s'entre-regardèrent longtemps. Probablement qu'ils auraient bouillonné intérieurement une longue éternité sans pouvoir satisfaire leur cœur si un oiseau à cheval sur un rayon de soleil n'était venu les distraire.

Après quelques petits tours, il repartit suivi des jets émerveillés que lançaient les yeux de nos sept amoureux. Cependant, un avait le regard plus perçant que les autres et il examina longtemps, longtemps l'oiseau qui parvint bientôt sur la

terre amère. Il scruta avec curiosité ces pauvres humains qui gémissaient dans la fange, qui s'entre-tuaient avec une joie féroce, qui s'amusaient dans de vils bordels, qui recherchaient des religions, des morales, des créations, des destinées mais, qui ne trouvant rien se haïssaient au lieu de s'aimer. Or, pendant que le délicieux gaudisseur aux yeux perçants se captivait des immondices de la terre, les autres ayant perdu de vue l'oiseau céleste commencèrent de nouveau à se regarder. Ils n'étaient plus que six à se dévorer des yeux et c'était juste le nombre qu'il fallait pour aimer. Alors ils s'aimèrent profondément et joyeusement. Ils avaient tant attendu et ils furent tellement remplis de délice qu'ils se seraient aimés éternellement si le septième gaudisseur n'avait lâché tout à coup un profond soupir et lentement ne s'était retourné pour revenir avec sa pensée dans la lune exquise. Seulement, les six autres avaient le temps de reprendre leurs places et il ne se vanta de rien. Ils lui demandèrent où il avait été, il répondit : « J'étais dans la terre. »

Et c'est pourquoi, sur la lune on dit maintenant être dans la terre quand un gaudisseur, ou une caronesse, ou une spiriteuse, mal luné oublie les délices de l'astre jaune et songe à quelque profonde misère.

Quant aux amoureux, ils recommencèrent leur danse endiablée entraînant en tourbillon la mélancolie du septième et tous heureux et contents, ils continuent dans l'éternité à se rondifier.

Biberon
Novembre 1940

Cléuclatél le 30 Mars 1941.

Monsieur le président,

Clé respirant plus, étouffé par l'odeur âcre du parfum de la dixième muse
"Grosclaudia", étourdi d'une nomenclature indigeste qu'il me faut avaler mol-
gué moi, ad vos Messieurs, adte presidentem, arbitre de mon ignorance ou de
ma rageuse, clamo de profundis valliers.

Clayé dans les brumes de l'instruction que la dixième muse m'inculque et
qui s'est proclamée reine sans le nom masculin de Claude. En le gras, je
m'entrevois qu'un seul espoir de salut. Ce salut, c'est de me voir pauvre et
téméraire quand à son désir (accusatif grec), c'est de me voir accepté dans le
royaume de la rayonnante clarté. Cette clarté d'au sont bannis tous les pé-
dants, les raisonneurs, les pantouflards, ceux qui ne peuvent rien admirer
sans discuter, les ergoteurs, Grosclaudiens, ~~les~~ Cliscobéropiens et
autres que je ne citerai pas.

Dans le royaume divin, des voluptés du vin, des lueurs illustres. C'est là que
je veux pénétrer. Dans le royaume de ceux qui se fient de la mouesse, de
la stupide, de la stérile, de la vaine instruction inculquée à coups de clystères
quant au cerveau.

Rabelais, cet homme sage le disait; que Dieu, si vertueusement je fusse, soit
son âme; il faut se débarrasser des φιλοσοφίας φάροι: passions de la philosophie,
il faut se débarrasser de la pédanterie et de la discussion chère à la dixième muse,
qui veut tout critiquer, saper, qui veut qu'on fasse une synthèse rigoureuse de
quelques idées en dehors desquelles il n'y a pas de salut.

Mon seul désir est de connaître et de ne pas me laisser créliniser.

Pour cela et seulement pour cela, malgré mes incapacités, mes indignités,
j'ose vous prier de m'accepter parmi vous. Je suis un ennemi acharné des i-
dées fixes, des mystères, des dogmes, mais aussi, des paus pris, des préjugés, des
systèmes tout faits qu'on vous force à adopter.

Mais le temps viendra où l'Esprit aura le dessus. Me basant sur cet espoir
je lève l'étendard de la clarté future et je pars en guerre pour combattre la
muse de l'instruction, c'est à dire de la crélinisation et je vous prie de m'accep-
ter dans le royaume de la divine clarté: ETUDE.

Le Père:
Jean P. - Marler 1/2 B. bonan

P. Hofer

le parisien

Henriet.

A malin, malin et demi !

(Huis clos du 14 mai 1941.
Présidence : Tricouillard, président)

Nous avons à discuter aujourd'hui du travail de candidature de Babar (de Coulon). Le critique officiel nous en propose l'acceptation, et le travail est accepté.

Il est arrivé un grand malheur en l'Etude. En effet, lors de la réception, le 4 avril, de dix nouveaux Etudiens, une plaque du magasin Troxler, chapeaux, a été dévissée et a disparu. Les flics, flairant juste, ont opéré pendant les vacances, une descente de police : Moulins 45, dans notre citadelle. Peine perdue, car Menuet (E. Gueissaz), flairant encore plus juste, avait fait revisser ladite plaque la nuit précédente. Mais la plainte Troxler subsiste. On ne sait pas au juste ce qu'il va advenir de cette affaire, maintenant. Menuet est convoqué continuellement au poste de police. Il nous tiendra donc au courant de l'affaire.

Le secrétaire adjoint, Gédéon

Après entrevues avec le juge de Paix et le plaignant Troxler, les frais de remise en état de la plaque sont arrêtés à 20 francs, somme à laquelle s'ajouteront des frais de justice équivalents.

Lettre de candidature de P.-A. L'Epée

(1941-1944)

A Monsieur le Président d'Etude,
A Messieurs les Etudiens,

Jamais Charon ne m'a paré en terre humaine,
Et j'erre enser, hélas / dans les styx moi de haies,
Le Desir d'en sortir devient toujours plus fort,
Et cela depuis l'immense réconfort
Qui m'a toujours aidé à sortir de l'enfer,
A s'échapper enfin à cet horrible hiver.

Une belle Déesse, éparé, oui, sans doute,
(Car un Dieu viendrait-il se promener ici?)
Portant un vent fatal pour l'éclairer sa route,
Passa tout près de moi, accablé de soucis.
Sa démarche était fière et de son vent fatal
S'échappait en lettres violettes ce mot :

ETUDE !

Je restai longtemps là, muet d'admiration ;
De tous les jours ce mot fut la consolation !
J'en oubliai Charon, j'oubliai mes maux,
Et dès ce moment, si j'en eus plus qu'un le désir
D'être éclairé par la lumière du fatal,
Et d'avoir ce sublime et céleste plaisir
D'ouvrir la Déesse Etude !

Et maintenant, l'âme de Charon adoucie,
Le changeant d'un coup le sort de ma très triste vie,
Je te prie d'avoir pitié de moi, si culte,
O Dieu, et puis de m'accepter à ton culte !

PA l'Espée.

~~Pier~~
Mewet.

~~Pain~~
Toumouard.

, Charon : bien entendu : le patron.



Fête des Vieux
1910

Moulins 45

1940

Grandir au dedans en force et en esprit

ou lettre d'un ami à Etude

GABRIEL RAUCH

"LES CLAIRS-MONTS"

CHAILLY-LAUSANNE

A la société de Gymnasiens
" E t u d e s "
NEUCHÂTEL

le 16 mai 1941

Mes jeunes amis

J'ai eu un plaisir très grand à me trouver parmi vous, l'autre soir, et à prendre ainsi un délicieux bain de Jouvence. Croyez-moi: vous pouvez avoir confiance en vous! Si, pour le moment, l'enthousiasme manque à quelques-uns, si les événements actuels ébranlent les convictions et les espoirs de certains, permettez-moi de vous affirmer encore que vous pouvez reprendre courage; permettez-moi de vous affirmer que vous aurez la victoire.

Quelle victoire ? Mais, celle que vous donneront les armes qui sont en vous: propriété morale, désir sincère de "faire bien", désir aussi de ne vous laisser envahir ni par le microbe de la force brutale, ni par celui de la lâcheté, de la vie "pépère", sans risque et sans grandeur. Ces armes, vous les avez. Cette victoire, vous la gagnerez. On a voulu vous donner une leçon ? On a voulu vous montrer que la force prime le droit ? Eh! bien, les jeunes, je vous conseille, au lieu de vous laisser abattre par lui, de faire vôtre ce "slogan", pour que l'arme terrible qu'il est devienne, entre vos mains, une arme magnifique! La force prime le droit ? Soit: ayez donc la force d'être sincères, honnêtes, désireux de vous donner vous donner à une tâche noble; et que cette force prime le droit d'être des brutes, des menteurs ou des lâches, dont se réclament quelques meneurs et la masse bêlante des moutons. Et vous verrez, vous verrez! là aussi, la force prime le droit. Bien plus qu'ailleurs, bien mieux: car c'est une force qui vient d'en

haut, non d'en bas. Victoire de d'esprit sur la matière, de Dieu sur la boue. Qui donc pourrait y mener les hommes, si ce n'est, parmi eux, ceux qui ont encore un coeur pur et généreux, ceux qui savent encore penser droit et clair ? Qui donc, si ce n'est vous ?

Oui, vraiment, j'ai confiance. Mais, mes jeunes amis, pour mériter la confiance que je place en vous, ne cherchez pas dès maintenant ou ce n'est guère encore possible, à vous donner dans le monde un but précis. Ou donc, je vous le demande, le placeriez-vous ? Je vous l'ai dit: dans ce monde bouleversé, les formes seules changent. L' "ordre nouveau" qu'on nous promet, est-ce donc si important pour que vous en soyez bouleversés à votre tour ?

Non, croyez-moi: ne vous inquiétez pas au sujet de l'avenir. Malgré les apparences, il sera, en très grande partie, déterminé par ce que v o u s y apporterez. Et ce sera, j'insiste, non pas tant une opposition aux formes neuves qui vous seront proposées, que l'esprit dont vous ferez preuve pour vous y adapter, pour collaborer, tout en restant vous-mêmes. C'est cette force intérieure qui doit être votre but immédiat; c'est à l'accroître que vous devez travailler, sans vous occuper, sans vous préoccuper, surtout, de ce qui se passe au dehors. Car, vous n'aurez d'action sur la marche des choses qu'en proportion non pas de ce que vous penserez, mais de ce que vous pourrez faire. Et pour pouvoir, il faut "être". Pour pouvoir de grandes choses, il faut être grand.

Vous m'avez demandé quel était votre but ? Il est, pour le moment, cela, et rien d'autre: grandir au dedans, en force et en esprit. Ainsi seulement pourrez-vous ne pas être ce que nous avons été ou sommes encore: des marionnettes. Ainsi seulement serez-vous ce dont le monde a besoin pour renaître: des hommes.

J'ai confiance.

En toute amitié

Gabriel Raud.



1877 - 1942 .

(Huis clos du 4 juillet 1942.
Présidence : Farci, président)

Farci (L. Hardy) nous lit tout d'abord une lettre de démission : c'est celle de Purée (J.-P. Hirt) qui n'a fait qu'un trop court et hélas jamais officiel séjour dans les rangs de l'Etude.

Plût au ciel que cette Purée-là se souvienne assez longtemps du violet et qu'elle n'oublie pas de venir nous dire bonjour un jour, ou peut-être nous apporter une bouteille !

Ensuite nous acceptons le travail de candidature de Micoud (M. Beutler) avec, toutefois, la légère opposition d'usage !

Ensuite (toujours ensuite) Farci lit avec quelques peines (et pour cause) les lettres de candidature de deux candidats : Nicolet et Reichel. Une longue discussion s'engage dans laquelle Menuet (E. Gueissaz) nous fait la morale et nous dit dans quel esprit il faut accueillir de nouveaux candidats même s'ils ne sont pas très sympathiques ! Finalement, après vote, nos deux énergumènes sont reçus non sans que la lettre de Nicolet soit refusée pour manque de soin, de style ou de variété.

Ces deux candidats sont donc reçus en l'Etude non sans un discours plutôt miaulant d'un Farci à bout de souffle et une magistrale et sévère mise en garde de Menuet (toujours lui).

Puis on parle de la toute prochaine « Soirée lacustre 1942 ». Menuet, de nouveau, nous fait des recommandations (vive Menuet !) et critique notre propagande pas assez efficace (selon lui). Il doute de notre succès : mais ce soir-là Menuet a perdu sa salive car le bénéfice a été supérieur à toutes les prévisions et même aux recettes des années précédentes.

Mais ce huis clos chargé et surchargé n'est pas terminé : il faut encore élire le comité pour le trimestre septembre-décembre 1942. Disons simplement que le président et le secrétaire sont élus au premier tour tandis que le vice-président, le secrétaire adjoint et le cantus le sont au second.

Le V.P.C., Jutland

Etude de Gilbert Etienne
(1942-1946)

Le Gymnase des années 1940 correspond à la fin d'une époque. Le nombre des élèves oscille autour de la centaine depuis un demi-siècle¹. Plusieurs professeurs et le directeur approchent de l'âge de la retraite. Le milieu social et économique n'a pas beaucoup changé depuis l'entre-deux-guerres. Nous sommes à la veille de l'irruption de la société de consommation. Pour ces raisons, il n'est pas sans intérêt d'évoquer cette phase charnière qui précède les profonds changements de ces dernières décennies et de décrire le milieu ambiant dans lequel se situait Etude.

Après avoir situé les grands traits de notre temps (1942-1946), nous nous bornerons, faute de connaissances suffisantes, à poser quelques questions sur le Gymnase d'aujourd'hui, questions qui ne paraissent pas sans liens avec la disparition d'Etude.

L'ancien Gymnase

Dans toute institution, volée de gymnasiens, entreprise privée ou publique, il existe en gros deux types de personnes. Les esprits un peu ternes qui se laissent porter au gré des courants; dans le cas du Gymnase les élèves moyens dans leur manière de vivre et de sentir, ce qui n'exclut pas les forts en thème. On pourrait parler d'un esprit juste milieu, bourgeois avant l'âge. Laissons de côté cette catégorie de gymnasiens qui «font avec» pour nous arrêter à ceux qui mènent le jeu, modèlent le style de la maison par leur caractère, un brin d'originalité, parfois un réel talent dans une discipline ou une autre. Ces noyaux, en général très divers par leurs goûts et leurs attitudes, sont assez étoffés pour représenter entre le quart et la moitié d'une classe. Ils sont particulièrement actifs à Etude.

Début septembre. Les nouveaux pénètrent avec des sentiments mélangés dans l'aile de l'Université occupée par le Gymnase. Plaisir de se sentir presque adulte. On porte enfin pantalons longs, plus question de fumer en cachette. Pipe ou cigarette au bec en pleine rue, longues stations dans les bistrotts à côté de la génération supérieure qui refait le monde chaque jour au Strauss. Mais ces

¹ Nombre d'élèves du Gymnase : 1910, 92 ; 1930, 115 ; 1945, 106 ; 1976, 727.

privilèges se paient cher, car les premiers mois sont rudes. Dans les corridors aux dalles sombres et usées claque le cri d'assaut «gog». Les deuxièmes se jettent sur les novices. Malheur au fluët qui va se faire entraîner pour un bain de siège dans les cabinets, lorsque la bataille ne se dénoue pas dehors, au lac ou dans un bassin du Jardin anglais !

Après quelques semaines, nouvelle épreuve, celle des casquettes noires que les nouveaux arborent tout fiers. Les grands arrachent nos couvre-chefs, les jettent au hasard, y inscrivent à l'intérieur des grivoiseries point très fines diraient les beaux esprits.

Sans grand succès, le directeur cherche à limiter ces brimades, mais la meilleure parade tient à l'esprit de classe. Ainsi, dans notre volée, nous faisons bloc au point que personne ne subit l'épreuve de l'eau.

Cette ambiance turbulente qui dans les années suivantes devait être jugée de mauvais goût et réprimée de manière efficace contribuait à créer des liens d'amitié chez les brimés comme chez les brimeurs et, vers fin octobre, nous étions considérés comme admis dans la place.

Blagues et chahuts se font alors de concert par les gymnasiens des trois années. Le chant de la Polynésie, malgré son mouvement musical majestueux et la parfaite correction des paroles déclenche les fureurs du directeur pour des raisons qui m'échappent encore aujourd'hui. Autre classique, les pétards qui éclatent à retardement pendant les leçons grâce à une bougie.

Etudiens et Néocomiens se distinguent par diverses perturbations et violations de l'ordre public. Farces, enlèvement en pleine nuit d'une banquette de wagon pour améliorer le mobilier du local d'Etude.

Aux parents «vertuistes» d'aujourd'hui, rappelons que les mauvais sujets sont assez nombreux à cette époque. Déjà à seize ou dix-sept ans, nous doublons le cap de la première «cuite» dans l'ambiance enfumée de nos locaux d'étudiants. Renouant avec le vieil usage selon lequel les lieux mal famés voisinent avec les églises, Etude installe son local dans le pavillon sur les remparts de la Collégiale.

Nos libations prennent parfois un tour plus délicat : l'absinthe au clair de lune à la Roche de l'Ermitage ou les «Maitranks» dans les forêts du premier printemps qui auraient ravi le tendre Charles d'Orléans.

Fredaines, flirts ou grandes passions provoquent en nous toute une gamme de sentiments : le soupirant éconduit, le jeune coq, terreur des directrices de pensionnats de jeunes filles, les couples comblés dans cette atmosphère en demi-

teintes des rives du lac, de la colline du Crêt, des forêts à l'automne, ou encore dans les salons de l'Hôtel DuPeyrou avant l'introduction des talons-aiguilles. Garçons en veston-cravate même pendant l'été, filles en longue robe de tulle sont-ils beaucoup plus sages que les générations actuelles en « jeans » ? Sur un point au moins, la différence est nette, il fallait faire preuve de plus de discrétion et d'imagination pour trouver l'intimité adéquate !

Professeurs et vie intellectuelle

Constatation faite sans cette indulgence que peut donner le recul des années : rares sont les médiocres chez nos professeurs. Bien au contraire, chacun contribue à notre enrichissement intellectuel. Sous ses manières réservées, Dubois sait déscolariser les sciences naturelles, tandis que Charly Guyot met son esprit brillant au service de la littérature. Originalité et non-conformisme prennent les traits d'un gogo chez lequel « on faisait tout de même de l'anglais ». A ses grandes heures, Samuel Gagnebin déborde du cours de physique pour camper avec feu les grands savants et leurs découvertes, Descartes, Huygens... Ses colères sont célèbres lorsque, menton relevé, poil de moustache pointant à l'horizontale, il secoue de toutes ses forces une victime. Qui d'entre nous aurait eu le mauvais goût de s'indigner de ces bourrades qui parfois allaient jusqu'à la claque ?

Bref, les moments d'ennui sont rares et ce climat intellectuel nous incite à la lecture : l'histoire pour quelques-uns, la littérature ou la philosophie pour d'autres.

En même temps, nous suivons les grands courants qui soufflent sur le monde à la fin de la guerre. L'humeur est plutôt à gauche après les séductions exercées sur certains de nos aînés par l'Action française d'avant 1939. Soit dit en passant, rien n'est plus absurde que de parler d'un manque de politisation des jeunes dans les générations qui ont précédé 1968.

Ainsi, nous sommes nombreux à écouter Léon Nicole à la Rotonde au début de 1945. Lazzis de certains, engagements de quelques-uns, désir de mieux connaître pour d'autres. Après la conférence nous emboîtons le pas à Nicole et à ses supporters pour aller finir la soirée au local du Parti du travail dans des discussions serrées.

Crise de notre société, crise de notre civilisation, certains gymnasiens s'interrogent. J'entends encore la belle voix de Paul Henri Spaak commençant une conférence sur l'avenir de l'Europe par la fameuse phrase de Valéry : « Nous autres civilisations, nous savons à présent que nous sommes mortelles... » Interrogations sur le monde, interrogations sur nous-mêmes. « Nous sommes tous

des ratés prédestinés» : propos qui pourraient être attribués à Mallarmé¹, Aurèle Nicolet, déjà flûtiste renommé, les évoque devant nous, tandis qu'un autre relit *L'Éclésiaste* et qu'un troisième souligne la cohérence de Bach dans sa vie comme dans son art. Même l'exotisme, singulièrement à la mode depuis lors, trouve son chemin parmi nous. Bohème par excellence, Philippe Schmutz en appelle aux amours de Shiva dans une composition française d'un érotisme assez appuyé sur le sujet, « Enfin seuls ».

De ces années qui, pour certains d'entre nous constituent une des tranches les plus lumineuses de notre existence, retenons ces quatre dimensions : vie intellectuelle intense, liens solides avec des amis d'une grande diversité par leur caractère, leurs goûts, leur origine sociale ; chahuts et blagues à la Jules Romains ; passions amoureuses enfin. Quelques foyers comme Etude et Néocomia stimulent la rencontre de ces courants.

Regards sur le présent

L'énorme accroissement du nombre des élèves et des enseignants survenu dans les années 1950-1960 entraîne de multiples conséquences. Jean Fourastié rappelle qu'en France : « Nous n'avons pas enregistré depuis quarante ans, malgré la très forte croissance des effectifs totaux d'élèves et d'étudiants une augmentation du nombre des très brillants sujets. » Les élites sont moins concentrées. Ainsi, poursuit J. Fourastié, « les maîtres éminents ne trouvent plus d'auditoire à leur taille et, inversement, les élèves éminents n'ont ni les professeurs ni les condisciples qui sont nécessaires à leur émulation². »

Notre pays ne fait pas figure d'exception. Le « marais », la masse un peu grise (certains s'affirment après coup d'ailleurs, alors que tel jeune fantaisiste tourne plus tard au bourgeois ultra-classique) ne représente pas un phénomène nouveau, mais il pourrait bien s'amplifier. Les mass media, la mode, la publicité ont pris une place croissante à tous les niveaux de notre société. Ils poussent au conformisme, à une vie plutôt plate, rétrécissant le nombre et la vitalité des noyaux dynamiques de chaque volée d'élèves. Bien des professeurs n'ont pas la force et le talent de secouer cet état d'esprit.

Faut-il donc se faire l'écho d'expressions telles que « les jeunes ne savent plus s'amuser, ne lisent plus, n'ont guère de passion... ? » Selon d'autres sources les jeunes d'aujourd'hui mûrissent plus tôt, ils s'interrogent plus sur les grands problèmes du monde.

¹ Après téléphone à Aurèle Nicolet et consultation d'autres personnes, l'attribution de cette citation à Mallarmé ne peut être garantie ! Mais sa substance, oui !

² J. Fourastié, *Les 40 000 heures*, Paris, Laffont, 1965, p. 123-124.

Jetées en vrac, souvent contradictoires, toutes ces questions exigeraient un examen détaillé. La lecture, c'est un fait, recule sous le matraquage des moyens audio-visuels. Quant à la maturité précoce des jeunes générations, elle reste à démontrer, de même que leur plus grand engagement politique. Sur ce dernier point d'ailleurs, le climat change vite, à comparer l'effervescence de mai 1968 et le calme actuel.

En fin de compte, cette impression de grisaille que donne, à tort ou à raison, au moins une partie des jeunes d'aujourd'hui, ne fait que refléter la grisaille plus générale de notre temps et de nos propres générations qui prennent de l'âge. Faut-il, comme le journaliste américain Cyrus Sulzberger, parler d'«une ère de médiocrité» après celle des géants dont le dernier vient de s'éteindre à Pékin ?

Quoi qu'il en soit, c'est à chacun de nous, jeunes ou plus âgés de réagir contre les défauts de notre société et de notre civilisation. Personne ne nous oblige à rester figé devant la télévision, à suivre les toquades des modes intellectuelles ou vestimentaires, à nous engraisser (au propre comme au figuré) dans la société de consommation. Je dirais plus, aller à contre-courant peut se révéler d'autant plus stimulant, et en fin de compte bénéfique, dans un tel climat.

Clair-de-lune
Genève, 7 décembre 1976

Où l'on apprend comment, grâce à Pinson (Aurèle Nicolet),
Etude nage dans l'opulence

(Huis clos du 1^{er} septembre 1943.
Présidence : Habakuk, président)

Le nouveau président Habakuk (Schmid) tout fier de ses nouvelles fonctions ne peut attendre jusqu'au soir pour faire acte d'autorité. Il nous convoque donc pour nous donner connaissance des comptes. Ledit Habakuk avait si bien géré la fortune de la pauvre Etude que le bilan accusait un passif monstrueux de quelques 120 francs. Sans l'astuce de Pinson (Nicolet), l'Etude filait toutes voiles au vent vers le gouffre de la faillite frauduleuse ! Pinson a donc eu l'idée d'envoyer aux Anciens Etudiens, ainsi qu'aux amis et amies d'Etude une circulaire les mettant au courant de la situation et leur demandant de délier les cordons de leur bourse. Il propose en outre de donner en sa villa, le samedi 4 septembre, un concert de flûte dont le piano d'accompagnement sera tenu par Candide (Nicolet père). Le truc réussit à merveille et d'après le rapport du nouveau caissier il apparaît que l'Etude nage dans l'opulence. Quelques Etudiens même se demandent avec angoisse ce qu'on va bien pouvoir faire de tout cet argent.

Le nouveau caissier Pinson est porté en triomphe par les Etudiens en délire alors que l'ex-caissier Habakuk se voit déjà dans les flammes de l'enfer, section des financiers véreux.

Le scadj, Ondine

La vertu sans argent est un meuble inutile (Boileau)
ou le blâme de Babolet

(Huis clos du 4 septembre 1943.
Présidence : Habakuk, président)

Tout petit huis clos, où l'on discute la question du concert qui a été fixé pour le soir même. L'Etude décide de s'y rendre in corpore, sauf naturellement Meylan *vo* Bande à part (il n'a pas volé son vulgo) qui prétend avoir autre chose à faire (Dieu sait quoi !). Le président nous donne lecture d'une lettre de Babolet (S. de Perregaux). Celui-ci nous blâme sévèrement de trop montrer (sic) « urbi et orbi la purée dans laquelle nous sommes et pour quelles causes ». (Une profonde consternation descend sur l'Etude.) Mais il continue sa lettre en disant qu'il nous envoie tout de même 5 francs (aussitôt, comme par enchantement les visages se détendent et la joie fait place à l'affliction). Boileau n'a-t-il pas dit : « L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile » et il ajoute même : « La vertu, sans argent, est un meuble inutile. »

Le scadj, Ondine

Où, après avoir longuement délibéré au sujet de fiacre
et de chevaux, on décide de ne rien décider !

(Huis clos du 27 octobre 1943.
Présidence : Habakuk, président)

Huis clos des plus chargé. Pour créer l'ambiance, Thétis (Matthey) commence par râler, car depuis qu'il est entré en fonction voici bientôt deux mois, il n'a reçu ni registre, ni timbre, ni papier, ni écharpe (il y a des gens exigeants). On apprend avec une surprise mêlée de stupeur que depuis deux règnes, aucun procès-verbal n'a été recopié. C'est du propre. On prend une décision radicale : on décide d'attendre encore (jusqu'à quand ? personne ne le sait). Puis on attaque le plat de résistance, le 11 novembre. L'Etude à l'unanimité (cas rarissime) décide de faire un gueuleton à Auvernier. On charge Habakuk (Schmid) de se renseigner au sujet des menus et des prix. Comme cela il risque au moins de se faire offrir un petit verre quelque part.

D'autre part, pour l'occasion, l'Etude décide de se départir de l'austérité qui préside à toutes ses manifestations, Baskul (Reichel) pour la première fois de sa vie je crois, nous fait une proposition intelligente. Il nous annonce d'une voix théâtrale, qu'il peut nous procurer un fiacre pour faire à midi un tour de boucle, mais il faudra encore trouver un cheval.

Comme le fiacre se trouve à Montmirail, Landry *vo* Périclette ressuscité nous offre d'aller le chercher avec un cheval de louage, jeudi dans la matinée, et de se trouver à midi sonnante devant le « Gybus ». On décide de discuter encore la chose.

Puis on passe à une très grave affaire d'abus de pouvoir. Depuis quelque temps déjà quelques Etudiens impies se sont permis de souiller le tableau sacrosaint du scadj et par là d'attenter à son pouvoir (dégoûtant !). Le scadj, outré, réclame que justice soit faite et que les coupables soient livrés à son courroux. L'Etude, toujours trop clémente, accorde le sursis.

Une bien triste affaire nous occupe ensuite. Habakuk, membre de l'Etude depuis bientôt deux ans, n'a pas encore remis la copie de son travail de candidature. Aucun terme n'est assez fort pour flétrir une conduite aussi noire. On décide de lui donner encore un ultime délai de quinze jours après quoi des sanctions sévères seront prises.

Le scadj, Ondine

(Huis clos du 6 novembre 1943.
Présidence : Habakuk, président)

Il s'agit de préparer un digne 11 novembre. Le projet de Baskul (Reichel) ayant été adopté, il nous faut maintenant trouver un cheval. C'est là que les affaires se compliquent. Faut-il louer un cheval à Neuchâtel, qui ira à Montmirail chercher le fiacre et qui reviendra en ville à midi. Faut-il de préférence louer un cheval à Montmirail, qui amènera le fiacre directement. Dans le premier cas, le cheval devra faire quatre voyages. Ce n'est pas tout à fait la bonne combine. D'autre part peut-on louer un cheval à Montmirail et qui se chargera d'aller le chercher. Pour finir on mélange les fiacres et les chevaux, les chevaux de Montmirail, les fiacres de louage...

Puis comme d'habitude on se sépare n'ayant rien décidé, mais bien décidés alors à refaire un huis clos pour approfondir l'affaire.

Le scadj, Ondine

Le procès-verbal de la séance du 8 novembre nous apprend que Baskul, « malgré tout son dévouement », n'a pas réussi à dénicher le canasson indispensable. « Ainsi, comme tous les grands projets philanthropiques partant d'un cœur noble et généreux (cf. : Société des Nations, BIT, etc.), les « Grandes Idées Etudiennes » (GIE) se voient submergées par les flots de l'incompréhension humaine ! »

Etude défilera par conséquent en bruyant monôme, selon la tradition !

Où, par un Clair-de-lune, l'on essaie d'apprendre aux hospitants
qui sont les « péripatéticiennes de l'amour »

(Lettre adressée de Vienne, le 9 septembre 1948,
par Gilbert Etienne *vo* Clair-de-lune au cantus Cupidon)

PROLOGUE

... Cette lettre est à lire au II^e acte, lorsque Bacchus commence à délier les cœurs, à découvrir les entrailles les plus intimes de chacun. De plus il me semble opportun que le grandgousier de la société, en l'occurrence le cantus Cupidon, vous fasse part de ces lignes.

Et maintenant au ... fait.

Vous voici étendus sur des canapés, perdus dans les nuages qu'éjaculent vos pipes, bouteilles dépucelées sur la table ou brisées par quelque sauvage; quant aux vierges elles attendent stoïquement d'être violées. En somme, je ne sais au juste que vous raconter de bien amusant : ici très peu de gentils minois. Croyez-moi, mes chers, je suis en train de me refaire une virginité, ici, vie austère digne des puritains : aucun sacrifice à Vénus, encore moins à Bacchus, où êtes-vous, cultes à la violette ? Ce qui est navrant c'est que les vins d'ici sont délicieux, mais si rares, juste assez pour exciter mon palais, trop peu pour satisfaire les instincts ivrognesques que j'eus le triste honneur de cultiver parmi vous.

Je suppose que vous avez des hospitants. Je vous prie de poser à l'un d'eux la question suivante – épithète trouvé dans les paradis artificiels de Baudelaire – « qu'est-ce qu'une péripatéticienne de l'amour ? » – Si vous tombez sur un ignare, envoyez-le chercher une de ces fleurs de macadam, que le cantus l'étrenne de ma part, et que les reliefs de son festin soient laissés en pâture à votre hospitant afin de lui donner un brin de Kultur.

Les petits copains de Cupidon sont à peu près convenables, quand à leurs femmes elles ne m'ont heureusement pas encore violenté. Comment est le nouveau local ? J'espère que vous ne dérangez pas les pasteurs par vos hurlements. Je suppose que vous êtes tranquilles, car votre entraîneur, pour ne pas dire votre cantus va, paraît-il, faire ses dévotions. C'est le moment de paillard !

Vivat Etudskaja !

Absinthe, porto, kirsch rouge, mousseux où êtes-vous ? Si vous daignez me répondre, faites-le dans un moment d'ivresse pour me rappeler ces temps ripailleurs...

Rapport présidentiel

Décembre 1946 - Mars 1947

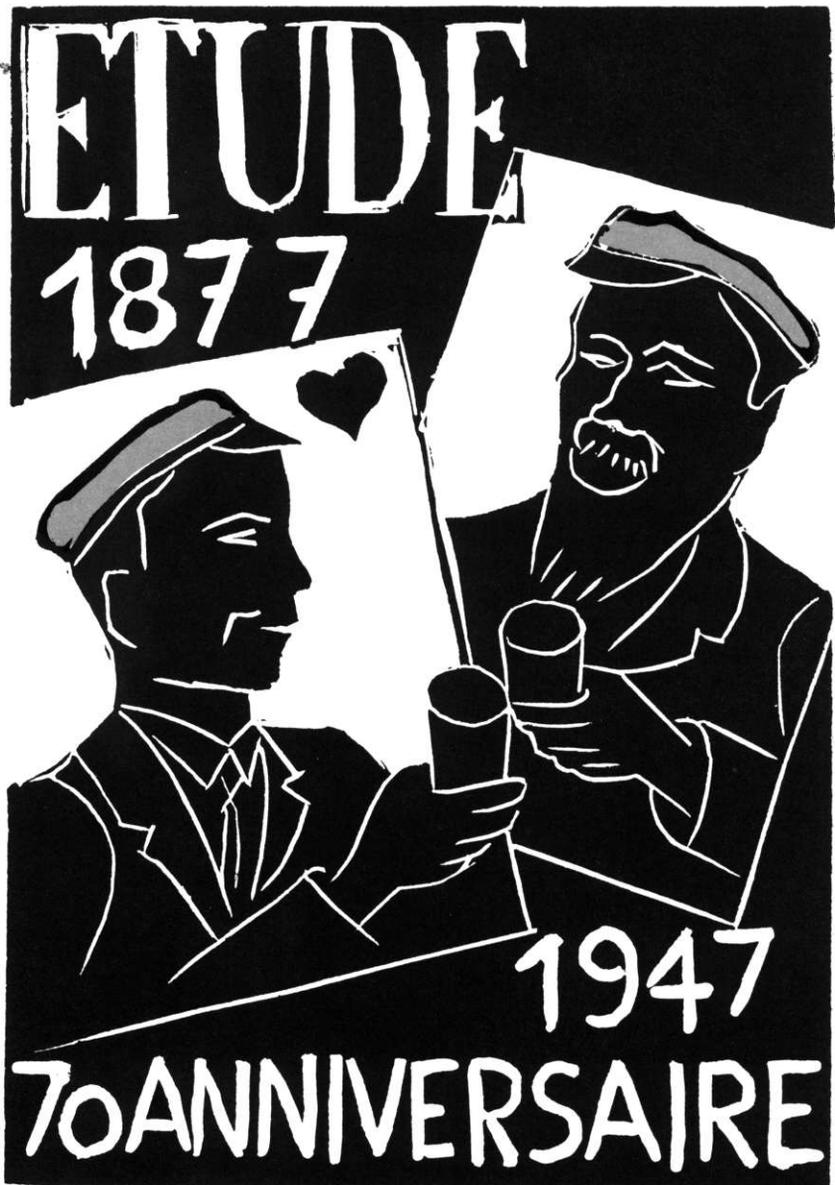
L'hiver avait passé. Par un beau soir de printemps, le vent soufflait dans les orangers en fleurs et cela sentait bon ! Pour la dernière fois le soleil se couchait. Et le soleil, avant de se coucher, raconta ce qu'il avait vu.

«J'ai vu des couples enlacés, une montagne d'or, beaucoup de fêtes et de réjouissances. J'ai vu une descente en bob et un système arraché, j'ai vu un mort illustre et un enterrement impuissant ! J'ai vu encore des séances animées, des parapluies enflammés tombant des créneaux, j'ai vu la bataille de Morat. J'ai vu quatre hospitants et deux nouveaux membres. Je n'ai jamais aperçu de verres vides et de gosiers desséchés, j'ai même contemplé du jus de pommes ! Liquide vite tari d'ailleurs.»

Le soleil avait presque disparu. Sa voix n'était plus qu'un souffle : « La montagne d'or s'écroule, car je vois poindre au loin la belle étoile ! Bonne chance ! »

Alors le soleil s'enfonce dans les flots. Et les poissons du lac émerveillés, virent un rayon violet !

Le président, Philippe de Coulon *vo* Parenthèse



Souvenir écrit par André Schneider
(1946-1949)

Par une curieuse fatalité, un des souvenirs les plus précis que je conserve de trois années étudiantes se rapporte à une séance qui n'a pas eu lieu, du moins pas comme nous l'avions souhaitée.

Tout avait commencé par une nouvelle inattendue qui avait bousculé notre programme. Le renseignement confidentiel, cause de notre émoi, nous avait été livré au début de la séance par l'un de nous, qui le tenait de son père. Celui-ci, l'otorhinolaryngologiste Claude de Montmollin pour ne pas le nommer, soignait depuis plusieurs années la gorge illustre de Louis Juvet, ce que fort peu de personnes savaient à Neuchâtel. Notre camarade était donc venu ce soir-là porteur d'une nouvelle auréolée de tous les prestiges du secret médical : Louis Juvet se trouvait incognito à Neuchâtel, et il était descendu à l'Hôtel Terminus. Il n'en fallait pas plus pour enflammer nos imaginations. Le choc produit par ce simple renseignement ne peut se concevoir que si l'on se souvient de l'admiration vouée par notre génération au grand acteur. Nous ne le connaissions guère que par le cinéma, mais nous ne rations pas un de ses films, et certaines de ses répliques étaient pour nous une manière de mots de passe (« J'ai dit bizarre ? Comme c'est étrange... »).

L'idée ne fut pas longue à jaillir : si on l'invitait au local ? Ce soir-là, je crois bien que le travail, la nouvelle et les vers furent expédiés comme des messes basses et écoutés d'une oreille plutôt distraite. On avait hâte de passer à l'exécution d'un projet dont la conception précipitée nous donnait juste assez d'audace pour nous y engager.

Nous fûmes désignés, trois d'entre nous, pour porter l'invitation à notre hôte virtuel, pendant que le gros de la société montait en monôme du bâtiment de l'Université (où avait eu lieu le premier acte, dans une salle du Gymnase, logé alors dans l'aile ouest) à la tourelle des escaliers de la Collégiale.

A la réception de l'Hôtel Terminus, un obstacle imprévu : le garçon, visage fermé, ne savait rien d'un client nommé Louis Juvet. Comme nous insistions – « Voyons, nous savons bien qu'il est ici, soyez gentil » – soudain il avait levé

la main avec une solennité comique : « En ce moment, je vous jure qu'il n'est pas dans notre hôtel. »

Que faire ? Le garçon paraissait sincère, et de toute façon on ne pouvait attendre de lui qu'il allât plus loin dans la transgression des consignes. Il ne nous restait plus qu'à nous poster sur le trottoir d'en face, et à attendre le retour du grand homme.

Nous attendions..., nous attendions..., scrutant de tous nos yeux les silhouettes de passants que la nuit tombante nous dérobaient de plus en plus. Une vague inquiétude montait en nous. Plus la théophanie tardait à se produire, plus notre foi était assaillie de doutes.

Pourtant notre obstination fut finalement récompensée : c'était bien lui cette fois qui arrivait le long de la terrasse de la gare. Mais, nouvelle circonstance imprévue, il n'était pas seul ! Une dame — très belle dans mon souvenir — l'accompagnait. Après tout, ce n'était pas une raison pour abandonner : nous abordâmes le couple, casquettes à la main, expliquâmes qui nous étions, ce que nous voulions. Louis Jouvét nous écouta jusqu'au bout sans broncher, puis ajouta deux phrases, sur un ton aimable, mais qui ne permettait guère de prolonger la conversation : « Excusez-moi, vous voyez que j'accompagne madame... Si vous avez besoin de moi, écrivez-moi à Paris. » Sur quoi il nous tendit la main. C'était mieux que rien, mais nous n'avions pas imaginé que l'aventure pourrait tourner court si pitoyablement. Celui qu'en imagination nous considérions déjà comme un sympathisant, membre ami, peut-être futur ruban d'honneur de notre société, nous échappait sur une pirouette. C'était trop vexant.

Il fallait maintenant rejoindre au local le reste de la troupe et rendre compte. Nous imitâmes tant bien que mal dans le fond de nos casquettes la signature de notre contumace, et nous inventâmes je ne sais quelle version destinée à mettre en valeur notre brève rencontre. Mais sous les questions, nos fables se dégonflèrent assez vite. Il fallut dire la vérité. La première déception passée, la soirée n'en fut pas plus morose. Une grande ombre était malgré tout présente dans notre vieux local circulaire et nous tint compagnie jusqu'au petit jour.

Un échec, dira-t-on. Des adolescents enthousiastes, mais naïfs, peut-être un peu velléitaires. A près de trente ans de distance, c'est bien le jugement que parfois je suis tenté de porter. Et il m'arrive aussi, je l'avoue, de penser que l'appartenance à un groupe d'initiés, si séduisante et stimulante qu'elle fût, avait pour résultat moins heureux de nous enfermer dans un cadre sécurisant, où il était trop facile de rebâtir le monde, sans avoir presque jamais l'occasion de heurter nos théories au réel. Que nous retombions une fois sur notre nez, en constatant qu'un monsieur que nous pensions honorer en l'invitant n'avait

tout simplement pas envie de passer la soirée avec nous, c'était une leçon dont nous pouvions tirer profit.

Mais je n'ai pas toujours l'humeur aussi chagrine, et je me souviens que nos élans mal mesurés avaient du moins une excuse : dans ces années d'après-guerre, nous étions avides de dépasser nos frontières, au sens géographique et métaphorique du terme. Si nous étions maladroits, c'était dû pour une part au fait que nous ne connaissions qu'un pays depuis des années replié sur lui-même. Or, Etude nous aidait puissamment à faire fond sur nos ressources et notre créativité propres pour nous dépasser nous-mêmes. C'est ce pouvoir de révéler et de libérer la personnalité vraie de chacun qui me paraît, à tout prendre, avoir été la vertu cardinale de notre société. Nous observions la métamorphose opérée par l'ambiance étudiante même chez nos hôtes d'un soir. Quand il nous arrivait d'inviter comme conférencier l'un de nos professeurs — un Charly Guyot, un Werner Günther —, celui que nous ne connaissions que trop sous ses aspects familiers de pédagogue nous apparaissait à tout coup, pour notre émerveillement, comme plus authentique, plus proche de nous, mieux en accord avec lui-même.

Sur cette lancée, je ne peux m'empêcher de poursuivre ma rêverie sur la rencontre manquée avec Louis Juvet. Si nous avions pu réaliser notre désir, quel souvenir n'aurais-je pas à évoquer aujourd'hui ?

Gogol
4 novembre 1976

(du moins par l'éloquence de ses présidents)

Septembre 1948 - Décembre 1948

Discours présidentiel

Etudiens !

La frégate de l'Etude ; plus vaillante que jamais, s'élançe sur les flots houleux d'un nouveau trimestre. Où nous entraînera notre voyage aventureux ? Sommes-nous de ces voyageurs *qui partent pour partir*,

*... cœurs légers, semblables aux ballons,
Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !*

ou plutôt de ceux qui sont « joyeux de fuir une patrie infâme », je n'ai pas besoin de préciser laquelle.

*Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers.*

Mais trêve de divagations baudelairiennes. Laissons-nous bercer par les vagues et entraîner par les courants hasardeux, oui ! mais songeons à ne pas lâcher le gouvernail de notre barque et à éviter les écueils. Les écueils, Messieurs ! La moitié de notre équipage est tombé à la mer. Il faut songer à combler avantageusement les vides laissés par leur départ. De jeunes inexpériences n'attendent que l'occasion de se fortifier à côté de nous. Ne négligeons pas ces forces fraîches. Mais les écueils, Messieurs ! Il en est de plus surnois encore. Nous côtoyons sans cesse deux gouffres béants, plus redoutables que Charybde et même que Scylla. Notre devise comprend deux mots : Amitié, Travail. Négliger l'un au profit de l'autre est aussi dangereux que négliger l'autre au profit de l'un. Mon langage symbolique demande peut-être à être précisé. L'amitié, Messieurs, ah oui ! l'amitié ! Nos discussions sans tête ni surtout sans queue, notre petit local où tout est rond, notre cher pinard qui sait si bien faire tomber tous les masques, nos chants, nos promenades, Messieurs, c'est notre vie. C'est là ce qui nous fait oublier les tourments d'une « patrie infâme » et qui nous laissera, j'en

suis persuadé, des souvenirs qui réchaufferont notre cœur jusqu'à notre vieillesse blanche et violette. Mais Messieurs, je vous le demande, ne devons-nous conserver d'Etude que des souvenirs, de ces bibelots fragiles que l'on conserve sous les vitrines de sa mémoire ? Etre Etudien est un métier qui s'apprend, et pas du premier jour. Ne cédon pas à la tentation d'un dilettantisme agréable mais suranné ! N'oublions pas le travail, Messieurs. Nous avons quelque chose à apprendre les uns des autres. Nos travaux, nos nouvelles et nos vers doivent fournir une base solide à notre vie étudiante. Mais Messieurs, l'autre écueil ! Nos séances ne doivent pas être des séances d'informations où l'orateur cherche à inculquer une science ou une théorie à ses froids auditeurs. Vous ne connaissez que trop le lieu où l'on définit de cette manière le travail. Je voudrais voir nos travaux plus proches de nos propres intérêts et de nos problèmes pratiques. Bien jolies les méditations abstraites, bien jolies les connaissances intellectuelles, mais Etude doit nous donner autre chose, j'oserai dire quelque chose de plus utile. C'est pourquoi, Messieurs, il sera bon que nous centrons nos travaux sur un sujet ou un autre, propre à alimenter des discussions et à trouver pour nous des applications. Par exemple, j'envisagerais un problème tel que celui-ci : Etant tous destinés à exercer une influence autour de nous, de quelle façon devons-nous agir sur nos semblables ? Par une révolution sociale, par une action individuelle et confidentielle comme celle d'un artiste, ou que sais-je ? On peut trouver chez bien des auteurs une réponse à ce problème, ne serait-ce que l'attitude propre de l'auteur, que nous pourrions chercher à définir. Mais ceci n'est qu'un exemple. A vous de présenter de meilleures propositions.

Enfin, Messieurs, je ne veux pas mettre un point final à mes exhortations sévèrement moralisantes sans vous engager à mettre à la voile sans tarder.

Etude, vieille frégate, « il est temps, levons l'ancre ! » Ne craignons pas de plonger « Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ! »

Et vive Etude !

Rapport présidentiel

Etudiens !

Ce vieux flemmard de Clément Marov disait :

Il n'est que d'estre bien couché.

Qu'il se couche donc ! et qu'il y reste, le bourgeois. Au début du trimestre écoulé, je vous ai invités à mettre à la voile. Notre voyage parmi les étoiles a connu une nouvelle étape. Il est temps aujourd'hui de jeter un regard rapide sur les astres que nous avons visités et les abîmes que nous avons côtoyés.

Avons-nous trouvé vraiment que

Toute lune est atroce et tout soleil amer ?

Rimbaud le voyant a eu des pressentiments étudiants. Il a vu

*Le soleil bas taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets.*

Mais il lui a manqué d'être Etudien. Sommes-nous aussi dégoûtés de notre soleil violet ? Peut-être nous sommes-nous égarés parmi les étoiles évanescentes. Mais qu'importe ! Seul le voyage compte. Que ceux qui préfèrent la mollesse de leur fauteuil et craignent les secousses du voyage s'en retournent chez eux ! Arrière les gens satisfaits d'eux-mêmes !

Première étoile vue : Lucerne. Etude à bicyclette a connu l'aventure des nuits orageuses passées sur le sol mouillé, les rayons d'une exposition de peinture et l'éblouissement d'un concert raté. Encore une fois, l'aventure seule importe.

Deuxième étoile, celle-ci plus nébuleuse : le thème de nos travaux qui tourbillonnaient vertigineusement autour de l'influence d'un homme sur son temps. Nous avons frôlé quelques planètes éclairées de ce soleil central, sans nous y arrêter assez longtemps pour nous y embourgeoiser.

Mais les satellites furent nombreux : séances de toutes les couleurs, séances de musique, séances extraordinaires, tel ce souper du 11 novembre à Valangin (rendons un hommage ému à nos Anciens), bal du Gymnase, descente en bob de Chaumont... l'imprévu fait toute la beauté du voyage.

Je voudrais encore souligner ceci : nous avons connu seuls nos aventures. Aucun secours ne nous est venu de l'extérieur. Faut-il déplorer comme un appauvrissement ? Il est peut-être bon parfois d'éprouver l'étendue de ses propres forces.

Maintenant le voyage continue. Ce n'est pas encore le moment de dire

*Mon beau navire, ô ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Sur une onde mauvaise à boire
Avons-nous assez divagué
De la belle aube au triste soir.*

Puissions-nous encore voir des astres miraculeux, que nos yeux ne s'en rassasient jamais !

Et comme tout ici bas est dans un perpétuel renouvellement, je cède la place à mon digne successeur, non sans crier *vive Etude !*

Le président, André Schneider *vo* Gogol

Janvier 1949 - Avril 1949

Discours présidentiel du 20 janvier 1949

Chers camarades,

Je vais tenter de dire de la prose en l'honneur d'Etude. Et tout d'abord un prologue : lorsque je me trouvais encore dans la vallée sombre de l'ignorance, tout gymnasien qui m'eût demandé « préfères-tu Etude ou Néocomia ? » se serait vu répondre que je m'en moquais éperduement et que c'était bonnet blanc pour blanc bonnet. Vous voyez donc, chers camarades, que j'étais profondément plongé dans la sombre vallée dont je parlais. Cependant, grâce au secours d'amis décidés, je sortis bientôt de cette inconsciente léthargie, entrai à Etude, failli être déçu et outré, m'y accoutumai finalement et y trouvai plus de plaisirs et de joies que je n'aurais osé l'espérer. Aujourd'hui, on me nomme président et me somme de faire un discours. J'en reviens donc à ma phrase initiale, à savoir que je vais tenter de dire de la prose en l'honneur d'Etude.

J'aime Etude parce qu'elle tient de Rousseau, de la Révolution et de la Démocratie. Cependant, exprimer l'amour que l'on éprouve suppose un objet de comparaison : cet objet sera Néocomia, il va sans dire.

Etude est disciple de Rousseau et de sa république car chacun est libre et égal à l'autre. Mieux encore, Etude est plus républicaine que la république et cela pour les raisons suivantes :

La république possède une hiérarchie reconnue. Etude ? — point. Mais dirait-on, et le président et le comité ? quel est son rôle ? — purement administratif et quasi virtuel. Le président ne décide rien mais propose et soumet. S'il se met à décider quelque chose de son propre chef il devient un Robespierre que l'on décapite à coups d'injures. De respect à son égard ? — vous voulez rire et faites bien.

La république implique la primauté de la majorité sur la minorité. Etude n'implique rien du tout ! Si la majorité l'emporte, la minorité se rebiffe, rouspète, lutte, attaque et se fait donner raison. Tous ces éléments contribuent à faire régner dans Etude un esprit charmant d'anarchie et de révolte, un assemblage inattendu et hétéroclite d'amis qui s'affrontent ou s'accordent, s'éclaboussent ou se comprennent.

Qu'en est-il de Néocomia ? — Pouah ! c'est une monarchie vétuste et guindée. Le président se nomme président avec un grand P et se veut faire respecter. Non seulement ses désirs sont des ordres, mais ses ordres sont dictats. Il se prend au sérieux et, chose curieuse, il est pris au sérieux. Il est *stolz, unverschämt, ge-*

bieterlich – *hochmütig*, pour employer la langue de ceux qui l'influencent. Ses ouailles le regardent comme les nègres regardent le sorcier : avec une admiration mêlée de crainte. S'il crie « ad loca ! » chacun obtempère en se signant. Et pourtant les membres de cette société ne sont-ils pas aussi des individualités ? – Ici réside le miracle. La républicaine Etude peut affirmer et réaliser que : individualité + individualité = individualités. La teutonesque Néocomia ne peut que dire : individualité + individualité = foule obéissante. De là provient toute la différence entre les deux sociétés sœurs ou soi-disant sœurs que sont Etude et Néocomia. L'individualité est active et passionnée, la foule, mouton et cocardièrè. La républicaine Etude rejette les somptueux fanions, les grands uniformes, les épées brillantes, les oriflammes éclatants et les chants à trois voix. Elle est simple et spontanée. Rebelle, elle cherche elle-même ce qui est bien et beau et n'invoque pas toujours la déesse « Tradition » si chère aux fats et aux gens dépourvus d'imagination. La conservatrice Néocomia crée toujours la même ambiance, académique et surannée. Etude, grâce à son non-conformisme en crée toujours de nouvelles et d'originales. Néocomia chante, Etude exprime. Néocomia se soûle, Etude s'ennivre. Néocomia, c'est du David, du Vernet, du Meissonier. Etude, c'est du Delacroix et du Picasso.

J'en ai dit assez ! Peut-être un discours présidentiel devrait-il comporter un programme et des projets ? – Je ne ferai rien de tout cela, sachant qu'il vaut mieux réaliser l'imprévu que prévoir l'irréalisable. Je me borne donc à souhaiter pour Etude une activité intelligente et réelle au cours du trimestre et une amitié toujours croissante entre ses membres afin que vive toujours notre devise : Amitié - Travail.

Vive Etude !

Jeanrenaud *vo* Tirsis

Rapport présidentiel

Camarades,

Il y a eu l'ère de la pierre, puis celle du fer et du bronze. Nous sommes maintenant à l'ère des discours, triste ère s'il en fut. On parle, on argue, on établit des programmes, on « rhétorique » Pourquoi ? parce que c'est l'habitude, parce que toute société qui se respecte a un président qui *doit* discourir et des membres qui feignent d'écouter, parce que c'est l'époque des cantines, des réunions dominicales, des prêchis-prêchas sociaux, moraux et politiques. Et la Société d'Etude, cette anarchique et révolutionnaire société se plierait elle aussi à ce conformisme, subirait-elle aussi le goût du jour et les habitudes bourgeoises des allo-

cutions ? — Non, il n'en sera rien. Le président sortant de charge pourra et devra être critiqué. On ne lui reprochera pas d'avoir été discoureur. C'est pourquoi, me refusant à résumer l'activité de la société qui ne doit voir que l'avenir et non se complaire à analyser stérilement le passé, me refusant à évoquer des souvenirs chers ou des épisodes glorieux qui n'ont de valeur que dans la mesure où ils servent à resserrer les liens de l'amitié, me refusant à figer dans des phrases banales et atones les sentiments profonds et les émotions intenses qu'éprouve tout Etudien en vivant avec sa société, je me bornerai, aidé de Baudelaire, à dire :

*Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme
O Etude ? ton regard, infernal et divin
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.
Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore
Tu répands des parfums comme un soir orageux.
Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe
Qu'importe si tu rends
L'univers moins hideux et les instants moins lourds.*

Vive Etude !

Jeanrenaud vo Tirsis

IV^e QUART DE SIÈCLE

(1952-1977)



1953-1957

Souvenirs réunis par Jean-Claude DuPasquier
et Jean-Michel Wavre

Les souvenirs les plus marquants de notre temps à Etude sont attachés aux bals que nous organisions chaque année. En y repensant vingt ans après, et en revoyant nos gueules d'enfants de chœur – photo ci-dessous –, nous sommes surpris que tout se soit bien passé sans aller «retaper les anciens», car il s'agissait d'une organisation somme toute assez complexe.



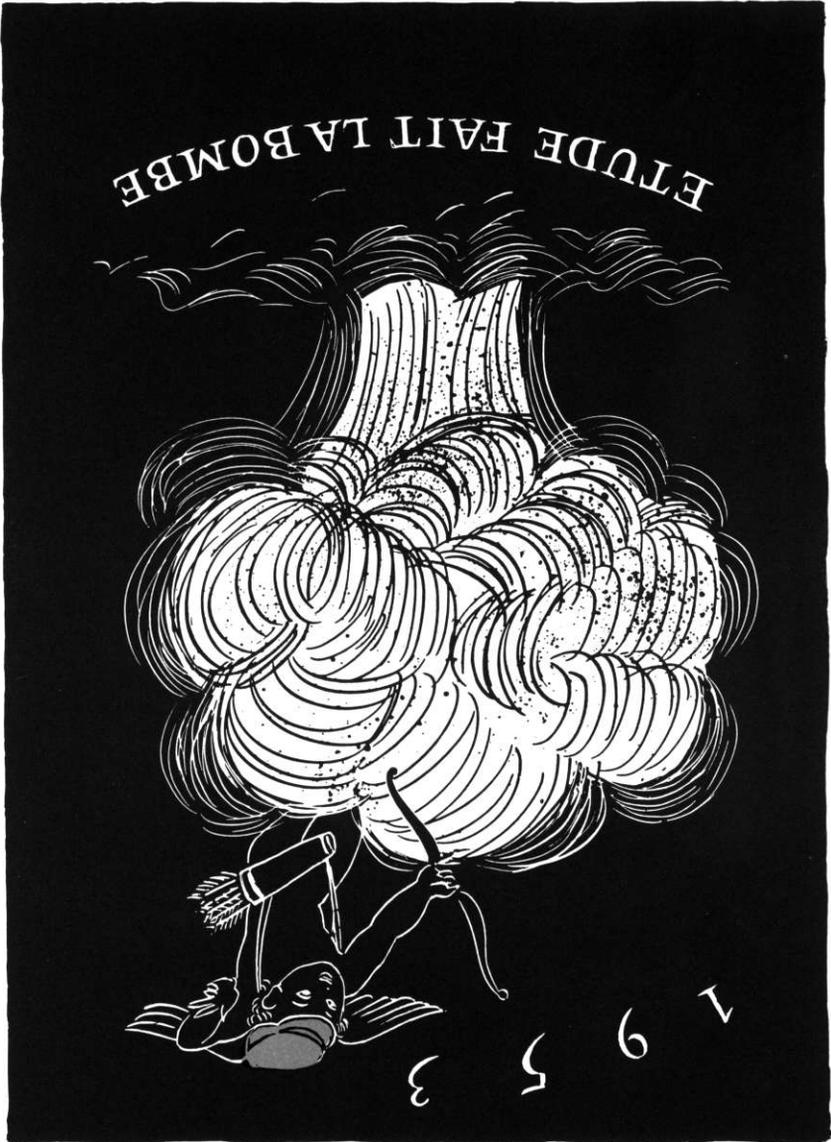
In vino et in juventu veritas.

De gauche à droite : Colin Wavre, Jean-Michel Wavre, Gilles de Meuron,
Jean-Claude DuPasquier, José Heyd, Jean-Maurice Clerc, Claude de Bosset.

Quelques couplets d'une chanson que nous avons chantée lors du dîner annuel des Anciens Etudiens, au Palais DuPeyrou, font mieux revivre ces souvenirs :

(Sur l'air du *Petit bal à l'Hôtel de Ville*)

1. *Un jour, on s'est dit entr' copains,
Il faut tout de même qu'Etude
Prépare son bal avec entrain,
En mars comme d'habitude.
Mais que l'on s'est dit
C'est pas l'tout pardi.
Il faut qu'ça réussisse.
Il faut s'démener
Pour la société
Entre joyeux convives.*
2. *Chacun a mis toute son ardeur.
On a loué la Rotonde,
On a commandé des joueurs
Qui attirent le monde.
On court chez Bleuler
Pour lui demander
Une permission tardive.
On fait du pétard,
On colle des placards
Pour amener des convives.*
3. *On a eu chaud le soir avant
Quand un d'nos acolytes,
C'était bien sûr le président,
Le v'là qui dérupite
De son escabeau
Cassant les vitraux
Avec toutes les banderoles
Qu'il voulait crocher
Pour bien décorer.
Quelle fameuse carambole !*
4. *Enfin on y est arrivé,
Déjà on s'felicite,
Les gens n'ont plus qu'à affluer
Qu'ils nous donnent leurs pépites.
L'orchestre aussitôt
Entame un presto.
Chacun prend sa danseuse,
Le vin coule à flot
On remplit nos pots
Quelle ambiance joyeuse !*





Ce soir bal d'Etude

**Dudu offrira (peut-être)
le champagne**

Lors d'un de ces fameux bals, il y avait eu une histoire de champagne, qu'un ami d'Etude avait immortalisé à ses frais dans les avis tardifs de la *Feuille d'Avis*. Vous voyez d'ici la tête dudit Dudu en ouvrant son journal le samedi du bal. En fait c'est l'ami qui a payé la publicité... et le champagne !

*
* *

Souvenirs aussi de nos séances hebdomadaires qui, faute de vrai «local», se sont tenues dans des endroits de rencontre. Mais écoutons la chanson de l'époque :

(Sur l'air du *Prisonnier de la tour*)

*Les Etudiens de la Tour*¹
Ont été renvoyés
*Willy!*²
Ils n'auront plus de local à jamais.
Ils y ont fait trop de bruit
Ils ont eu des ennuis
Bleuler
Ils n'auront plus de local à jamais.

¹ Petite tour au sommet des grands escaliers menant à la Collégiale.

² Willy Bleuler, chef de la police.

Nous avons eu nos réunions à la Brasserie Muller pendant deux ans :

(Sur l'air du *Grand Café*)

A la Brasserie, nous avons nos réunions
Nous y sommes bien, nous avons nos discussions
Bien installés devant la grande table
Nous buvons sec, quelle soif indomptable.
Mais quand on nous présente soudain l'addition
Nous nous disons avec des lamentations
Que nous serions bien mieux dans un local
Dans nos fauteuils avec notr' vin
Qu'à la Brasserie qu'à la Brasserie.

*
* * *

Nous avons ensuite « dégoté » un petit garage au Plan, bien minable pour le prix, où nous ne sommes restés que quelques mois :

(Sur l'air de *Ma cabane au Canada*)

Notr' petit local du Plan
On y était bien pourtant
On y pouvait bien charrier
Sans crainte de se faire chasser.
Mais si nous l'avons quitté
C'est à cause du fort loyer
Que notr' caisse avait bien
D'la peine à payer.

Puis c'est dans une belle cave de la rue du Pommier que nous avons installé nos vieux meubles, mais le propriétaire ne se souvenant plus tellement de sa jeunesse, fut effrayé par notre vacarme et ferma le local :

(Sur l'air du *Grand Café*)

*Notre mobilier et toutes nos vieilles traditions
Sont délaissés tout au fond d'un grand caven.
Nous n'y pouvons aller poser nos fesses
Le proprio ne veut pas de jeunesse
Ah ! oui vraiment nous regrettons un local
Pour notre société, ce s'rait l'idéal...*

*
* * *

Enfin, bientôt, les farces, qui vendredi après vendredi mettaient du sel à nos rencontres : ça commençait toujours par une sérénade donnée sous les fenêtres des Amies de la Jeune Fille au Coq-d'Inde, et ça finissait quelquefois au poste, après des courses poursuites avec les flics.

La plus fameuse, qui avait fait rire tout le Gymnase et la ville, avait consisté à ajouter pendant la nuit deux lettres : *PA*, au titre du film *Uli le valet de ferme* affiché au Cinéma Studio, ce qui allait comme un gant au directeur du Gymnase de l'époque. Vous voyez la tête de celui-ci passant en tram bondé d'élèves le matin suivant devant le cinéma en question.

Commentaire de la *Feuille d'Avis* relatant l'événement le jour suivant : « Si le directeur est valet de ferme, que sont ses élèves ? »

Mambo et Joconde
Mai 1977

Et quelques années plus tard :



« Quand un sociétaire se mariera... »
Clergé et Mambo au mariage de Cupidon.

1

*Dans mon verre de cristal,
Où le vin pétille,
Je vois toujours, c'est fatal,
Les yeux d'une fille.
Ce minois fripon, qu'on sait
Jeune, rose, charmant, c'est
Notre Étudiante, ô gai,
Notre Étudiante.*

2

*Robe claire, dix-sept ans,
Humeur vive et franche,
La gaité d'un beau printemps,
Par un beau dimanche.
Ça, garçons au rire clair !
Jetons nos bonnets en l'air
Pour lui faire fête, ô gai,
Pour lui faire fête !*

3

*Aime la folle chanson,
Les fleurs, les chimères,
Musette et Mimi-Pinson
Sont ses deux grand'mères.
Le sang gaulois des aïeux
Jette dans ses jolis yeux
Un brin de malice, ô gai,
Un brin de malice.*

4

*Elle a le cœur sur la main,
Et la main ouverte ;
Ne voit l'amour qu'en gamin
A casquett' violette,
Qui sur son cœur d'Artaban
Porte un fin bout de ruban,
Brodé par sa mie, ô gai,
Brodé par sa mie.*

5

*Enfin quand viendra le jour
D'un hymen fidèle,
Que le gai tocsin d'amour
Chantera pour elle,
Elle aura de beaux enfants
Qui défendront triomphants
La vieille bannière, ô gai,
La vieille bannière.*

6

*Or, ça donc, Étudiens,
Gais piliers de tune,
Que chacun à ses moyens
Boive à sa chacune !
Grisons-nous de vers d'amour
Et rimons des chansons pour
Notre Étudiante, ô gai,
Notre Étudiante.*

Où l'on apprend quelles étaient les bonnes raisons
pour devenir Etudien, dans les années 60

Le Bourg Neuchâtel le vingt-et-unième du mois de septembre
de l'an de grâce MCM LXI.

Monsieur le Président, Monsieur le Vice Président aimés, Monsieur le Secrétaire
Monsieur le Cantone, Messieurs les anciens (très vénérables) Messieurs les membres,

Veuillez recevoir l'humble demande de Claude Quachie-

- dit - Maize, fils d'Hubert - Alexandre Quachie - dit - Marie, ancien membre d'étude (Que Dieu l'aie en sa sainte garde) et ancien président de Belle-Libbe, de pouvoir entrer en
le giron d'étude (Que la bonne Vierge lui prodigue ses plus douces grâces) sous
la houlette de Monsieur Mario Bernard, notre père et de Michel Pellaut notre
parcain de par notre volonté.

Les raisons qui nous poussent à formuler une si audacieuse
demande sont simples. Nous désirons trouver en étude (Que tous les saints du Paradis
la comblent de bonheur) une amitié qui nous fit défaut jusqu'à ce jour (le vingt-
et-unième du mois de septembre de l'an de grâce MCM LXI) une amitié indispensa-
ble car, comme dit un écrivain du pays des Amériques, Hemingway « un homme
seul est perdu d'avance ». En outre le candidat espère une joyeuse atmosphère, qui
parfois finiroit, pourquoi non?, la ribotte. Le besoin tout aussi indispensable que la
sus-dite - amitié, car comme le disait un gabouilleux du pays de Samos en la
cortée de Grèce, Épicure « Fime, mange, et boie, on ne vit qu'une fois »
Enfin si étude (Que le St. Esprit l'auréole du feu divin) voudrait bien ne
point prendre ombrage et nous ouvrir ses bras nous serions heureux de lutter
contre la chose Néocomienne (Que le diable l'estripe comme un pet d'un cul pour
la volatilité sur le moment) honte de notre école.

Monsieur le Président, Monsieur le Vice Président Cairnes, Monsieur le Secrétaire, Monsieur le Caissier, Messieurs les anciens si parfaitement vénérables, Messieurs les Membres recevez nous, nous vous prions parmi vous pour que nous ne manquions point cette expérience, une des plus belles que l'on puisse faire disent-ils, de la vie au sein de la joyeuse et si amiable étude (Que le bon Jésus vole sur elle un regard bienveillant).

Esperons nous sera-t-il favorable? Est-ce trop de présomption? Dans une si cruelle attente, étude! (Que toutes robes de myrthe le baigne) nous le saluons bien bas et nous signons

Claude Anarchic - dit - Maire.

Neuchâtel, le 28 octobre 1964.

Très vénérables membres de la Société Etude,

Vous m'avez demandé de vous donner les trois raisons profondes à mon envie d'adhérer à la Société. Elles sont très sincères et j'espère que vous me comprendrez comme je le désire.

La première, qui me concerne très personnellement, c'est mon désir de compléter ma vie d'étudiant, qui devient trop solitaire et monotone par le manque d'amusements dignes de vrais étudiants.

La seconde, c'est la fierté de porter les couleurs d'une société honorable, et à mon avis la Société Etude remplit pleinement ce désir, du fait très simple que ses membres sont très sympathiques.

La troisième, j'espère, sera des liens d'amitiés avec des amis avec qui j'étudie.

Je choisis comme Père; Au Feu et comme Parain; Citeine, vu que ce sont ceux que je verrai le plus souvent et qui pourront le mieux m'instruire aux traditions de la Société.

J'espère que vous tiendrez compte de mes désirs et je vous en remercie d'avance.

Baleau.

Où l'on apprend quelle est la différence
entre un vrai et un faux Père Noël

ou

Le coup « pape » d'Etude

(Noël 1962)

**Neuchâtel a vu le vrai Père Noël
... mais aussi le faux**

(Extrait de la *Gazette de Lausanne* du 24 décembre 1962)

Depuis de nombreuses années, le Père Noël et sa suite rendent successivement visite aux enfants de l'orphelinat catholique de la Providence, de l'hôpital Pourtalès, du pavillon Jeanjaquet de l'hôpital des Cadolles, de la Ruche et de la Maison de Belmont.

Sans oublier, évidemment, ceux du chef-lieu qu'ils rassemblent depuis la Petite Brasserie, leur point de ralliement, où ils retrouvent l'âne qu'ils mèneront



Avant...

par les rues des Moulins, du Seyon, des Epancheurs et Saint-Honoré, jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville.

Les Neuchâtelois ont donc eu le privilège de voir le vrai Père Noël. Ils ont vu le faux également.

Un quart d'heure avant l'arrivée du cortège, un premier cortège s'est présenté auquel les agents de la police locale ont ouvert les barrières de la place de l'Hôtel-de-Ville.

En tracteur cette fois-ci (l'âne est malade, ont-ils annoncé !), le Père Noël et les Pères fouettards ont déjà distribué des friandises aux enfants. Après avoir chanté Noël, ils ont jeté bas le masque...

Et mis leurs casquettes !

C'étaient des étudiants qui avaient réussi là une de leurs meilleures farces.

**Samedi à Neuchâtel, il y avait deux Pères Noël :
le « vrai » et le « faux »**

(Extrait de la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* du 24 décembre 1962)



Pendant...

Le Père Noël était en avance, samedi après-midi ! Mais était-ce bien lui ? Les officiels, émus d'être oubliés dans la distribution des verges et des cadeaux, alertèrent les agents, et le Père Noël, interrogé, dut avouer qu'il s'était rendu dans nos rues à la demande d'une société d'étudiants du Gymnase.

Mais comme le Père Noël d'« Etude » se montrait particulièrement généreux en friandises, on ne pouvait le renvoyer sous prétexte qu'il n'était pas « officiel ». Il fut donc prié de continuer ses bons offices en attendant son frère aîné, « des sociétés de la ville ».

Le « vrai » Père Noël arriva à l'heure prévue, accompagné du Père fouettard, de guitaristes et de la Musique militaire, chevauchant sur son âne... Et son succès ne fut que plus grand !

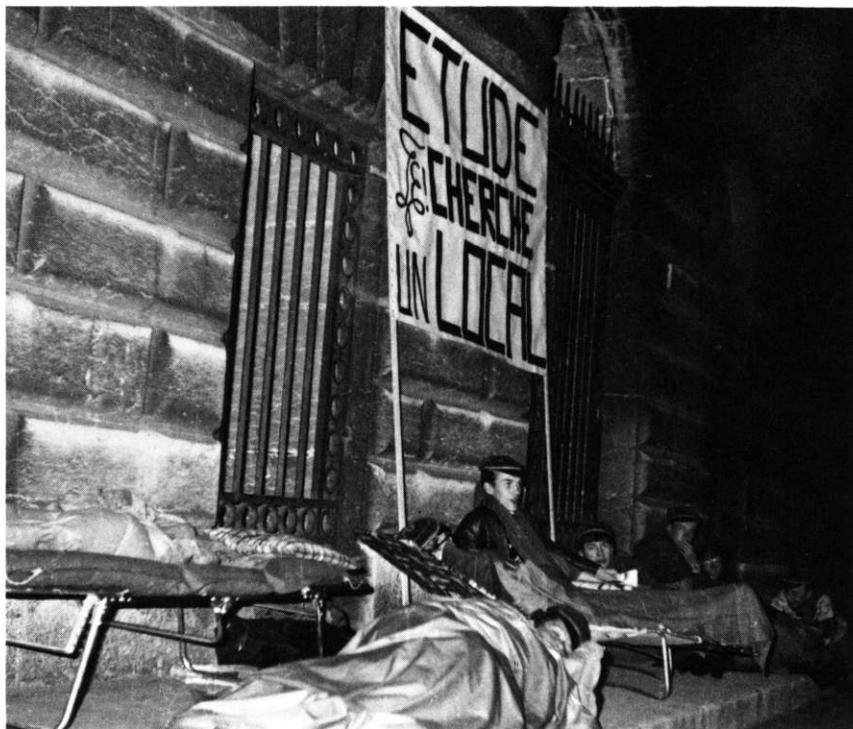
Après les nombreux enfants qui se trouvaient dans la rue pour acclamer le Père Noël, ce fut le tour des petits malades des Cadolles, de Pourtalès, de la Ruche et de Belmont d'être comblés de présents. Samedi, il y a eu beaucoup d'enfants heureux à Neuchâtel !



Après !

Où l'on apprend comment à Etude,
la vie se poursuit sans local

(9 mai 1963)



Une manifestation silencieuse.

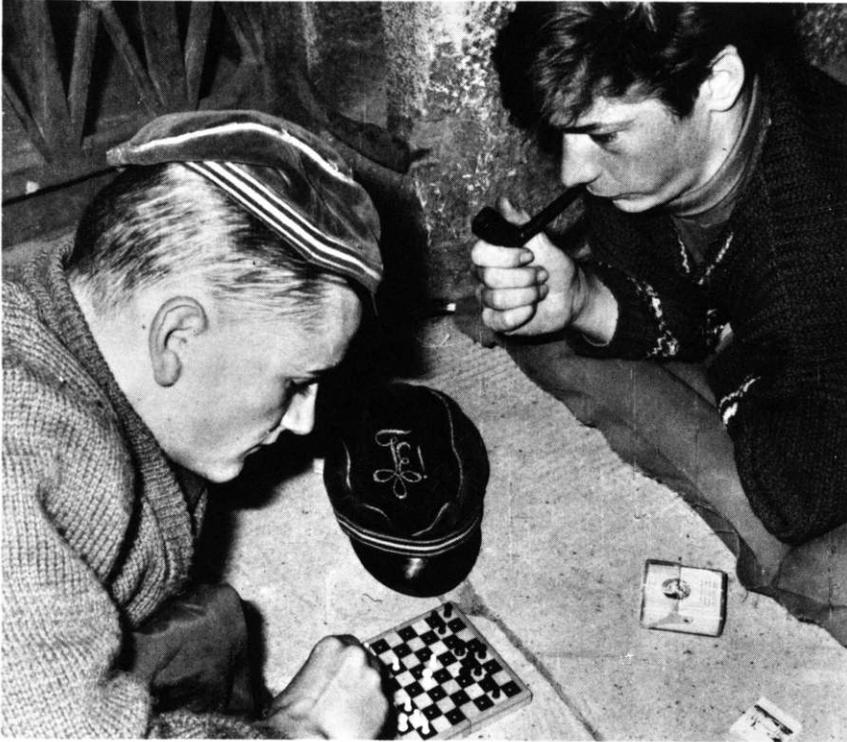
« Etude cherche un toit »

(Extrait de la *Feuille d'Avis de Neuchâtel*)

« Nous voulons passer la nuit sur les marches de l'Hôtel de Ville. »

Ce n'étaient pas des clochards qui parlaient, mais les étudiants de la société gymnasienne Etude...

Alors que les étudiants lausannois ne cachent nullement leur mécontentement, les Etudiens neuchâtelois réclament à grands cris un local. Désespérément d'ailleurs, et pourtant ils ne sont pas difficiles : une petite cave les contenterait. En espérant qu'un mécène viendra un jour à leur secours, ils avaient décidé de camper devant l'Hôtel de Ville, samedi soir. Ils étaient sept, couchés sur des matelas pneumatiques, et moelleusement emmitouflés dans des couvertures, souriant à la foule qui les regardait et aux agents qui les sommèrent à trois reprises de quitter la place...



La vie continue.

Un spirituel charriage d'étudiants

(Extrait de la *Gazette de Lausanne*)

Cherchant en vain depuis huit mois un local, genre « cave », la Société Etude, dont les membres sont des gymnasiens, a tenu à montrer son mécontentement.

Samedi soir, dès 20 heures, elle organisa un cortège revendicatif, à l'aide de panneaux et de chansons, dans la tradition estudiantine. Huit de ses membres, que l'on vit au cortège chargés de sacs de couchage et de matelas, se réunirent ensuite sur le perron de l'Hôtel de Ville et entreprirent un camping improvisé. Il va sans dire qu'un nombreux public les considéra avec curiosité – à la sortie des cinémas, on dénombra 200 à 300 personnes. Ayant décidé de passer la nuit, les campeurs de fortune ne purent mener à bien ce projet, car la police, après plusieurs prières, les contraignit à rentrer chez eux, vers 3 heures du matin, craignant sans doute des heurts possibles avec les fêtards tardifs.

Espérons que ce charriage ne sera pas sans conséquence heureuse pour les étudiants sans logis...



Le repos du guerrier.

Où l'on apprend comment Etude s'adonne tour à tour aux jeux de la mafia,
aux plaisirs des neuf Muses et enfin aux joies estudiantines
(Automne 1963)

Par un simple passage d'une minuscule en une majuscule, un conférencier de notre ville a présenté dernièrement notre chef-lieu en tant que « Neuchâtel, ville d'Etude » ; Etude étant une société d'étudiants du Gymnase cantonal.

Une société dont l'activité prouve que les jeunes d'aujourd'hui, somme toute, valent bien ceux d'autrefois !

Les charriages d'Etude se font dans la ligne de ceux de leurs aînés. Rappelons simplement, à ce sujet, l'« assassinat » de l'un des leurs, à midi précis, c'est-à-dire à l'heure de la circulation la plus intense, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Le futur assassiné avait revêtu une chemise, momentanément cachée par une veste, et percée de trois trous couronnés de jus de tomate. Deux compères, arrivant en moto, tirèrent sur lui trois coups de feu... avec une arme chargée à blanc, bien entendu. Le premier s'écroula en ouvrant sa veste, pour bien faire voir qu'il avait été atteint. Emotion générale, panique dans le public, arrivée de la police... les Etudiens avaient pu constater avec preuves à l'appui le comportement de la foule dans une circonstance inhabituelle !

Mais Etude sait aussi préparer ses membres à d'autres activités. C'est ainsi que cette société de gymnasiens a organisé, la saison passée, trois conférences publiques données à l'Aula de l'Université. Trois conférences fort différentes : la première donnée par Tristan Davernis qui parla de *la Sicile* ; la seconde par Henri Guillemain qui présenta *Alfred de Musset* ; la troisième par le spéléologue belge Pierre d'Ursel, qui entretint son auditoire de *la Nuit des abîmes*. Pour cette année, Etude met au point une nouvelle série de conférences de même valeur.

En outre, troisième genre d'activité, le bal d'Etude vient de se dérouler avec un succès extraordinaire, battant tous les records de participation et d'ambiance des bals d'étudiants.

A cette occasion, répondant à l'invitation qui leur avait été adressée, une délégation importante de la Société Gymnasia, de Genève, vint en notre ville, renouant ainsi avec une ancienne coutume.

Devant des faits semblables, nous sommes bien obligés de constater que les jeunes d'aujourd'hui savent maintenir les traditions établies par leurs prédécesseurs.

La tentation est grande pour les adultes de crier au scandale dès qu'une bande d'énergumènes se conduit mal. Mais l'inconduite de quelques-uns n'est pas un

fait de maintenant seulement. Et si des jeunes, parfois, ne connaissent pas la mesure des actes autorisés ou non, d'autres, par bonheur, savent entrer dans la vie avec un sens de l'humour et de la farce justement équilibré par des activités qui contribuent à parfaire utilement leur instruction gymnasiale. C'est pourquoi, tout considéré, nous pensons normal de terminer notre papier en répétant notre titre, dont nous changeons à notre tour une minuscule en majuscule : « Neuchâtel, ville d'Etude » !

G. S.

Cette bonne farce eut lieu le 1^{er} octobre 1963. La *Feuille d'Avis* titrait le lendemain : « Le mort de la place de l'Hôtel-de-Ville se porte bien... ». La *Gazette de Lausanne* titrait, elle, le 3 octobre : « Meurtre à la sauce tomate ! »

La police a dû couper
le sifflet
au ... Neuchâtel

(Extrait de la *FAN*)

Dans la nuit de samedi à dimanche, vers 3 heures du matin, tout le quartier du port et d'autres habitants plus lointains mais qui avaient le sommeil léger, ont été réveillés par les « cris » du vieux vapeur « Neuchâtel »...

Des plaisantins – on pense qu'il s'agit d'étudiants – ont déclenché, pendant une dizaine de minutes, la sirène du bateau et ceci grâce à une invention aussi rudimentaire qu'ingénieuse : une mèche était reliée à la sirène d'une part et, de l'autre à un seau rempli de cailloux. Du seau partait encore un petit bout de mèche qui, une fois le nœud brûlé, fit tomber le seau, ce qui actionna la sirène alors que les farceurs avaient pu se sauver.

La police réussit finalement à arrêter ce réveil-matin on ne peut plus bruyant et qui mit en émoi non seulement beaucoup de Neuchâtelois mais aussi force touristes des hôtels voisins.



ETUDE

Neuchâtel, le 8 juin 1964

Ils tombent, tombent...

Pince à Néo

Samedi soir les néocomiens se sont permis de louer leur local à des organisateurs de "surprise-parties" étrangers au Gymnase. Ces organisateurs ont eu la malhonnêteté de profiter de l'appellation contrôlée "Pince à Néo" et de soutirer aux étudiants, même aux néocomiens honteux (cf. Branle-Bas), une taxe d'entrée et de vendre les boissons comme dans un établissement public, avec la seule intention du gain!

Pinçané

Etude se voit donc obligée de dénoncer ce scandale qui éclabousse l'honneur de toutes les Sociétés portant couleurs. Cette exploitation des biens immobiliers de Néocomia n'est pas autre chose qu'une ignoble prostitution de la part des derniers résidus agonisant de la bluette (qui a EU ses heures de gloire).

Pinçané

Etude tient à adresser un puissant blâme aux néocomiens actifs (sic) et particulièrement au Président (s'il existe). Enfin Etude met les gymnasiens en garde contre les agissements contre nature (estudiantine!) de ces anthropomorphes bleu pâles.

Où l'on voit Etude mener la danse et « contribuer à la bonne entente
du Haut et du Bas » !

(Extrait de l'*Impartial* du 3 février 1965)

Saison des bals – saison de la jeunesse, des sourires, des soirées un peu folles entre garçons et filles ; chaque samedi de janvier et février, à Neuchâtel, fait craquer le corset rigide des principes et conventions austères inculqués par des parents souvent trop bien-pensants à une jeunesse qui aime rire et s'amuser. Oh ! comprenez-moi, je vous en prie : il ne s'agit pas de prôner des excès regrettables. Surtout pas ! Nous pensons au contraire qu'un bal est un test. Les conseils de sagesse donnés au dernier instant sont superflus. Car à ce moment-là, ils ne sont guère écoutés. C'est « avant » qu'il s'agit d'éduquer les jeunes, de telle manière qu'une fois lancés dans le tourbillon des twist, madison, rock et tango... ils ne fassent aucun faux pas ! Et cela est parfaitement possible, si une juste mesure du plaisir et du rapport dû les uns aux autres est à la base d'une heureuse camaraderie.

Nous avons eu des preuves formelles, ces derniers temps, que cette juste mesure peut être spontanément acceptée par les jeunes qui s'amuse. Et cela lors des bals d'étudiants qui se répètent chaque semaine au chef-lieu, où l'on a grand tort de s'imaginer que les sociétés estudiantines n'ont plus guère d'activité. Il est vrai que l'on ne rencontre presque plus, dans nos rues, de casquettes et bérets aux couleurs glorieuses. Mais « l'esprit » de ces sociétés n'en reste pas moins vivace pour nombre de gymnasiens et d'universitaires. Etude et Belles-Lettres maintiennent avec succès leurs cycles de conférences. Zofingue, Set, Industria, Droguia, Etude, Pédagogia ont leurs bals traditionnels précisément à cette époque-ci ; et dans peu de mois, quelques-unes de ces sociétés se grouperont pour leur fameux « Maitrank ». En plus de quoi nous pourrions citer les très nombreuses soirées passées par les uns et les autres, dans les locaux accueillants où l'ambiance est particulièrement chaleureuse et cordiale.

Mais pour en revenir au titre de ce propos, nous devons également nous réjouir du bon goût des jeunes filles qui se rendent à ces bals... en robe longue – mais oui, on y revient ! – et demandent à leur cavalier de danser quelques valse viennoises – on y revient aussi !

Enfin, constatons que ces divertissements participent activement à la bonne

entente du Bas et du Haut, puisque les organisateurs du bal d'Etude, samedi prochain, seront entraînés par «The dixie come backs», orchestre de La Chaux-de-Fonds qui viendra ainsi «aérer» Neuchâtel ! Bravo !... et entrons donc dans la danse !

C. S.

D'un auteur inconnu

(Air : *La mauvaise réputation*)

*Au gymnase sans prétention,
J'ai mauvaise réputation,
Qu'je me démène ou que j'reste coi
Je passe pour un je ne sais quoi.
Je ne fais pourtant de tort à personne
En menant mon chemin de petit bonhomme*

bis { *Mais les braves gens n'aiment pas que
On suive une autre route qu'eux
Tout le monde médit de moi
Surtout les profs, ça va de soi...*

*Etude est en train de baisser
Nous trois on voulait la relever
Qu'on s'démène ou qu'on reste coi
Les anciens s'en foutent c'est la loi
Nous n'faisons pourtant de tort à personne
En suivant l'même chemin qu'nos aînés en somme*

bis { *Mais ces braves gens n'aiment pas que
On leur demande de l'aide un peu
Tout le monde médit de nous
Surtout les profs, mais on s'en fout...*

*Quand j'croise un étudiant très bien
Suivi par un néocomien
J'lance la jambe, et pourquoi le taire
L'néocomien se rtrouve par terre
Je ne fais pourtant de tort à personne
En faisant tomber ces grandes gueules de gomme*

bis { *Mais les braves gens n'aiment pas que
On suive une autre route qu'eux
Tout le monde médit de moi
Surtout Néo, ça va de soi...*

*Quand je porte les couleurs violettes,
J'me crois un roi, j'me sens en fête
Que j'sois en pullover ou en paletot
L'monde est en liesse, tout m'paraît beau
Je ne fais surtout de mal à personne
En suivant mon chemin de petit bonhomme*

bis { *Mais les braves gens n'aiment pas que
On suive une autre route qu'eux
Tout le monde médit de moi
Surtout les profs, ça va de soi...*

Où l'on apprend comment, dans les années 65-67,
un hospitant devenait Etudien

Cette lettre fut adressée le 15 octobre 1965 aux hospitants Michel Matthey et Philippe Suter.



ÉTUDE
NEUCHÂTEL

Neuchâtel, le 15 octobre 1965.

Monsieur,

L'heure est venue pour vous de montrer que vous êtes apte à devenir membre de la Très Noble Société Étude. Samedi 23 octobre 1965 vous allez être présenté sur les fonts baptismaux.

Pour cet évènement vous rédigerez à notre intention une demande d'admission : Elle devra exprimer trois raisons valables pour lesquelles vous désiriez entrer dans la société; vous choisirez parmi les membres actifs un père et un parrain. Cette lettre sera d'une présentation impeccable et témoignera de vos qualités. Elle nous sera remise sous enveloppe cachetée ce samedi 23 octobre 1965.

Vous vous trouverez à cette date à 19 heures (sous réserve de modification éventuelle) au local. Vous apporterez avec vous une paire de palmes et un chapeau de paille; de plus vous prendrez un appareil de photographie avec flash et ampoules(un seul appareil pour vous et votre collègue suffira) et un bloc-notes.

Tenue convenable(avec cravate), vous porterez des caleçons pas dommages. (!)

Vous préparerez en outre un forum de 5 à 10 minutes à présenter en public, sur le thème:

Pour Michel Matthey

" Influence possible des culs-de-bouteille en haute Egypte sous la 11ème dynastie, sur la reproduction assexuée des termites au pôle sud".

Pour Ph. Suter

" Répercussions probables de l'invention de la ramasseuse électrique de crottin de chevaux de bois sur la nuit de noces des pucerons en haute Engadine".

Pour le comité:

Ernest Gäumann v/o Calèche

Autre lettre adressée le 1^{er} juin 1966 à Thierry Mauler.



ÉTUDE
NEUCHÂTEL

Mercredi, le 1 Juin 1966

Monsieur,

Il est temps pour vous de prouver
que vous êtes digne de porter les couleurs d'ÉTUDE.

Vous vous présenterez donc à notre local
SAMEDI 4 JUIN à 16h. Vous serez munis de trois luges,

d'une tenue de gymnastique,

d'une paire de souliers de s

d'un chapeau de paille,

et d'une lettre exposant

trois de vos raisons d'entrer à ÉTUDE et indiquant votre choix
quant au père et au parrain que vous désirez avoir à ÉTUDE.

Vous préparerez en outre un exposé de
10 minutes destiné à être présenté en public sur:

"De l'influence incertaine de la traite des planches
sur le commerce maritime des cercueils d'occasion à
Neuchâtel."

Recevez, Monsieur, nos salutations bien
étudiennes.

Pour ÉTUDE

Le secrétaire

Philippe Suter

NB. N'oubliez votre poème et votre analyse de votre vulgo.

Autre lettre encore envoyée à un hospitant anonyme le 5 mars 1967.



ÉTUDE
NEUCHATEL

Neuchâtel, le 5 mars 1967

Monsieur,

Il est temps pour vous de prouver
que vous êtes dignes de porter les couleurs D'ETUDE.

Vous vous présenterez donc à notre
local le SAMEDI 11 MARS à 16h45. Vous serez munis:

d'une poussette,

d'un "mât" et d'une "voile",

d'une "pagaie",

et d'une lettre exposant

et indiquant votre choix quant au père et au parrain
que vous désirez avoir à ETUDE.

Vous préparerez en outre un exposé
de 10 minutes destiné à être présenté en public sur :

"De l'influence probable quoique certaine
de l'invention du marteau à bomber le verre sur la
pollution des eaux du Merdasson de Rochefort à Bôle."

Recevez, Monsieur, nos salutations
bien étudiantes.

Pour ETUDE

Le secrétaire:

J-C Küng

Voyons comment le rédacteur des procès-verbaux narre la séance du 11 mars 1967, consacrée à l'hospitalation et au baptême du destinataire de cette lettre :

L'hospitant, pour la première fois, arrive à l'heure.

Muni d'une poussette, d'un mât et d'une pagaie et coiffé d'une casquette de sous-fifre, l'hospitant s'adonne avec plaisir à pagayer, à traverser les rues de la ville.

Sa traversée terminée l'hospitant s'en va, non sans joie, goûter le plaisir de méditer dans l'ombre de notre ex-local.

A 21 h. 30, l'hospitant exécute son discours qui fut brillant mais aussi lamentable. (On voit bien que c'est un gars froid : il doit avoir des actions chez Frigidaire.)

Ensuite il effectue quelques charriages notamment au Touring et au Saint-Honoré.

Puis c'est la torture, la pendaison, l'équateur, le pôle Nord, la peinture indienne, le badigeonnage, le suifage et la greffe (la 3^e c...e que tout Etudien qui se respecte doit posséder).

Bref, sur le coup de 0 h. 30 il fut baptisé Condor (cui, cui, cui, POOF).

Séance de baptême terminée vers 1 h. 30.

Boulon SA

D'autres thèmes apparaissent encore à la lecture des procès-verbaux de ces années, tels que :

«De l'influence de la délinquance juvénile des coupeurs de tête de haute Orénoque, sur le tango pré-nuptial des éléphants de Srinagar et alentours immédiats.»

Où l'on voit Etude prendre congé d'un grand « Patron »

Avant – 29 septembre 1965



ÉTUDE
NEUCHÂTEL

Neuchâtel, le 29 septembre 1965.

Monsieur
Laurent Pauli
Directeur du Gymnase
Neuchâtel

Monsieur le Directeur et cher Membre d'Honneur,

Nous avons appris avec beaucoup de regrets votre départ prochain et nous voudrions vous remercier de votre compréhension à l'égard de notre société ainsi que de votre travail de Directeur du Gymnase.

Nombreux sont ceux qui vous doivent un bon départ dans une vie active. Nous ne pouvons qu'admirer et envier l'exemplaire fin de carrière que vous vous préparez.

Il ne nous appartient pas de louer la parfaite équipe directoriale que vous avez formée avec monsieur Suter. Nous vous avons cependant beaucoup de reconnaissance pour la tranquillité et la qualité des études que vous avez dirigées, et votre départ nous inquiète dans ce qu'il pourrait annoncer de "compression" et de désorganisation du travail, pour nous ou nos successeurs.

Comme nous sommes nouveaux dans la Société Etude, nous n'avons pas eu longuement le temps de faire votre connaissance; permettez-nous cependant de terminer en vous adressant le triple voeu traditionnel: "Vivat, crescat, floreat !"

Nous vous prions d'agrèer, Monsieur le Directeur et cher Membre d'Honneur, nos respectueuses salutations étudiantes.

Pour la Société Etude:

Le Président:
Jean-Jacques Pilloud
(v/o Biscuit)

Le Secrétaire:
Ernest Gäumann
(v/o Calèche)

Pendant – 9 octobre 1965



De gauche à droite : J.-J. Pilloud, prés., M^{lle} Elisabeth Hoeter, M. Laurent Pauli, M. et M^{me} Herbert Suter.



ÉTUDE
NEUCHÂTEL

Le Directeur nous quitte

Eminent Membre d'Honneur
de la seule société Étude,
Monsieur Pauli est très
attaché au Gymnase qu'il
a dirigé pendant 19 ans.
Nous regrettons en lui un
ami très compréhensif
et un "Patron" aux
qualités humaines, ce
dont beaucoup pourraient témoigner.

Longue vie à Monsieur Pauli !

Après – 12 octobre 1965

(Extrait de la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* du 12 octobre 1965)

Les gymnasiens remercient leur directeur

Le 9 octobre, Etude a réuni au Buffet de la Gare de Neuchâtel des représentants des dix classes de III^e année, des anciens gymnasiens, quelques professeurs, en tout plus de soixante personnes. Un ancien Etudien, en gris-vert, était même venu tout spécialement d'Aarau.

Plusieurs témoignages furent entendus relatant les diverses activités de M. Laurent Pauli et rappelant comment il a su se faire aimer et respecter de ses élèves, quelle part il a prise à la réforme scolaire, à la démocratisation des études, à l'organisation d'un système de bourse et, naturellement, à la construction des deux bâtiments du Gymnase. A son tour, M. Pauli s'adressa aux gymnasiens, il parla de ses anciens maîtres et souligna l'importance humaine des rapports entre maîtres et élèves.

La deuxième partie de la soirée fut consacrée à la musique et à la poésie, ce qui permit au directeur de constater que le goût de la création poétique, comme celui de dire et d'interpréter la musique, reste bien vivant au Gymnase.

La soirée fut à la fois émouvante, intime et gaie : pleinement réussie.

Le Pape est mort, vive le Pape !

ou

Un nouveau « Patron » membre d'honneur d'Etude



ÉTUDE
NEUCHÂTEL

Neuchâtel, le 30 novembre 1965.

Monsieur Herbert SUTER
Directeur du Gymnase Cantonal
Neuchâtel

Monsieur le Directeur,

La Société Etude, à l'occasion de votre cinquantième anniversaire, tient à vous exprimer toute sa reconnaissance pour l'intérêt que vous lui manifestez, et vous présente ses meilleurs voeux de santé, et de réussite dans la tâche toujours plus conséquente et difficile qui est la vôtre.

Enseigner est une tâche ingrate, diriger un gymnase l'est encore davantage, nous nous en rendons compte. Comme professeur vous avez su, grâce à vos dons de pédagogue, grâce à un enseignement nuancé, grâce à vos nombreuses explications, inlassablement reprises, faire prendre goût vos élèves aux mathématiques. Dès maintenant, en tant que Directeur, parce que vous connaissez les hommes, et les rapports sociaux, parce que vous êtes un organisateur, vous saurez, nous en sommes persuadés, conserver à notre Gymnase sa place, qui est la première parmi les gymnases de Suisse. De tout coeur, nous vous souhaitons plein succès dans vos entreprises.

Comme témoignage de sa reconnaissance, et comme gage de la confiance qu'elle met en vous, la Très Noble Société Etude a l'honneur de vous annoncer aujourd'hui qu'elle vous nomme

Membre d'Honneur.

Votre consécration officielle dans votre nouvelle fonction, et la remise de votre Ruban d'Honneur, auront lieu solennellement en juin prochain, lors de la remise des baccalauréats. Mais nous tenions à vous l'annoncer en ce jour anniversaire.

En espérant que vos rapports avec
notre Société resterons dans le futur aussi amicaux qu'
ils le sont aujourd'hui, nous vous souhaitons, Monsieur
le Directeur et futur Membre d'Honneur, une longue vie,
et vous prions d'agréer nos distinguées salutations é-
tudiennes.

Pour Etude :

Le Secrétaire : Le Président :

Michel Matthey

J-J. Pilloud

(Selon un extrait de presse de décembre 1966)

Au tribunal de police de Neuchâtel

*Scandale dans un restaurant et descente de police se terminent en éclats de rire :
c'était une (bonne) farce d'étudiants...*

Le tribunal de police de Neuchâtel a siégé hier sous la présidence de M. Y. de Rougemont, assisté de M. J. Raaflaub qui assumait les fonctions de greffier.

Il y a quelque temps, deux hommes d'affaires entraient dans un restaurant du centre, pour y discuter de ventes et d'achats d'immeubles. La sommelière les servit avec l'empressement qui lui est habituel et les deux hommes continuèrent tranquillement leur discussion. Tout à coup, quatre individus entrèrent dans l'établissement et s'assirent à une table voisine. Jusque-là, l'affaire ne revêt aucune importance.

Pourtant, les apparences trompent et cet adage se trouva bientôt vérifié. Les quatre consommateurs commencèrent à parler haut et à importuner de la sorte les « travailleurs nocturnes » qui réclamèrent une première fois le silence. N'obtenant pas satisfaction, ils appelèrent la sommelière qui fit diligence, puis appela le patron du restaurant...

On en vint à hausser le ton, puis les termes employés devinrent moins amicaux et finirent même par être quelque peu grossiers. Comme les indélicats clients ne se décidaient pas à partir, le patron confisqua les bières déjà payées et appela la police qui s'empressa sur les lieux. Elle ne trouva que six jeunes gens inoffensifs qu'on accompagna hors de l'établissement. Tout le monde s'était échauffé et chacun avait la satisfaction de pouvoir raconter une histoire sur ces « jeunes gens sans moralité tels qu'ils peuplent nos radieuses cités » ! Eh bien non, il ne s'agissait en fait que d'un canular d'une société gymnasiale de la ville. Tous les acteurs de cette petite pièce s'étaient concertés et n'avaient certes pas pensé que cela les mènerait en justice !

Personne n'était plus fâché à l'audience et l'affaire se termina dans la bonne

humeur. Et même ! Le tenancier de l'établissement, montrant par son geste qu'il était « fair-play », offrit une caisse de bière auxdits sociétaires. Le juge acquitta donc les prévenus J.-J. P. et P. S. des fins de la poursuite pénale et laissa les frais à la charge de l'Etat. Ce qui est étonnant, c'est que la sommelière ait pu croire les deux « spéculateurs », car ajoutera le président : « On peut dire qu'elle a marché comme... un seul homme ! » Parole un peu énigmatique mais qui cadrerait bien avec cette autre phrase inscrite sur le mandat de comparution : « Les faits *amputés* aux deux prévenus sont les suivants, etc. »

Il est simplement navrant que cette histoire ne se soit pas terminée plus tôt dans un éclat de rire, le soir du canular. Subtile ou non, cette petite manifestation était aussi drôle que certaines autres réunions estudiantines de La Chaux-de-Fonds, par exemple il y a quelques jours !

Cette bonne blague avait bel et bien été organisée par six Etudiens le vendredi 25 novembre 1966 (Biscuit, Contact, Sex-Tant et Boulon, les quatre chahuteurs ; Calèche et Hymen, les deux « hommes d'affaires »).

Un air immortel

*Sonnez, sonnez les cloches de la Collégiale
Sonnez, sonnez les cloches du Temple du Bas } bis
Les Etudiens, les Etudiens, les Etudiens sont réunis }
Car aujourd'hui, c'est jour de fête, } bis
Pour les parents, pour les amis }
Sonnez, sonnez les cloches de la Collégiale
Sonnez, sonnez les cloches du Temple du Bas
S'il nous fallait pour la patrie,
Accourir au signal du danger
Parmi les fils de l'Helvétie
Les Etudiens sont toujours les premiers
Un', deux, trois, marquons le pas } bis
Les Etudiens sont toujours là }
Serrons les rangs
Et répétons gaiement
Ce gai refrain
Vivent les Etudiens !*

Vive les Etudiens !

De l'Eloquence

Travail présenté par l'hospitant Hippic (Jacques Derron)
le jeudi 27 janvier 1966

L'ÉLOQUENCE

L'éloquence est l'art, le talent d'émouvoir et de persuader par le bien dire.

Selon Pascal l'éloquence est l'art de dire les choses de telle façon, 1° que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir;

2° qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour propre les porte plus volontiers à y faire réflexion; elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert.

La Bruyère disait: « l'éloquence est un don de l'âme, lequel nous rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres. »

Tout homme se laisse émouvoir par la beauté et la chaleur du verbe. Le Français y est plus sensible que les autres par le fait de son tempérament passionné et imaginaire. Contrairement à la maxime de Quintilien: « Nascentur poetae, fiunt oratores. « On naît poète, on devient orateur. », la grande éloquence, celle qui subjugue les foules, est un don qui ne s'acquiert pas par l'étude. Elle suppose, en effet, une forme de tempérament native. Elle exige une émotivité puissante, une grande richesse d'imagination, le tout combiné avec une maîtrise parfaite de soi. Les Ecoles de caractérogie ont montré que les grands orateurs ~~se recrutent~~ étaient soit des colériques, soit des passionnés. Ils s'expriment les uns et les autres avec enthousiasme et avec feu. Les premiers s'avèrent particulièrement doués pour la riposte; les seconds excellent à émouvoir et à exciter les sentiments de leurs auditeurs. La grande éloquence exige encore des dons purement physiques, tels que la prestance, une physionomie agréable, une belle voix.

Les goûts intellectuels ont changé. On aimait jadis les discours pompeux, débités sur un ton solennel. Celui qui adopterait de nos jours une telle formule serait la risée de son auditoire. L'orateur moderne est celui qui dit des choses intéressantes et les dit bien. Sous sa forme actuelle "l'éloquence est l'expression vraie d'un sentiment juste". Malgré cette définition simplifiée, elle n'en reste pas moins un art très difficile. Contrairement à l'écrivain qui s'adresse à un lecteur qui peut étudier un texte à loisir, peser chaque mot et chaque phrase, l'orateur doit convaincre au moment même où le discours est prononcé. Il a donc le devoir d'être simple et clair. C'est à mon sens la condition majeure de l'éloquence.



(Hospitant
Hippic :
Jacques Devrou)

Le Violette

(Air : *T'en souviens-tu ?*)

1

*Un jour l'Etude, ô date très néfaste,
Vit son drapeau tout près de défaillir,
Et son honneur, jusqu'alors le plus chaste,
Sur son beau front a failli se ternir.
Elle eut, hélas, un moment de détresse,
Et de sa mort le bruit avait couru ;
Tout Neuchâtel disait avec tristesse : } bis
La Violette a-t-elle disparu ?*

2

*Non, le destin lui restait plus fidèle :
Elle avait pris quelque instant de sommeil ;
Après l'hiver, cette fleur immortelle
S'était rouverte aux rayons du soleil.
Alors l'Etude a relevé la tête,
De ses enfants le nombre s'est accru ;
Malgré les vents, la neige et la tempête, } bis
La Violette au grand jour a paru.*

3

*Etudiens, fiers de notre bannière,
Toujours bien haut nous la verrons flotter ;
Aussi longtemps que nous vivrons sur terre,
Nul ennemi ne pourra l'insulter.
A Neuchâtel, dans des siècles peut-être,
Lorsqu'à nous tous elle aura survécu,
Chaque printemps on la verra renaître } bis
Et son éclat n'aura point disparu.*

L. de Meuron, R. d'H.

Le coup de grâce du Patron



Neuchâtel, le 25 mai 1967

GYMNASE CANTONAL
DE
NEUCHÂTEL

Tél. (038) 4 05 05

A V I S

L'activité de la Société ETUDE est suspendue pour raison disciplinaire jusqu'à nouvel avis.

Cette mesure implique l'interdiction complète de porter les couleurs et l'interdiction de tenir des séances.

Le directeur
du Gymnase cantonal

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'H. Huber', written in a cursive style.

Que s'était-il passé ? Le saurons-nous un jour ? Le registre des procès-verbaux est muet à ce sujet :

- pas un mot dans le procès-verbal des samedi 11 mars 1967 !
- pas un procès-verbal jusqu'au vendredi 15 septembre 1967 !
- pas un mot dans le procès-verbal du vendredi 15 septembre 1967 !

Que dit au fait ce procès-verbal ?

Vendredi 15 septembre

Membres présents : Sex-Tant
Condor
Boulon

La séance débute à 20 heures. Nous ne sommes que deux : Condor et Sex-Tant. En attendant l'arrivée de Boulon nous fumons et nous buvons. A 20 h. 30, Boulon n'étant toujours pas là, nous passons aux votations pour l'élection du nouveau comité : élection à mains levées bien entendu ! A l'unanimité Sex-Tant est nommé président et archiviste. Condor : vice-président et trésorier, et Boulon : secrétaire et cantus. Arrivée à 21 heures de Boulon !

Le président lui reproche vertement son retard. Le malheureux retardataire invoque la panne de vélo, nous admettons en souriant.

La société, vu son effectif, prend les décisions suivantes :

1. Elle ne se réunira plus que toutes les deux ou trois semaines.
2. Elle n'organisera pas le bal annuel le 2 février 1968.
3. Chacun reçoit l'ordre de trouver des idées pour la production que la jeune Etude présentera le 11 novembre : 90^e anniversaire d'Etude.

Nous terminons la séance au Café du Théâtre.

Sex-Tant

Le dernier anniversaire que fêta Etude
1877-1967

(Extrait du registre des procès-verbaux)

Samedi 11 novembre.

Enfin ! te voici jour glorieux de la Société Etude.

Il est 17 h. 30. Environ une septantaine d'Etudiens et d'Etudiantes sont réunis au Château de Boudry dans le petit caveau.

Pour commencer nous écoutons un discours du président des Anciens Etudiens qui relate la fondation et l'histoire de la Société Etude.

Ensuite Sex-Tant récite « La Loreley » de Guillaume Apollinaire, et nous lisons notre édifiante nouvelle qui s'intitule : « Berthe ». Le président des Anciens Etudiens remet à M. Gaston Clottu, conseiller d'Etat, le ruban d'honneur. Après la présentation de la jeune Etude, (ou plutôt de ses membres) un Ancien nous présente une conférence qui faillit endormir la salle. Il s'agissait d'un exposé sur « l'anarchie en pays neuchâtelois » (titre inexact).

Heureusement mais seulement après une heure d'audition pénible, nous dégustâmes un apéritif au blanc-cassis. Le souper se déroula dans la Salle des Chevaliers et nous mangeâmes une fondue bourguignonne. Le moral était à son paroxysme. A la fin du repas, le président des Anciens salue les hautes personnalités dont les noms m'échappent. Notons que M. Herbert Suter, directeur du Gymnase et ruban d'honneur de la société, était absent. L'orchestre « Swing Serenade » fit danser 120 à 150 Etudiens et Etudiantes. A 3 heures la cérémonie commémorative se termina. Une vingtaine de personnes vinrent manger la soupe à l'oignon au local et ce n'est qu'à 7 heures que les trois étudiants rentrèrent chez eux.

Après le repas, il y eut une mise à l'américaine d'une affiche peinte par Boulon. Nous gagnâmes 450 francs.

Quelques passages de cette charmante et sensationnelle fête furent enregistrés.

Le déclin d'Etude

ou le dernier procès-verbal

Du vendredi 17 novembre au samedi 2 février.

La société passa quelques-unes de ses séances au cinéma puis elle décida de ne plus se réunir jusqu'au samedi 2 février, soir où se déroulera l'élection du nouveau comité.

Sex-Tant, président

Épithaphe d'un Étudieur.

Frères Étudieurs qui après nous viendrez,

Ne soyez contre nous rancoreux

Car si de nous pitié vous n'avez,

Nous vous aura vite à sa merci.

Ici, vous nous voyez en, ou six,

Misérables, errant, sans lojis.

Depuis longtemps nous sommes maris

De n'avoir point encor un gîte trouvé.

Frères Étudieurs ayez donc de nous pitié:

Bientôt nous allons tous nous disperser

Et la société Étude avant partir.

En plus, elle a ramené sur le parvis,

Un garçon triste, un peu mélancolique,

Et peu doué pour l'art de la musique.

De l'avenir d'où vous dominerez tout

Frères Étudieurs ayez donc pitié de nous.

Envoi :

Endormie certes, mais toujours bien présente,
Tombée, oui, mais jamais sur mauvaise pente,
Unissant sa bonne humeur et sa gaieté
De partout Etude en triomphe sera portée.
Etudieux mes frères ayez ^{doux} de nous pitié.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Préface de Pierre Graber	5
Introduction par Elie Gueissaz	7
Fondation de l'Etude	8
La Roche de l'Ermitage	9
Règlement de la Société l'Etude	11
Le Gymnase de 1873 à 1886	20
I ^{er} QUART DE SIÈCLE	23
Création de la Société des Anciens Etudiens	61
Règlement de la Société des Anciens Etudiens	63
L'Etude de 1877 à 1884	70
L'Etude de 1884 à 1901	101
Souvenir du vingt-cinquième anniversaire	107
II ^e QUART DE SIÈCLE	133
« Le bœuf d'Etude » et « Le Paille » et le candélabre	136
<i>(Nouvelle de Pierre de Dardel)</i>	
« La belle époque d'Etude »	145
<i>(Souvenirs d'André Bonhôte)</i>	
Souvenirs d'Etude <i>(par André Quinche)</i>	195
Le cinquantenaire d'Etude	253
	433

III ^e QUART DE SIÈCLE	279
« A un faune au regard violet »	289
<i>(Nouvelle d'Eric Berthoud)</i>	
Fragments de journal	306
<i>(Souvenirs de Daniel Bonhôte)</i>	
La volée 1939-1942	333
<i>(Souvenirs de J.-Pierre Marti)</i>	
Dame jaune	338
<i>(Nouvelle de J.-Pierre Mauler)</i>	
D'un Gymnase à l'autre – D'une génération à l'autre	353
<i>(Etude de Gilbert Etienne)</i>	
La rencontre manquée avec Louis Jouvot	365
<i>(Souvenirs d'André Schneider)</i>	
IV ^e QUART DE SIÈCLE	375
1953-1957	376
<i>(Souvenirs de J.-Claude DuPasquier et J.-Michel Wavre)</i>	
Le coup de grâce du Patron	426
Le déclin d'Etude	430
Epitaphe d'un Etudien	431

Cet ouvrage a été voulu par le Comité élargi des Anciens Etudiens, constitué à l'occasion du centenaire d'Etude. Il est réservé à tous les Anciens, invités à participer aux festivités des 11 et 12 novembre 1977.

Le Comité :

Elie Gueissaz, président
Gilles Attinger
J.-Paul Bourquin
P.-André L'Épée
J.-Pierre Mauler
Dominique de Montmollin
Jean Tripet
Denis Wavre
Fred Wyss
Maxime Zurlinden

Achévé d'imprimer le 15 septembre 1977 sur les presses de Paul Attinger SA à Neuchâtel, imprimeurs-étudiens de père en fils.